

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion.
- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

| | | | | | | | | | | | |
|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|
| 10X | 12X | 14X | 16X | 18X | 20X | 22X | 24X | 26X | 28X | 30X | 32X |
| | | | ✓ | | | | | | | | |

RECHERCHES PHILOSOPHIQUES

SUR

LES AMÉRICAINS,
OU

*Mémoires intéressants pour servir à l'Histoire
de l'Espece humaine.*

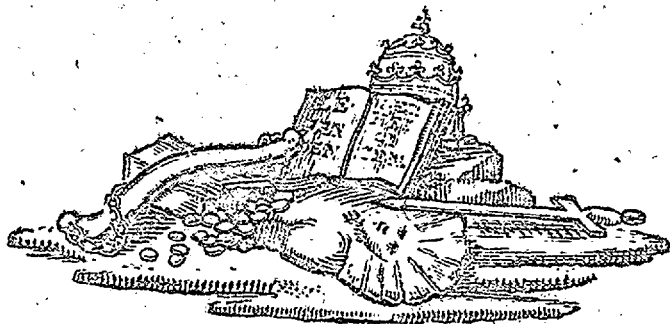
PAR MR. DE P^{***}.

Studio disposita. fidei.

LUCRECE.

TOME II.

Noouvelle Édition, corrigée & considérablement augmentée.



A C L E V E S,
Chez J. G. B E R S T E C H E N, Libraire.
M D C C L X X I I.

Ⓢ

E

58

P336

v.2

94722

TABLE GÉNÉRALE DU SECOND TOME.

QUATRIÈME PARTIE.

SECTION I.

Des Blafards & des Negres blancs, p. 3

SECTION II.

De l'Orang-Outang, 46

SECTION III.

Des Hermaphrodites de la Floride, 89

SECTION IV.

De la Circoncision & de l'Infibulation, 126

CINQUIÈME PARTIE.

SECTION I.

Du génie abruti des Américains, 167

SECTION II.

*De quelques usages bizarres, communs aux
deux Continents,* 232

SECTION III.

*De l'usage des flèches empoisonnées chez les
peuples des deux Continents,* 266

SIXIÈME PARTIE.

Avertissement de l'Auteur, 307

LETTRE I.

Sur la Religion des Américains, 309

LETTRE II.

Sur le Grand-Lama, 331

LETTRE III.

Sur les vicissitudes de notre Globe, 370

LETTRE IV.

Sur le Paraguai, 398

Table des Matières.



RECHERCHES

RECHERCHES
PHILOSOPHIQUES
SUR
LES AMÉRICAINS.

QUATRIÈME PARTIE.



QUATRIEME PARTIE.

SECTION I.

Des Blafards & des Nègres blancs.

— — — *Color deterrimus albo.*

Virgil. Geor.

Les hommes les plus remarquables qu'on ait vus en Amérique, sont sans doute les Blafards de l'Isthme Darien. Les Naturalistes n'ont commencé à les connoître que vers l'an 1680, quoique plus d'un siècle avant cette époque Fernand Cortez en eût parlé fort au long dans ses lettres à l'Empereur Charles-Quint; mais Cortez sur traité, de son temps, d'exagérateur & d'insensé;

4 RECHERCHES PHILOSOPH.

& tous les scholastiques d'Espagne rejetterent alors un fait exactement vrai, avec cette aveugle opiniâtreté qui leur fait défendre aujourd'hui des faits exactement faux.

Nous allons, à cette occasion, entrer dans une discussion très-importante, où nous rapprocherons les différents objets qui intéressent cette partie de l'histoire de l'homme. Une étude réfléchie de toutes les relations qui méritent d'être étudiées, nous a procuré sur cette matière des éclaircissements qui ont manqué aux auteurs qui nous ont devancés dans cette carrière : quelques-uns n'ont qu'effleuré la difficulté : d'autres ont bâti des systèmes plus élevés que la difficulté même. En profitant de leurs fautes & de leurs lumières, nous leur rendons la justice qui leur est due.

Les Blafards du Darien ont tant de ressemblance, tant d'analogie, avec les Nègres blancs de l'Afrique, & de l'Asie, qu'on est obligé de les réunir, d'expliquer les phénomènes des uns par ceux des autres, & de leur assigner à tous une cause générale, commune & constante.

Les Nègres sont sujets à de certaines indispositions qui leur font perdre en partie leur noirceur naturelle, & cette métamorphose est accompagnée de symptômes hideux : il leur reste encore quelques traces d'un noir jauni à la naissance des ongles ; leur corps se gonfle, & l'on distingue des taches livides sur leur peau lavée : leur iris devient brouillé & nébuleux, & tous les objets leur apparoissent ternes, comme ils semblent jaunés aux Européens atteints de l'ictère. Ces Noirs ainsi dénaturés ont, pour l'ordi-

naire, un dérangement dans les sucs nerveux, qui est plus ou moins mêlé d'hydropisie: quand ce mal n'est pas invétéré, ils en guérissent souvent en mangeant des serpents & des couleuvres, dont la chair recèle abondamment du sel alkali, qui a la propriété singulière de dissoudre le sang grumelé, & d'atténuer les fluides épaissis: alors leur corps se repeind en noir; sinon, la violence du mal les emporte vers la trentième année; & l'on a observé plus d'une fois que leur teint devient plus foncé après leur mort, qu'il ne l'étoit pendant le cours de leur maladie.

Ces Africains décolorés & languissants sont très-différents des vrais Blafards, qui n'ont jamais été noirs, quoiqu'ils soient nés de parents Nègres ou basanés: on les rencontre principalement vers le centre de l'Afrique & à l'extrémité de l'Asie méridionale. Les Portugais établis sur les rives du Zaire leur ont donné le nom d'*Albinos*, quoiqu'il eût mieux valu conserver le mot Africain de *Dondos*; dans les Indes orientales on les appelle *Kackerlakes*; cette dénomination tirée de l'idiome Malay, a paru si expressive, si énergique aux voyageurs Hollandois, qu'ils l'ont consacrée dans le style de leurs mémoires & de leurs relations: peut-être aussi leur a-t-il semblé contradictoire de nommer, comme nous, *Nègres blancs* des hommes dont le teint n'a rien de commun ni avec notre blancheur, ni avec la couleur des Noirs.

Les *Dondos* de l'Afrique & les *Kackerlakes* de l'Asie sont premièrement remarquables par leur taille qui excède rarement quatre pieds & cinq pouces: leur teint est d'un blanc fade, comme celui du papier ou de

6 RECHERCHES PHILOSOPH.

la mouffeline, sans la moindre nuance d'incarnat ou de rouge; mais on y distingue quelquefois de petites taches lenticulaires grises. Leur épiderme n'est point oléagineux; & quand on le considère avec une loupe, on n'y apperçoit pas cette poussière dont est parsemée la peau des Nègres, en qui ce sédiment grenu est de temps en temps si sensible qu'on le voit à l'œil nu. Ces Blafards n'ont pas le moindre vestige de noir sur toute la surface du corps: ils naissent blancs, & ne noircissent, ni ne changent en aucun âge: ils manquent de barbe & de poils sur les parties naturelles; leurs cheveux sont laineux & frisés en Afrique, longs & traînans en Asie, ou d'une blancheur de neige, ou d'un roux tirant sur le jaune: leurs cils & leurs sourcils ressemblent aux plumes de l'édrédon, ou au plus fin duvet qui revêt la gorge des cignes. Leur iris est quelquefois d'un bleu mourant & singulièrement pâle: d'autrefois, & dans d'autres individus de la même espèce, cet iris est d'un jaune vif, rougeâtre & comme sanguinolent; ce qui a fait soupçonner à quelques observateurs, qu'ils n'avoient point, comme les autres hommes, la prunelle percée, mais en cela on s'est trompé, & cette erreur vient de l'épaisseur de la cornée, & de la contraction que la lumière directe & vive occasionne sur leur prunelle, qui se ferme presque entièrement pendant le jour; mais au crépuscule elle s'ouvre, & quand on examine alors ces monstres du genre humain, on découvre qu'ils ont une très-grande ouverture à l'iris, & que c'est par ce moyen qu'ils rassemblent beaucoup de rayons ou de lumière; d'où il résulte qu'ils voyent moins bien que les autres

Hommes en plein jour, & beaucoup mieux que nous dans les endroits sombres: je tiens cette observation de Mr. B..... qui a bien voulu me communiquer le résultat des expériences qu'il a faites, en 1762, à Batavia, sur un Kackerlake, ou un Blafard Asiatique, qui paroïssoit avoir, pendant le jour, des yeux postiches. Comme ces créatures dégénérées n'ont que peu d'idées & de conceptions, on n'a jamais pu les faire expliquer sur la couleur dont les objets leur semblent peints, lorsqu'ils les voyent le mieux; mais on présume, & avec raison, qu'ils les apperçoivent tous indistinctement de la même nuance terne: leur vue est si débile que le moindre éclat leur tire des larmes de l'œil, & la moindre lumière les fait clignoter: ils serrent alors tellement leur prunelle, pour intercepter le rayon, qu'ils semblent, comme on l'a dit, n'avoir pas de passage, sous la cornée, aussi ne discernent-ils presque rien en plein jour. Cette habitude de clignoter fait qu'ils regardent de travers, & louchent comme les chats ou les hiboux; mais on n'a pu, par aucun moyen, s'assurer s'ils ont deux axes de vision, ou s'ils ne voyent qu'un seul point à la fois, en simplifiant les objets par la force du jugement. Une erreur essentielle, & qu'il est nécessaire de détruire, c'est qu'on a prétendu que ces Albinos avoient une *membrane clignotante* comme de certains animaux: la vérité est, qu'ils n'ont pas la moindre apparence de cette membrane; mais que le diaphragme des paupieres est dans la plupart fort épanché, qu'il couvre sans cesse une partie de l'iris, & qu'on le croit destitué du muscle élévateur, ce qui ne leur laisse appercevoir qu'une petite section de l'horizon; & ils ne

8 RECHERCHES PHILOSOPH.

distingueront pas un arbre planté à trente pas d'eux, s'ils n'inclinoient la tête en arrière pour agrandir l'angle visuel.

Tout leur maintien annonce la foiblesse & le dérangement de leur constitution extrêmement viciée : leurs mains sont si mal dessinées qu'on devoit les nommer des pattes, si l'on vouloit parler proprement : les articulations des doigts sont comme nouées, au moins le mouvement en est-il lent & pénible. Le jeu des muscles de la mâchoire inférieure ne s'exécute aussi qu'avec difficulté ; d'où il arrive qu'ils ont beaucoup de peine à mâcher, & qu'ils mangent d'une façon fort dégoûtante. Leurs oreilles sont autrement configurées que les nôtres : le tissu en est plus mince & plus membraneux : la conque manque de capacité, & le lobe est allongé & pendant.

Quoique la physionomie des Dondos ne ressemble pas exactement à celle des Nègres, on reconnoît néanmoins aux traits à demi effacés, & aux linéaments de leur visage, qu'ils sont d'origine Africaine : ils ont de grands restes de l'air national. On distingue également, dans les Kackerlakes, le sang Asiatique.

Leur extérieur révolte, & effraye même ceux qui les voyent pour la première fois, car leur teint est encore plus blanc & plus blême que celui des personnes les plus pâles d'entre les Européens, en qui le sang des grandes veines & des capillaires transparoît toujours plus ou moins, & diminue le blanc insipide de l'épiderme, en y mêlant une teinte de bleu ou de pourpre. Ces individus singuliers ne vivent exactement que la moitié de ce que vivent les autres Nè-

gres; c'est à dire, qu'ils ne passent jamais la trentième année, & les Nègres n'atteignent guères à la soixantième, quand ils ne s'expatrient pas. C'est la chaleur qui abrège ainsi le terme de la vie, entre les Tropiques, par la transpiration trop abondante qu'elle occasionne dans les corps.

Tels sont les Blafards de l'ancien Continent: ceux qu'on a trouvés au nouveau Monde, en diffèrent à de certains égards. Ils ont la taille un peu plus haute, quoique leurs membres soient également frêles & délicats: leur tête n'est pas garnie de laine; mais de cheveux longs de sept à huit pouces, peu frisés & d'une blancheur éblouissante: au lieu d'avoir l'épiderme uni & ras, comme les Albinos d'Afrique, ils l'ont tout chargé de poils follets, depuis les pieds jusqu'à la naissance des cheveux: ce poil n'est pas si touffu qu'on ne puisse voir au travers la superficie de leur peau. Leur visage est velu, & Waffer (*) croit qu'ils auroient même de la barbe, s'ils ne se l'arrachotent; mais ce duvet court, qui leur croît aux levres & au menton, est fort différent de la barbe des hommes blancs. Ils ont les yeux si mauvais qu'ils ne voyent presque pas en plein jour, & que l'eau en découle aussitôt que le soleil vient à les frapper: ils n'aiment pas à sortir, hormis que le ciel ne soit voilé par des nuages noirs, car la lumière est pour eux douloureuse: elle leur occasionne des vertiges & des éblouisse-

(*) *Lionel Waffers New Voyage and description of the Isthmus of America.* London 1704. On a une traduction Française fort foible, & assez incorrecte de l'ouvrage de Waffer, qui se trouve insérée dans le Tome IV. des *Voyages du Cap. Dampierre.*

ments, parce que leurs organes optiques ne sauroient soutenir le choc des rayons directs, à cause de leur relâchement & de leur désordre.

On n'a rencontré de ces monstres qu'à l'Isthme de Panamá, & à la Côte-riche, où on les nomme les *yeux de lune*, soit parcequ'ils voyent mieux à la lune qu'au soleil, soit à cause de la forme de leurs paupières, qui étant retirées par les côtés, & allongées par le milieu, contrefont un croissant. Leur peau est d'un blanc de linge lavé; leurs sourcils, leurs cils, & leurs oreilles ressemblent à la description qu'on a faite de ces parties en parlant des Nègres blancs: le mécanisme de la vision est aussi le même dans les uns & les autres.

Ces Blafards Américains se tiennent, autant qu'ils peuvent, cois pendant le jour, & ne sortent qu'au crépuscule ou au clair de la lune: alors ils parcourent les forêts les plus épaisses & les plus entrelacées avec beaucoup de vivacité. Ils meurent tous jeunes, & ordinairement entre la vingt-cinquième & la trentième année.

Ces hommes couleur de craie, avec des yeux de chat ou de hibou, n'existent que dans la Zone Torride jusqu'au dixième degré de chaque côté de l'Equateur, ou à peu près; à Loango, à Congo, à Angola en Afrique; à Ceylon, à Borneo, à Java en Asie; à la nouvelle Guinée dans les Terres Australes, & au Darien en Amérique. Il est vrai qu'on pourroit encore prendre pour des Blafards ces hommes que Plin & Solin placent entre le 45me & 50me degré de latitude Nord, dans l'ancienne Albanie, & qu'ils nous disent

avoir eu les sourcils & les cheveux blancs, (*) & les yeux remarquables par la couleur *glaſque*, qui eſt un verd mêlé d'un bleu foible: ces Albanois voyoient, au témoignage de ces deux Auteurs, mieux dans le crépuſcule qu'au ſoleil; & leurs inclinations avoient beaucoup de rapport avec celles des Blafards connus de nos jours: (**) ils étoient peut-être atteints de la même maladie, ce qui me paroît d'autant plus probable que Chardin, ce voyageur philoſophe, aſſure que les peuples qui occupent maintenant l'ancienne Albanie, à l'Oueſt de la Mer Caſpienne, ſont naturellement baſanés, mais très-ſujets à une certaine maladie des yeux. & à la jauniffe, ou au débordement de la bile. C'eſt donc le climat qui a produit, du temps de Pline, comme aujourd'hui, par une immutabilité étonnante, cette déſaillance dans le ſang & dans les humeurs des Indigenes.

Quelques Savants ont penſé que pluſieurs cantons de l'ancienne Europe ont auſſi contenu de ces

(*) *Idem* (Beton) in *Albania* gigni quosdam glauca oculo-
rum acie, à pueritia ſtatim canos, qui noctis plusquam interdum
cernunt (tradit). Pline. lib. 7. cap. 2.

(**) Saumaſe, dans ſes *Exercitations ſur Solin*, prouve que cet auteur s'eſt trompé lorsqu'il aſſure que tous les habitants de l'ancienne Albanie étoient Blafards: la vérité eſt, qu'on en trouvoit ſeulement quelques-uns, parmi les autres, atteints de cette maladie, comme Pline le dit.

Saumaſe ne paroît pas également heureux dans ſes raiſonnements, lorsqu'il ne veut point admettre qu'on avoit donné le nom d'*Albanie* à cette Province à cauſe de ces hommes blancs qu'on y rencontroit. Que ce pays ait eu un autre nom, cela eſt poſſible; mais celui que les Romains lui ont donné, a indubitablement du rapport aux Blafards, comme Solin nous l'apprend; *Capillorum color*, dit-il, *genti nomen dedit.* Cap. XXV.

Troglodytes & de ces Noctambules à face blême, & qu'ils ont donné lieu aux fables populaires sur l'existence des *Gobelins* & des *Drufions* en France, des *Gobalis* en Italie, des *Keilkræfts* en Allemagne, des *Trools* en Suede, & des *Klabauters* en Hollande; mais est-il permis d'ignorer que tous ces Farfadets risibles sont nés, comme les Démons métalliques, de l'effet que font sur la foible imagination du vulgaire les feux follets, les vapeurs & les exhalaisons sensibles qui sortent des bouches des mines & des cavernes pendant la nuit? D'ailleurs la terreur qui régné, ou qu'on suppose régné dans les souterrains, bouleverse l'esprit des enfans & des hommes peureux, & les joue par de semblables illusions, qui ne méritent pas qu'on en parle, ou qu'on en parle longtemps. Je dirai seulement qu'il est étonnant qu'un Auteur aussi versé dans la connoissance des mines, que l'étoit Agricola, ait sérieusement cru à l'existence des Démons métalliques qu'il nomme en Allemand *Bergmenlin*. (*)

Ceux d'entre les Naturalistes qui ont le moins approfondi le phénomène des Nègres blancs & des Blafards, ont soutenu qu'ils constituoient une espee distincte, aussi ancienne que le Monde, permanente, immuable, & non dégénérée, par des causes fortuites, de la race des hommes noirs ou bruns: on a ajouté qu'ils vivoient réunis en corps de nation tant en Afrique qu'en Amérique, qu'ils se gouvernoient par des loix particulieres & bizarres, que leurs mœurs

(*) Agricola *de re metallica*. Fol. 173. *de animantibus subterraneis*. Fol. 492.

Dans ce dernier Traité il parle aussi de Farfadets qu'il nomme *Gutels*.

& leur instinct étoient en sens contraire c. l'instinct & des mœurs des autres hommes, que les peuples qui les environnent, les maltraitent & les méprisent; mais qu'eux se flattoient que la fortune, qui s'est plue à les tenir dans l'obscurité & dans l'avilissement, leur rendroit un jour justice, & qu'on les verroit alors sortir triomphants de leurs tanieres & de leurs forêts, exterminer les habitants des deux Continents, & se mettre eux-mêmes en possession de tout le Globe.

Ce conte a été accueilli par quelques philosophes, auxquels on ne reprocheroit pas d'avoir fondé des systèmes absurdes sur des fables si incroyables, s'ils avoient pris la peine de s'affurer avant tout de la vérité de ces faits qui auroient dû au moins leur paroître suspects, à cause de l'excès de leur merveilleux. Nous sommes bien éloignés, & aussi éloignés qu'on peut l'être, de prescrire, ou de fixer des bornes au pouvoir de la Nature créatrice: nous ne disons pas qu'il a été au-dessus de ses forces de former une sorte d'hommes différente de la nôtre, destinée à vivre dans des cavernes, & à subjuguier un jour la terre; mais il ne s'agit point d'exercer nos stériles spéculations sur ce que la Nature auroit pu faire si elle avoit voulu: il ne nous convient que de considérer ce qu'elle a fait en effet; & si l'on ne trouve nulle-part, dans l'univers entier, ce peuple extraordinaire, il faut convenir que les Blafards ne sont ni une race, ni une espece, mais de simples individus, nés de parents bruns ou noirs, par des causes accidentelles, qui ont pour un instant déroge au plan primitif, & à la loi commune.

Aucun voyageur n'a jamais rencontré dix Nègres blancs rassemblés, & Battel n'en a vu que quatre à Loango, qui est cependant l'endroit où ils sont moins rares qu'ailleurs : ces naissances monstrueuses sont aussi extraordinaires en Amérique que dans notre hémisphère ; puisqu'on a compté que sur trois-cents Dariens bronzés on ne voit pas un Blafard (*). Mr. l'Abbé de Manet, qui a fait depuis peu en Afrique toutes les recherches imaginables, pour savoir s'il y existoit, entre les Tropiques, une peuplade d'Albinos, s'est convaincu, ainsi que tous ceux qui l'ont précédé dans cet examen, qu'il n'en a jamais été question, & que tous les Blafards qu'on y connoît, sont issus de parents Nègres ou Olivâtres ; qu'ils ne constituent point & n'ont jamais constitué une espece particuliere. On les regarde, dans leur pays, comme des animaux sacrés & rares ; & les Souverains de l'Afrique & des Indes croyent qu'il y a de la magnificence & du mérite à nourrir quelques-uns de ces avortons dans l'enceinte de leurs palais : les Rois de Congo & de Loango en ont toujours quatre à cinq à leur Cour, où ils sont sans comparaison plus respectés que les Nains dans le sérail de Constantinople ; trop foibles pour qu'on les redoute, assez malheureux pour qu'on les plaigue, assez rares pour qu'on les recherche, ils ont plus à se louer du traitement que leur font les hommes, que de l'état où la Nature les a réduits.

Rien ne m'a plus surpris, pendant le cours de mes recherches, que de trouver dans les lettres de Fer-

(*) Voyez la *Description de l'Isle de Darien*, dans Waffet & dans Coréal. Voyag. T. 2. pag. 140.

grand Cortez, (*) qu'on avoit précisément la même idée de ces Blafards en Amérique, & que tous les Empereurs du Mexique en entretenoient quelques-uns; aussi Montezuma avoit-il trois ou quatre de ces créatures à sa Cour, lorsque les Espagnols y arriverent; & Cortez, qui les a vuës, les décrit aussi exactement qu'elles l'ont été ensuite par Waffer.

En 1703, on montra au voyageur de Bruin une Kackerlake dans le palais du Roi de Bantam, qui l'avoit fait venir exprès d'une isle située au Sud-Est de Ternate, où ces personnes sont moins rares que dans les autres Moluques: de Bruin dit que Sa Majesté Bantamienne prenoit de temps en temps le plaisir de coucher avec cette Kackerlake; quoiqu'elle eût des yeux louches, à demi fermés, & le visage si gonflé qu'on avoit de la difficulté à en distinguer les traits. (**) Ce Prince fit asseoir cette femme à sa table, & ordonna au voyageur Hollandois de la bien considérer, à cause de sa singularité; & il est surprenant qu'il ne nous en ait pas conservé un portrait, lui qui a dessiné, avec tant d'élégance & de vérité, des objets d'une bien moindre importance.

(*) Voyez *Las Cartas de Don Fernando Cortés, Marques del Valle; de la Conquista de Mexico al Emperador.*

On trouvera une traduction Latine de cet ouvrage Espagnol dans la Collection de Hervagio, sous le titre de *F. Cortesii de insulis nuper repertis narratio ad Carolum V.*

(**) De Bruins *Reizen* pag. 380. in fol. Amsterdam 1714. Il y a toute apparence que cet écrivain s'est trompé, lorsqu'il s'est imaginé que cette femme Blafarde étoit au nombre des concubines du Roi de Bantam: c'est comme s'il eût dit que les deux Nains que ce Prince avoit à sa Cour, étoient ses ministres d'état.

L'Empereur de Java, que les Hollandois tiennent en tutelle à Jucatra, où ils le laissent jouir de toutes les décorations d'un pouvoir qu'ils lui ont été, possédait en 1761 trois Blafards; mais il fit tant d'instances auprès de son maître, le Gouverneur de Batavia, pour en avoir encore quelques-uns, qu'on les lui acheta à tout prix dans les Isles voisines; & en 1763 on en avoit déjà fourni quatre autres, qui ne s'occupent qu'à bourrer le tabac dans la pipe de ce Prince, à y mettre le feu, à porter des jattes de pilau, à réciter des oraisons, & à rendre tous les petits services qui ne sont pas au-dessus de leurs forces: mais leurs fonctions se bornent à bien peu de chose, ou plutôt à rien; car leur débilité est telle qu'ils sont impropres à tout travail. Rien n'est plus ridicule que d'entendre dire à de certains écrivains de voyages, que ces Nègres blancs font la garde au palais des Souverains de Loango, qui seroient bien mal défendus s'ils n'avoient d'autres satellites que de tels monstres, incapables de commander & d'obéir, incapables de se battre, incapables enfin de discerner en plein midi les objets qui les environnent à la distance de dix pas. Il est également faux que les Portugais ayent acheté de ces Albinos en Afrique, afin de les employer aux plantations & aux mines du Brésil: ils se connoissent trop bien en esclaves pour faire de tels marchez. La vérité est que les vaisseaux Négriers en ont transporté quelques-uns, par curiosité, & qu'on les a montrés pour de l'argent dans les colonies Portugaises, comme on les montre en Europe. Le Blafard qui a paru en France en 1747, étoit si défait, si petit, si délicat, si myope, qu'il lui eût

eût été impossible de soulever le moindre fardeau, ou de marcher en plein jour sans guide.

Quand on a interrogé l'Empereur de Java sur les motifs qui lui faisoient désirer si ardemment de voir à sa Cour des Kackerlakes, ce jeune prince a répondu que c'étoit une étiquette immémoriale, que ses prédécesseurs en avoient eue, que tous les souverains des isles en possédoient, & que leur religion promettoit une récompense à ceux qui se chargeoient de l'entretien de quelques-uns de ces malheureux. Le peuple les regarde du même oeil, & les traite de la même façon que les Turcs & les Orientaux traitent les personnes tombées en démence, ou nées imbécilles, c'est à dire, qu'on a pour elles les plus grands égards; on va même jusqu'à les canoniser de leur vivant.

On ne sauroit mieux comparer les Blafards, quant à leurs facultés, à leur dégénération, & à leur état, qu'aux *Cretins* qu'on voit en assez grand nombre dans le Valais, & principalement à Sion capitale de ce pays: ils sont sourds, muets, idiots, presque insensibles aux coups, & portent des goîtres prodigieux qui leur descendent jusqu'à la ceinture: ils ne sont ni furieux ni malfaisants, quoiqu'absolument ineptes & incapables de penser: ils n'ont qu'une sorte d'attrait assez violent pour leurs besoins physiques, & s'abandonnent aux plaisirs des sens de toute espece, sans y soupçonner aucun crime, aucune indécence. Les habitants du Valais regardent ces *Cretins* comme les Anges tutélaires des familles, comme des Saints; & ceux qui ont le malheur de n'en avoir pas dans leur parenté, se croient

sérieusement brouillés avec le Ciel : (*) on ne les
 contrarie jamais, on les soigné avec assiduité, on n'ou-
 blie rien pour les amuser, & pour satisfaire leurs
 goûts & leurs appétits : les enfants n'osent les insulter,
 & les vieillards même les respectent. Ils ont la peau
 très-livide, & naissent *Cretins*, c'est à dire aussi stu-
 pides, aussi simples qu'il est possible de l'être : les an-
 nées n'apportent aucun changement à leur état d'abru-
 tissement ; ils y persistent jusqu'à la mort, & on ne
 connoît point de remede capable de les tirer de cet
 assoupissement de la raison, & de cette défaillancé du
 corps & de l'esprit : il y en a des deux sexes, & on
 les honore également, soit qu'ils soient hommes ou
 femmes. Le respect qu'on porte à ces personnes at-
 teintes du *Cretinage*, est fondé sur leur innocence &
 leur foiblesse : ils ne sauroient pécher, parcequ'ils ne
 distinguent pas le vice de la vertu : ils ne sauroient
 nuire, parcequ'ils manquent de force, de vaillance,
 ou d'envie ; & c'est justement le cas des Blafards, dont
 la stupidité est aussi grande que celle des *Cretins* ; & si
 la violence de leur altération ne les a pas entièrement
 privés du don de la parole, ils ont d'aurant plus souf-
 fert dans le sens de la vue, & peut-être autant dans
 celui de l'ouïe ; car tous les Nègres blancs ont l'oreille
 dure, & la surdité les surprend quelque temps avant
 leur mort. Bättel dit qu'à Loango ces Albinos font
 la priere devant le Roi : on les place immédiatement
 autour de son dais, où ils se tiennent accroupis sur

(*) La plupart de ces détails sur les *Cretins* sont tirés
 d'un Mémoire de Mr. le Comte de Maugiron, lu à la Société
 Royale de Lion.

des nattes ou des tapis. Cette mode, si choquante à nos yeux, de faire réciter les prières par des imbécilles, vient de l'opinion qu'on a de leur sainteté: les Valaisains seroient sans doute aussi prier Dieu pour eux par leurs *Cretins*, s'ils n'étoient muets. Ce préjugé n'est pas moderne: on en rencontre des traces très-marquées dans la plus haute antiquité, où l'on croyoit que le Ciel inspiroit souvent les fous par préférence aux dévots; les prêtresses d'Apollon, en distribuant les oracles, imitoient, par leurs gestes violents, les personnes frénétiques, & elles n'avoient jamais plus de crédit que quand elles paroissoient avoir perdu le sens commun. Et voilà pourquoi Virgile nomme la Sibylle de Cumès *insana sacerdos*.

Il étoit nécessaire de rendre compte de ce que les Américains, les Africains, & les Indiens pensent de ceux qui naissent Blafards parmi eux; & cette connoissance, qui a manqué à la plupart des écrivains, servira à développer les causes de ce phénomène. S'il est avéré qu'il n'y a pas de peuple entier de Nègres blancs; s'il est avéré qu'ils proviennent tous de parents noirs ou basanés, sans constituer une race ou une variété dans le genre humain, non plus que ceux qui ont la jaunisse ne forment une variété parmi les Européens, ou les *Cretins* & les goîtreux parmi les Suisses; il sera moins difficile de découvrir la source de cette singularité. Quoique l'explication que nous allons en donner, n'appartienne à aucun des Naturalistes qui nous ont précédés, les principes sur lesquels elle est fondée, ne sauroient être ni plus clairs, ni plus incontestables.

Comme le sperme des Nègres & des Basanés est plus ou moins teint, plus ou moins noirâtre; il est par là même plus sujet à s'altérer que celui des autres hommes, en perdant sa couleur propre & naturelle, ou en en prenant une autre par la décomposition de la substance colorante qu'on nomme *Æthiops animal*, ou par la dissipation totale de cet *Æthiops*. Cet accident survenu à la liqueur séminale produit un enfant dont le teint ne peut ressembler à celui de ses parents: cet enfant, soit mâle soit femelle, est ordinairement d'un blanc de lait: il peut aussi être couleur de garance, d'un rouge sombre, & orné de cheveux, qui tirent sur le jaune. Ma grave dit avoir vu une Africaine rouge, qu'on avoit amenée par curiosité au Brésil: (*) on ne put lui apprendre de quel canton cette femme extraordinaire avoit été tirée; mais il est probable qu'elle étoit originaire d'une province du Royaume de Congo, où l'on rencontre plus qu'ailleurs des individus à crinière rousse, & dont la peau est bronzée, au lieu d'être couleur de suie.

Le même pere & la même mere qui ont eu un tel enfant rougeâtre, en engendrent quelquefois après lui un tout blanc, de la stature d'un nain, avec des yeux de perdrix: ces deux altérations semblent donc se rapprocher: la dernière n'est que la conséquence ou la suite de l'autre. Elles pourroient se combiner dans le même sujet, & produire un Nègre blanc à

(*) Voyez les Commentaires de Margrave sur l'Histoire Naturelle du Brésil, imprimés à la suite des Oeuvres de Pison. Amsterdam 1658.

cheveux rouges: voilà exactement ce qui arrive de temps en temps parmi les Kackerlakes de l'Asie, & les Dondos d'Afrique, parmi lesquels on en a vu dont l'épiderme étoit d'un blanc de neige, & la chevelure couleur aurore, ou de garance, ou de safran; & ce phénomène est si peu nouveau que Pline, en parlant des Maures blancs, ajoute qu'il s'y en trouvoit à cheveux roux.

En 1738, une Nègresse mit au monde, à Carthagene dans les Indes, à différentes couches, quatre enfants blafards, qui avoient tous quatre les cheveux d'un jaune d'orange vif, & la peau d'un blanc de papier fin, sans le moindre mélange d'incarnat ou de pourpre: un de ces Albinos a été montré à Madrid, où le Marquis de Villa Hermosa, ex-gouverneur de Carthagene, l'avoit conduit: un second a passé au service de Dom Dionysio de Alcedo y Herrera, & ils sont morts tous deux jeunes; on ignore le destin des autres.

Quelque multipliés que soient les systèmes sur la génération, quelque prodigieux que soit le nombre des hypothèses, des rêves, des paradoxes proposés à ce sujet; il résulte de toutes les expériences faites sans partialité, sans prévention, par des observateurs dont l'esprit & les yeux étoient encore libres de préjugés, & capables de voir; il résulte, dis-je, de ces expériences que la semence des deux sexes concourt également à l'ouvrage de la génération, quoique dans une proportion peut-être inégale: il résulte encore de l'analogie, & de la couleur des métifs, que la liqueur prolifique est noirâtre dans la Nègresse comme

dans le Nègre, & que la décomposition qui pourroit survenir plus dans un sexe que dans l'autre, produiroit un enfant pie ou tacheté de bandes blanches & noires, comme celui dont il est fait mention dans les *Transactions philosophiques* de la Société de Londres à l'an 1766. (*) Ce prodige, observé par un Physicien très-éclairé, doit nous rendre moins suspecte la peinture que Gumilla fait d'une fille qu'il avoit vue à la nouvelle Grenade en 1738. Née d'un pere noir, sain, vigoureux, & d'une Nègresse infirme, elle avoit la peau, depuis les pieds jusqu'à la tête, fouettée & mouchetée de grandes taches parfaitement noires & parfaitement blanches comme la robe du Zèbre: ses cheveux étoient aussi de ces deux couleurs: vers la partie supérieure de l'occiput, on remarquoit un bouquet de poils crépus d'une blancheur éblouissante, pendant que le reste de la chevelure étoit simplement frisé & d'un noir obscur: on n'admira pas longtemps cette créature si remarquable: la dépravation des humeurs, qui avoit produit en elle tant de singularités, l'emporta, & elle mourut encore à la mamelle.

On voit en Sibérie, dit Strahlenberg, & particulièrement près de Crasnoyar sur le fleuve Jenesei, quelques hommes restés d'une horde ancienne de Tartares, jadis fort nombreuse; on l'appelloit *Piegaga* ou *Piestra Horda*, qui veut dire la horde bigarrée ou tigrée: aujourd'hui elle est éteinte, & on n'en voit plus que quelques hommes dispersés de côté & d'autre

(*) Dans une Lettre de Mr. Parson à Mr. le Comte de Morton, Président de la Société Royale.

sans demeure fixe. J'ai vu, continue-t-il, un de ces Tartares bigarrés à Tobolsk, qui auroit fait fortune à se montrer dans les grandes villes de l'Europe: ses cheveux étoient coupés à un doigt près de la tête, qui étoit marquée de taches parfaitement blanches de la largeur d'une petite piece de monnoie: il étoit tacheté de même sur le corps; mais les taches y étoient d'un brun noirâtre & moins régulières que sur la tête. En avançant dans la Sibérie, cet officier trouva plusieurs autres hommes bigarrés, mais différemment du premier, en ce que leur tête n'étoit pas marquée comme la peau des tigres (il vouloit dire apparemment comme celle des léopards ou des pantheres); les taches formoient des marques irrégulières, comme on en voit aux chiens & aux chevaux: il s'en rencontra un qui avoit la moitié de la tête blanche, & l'autre moitié noire. Quand on a demandé à ces Tartares, si ces taches leur venoient de naissance, ils ont répondu qu'il y en avoit qui les apportoient en venant au monde, & que chez d'autres c'étoient des suites de maladies.

Ce n'est point dans les faits attestés par Strahlenberg qu'il y a de l'exagération ou de l'erreur; mais la tradition sur l'existence de la horde bigarrée est indubitablement fautive: l'auteur très-exact & très-instruit des *Notes sur l'Histoire généalogique des Tartares* dit que le résultat des informations qu'il a faites dans le pays, & qu'il y a fait faire par d'autres, est que cette tribu n'a jamais existé, & qu'on en a, à cet égard, imposé au prisonnier Suédois. Mr. Gmélin qui a parcouru la Sibérie avec de bons interprètes, &

tous les secours qu'un savant peut exiger pour voyager utilement, a aussi entrepris des recherches sur la *Piestra Horda*; & quoiqu'il soit constaté qu'il y a eu une nation vagabonde de Sibérie qui a porté ce nom, (*) il n'est point vrai que les hommes qui la composoient, ayent été tous tachetés de noir & de blanc. Il faut donc réduire ce phénomène à ses justes bornes, & en séparer le faux qui y est confondu avec la vérité. Comme les Tunguses & les habitants des environs de Crasnoyar sont naturellement basanés, ainsi que les Kamtschatkadales, il n'est pas impossible qu'ils soient sujets à la même indisposition qui trouble les sources de la génération, & décolore la li-

(*) Dans la plus ancienne carte de la Sibérie que nous ayons pu découvrir, & qui se trouve dans l'Atlas de Hondius & de Mercator, la *Piestra Orda* ou *Horda* est déjà indiquée & placée au-delà de l'Oby. Ce n'est donc pas dans la *Description de l'Empire de Russie par Strahlenberg*, qu'il est fait mention pour la première fois de cette Horde : Mr. Gmelin, qui a pris à tâche de contredire Strahlenberg à chaque page, est contraint néanmoins d'avouer que cet officier a pu voir des hommes bigarrés par les suites de quelque maladie. Quant à l'auteur des notes sur l'Histoire généalogique des Tartares ou des Tatars, il employe, page 494, un argument qui ne paroît pas absolument concluant : s'il y avoit, dit-il, des hommes pâles ou tachetés de blanc & de noir en Sibérie, le Czar Pierre I. n'auroit pas manqué d'en avoir quelques-uns à sa Cour; puisque c'étoit le prince le plus curieux de son siècle & qui avoit un goût décidé pour l'Histoire Naturelle; mais du temps de Pierre I. on ne connoissoit pas encore toutes les singularités de la Sibérie, & ce n'a été que par le moyen des officiers Suédois qui y ont été envoyés prisonniers, qu'on a reçu les premiers éclaircissements sur l'intérieur de ce vaste pays : c'est aussi à eux, & surtout à Mr. P. D. qu'on est redevable de l'Histoire d'Abulgazi, qui seroit peut-être restée à jamais inconnue, si un officier Suédois n'en avoit acheté une copie manuscrite à Tobolsk d'un marchand Bukarois.

queur fécondante parmi les Africains; de forte qu'il pourroit leur naître des enfants qui porteroient l'empreinte de cette altération. Quant à ceux qui deviennent bigarrés par la suite d'une maladie, cela n'est pas plus surprenant que de voir des Nègres blanchir pendant une fièvre chaude.

Si l'on vouloit révoquer en doute que la substance qui sert à la reproduction, puisse ou se charger, ou entraîner avec elle un levain qui agiroit sur le fœtus dans le moment même qu'il se forme, & que son corps & son ame commencent, pour ainsi dire, à se réunir; on n'auroit qu'à citer cette longue & affligeante liste de maladies héréditaires qui se perpétuent plus opiniâtrément dans les familles, qu'il ne seroit à souhaiter pour le bien de l'humanité: les vertus sont passagères, le mérite est personnel; mais les vices, les excès, les débauches qui ont détruit le tempérament des parents, produisent des individus dégradés, pu-killanimes, & d'autant plus à plaindre que la Nature, toujours inexorable, les châtie pour les fautes d'autrui, qu'eux-mêmes ne sauroient commettre. Enfin, on ne niera point que des germes corrompus ne pénètrent quelquefois l'essence de la liqueur prolifique, si l'on se rappelle qu'on voit des enfants qui, au sortir du sein de la mère, sont atteints & tourmentés du mal vénérien provenu du per.

La couleur de la matière féminale dans les Nègres n'est pas une hypothèse susceptible de doutes ou de contradictions; c'est une vérité de fait, que les anciens connoissoient, & que les modernes se seroient peut-être obstinés à méconnoître, si les dernières ex-

périences de Mr. le Cat de Roüen n'avoient démontré que cette liqueur est noirâtre, dès qu'on la compare à celle des hommes blancs. (*) Si la nuance du teint n'étoit point préexistante & inhérente dans la substance spermaticque, comment expliqueroit-on l'affoiblissement de la couleur dans les métifs? comment concevroit-on que d'un Européen & d'une femme du Congo il provient un mulâtre, qui en se mariant avec une fille blanche, engendre un Quarteron basané? En ce cas, la matiere colorante se délaye & se perd par le mélange continuel des spermes: le contraire arrive lorsqu'on admet, pendant quatre générations suivies, quatre peres noirs avec trois meres basanées & une mere blanche: le dernier produit de cette filiation est, comme on l'a fait voir, un Nègre véritable. On peut contempler ce même effet dans les animaux de différents poils qu'on croise; mais ce qu'il y a de bien surprenant, c'est que dans ces animaux le noir & le blanc forment sur la peau & dans le poil des taches décidées, & comme circonscrites par un contour; au lieu que dans l'homme tout le corps se peint exactement de la même nuance, sans distinction

(*) Voyez son *Traité sur la couleur de la peau.*

S'il falloit prouver que les anciens avoient fait cette observation sur la couleur du sperme des Nègres, il n'y auroit qu'à citer le passage suivant d'Hérodote: *Genitura, quam in mulieres emittant, non alba, quemadmodum ceterorum hominum, sed atra, ut color corporis; quale virus Æthiopes quoque emittunt.* Thal. N. 101. in fol. Amstel. 1763.

Aristote, qui avoit lu ce passage, nie la vérité du fait; parceque ceste noirceur ne lui avoit peut-être pas paru aussi sensible qu'Hérodote l'insinue: peut-être aussi avoit-il manqué d'occasions pour faire des expériences.

de clair & d'obscur: le métif issu de l'Africain & de l'Européenne n'a pas une seule tache sur tout son épiderme qui est, dans un endroit comme dans un autre, de la même teinte. (*) Le poulain de la jument blanche & de l'étalon noir, bai, ou alezan, n'est pas un mulâtre, comme sont les mulâtres de l'espece humaine; mais il est pie, ou sa robe est bigarrée de marques qui tranchent les unes sur les autres. J'ignore les causes de cette différence; car si l'on vouloit l'attribuer au poil qui est fort touffu, fort épais dans les bêtes, & infiniment plus rare dans l'homme; il faudroit avoir oublié qu'il naît aussi des enfants pies ou tachetés, sans qu'ils ayent le poil plus dense que les mulâtres parfaits: au reste ces accidents sont très-rarés, & je les regarde comme des exceptions à la regle.

Si la couleur naturelle du sperme se perd par des vices de la complexion, on conçoit aisément que l'enfant procréé pendant cette défaillance doit s'en ressentir, & paroître d'un autre teint, & être d'un tempérament inférieur à celui des enfants nés de parents sains & vigoureux. Sans insister plus longtemps sur des conséquences si sensibles, il suffit de dire que cette façon d'expliquer l'origine des blafards l'emporte sur l'explication proposée par Mr. le Cat de Rouën, qui

(*) Les Nègres & les Mulâtres ont la peau de l'intérieur des mains, & de la plante des pieds, moins foncée que le reste du corps; mais on ne peut nommer cela des taches, puisque la couleur va toujours en s'éclaircissant depuis les coudes jusqu'aux paumes, & ne forme pas des marques ou des bigarrures.

admet la force active de l'imagination, par laquelle il prétend qu'une Nègresse peut changer le teint du fœtus végétant dans son sein, & accoucher, par caprice, d'un de ces animaux Albinos.

Quel que soit le respect que nous ayons pour les vastes connoissances de ce savant, nous osons dire qu'il est impossible que *les yeux de lune* du Darien, les *Dondos* & les *Kackerlakes* de notre Continent tiennent leur dégénération des fantaisies de leurs meres, ou de leurs nourrices. Qui auroit cru que l'envie peu loüable de ressusciter d'anciens paradoxes, ou d'en foutenir de nouveaux, eût renouvelé, dans ce siècle, la puissance de l'imagination des meres sur l'existence de l'embryon? Qui auroit cru que des Anatomistes, si accoutumés à ne voir par-tout que des ressorts qui en font morvoir d'autres, eussent embrassé opiniâtrément un système contraire à leurs principes? Il ne faut pas s'arrêter à démontrer l'absurdité de ce pouvoir des meres; puisque Mr. de Buffon a détruit jusqu'aux fondemens de ce préjugé populaire, digne des Sauvages de l'Amérique. (*) On demande s'il n'est pas plus raisonnable d'affirmer que les blafards sont redevables de leur abatardissement à des causes réelles, à des accidents physiques qui ont dérangé & corrompu les humeurs, le sang, & la liqueur féminale de leurs

(*) Waffer rapporte que se trouvant au Darien en 1679, il demanda aux Sauvages ce qu'ils pensoient de la cause qui faisoit naître parmi eux des enfans blafards: ils lui répondirent qu'ils attribuoient généralement cet effet à l'imagination de la mere, lorsqu'elle regardoit la pleine lune pendant sa grossesse. Il est surprenant que Waffer se soit contenté d'une si mauvaise raison.

parents. La débilité de leur organisation, la petitesse de leur taille dégradée de sept à huit pouces, la perte totale de leurs facultés intellectuelles, le relâchement de leurs nerfs optiques, l'obstruction de leur ouïe, la brièveté de leur vie qui n'atteint pas à la moitié du terme commun, le concours de ces symptômes dénote assez que le fluide nerveux a défailli dans ces hommes manqués. Or c'est de ce fluide que se forme le corps muqueux, d'où résulte la teinte apparente de l'épiderme & du poil: la couleur des yeux est pour l'ordinaire analogue à celle des cheveux: les yeux rouges des Nègres blancs feroient une exception difficile à expliquer, si l'on n'observoit la même chose dans de certains oiseaux & de certains quadrupedes: plus les lains sont blancs dans leur fourrure, & les poulets dans leur plumage; & plus leurs yeux sont rouges & foibles à proportion. D'ailleurs il y a aussi des Albinos dont l'iris & la chevelure sont également rouges; de sorte qu'ils se rapprochent par là de la règle générale: cette singulière nuance des yeux est le caractère le plus infallible d'une vue lâche & peu propre à résister au grand éclat. Les sucs nerveux, essentiellement viciés dans ces avortons, ont entraîné, par une conséquence nécessaire, le défaut des organes optiques, qui ne sont que des nerfées. Quant à leur chevelure rousse, elle ne paroît être qu'une suite de leur altération; on peut même soupçonner que cette couleur de poil est une sorte de maladie dans les blancs, qui ne sont point roux sans être pâles, & sans répandre une odeur désagréable: on leur remarque, entre l'épiderme & la peau, des fouillures & des ra-

ches lenticulaires, occasionnées par des matières crasses & impures qui se déposent & s'accumulent à l'orifice des vaisseaux exhalants, d'où le teint contracte une bigarrure qui se manifeste davantage en été, lorsque la transpiration est sensible.

L'allongement des paupières, qui caractérise également les Nègres blancs de l'ancien Continent, & les Dariens de l'Amérique, provient d'un dérangement dans le corps muqueux: la membrane des paupières est un tissu de la même substance que la pellicule du prépuce; & Malpighi avoit déjà découvert de son temps, que l'épaisseur du corps muqueux produisoit la longueur du prépuce; d'où l'on infère qu'elle cause aussi l'excroissance du diaphragme des paupières. Malpighi avoit, à la vérité, une notion fautive de cette viscosité placée entre la peau & l'épiderme, qu'il prenoit pour un réseau organisé; mais son erreur à cet égard ne nuit point à la justesse de l'observation.

Je viens maintenant à la plus intéressante question qu'on forme sur les Albinos: on demande s'ils engendrent, ou s'ils sont impuissants dans l'un & l'autre sexe.

La force de la maladie nerveuse dont ces hommes sont attaqués, est susceptible de différents degrés: les uns sont plus dangereusement altérés que les autres: & de là sont venues les incertitudes & les rapports contradictoires des voyageurs sur la propagation de ces individus. A l'Isthme de Panama, un blafard & une blafarde peuvent engendrer; mais leur progéniture est, au témoignage de Lionel Waffer,

basanée, couleur de cuivre jaune, ainsi que le reste de la nation; de sorte que la cause qui avoit corrompu le sang & le sperme des parents, disparoît à la seconde ou à la troisième génération: il faut avouer cependant que cela n'arrive qu'aux blafards dont la constitution n'a pas tant souffert que celle des autres; car ceux qui ont éprouvé une forte métamorphose, une défaillance essentielle, sont à jamais condamnés à l'infécondité.

Ogilby dit, dans sa Description de l'Afrique, qu'il est très-certain que les Nègres blancs des deux sexes ne peuvent y procréer entr'eux, & qu'ils sont respectivement stériles à tout âge; & il insiste tant de fois là-dessus, qu'on ne sauroit se dispenser de croire qu'il étoit bien instruit, lorsqu'il a fait cette déposition, qui se trouve conforme avec celle de Merola & de Battel.

Mr de Maupertuis cite, dans sa *Vénus Physique*, Mr de Mas, qui lui avoit conté qu'ayant été aux Indes orientales il s'y étoit informé si les Albinos propageoient entr'eux, qu'on lui avoit répondu qu'ils multiplicient extrêmement, & se transmettoient de pere en fils leur blancheur fade, leurs yeux rouges, leur imbécillité, & toutes les singularités monstrueuses de leur tempérament; mais le témoignage de ce voyageur, qui n'étoit qu'un Négociant riche, & non un Naturaliste éclairé, n'est pas d'un grand poids dans une discussion sérieuse, où il ne s'agit pas de rassembler ce que les gens du peuple disent des Nègres blancs dans les Caffés de Pondichery ou de Madras. Ces contradictions perpétuelles m'ayant engagé

à faire de plus en plus des recherches exactes, j'ai appris qu'on n'a jamais voulu permettre aux chirurgiens Européens d'ouvrir quelques-uns de ces balfards, ni en Afrique ni en Java; non plus que les habitants du Valais ne voulurent permettre à Mr. le Comte de Maugiron de faire anatomiser un de leurs *Cretins*, mort à Sion, il y a quelques années. (*) On ignore par-là si ces créatures sont viciées dans l'intérieur des vaisseaux spermatiques; car il est sûr qu'au dehors leurs parties génitales ne présentent rien d'extraordinaire, & l'organisation en semble fort correcte. Nous aurions de grandes obligations à Guillaume Pison, qui a disséqué un Nègre blanc au Brésil, s'il avoit entrepris la description de son corps interne; mais s'étant uniquement borné à approfondir les causes de sa blancheur dans le tissu de la peau, son travail est devenu inutile relativement à la difficulté qui nous occupe.

Il y a de grandes lacunes, de grands vuides dans toutes les parties de l'Histoire Naturelle, qu'il n'est point permis de franchir par des conjectures téméraires; on manque absolument, & on manquera encore longtemps de connoissances anatomiques sur cette sorte d'hommes si remarquables à mille égards. Ce que l'on peut savoir de leur propagation se réduit

(*) Mr. de Maugiron attribue les causes du *Cretinage* des Valaisains à la malpropreté, à l'éducation, aux chaleurs excessives des vallées, aux eaux, & aux goîtres qui sont communs à tous les enfans de ce pays; mais il y existe probablement une autre cause plus spécifique, que l'on découvrira peut-être, quand on sera parvenu à obtenir la permission de disséquer un de ces *Cretins*.

à ceci: en Afrique, un Nègre blanc & une Nègresse blanche ne produisent jamais ensemble; mais il est arrivé dans l'isle de Bissao, à onze degrez de l'Equateur, qu'un homme noir ayant eu à faire avec une Blafarde, elle accoucha, en 1700, d'un enfant semblable à son pere, c'est à dire, d'un Négrillon achevé. (*) Parmi les Kackerlakes de l'Asie, on en trouve quelques-uns moins blancs, moins défaits que les autres; & ceux-là passent pour être féconds. Au reste on n'a jamais vu d'Albinos qui n'eussent eu des Nègres ou des Basanés pour peres: s'ils procréoient entr'eux, s'ils formoient des filiations régulières & suivies, ils ne seroient ni si chers ni rares au point que les Souverains mêmes ne peuvent en acquérir autant qu'ils en souhaitent. Battel, qui avoit longtems résidé à la Cour du Roi de Loango, ne cesse de répéter que rien n'est moins commun que de voir naître des Dondos; & qu'on est obligé de les offrir tous indistinctement au Prince, qui les retient dans son palais & à son service.

On comprend que les vrais Nègres doivent éprouver une plus violente révolution d'humeurs pour blanchir que les Basanés; & de là il s'ensuit que leurs Blafards sont plus impuissans & d'une complexion plus lâche que ceux qui ont été engendrés par des Olivâtres: il ne faut donc pas s'étonner s'ils sont constamment stériles en Afrique, quoiqu'ils ne le soient pas toujours ailleurs. En vain tenteroit-on de

(*) Relation du Sieur André de Brue: *Hist. des Voyages* Tome III. p. 320. in 4to.

décrire la nature de la maladie qui décolore la substance prolifique: on n'a pas formé un assez grand recueil d'observations faites de suite & sur un même plan, pour déterminer la cause première de ce phénomène: toutes les maladies dangereuses font blanchir les Nègres; mais cette lividité est passagère, & se dissipe par la convalescence, ou finit par la mort; mais les Nègres des deux sexes auxquels il est arrivé de procréer des Albinos, n'ont pas paru plus blêmes, ni plus pâles que les autres Africains. Quoi qu'il en soit, on ne sauroit révoquer en doute que les aliments, les eaux, le terroir & le climat de certains cantons ne contribuent beaucoup à cette incommodité: pourquoi ne naît-il des Blafards, parmi les Américains, qu'à Panama & à la Côte riche, & jamais dans la Guiane, où les habitants sont aussi bronzés que les Dariens? L'air est très-pernicieux dans toute l'étendue de l'Isthme du nouveau Monde; & ce qui prouve que cette insalubrité a quelque influence sur le changement du teint, c'est qu'on a remarqué que les Nègresses d'Afrique qu'on transporte à Carthagene & à Panama, y accouchent plus souvent qu'ailleurs d'enfants blafards: le territoire de ces deux villes passe pour être le lieu le plus mal-sain des Indes Occidentales; la lepre, le mal vénérien, le *Pasme*, la *Culebrilla*, le *Vomito prieto*, ou la chapetonnade, y sont endémiques: la transpiration des corps y est très-considérable, jusques-là que les habitants y ont tous une couleur plombée: leurs actions répondent à leur physionomie; leurs mouvements sont mous & paresseux; cela passe jusqu'à leur ton de voix; ils parlent

lentement & bas, & leurs paroles sont entrecoupées. Ceux qui y arrivent d'Europe, ne conservent leur coloris & leur vigueur que pendant trois mois; au bout de ce temps leur teint se flétrit, l'incarnat de leur joues disparoît à jamais, leurs forces se perdent, & ils n'ont plus rien qui les distingue extérieurement d'avec les indigènes. On peut juger quelle doit être la malignité de l'atmosphère dans ce déplorable séjour, par les symptômes qui s'y manifestent dans les habitants, que l'avarice seule peut soutenir contre la fureur de tant de fléaux combinés.

D'un autre côté, on a observé en Asie que de certaines petites isles, situées autour de Java, fournissent plus souvent des Kackerlakes que Java même; les Dondos sont moins rares à Congo, à Angola, à Loango, que dans les Etats de Benin & de Muyac, placés de ce côté-ci de l'Equateur. Ces faits rapprochés forment une preuve qui deviendra plus convaincante encore, si l'on veut se ressouvenir de ce que l'on a dit du climat de l'Albanie, & du Valais, le seul canton de l'Europe où l'on connoisse les *Cretins*, qui ne naissent ni dans les montagnes du Tirol, ni dans les autres endroits de la Suisse, quoiqu'on y boive également des eaux de neige. Il faut supposer que ces causes générales n'agissent que sur de certaines personnes, déjà disposées & comme préparées par le vice secret de leurs humeurs, & dont le tempérament recèle le principe de l'altération qui attaque de plus en plus leur progéniture.

Ce seroit s'imposer à soi-même une tâche trop pénible, que de réfuter toutes les hypothèses erro-

nées, & tous les raisonnemens sublimes & faux de tant de savants qui ont écrit sur les Albinos, qu'ils n'ont su définir, faute de les connoître; parcequ'ils ont pressenti l'ennui que leur feroit essuyer la lecture d'une infinité de relations de voyages: ils n'ont pas eu le courage de puiser dans des sources si éloignées qu'on désespere d'y parvenir, quand on commence à les chercher. Un écrivain célèbre avoit de son temps traité ce sujet: il supposoit que la couleur blanche étoit la couleur favorite de la Nature, & qu'elle y revenoit quelquefois, par prédilection, au milieu de l'Afrique: cette explication peu fondée renfermoit encore une pétition de principe; car c'étoit dire, en d'autres termes, qu'il naît de temps en temps chez les peuples noirs, des enfans blancs; ce que personne ne conteste.

Il est dit dans le Dictionnaire Encyclopédique, à l'article Nègres, qu'on a soupçonné que les Albinos étoient des animaux mulets ou métifs, issus d'une femme & d'un Pongo, ou d'un Orang-Outang; mais ce n'est pas à des personnes instruites, sans doute, que ce soupçon est venu; & si l'on vouloit, en un seul mot, démontrer que ce sentiment est destitué même de vrai-semblance, l'on n'auroit qu'à répéter qu'il y a des Blafards à l'Isthme Darien, quoiqu'il n'y ait ni Pongo, ni Orang-Outang, ni Jocko, ni Barris, ni enfin aucun singe de la taille de dix-sept pouces sur toute cette langue de terre qui réunit les deux portions du nouveau Continent: il est donc bien avéré que tous les Albinos nés en Amérique sous l'Equateur n'ont pas eu des magots pour peres. Quant aux

Dondos & aux Kackerlakes de notre hémisphère, ils sont également engendrés par des hommes, & il n'y a jamais eu le moindre doute sur leur origine dans leur pays natal. On verra dans la Section suivante, que le métis de l'Orang & de la femelle humaine n'a jamais été observé, & que l'on n'a que des conjectures très-vagues, très-éloignées, sur la possibilité de son existence: & quand il existeroit en effet, la difficulté reparoitroit sous la même forme; puisqu'il faudroit encore expliquer pourquoi cette créature seroit blasarde avec des yeux de hibou.

En résumant tous les faits dont on vient de rendre compte, on peut établir les points suivants, comme autant de notions acquises, ou comme autant de conséquences qui découlent d'un principe connu.

Les Albinos n'ont pas, comme l'a cru Vossius le jeune, une maladie cutanée; mais leur système nerveux, & toute leur constitution ont ressenti une défaillance si essentielle, si efficace, qu'il n'est pas possible qu'ils puissent jamais en guérir, ni redevenir noirs.

Ils ne forment, dans la totalité du genre humain, ni une espèce, ni une race, ni une variété; parceque ce sont des individus isolés, absolument privés de la puissance génératrice, ou qui n'engendrent pas des enfants qui leur ressemblent.

Mr. le Cat de Roüen soutient que le Lapin blanc est le Nègre blanc de son espèce: il n'y a aucune justesse, ni même aucun sens dans cette fausse comparaison; puisque ces Lapins ne sont ni malades, ni aveugles, ni stériles: au contraire ils produisent avec

des femelles de leur couleur une infinité de petits du même poil, & ces petits reproduisent à leur tour des générations suivies & toujours semblables à elles-mêmes. Si Mr. le Cat a supposé qu'il en étoit ainsi parmi les Dondos de l'Afrique, il se feroit dépouillé certainement de ce préjugé, en lisant les observations & les recherches que Mr. de Manet a faites entre les Tropiques.

Les petites gelées, dit Mr. de Buffon, décolorent quelquefois, en automne, les giroflées & les roses rouges; & leurs pétales deviennent alors d'un blanc fade: il auroit pu ajouter que des gelées beaucoup plus âpres font, dans les régions boréales, un effet encore plus surprenant sur les animaux fauves, qui y acquièrent un poil blanc; mais ces deux faits ne peuvent servir de termes de comparaison respectivement aux Nègres blancs, qui ne perdent pas leur teint naturel par des causes qui agissent immédiatement sur eux, puisqu'ils n'ont jamais été noirs. Il est bien vrai qu'on a observé, depuis plus de dix-huit-cents ans, que les quadrupèdes dont la robe est blanche, sans bigarrure & sans mélange, sont moins vigoureux, moins robustes que leurs analogues d'un poil peint ou bariolé: il n'y a pas tant de force vive, ni tant de résistance dans les muscles & les nerfs d'un cheval né blanc, que dans ceux d'un cheval noir ou bai. Il en est de même du reste des animaux soumis aux travaux, ou à la domesticité, que leurs talents & leur utilité ont fait étudier avec

soin par ceux qui les employent ou qui les achètent. (*)

La surdité, ou du moins l'affoiblissement de l'ouïe n'est, dans les Blafards & les Albinos, qu'une suite de leur maladie, ou plutôt de leur couleur; car on a encore remarqué que les Chiens blancs, sans taches, sont ordinairement si sourds qu'il faut les appeler par un son beaucoup plus aigu que les autres: indépendamment de plusieurs animaux sur lesquels nous avons fait des expériences, nous avons trouvé que la plupart de ces Chats blancs, si recherchés, qu'on nous amène d'Angora en Syrie, n'entendent presque point; aussi ne distingue-t-on pas un seul poil noir ou coloré dans toute leur fourrure, qui est foyeuse & d'une blancheur éclatante. Il est probable que les Naturalistes du Nord s'appercevront un jour que l'ouïe diminue dans les animaux de leurs climats, pendant la métamorphose de leur couleur au fort de l'hiver; & peut-être cet effet s'étend-il jusqu'aux hommes qui, par des causes fortuites, grisonnent à la fleur de leur âge.

La cause de la dégénération des Blafards, des Kackerlakes & des Doudos réside dans la liqueur sper-

(*) En Hollande on a reconnu, par une longue suite d'observations, que les Vaches rouges sont d'un tempérament inférieur, & moins fécondes que les Vaches noires ou tachetées de noir & de blanc: aussi l'espece rouge a-t-elle été entièrement bannie des pâturages de ce pays. Les Vaches blanches sont encore moins estimées que les rouges: il est vrai qu'on en rencontre rarement, & toutes celles de ce poil, que j'ai vues, avoient beaucoup de rougeur aux yeux comme les Lapins blancs.

matique de leurs parents, en qui elle s'est corrompue, & a perdu, par une décomposition quelconque, cette substance noirâtre qu'on a nommée *Æthiops animal*, faute de pouvoir lui assigner un terme plus propre ou un nom plus clair : on ne connoît pas l'essence de cet *Æthiops* ; on fait seulement qu'il est le même dans la moëlle, dans le cerveau, & dans la semence des Nègres ; & que plus on l'examine au microscope, plus il semble composé de globules ou de petits grains noirs, qui sont distincts de la matière qui les tient comme en infusion, ces globules étant plutôt mêlés que confondus dans les humeurs & les liquides où on les découvre. L'entière dissipation de cette substance colorante ne peut être occasionnée que par un dérangement universel de toutes les parties animales ; cependant plusieurs raisons, qu'il seroit trop long de déduire, me font croire que la défaillance provient bien plus souvent de la mère que du père, & qu'elle peut même provenir de la mère seule.

Cette maladie est plus commune autour de l'Équateur que par-tout ailleurs, puisque les endroits où on voit le plus d'Albinos sont ou directement sous cette ligne, ou seulement à quelques degrez de distance ; elle n'est néanmoins pas tellement renfermée entre ces limites qu'elle ne se manifeste, de temps en temps, dans des lieux voisins des Tropiques. Non seulement les véritables Nègres sîmes, coëffés de laine, mais les Maures à cheveux flottants, & les Basanés couleur de cuivre, procréent quelquefois des Blafards.

La nuance des cheveux ou de la laine marque le degré de l'altération que ces créatures ont soufferte: ceux qui ont des cheveux orangins ou roux, sont moins viciés que les autres, dont la crinière est blanche sans mélange: Dapper rapporte qu'on rencontre des Dondos Africains qui sont blonds, & qui semblent intermédiaires entre les blafards & les roux. On peut encore juger du plus ou moins d'affoiblissement de leurs organes par leur taille, par leurs facultés morales, par la forme de leurs mains, par les bornes de leur vue & la sagacité de leur ouïe.

Ceux qui pensent qu'il est permis d'interroger la Nature sur ce qu'elle n'a point fait, demandent pourquoi elle n'a pas compensé les phénomènes, en faisant, par un prodige contraire, naître des enfants noirs de parents blancs. Pour répondre à cette question en peu de mots, il suffit de dire que cet *Æthiops*, cette substance colorante, nécessaire à la formation des Négrillons, ne sauroit ou s'introduire, ou croître subitement dans la liqueur séminale des Blancs: il ne peut donc pas naître un enfant olivâtre ou Nègre d'une mère & d'un père parfaitement blancs: une femme qui met un tel individu au monde, a eu quelque foiblesse pour des amants venus de la côte de Mélinde ou de Sierra-Liona; elle a donné un héritier à son époux que son époux ne devoit jamais voir en plein jour, *decolor hæres, nunquam tibi mane videndus*. Mais, dira-t-on, faudroit-il soupçonner la fidélité d'une femme à qui un tel accident arriveroit, quoiqu'on fût d'ailleurs suffisamment convaincu de la régularité, de la sainteté de ses mœurs? Il n'y a point

de milieu : si elle accouche d'un Mulâtre, elle a aimé un Nègre : en vain allégueroit-on le pouvoir de son imagination, & les suites de la frayeur qu'ont produit sur son esprit des Maures qu'elle a vus de loin ; ces excuses seroient rejetées par des Physiciens éclairés ; quoiqu'un juge indulgent fit bien de s'en contenter.

Il y a une maladie rare, singulière, longtemps inconnue, & qui commence à devenir plus fréquente dans ce siècle : les Médecins la nomment tantôt l'*Ictère aigre* & tantôt l'*Hydropisie noire*, parce qu'elle tient à la fois de la jaunisse & de l'eau intercutanée : cette incommodité peut, dans son plus haut période, colorer la peau jusqu'au point de la faire paroître d'un noir de suie. On a vu des hommes affligés de ce mal, engendrer des enfants qui n'en portoient aucune marque : & tous les journaux de l'Europe ont parlé de Madame la Duchesse de * * * qui est devenue deux fois, avant ses couches, aussi noire qu'une Mulâtresse, sans qu'on ait observé dans les enfants dont elle s'est délivrée, un changement notable de couleur.

S'il y a une indisposition capable d'altérer, dans les hommes blancs, la matière spermatique, & de lui donner une nuance, en y mêlant des atomes hétérogènes, noirs, ou noirâtres ; c'est indubitablement cette sorte d'ictère ; mais s'il provenoit de l'union de deux personnes ainsi viciées un enfant dont l'épiderme seroit plus ou moins obscur, on ne sauroit dire qu'il est né de parents parfaitement blancs, puisqu'ils avoient, avant l'instant de la conception, perdu leur teint naturel par des causes réelles. Au reste, en accordant

que cette jaunisse renforcée pourroit avoir quelque influence sur la liqueur prolifique, il ne faut pas se hâter de conclure de la possibilité à l'effet; tous les faits connus, loin de prouver cette influence, semblent indiquer exactement le contraire.

On dit que la lepre, ce fléau amené d'Afrique en Europe par ces scélérats qui prirent le nom de Croisés, s'étoit dans nos climats subdivisée en différentes branches, & que celle qu'on nommoit la *Ladrerie blanche*, *Lepra alba*, se transmettoit aux enfants dans le sein de la mere: ils naissoient livides, blêmes; quoique moins blafards que les Kackerlakes Asiati-ques, on leur distinguoit sur le corps de certaines taches dont la pellicule étoit comme poudrée d'une matiere crétacée; mais loin d'être énervés dans les organes de la vue & de la génération, leur lubricité étoit excessive, & même plus dangereuse que leur mal (*).

(*) La lepre que les Européens ont transportée en Amérique, y produit les mêmes effets, & les mêmes symptômes qu'on lui a reconnus dans nos climats.

„ Quoique les Lépreux des environs de Carthage, dit Don Juan, souffrent les incommodités inséparables de cette maladie, ils ne laissent pas de vivre longtemps, de sorte qu'on en voit qui meurent dans un âge avancé. Il est étonnant combien ce mal excite le feu de la concupiscence, & combien il est difficile à ceux qui en sont atteints de réprimer cette passion déveglée: aussi leur permet-on de se marier pour prévenir les désordres qui ne manqueroient pas d'en résulter.” *Voyage au Pérou. T. r. liv. 5. pag. 42.*

Mr Galland dit, dans sa *Description de l'Isle de Chio*, que les Lépreux sont hors d'état d'engendrer; mais l'expérience n'a que trop démontré qu'ils engendrent.

Ainsi cette lepre épidémique qui survient aux hommes blancs, n'a pas le moindre rapport avec la défaillance des Dariens, des Kackerlakes, & des Don-dos, dont la maladie n'est point contagieuse, sans quoi les Rois des Indes & de l'Afrique ne les admettroient pas autour de leurs personnes, & ne les toléreroient certainement point dans leurs appartements à coucher; car ce seroit un goût étrange de choisir des pestiférés pour pages, ou pour aumôniers.

Comme dans une matière si intéressante & si difficile que celle qu'on vient de traiter, il étoit possible, après tout, d'abonder en son sens, de se complaire en ses idées, de voir les objets sous un faux jour, & d'imaginer des rapports chimériques pour ramener tous les effets à une seule cause; j'ai consulté en 1767, sur ce fragment de mes écrits & de mes recherches, Mr. Meckel, un des plus habiles Anatomistes de l'Europe, & le seul qui ait disséqué avec les yeux d'un Physicien plusieurs cadavres de Nègres, pour reconnoître la source de leur noirceur: les grandes découvertes qu'il a faites dans cette partie de l'Histoire Naturelle, le mettoient en état de juger de la solidité de mes observations sur les Albinos.

Il me répondit qu'il avoit vu avec plaisir que ses deux Mémoires, publiés en 1753 & en 1757, avoient un rapport décidé avec le mien, qu'ils se prêtoient une lumière mutuelle & acquéroient une force nouvelle. Vous observez, dit-il, la couleur du sperme des Nègres différente de celui des hommes blancs: vous attribuez au changement de ce sperme leur métamorphose de noir en blanc; si l'on ajoûte à cela la couleur également différente de leur

cerveau, de leur sang, & de la liqueur qui forme leur épiderme, l'on verra que l'effet qui blanchit les Nègres est, ainsi que vous le dites, fondé dans un changement des humeurs les plus essentielles du corps: les causes que vous assignez, sont donc vraies & vos recherches exactes. ()*

Il seroit à souhaiter que tous ceux qui écrivent sur les différentes parties de la Physique, eussent toujours ou l'occasion ou la modestie de consulter sur leurs écrits les grands maîtres & les savants les plus distingués: leurs ouvrages acquerroient par là plus d'autorité, sans risquer de rien perdre de leur mérite; mais la précipitation avec laquelle la plupart des auteurs composent, ne leur laisse pas le temps de s'instruire: ils abusent étrangement de leur propre facilité: en vain protestent-ils qu'ils ont épuisé leur sujet, qu'ils se sont préparés, avant que d'écrire, par de longues lectures & de longues méditations, qu'ils ont pensé & réfléchi en écrivant: leurs livres, qui se multiplient à l'infini d'un jour à l'autre, sans que nos connoissances fassent un progrès sensible, prouvent assez quel cas l'on doit faire de ces promesses si solennelles, & si vaines: l'empressement à publier rapidement plusieurs volumes sous des titres fastueux, les oblige à faire un usage outré de leur imagination: on voudroit des recherches, des faits, des autorités, des observations; mais le temps leur a manqué; ils ne nous donnent que des peintures infidèles, froides, &

(*) Extrait de la Lettre de Mr. Meckel, datée de Berlin, du 10 Juillet 1767.

des raisonnemens vagues, qui s'étendent sous leur plume. Cependant ce n'est rien dire que de raisonner beaucoup dans des matieres où il faut instruire par des faits ceux qu'on croit assez habiles pour pouvoir se passer des syllogismes d'autrui.

SECTION II.

De l'Orang-Outang.

Plusieurs raisons m'ont déterminé à donner, dans cet article, une description exacte de l'Orang-Outang, ou du Pongo.

On a soutenu longtems, dans les Universités de l'Europe, que les habitans de l'Amérique n'étoient pas de véritables hommes, mais de véritables Orang-Outangs; & comme on leur refusoit une ame immortelle, il fallut une Bulle comminatoire de Rome pour arrêter les progrès de cette opinion parmi les Théologiens, & peut être aussi parmi les Philosophes du quinzième siècle, qui ne savoient guères que de la Théologie: on verra ici la peinture de cet animal assez peu connu, avec lequel on confondit les Américains, qu'on ne connoissoit pas beaucoup mieux. Si l'on prenoit à tâche d'excuser cette méprise, quelque énorme qu'elle paroisse, je ne sais si l'on ne pourroit y réussir: quand on vit un très-petit nombre de zélés Chrétiens assassiner de sang froid, sans motif, sans besoin, treize à quatorze millions d'Indiens qui ne se défendirent pas; quand on vit que l'on chassoit ces In-

diens avec des dogues Alains, (*) comme l'on chasse des ours & des loups; quand on vit enfin qu'on découpoit ces Indiens en morceaux, pour repaître les chiens qui les avoient saisis, il y eut, sans doute, quelque docteur qui s'imagina qu'il étoit moralement impossible que des hommes pouvoient traiter ainsi d'autres hommes, dans un autre hémisphère: il crut donc que ces êtres détruits par les Espagnols ne constituoient qu'une espee mitoyenne, intermédiaire, qui n'avoit d'autre rapport avec nous que la faculté de marcher sur deux pieds, & d'articuler des sons qui ressembloient à des paroles.

Cette premiere erreur en a entraîné une autre de la part des Naturalistes, qui ont à leur tour confondu le *Nègre blanc* qu'on vient de décrire, avec l'Orang-Outang, qu'on s'est proposé de faire connoître: quelques auteurs, qui ont su distinguer des individus si différens, ont soupçonné néanmoins que l'Albino pourroit bien être un métis provenu d'un Pongo & d'une Nègresse violée ou libertine. Ces deux sentimens, également opposés à la vérité, ne prouvent, dans ceux qui les ont avancés, qu'une connoissance très-superficielle & presque nulle de l'histoire des animaux de l'Amérique, où l'Orang-Outang n'existe pas de

(*) Pierre d'Angleria, en parlant des chiens employés par les Espagnols à la destruction des Indiens Occidentaux, nomme toujours ces animaux *canes Alanos*; parce qu'ils étoient d'une race particulière, amenée en Europe par les Alains, qui s'en servirent aussi à la guerre, & peut-être même contre les anciens habitans de l'Espagne, dont les descendants se sont revanchés sur les Américains. Il n'y a donc point de crime unique dans l'Histoire.

nos jours, & il n'y a pas de moyen pour savoir s'il y a jamais existé. Le singe du nouveau Monde, qui a la figure la plus humaine, est le *Quato* & un autre petit Quadrumane qu'on voit courir dans les forêts du Brésil, & que les nomenclateurs Anglois appellent le *Mans-tegre*. (*) Les Relations du Paraguai, qui disent que cette province nourrit des singes de la taille de l'homme, ne méritent aucune confiance (**), les Naturalistes n'ayant jamais pû se procurer des sujets de cette espèce, ni vivants, ni empaillés. Et quoique Mr Bancroft rapporte, dans son Histoire de la Guiane, que l'on y parle aussi de cette espèce d'animaux parmi le petit peuple, & parmi les Sauvages, il convient que jamais aucun Européen ni de Surinam, ni des Berbices, ni de Demerary n'en a vu depuis l'établissement de la Colonie Hollandoise dans cette partie de l'Amérique. (***)

Le véritable Orang-Outang appartient uniquement à la Zone torride de notre Hémisphère; & encore, y est-il très-peu nombreux, malgré sa posture droite, malgré la dextérité de ses mains, & les facultés intellectuelles d'un ordre supérieur dont il est doué. Il paroît, au premier coup d'œil, qu'il auroit dû envahir toutes les habitations les plus fertiles de l'Afrique, occupées par les petits singes, ou du moins se

(*) *Homme-Tigre*. Voyez le *Supplément aux trois-cents animaux*. Londres 1736.

(**) *Relation des Missions du Paraguai*, p. 152.

(***) *Naturgeschichte von Guiana in Süd-America*. Pag. 78. Frankfurt 1769.

rendre dominant parmi eux; mais au contraire, les singes nains ont prévalu sur lui, & se sont multipliés de sorte qu'on les voit marcher en troupes de quatre à cinq-mille, qui maraudent dans les plantations, pillent les cases des Nègres, & incommodent toute une contrée par leur nombre, leur voracité & leur pétulance (*); tandis qu'on ne voit presque jamais trente Orangs assemblés; peut-être ont-ils été anciennement plus répandus, & que les hommes, en leur faisant la guerre, ont éclairci leur race comme celle du

(*) Pour se former une idée de la police que les singes observent entr'eux, il suffit de citer un passage fort curieux, tiré des Mémoires du Comte de Forbin, pendant son séjour à Siam.

„ Je vis dans ce voyage, dit-il, une prodigieuse quantité de singes de différentes especes; le pays en est tout peuplé. Ils se tiennent assez volontiers aux environs de la rivière, & vont ordinairement en troupes: chaque troupe a son chef, qui est beaucoup plus gros que les autres. Quand la marée est basse, ils mangent de petits poissons que l'eau a laissés sur le rivage. Lorsque deux différentes troupes se rencontrent, ils s'approchent les uns des autres, jusqu'à une certaine distance, où ils paroissent faire haine: ensuite les gros *Matous*, ou chefs des deux bandes, s'avancent jusqu'à trois ou quatre pas, se font des mines & des grimaces, comme s'ils s'entreparloient, & ensuite faisant tout à coup volte-face, ils vont rejoindre chacun la troupe dont ils sont chefs, & prennent des routes différentes. Au retour de la marée, ils se perchent sur des arbres où ils demeurent, jusqu'à ce que le pays soit à sec. Je prenois souvent plaisir à observer tout leur petit manège: j'en vis un jour une douzaine qui s'épluchoient au soleil: une femelle qui étoit en rut, s'écarta de la troupe & se fit suivre par un mâle; le gros *Macon* qui s'en aperçut un moment après, y courut; il ne put atraper le mâle qui se sauva à toutes jambes; mais il ramena la femelle, à qui il donna, en présence les autres, plus de cinquante soufflets, comme pour la châtier de son incontinence.” *Tom. I. p. 194. Amsterdam 1730.*

tigre & du lion, peut-être, sont-ils de leur nature peu prolifiques. Quoiqu'il en soit, il est certain que la population de ces animaux ne sauroit être plus foible qu'elle l'est de nos jours; & ce qui prouve combien il y a de difficulté à en saisir quelques-uns, c'est qu'on n'en a montré que rarement en Europe, & à peine une fois dans un siècle: quoique les directeurs des ménageries & des cabinets d'Histoire Naturelle n'aient rien négligé, depuis quelque temps, pour en faire venir des côtes de l'Afrique, leurs correspondants n'ont pu les satisfaire.

C'est à cette rareté qu'on doit attribuer le peu d'étude qu'on a fait d'un être qui paroît si intimement apparenté au genre humain, & qui, par le rang qu'il tient dans la nature animée, auroit mérité plus d'attention. Quelques Moralistes, pour faire ostentation d'une sévérité outrée, ont condamné d'avance tous les essais qu'on seroit tenté d'entreprendre dans la suite, en les déclarant criminels & attentatoires aux loix que chaque genre doit respecter, comme des limites que la Providence lui a fixées. On leur a répondu que l'indécision où l'on est à l'égard de l'Orang, excuseroit les moyens dont on se serviroit pour s'assurer de son caractère générique, & qu'aussi longtemps qu'on peut former sur ce caractère des doutes raisonnables, on ne violeroit aucune convention naturelle; puisque l'expérience seule nous apprendroit vers quel degré est tracée la ligne de séparation entre sa race & la nôtre. Enfin on leur a répondu que des observateurs microscopiques ont fait, en Italie, des essais & plus inutiles & plus indécents, sans qu'on leur ait

imputé à crime des recherches philosophiques qui n'ont ni bouleversé l'ordre de la société, ni troublé le repos public, comme tant de vaines opinions, soutenues & attaquées par des Théologiens atrabilaires & implacables.

L'Orang-Outang, dont Bontius a le premier donné une figure assez exacte, quoique gravée en bois, à la suite des Oeuvres de Pison (*), a les os du *femur* & du *tibia* allongés, & ceux du tarse & du métatarse raccourcis, précisément comme nous; & c'est par cette raison qu'il se tient droit & érigé sur les pieds. En examinant la structure des jambes postérieures des singes, on apperçoit par quel mécanisme merveilleux la Nature a passé insensiblement de l'espece quadrupede à l'espece réellement bipede: ce secret a consisté à raccourcir & à prolonger les os qu'on vient de nommer. (**). Les singes ont encore le tarse & le métatarse trop longs, la cuisse & le *tibia* trop courts, pour pouvoir se tenir sur les pieds de derriere pendant un temps considérable: quand ils sont dans

(*) Amsterdam, chez Elzévir 1658. in fol. Bontius dit que les insulaires de Java, entre les mains desquels il vit un Orang-Outang, lui dirent que cet animal étoit le produit d'une Nègresse & d'un Singe de la grande sorte; ce qui est si faux que les Nègres eux-mêmes le nient, & on peut les en croire.

(**) Dans le genre volatil, la Nature a employé un autre mécanisme, parceque le corps des oiseaux est soutenu parallèlement à l'horizon; aucun ne l'a perpendiculaire, & pas même le *Pinguin des Terres Magellaniques*, qui s'écarte le plus de la forme ordinaire: les oiseaux ne sont donc pas des bipedes droits; aussi ont-ils l'inflexion des genoux tournée par derriere, & la plante ou le fourreau du pied, sans comparaison plus ample que l'homme.

cette attitude, elle n'est jamais ni ferme, ni assurée, mais forcée & violente; parceque pour roidir le genou, ils sont nécessités à marcher sur la pointe des pieds: alors l'angle du talon étant trop suspendu & sans appui, tout leur arriere-corps oscille & balance par un mouvement perpendiculaire qui les fatigue extrêmement, & occasionne aux nerfs trop tendus une espece de spasme. On ne peut donc compter pour de vrais bipedes que l'Homme & l'Orang-Outang; aussi celui-ci marche-t-il continuellement debout, sans gêne, sans contorsion, sans balancement: il est vrai que son équilibre seroit encore plus exact, & son port plus sûr, si on lui donnoit une chaussure platte & des talons artificiels, comme ceux que les hommes ont eu l'industrie de s'appliquer, afin d'égaliser le plan de leur sole, & de la faire porter également par tous les points de sa surface. De deux lutteurs d'une même force, d'une même adresse, dont l'un seroit chaussé à notre façon, & l'autre à pieds nus, l'avantage seroit du côté du premier, parceque sa démarche étant plus parfaite, sa résistance seroit plus grande contre le choc qui tendroit à détruire son équilibre.

Tous les Orangs qu'on a jusqu'à présent offerts à des Physiciens & à des Anatomistes d'Europe, n'avoient pas encore atteint leur dernière croissance, en sorte qu'on n'a pu rien décider sur leur grandeur respective: ceux que Mrs. Tyson, Cowper, Tulpe, Edward & de Buffon ont décrits ou dessinés, n'étoient que des adolescents à peine pourvus de toutes leurs dents, composées, à l'instar des nôtres, de trente-deux

pièces, dont il y en a vingt molaires, huit incisives, & quatre canines; mais il n'y a point de doute que ces animaux ne parviennent, en Afrique, à la taille de l'homme: (*) Battel prétend même qu'ils sont aussi puissants, aussi grands, aussi robustes que les Nègres; & en général, tous les voyageurs s'accordent à nous représenter l'Orang vivant dans sa terre natale, dans son état de liberté, de la hauteur de cinq à six pieds.

Né dans un climat ardent, il semble que le changement d'air, l'impropriété de nourriture, & la privation de ses semblables l'affectent au point de le précipiter dans une espèce de phthisie ou de consommation: ceux qu'on a conduits en Europe, n'y ont gueres vécu, & aucun n'a pu résister pendant trois ans. On remarque dans leur physionomie un air fort sauvage, qui est surtout relevé par la nuance de leur teint obscurément basané; ils ont le nez plus écrasé que les Ethiopiens, les yeux ronds & hagards, le corps plus velu que celui de l'Homme, sans avoir cependant du poil dans la face, sinon au menton: leur chevelure, suivant Bontius, devient longue & flottante, au moins dans l'isle de Java; ceux des côtes occidentales de l'Afrique ont les cheveux plus courts, & on ne les distingue presque pas du poil fauve qui couvre la peau du dos. Leur poitrine n'est pas faite en carene; comme celle des quadrupèdes, mais de forme plate & large.

(*) L'animal qu'on montra sous le nom de *Satyre*, à Barcelone au mois de Mai 1760, avoit 5 pieds 3 pouces de hauteur.

Les femelles ont le ventre rond, le nombril enfoncé, les mamelles circulaires, gonflées, l'aréole protubérante; elles essuyent l'écoulement périodique; (*) & quoique Mr. Linnæus semble douter qu'elles aient un clitoris, on fait que leur parties génitales sont configurées comme dans l'espece humaine.

Outre les réservoirs de la bouche que les Zoologues nomment indifféremment salles & abajoues, & qui manquent à l'Orang-Outang, on compte encore quarante-neuf différences, palpables & décidées, entre son organisation interne & externe, & celle des singes (**) les plus Anthropomorphes; de façon

* (*) Parmi les Singes il y a aussi quelques races dont les guenons éprouvent l'écoulement menstruel; & ces especes paroissent être toutes celles qui ont l'arrière-corps naturellement dépilé, & qui sont continuellement en chaleur.

(**) Pour ne pas entrer dans un détail trop prolix, j'assignerai seulement six de ces différences palpables: on pourra par cet exposé juger des autres.

1. Les singes ont le foie divisé par lobes; tandis que ce viscère, dans l'Orang-Outang, est entier comme dans l'homme. 2. Les singes ont les vertebres percées pour le passage des nerfs; l'Orang a ces vertebres comme l'homme, solides & sans ouverture. 3. L'os *sacrum* est composé, dans les singes, de trois pieces, & dans l'Orang de cinq pieces, comme dans l'homme. 4. Les Orangs ont quatre os au *Cocix*; les singes en ont davantage. 5. Le crâne, le cerveau, les temples des singes different des temples, du crâne, & du cerveau de l'Orang, qui a ces parties essentielles parfaitement conformes à celles de l'homme. 6. Il résulte de la structure & de la position des os dans les singes, qu'ils sont destinés à marcher à quatre pattes; il résulte, au contraire, de la structure du squelette de l'Orang, qu'il est un vrai bipede, & le seul de cette espece qu'on connoisse dans la Nature, après l'homme. C'est un aveu que Mr. Tylon a fait lui-même, quoiqu'il pensât d'ailleurs que l'Orang n'étoit qu'un singe ordinaire, comme il tâche de le prouver dans son *Essai philosophique sur les Pygnées*, les

qu'on peut mettre en fait qu'il ne sauroit, en s'accouplant avec une guenon, produire un métif, vu le peu de correspondance & de relation qui existe entre leur structure respective. Enfin, il differe aussi essentiellement du singe qu'il ressemble parfaitement à l'homme: les trois points dans lesquels il s'écarte de notre économie, ne sont pas de la dernière importance, les deux côtes qu'il a de plus que nous, ne constituant pas un caractère effectif; puisque ces parties varient très-souvent dans les individus de notre espèce, sans qu'il en résulte une difformité apparente, & les Anatomistes ont tant de fois disséqué des corps humains dans lesquels ils ont découvert onze côtes d'un côté, & douze de l'autre, que la fantaisie leur est venue de nommer ces personnes défectueuses des *Adamites*. L'excès n'est pas moins commun à cet égard que le défaut, car Fallope & Riolan conviennent qu'il leur est arrivé plusieurs fois d'ouvrir des cadavres pourvus d'une vertèbre surnuméraire, & conséquemment de vingt-six côtes, c'est à dire d'autant qu'en a l'Orang-Outang.

La seconde différence qu'on lui observe, est d'avoir le prépuce naturellement débridé, par l'absence du ligament qu'on nomme le frein: cette configuration est encore plus légère que la surabondance des côtes, le même ligament manquant souvent aussi dans les hommes, en qui il n'y a point de partie sur la-

Cynocephales, les Satyres, & les Sphinx des anciens. Voyez la suite de son Anatomie de l'Orang-Outang, ouvrage bien supérieur à son *Essai*.

quelle la Nature ait plus exercé ses caprices que sur le prépuce.

L'Orang se distingue encore par la longueur des phalanges des doigts du pied, & surtout par l'écart que fait le pouce, qui au lieu de se joindre au second orteil, est dégagé comme le pouce de la main; ce qui lui donne plus de facilité qu'à nous pour gravir, & principalement pour grimper sur les arbres, parcequ'il saisit avec son pied, comme nous saisissons de la main. Quoique je regarde cette propriété comme un caractère plus marqué que les précédents, je n'ignore point qu'il y a aux Indes, & surtout dans le Royaume d'Ava, quelques races d'hommes en qui les pouces des pieds sont également désunis d'avec le second orteil, & font le même écartement que celui dont on vient de parler. D'ailleurs il n'y a point de doute que la manière de chauffer parmi nous les enfants, ne force les pouces des pieds à se rapprocher bien davantage du second doigt, qu'ils ne le feroient naturellement, & si rien ne les gênoit. Mais, malgré tout cela, il reste vrai que ces parties ne sont pas, dans les Orangs, conformes aux nôtres.

Le Docteur Tyson, qui a disséqué un de ces animaux à Londres en 1668, a voulu établir encore d'autres différences que celles dont on a fait mention; mais elles sont si imperceptibles qu'il ne vaut pas la peine de s'y arrêter, car on pourroit à la rigueur discerner de semblables variétés d'un homme à un autre homme, soit dans l'appareil extérieur des membres, soit dans la forme & la disposition des intestins: j'omets donc l'examen de ces

infiniment-petits qui ne changeat rien au plan principal.

Les différents noms qu'on a donnés à ces animaux, & dont on voit de longues listes dans les nomenclateurs du règne animal, ne doivent pas non plus nous arrêter : ce que les Nègres nomment *Barris* ou *Pongos*, ce que les Hollandois appellent *Mandrill*, les Anglois *Champanzee*, les Portugais *El Selvago*, les François *Homme des bois*, ne sont que des appellations synonymes, qui désignent le même être, le même Orang-Outang (*) qu'on trouve dans les forêts de l'Afrique & de l'Asie méridionale, où il se nourrit de feuilles ; de racines, & de fruits sauvages : il marche toujours armé d'un bâton, & fait en cas de besoin faire pleuvoir une grêle de pierres sur ceux qui l'attaquent ; mais il n'inquiete jamais quiconque ne l'offense point.

Ces animaux aiment autant les femmes que leurs propres femelles ; & Mr. de la Brosse (**) assure qu'il a connu à Lowangó une Nègresse qui avoit demeuré trois ans parmi eux dans les bois, où ils l'avoient logée dans une case de feuillages, car ils cabanent aussi proprement que les Nègres. Il est surprenant que ce voyageur, qui convient que les Orangs avoient joui de cette Africaine, n'ait fait aucune recherche ultérieure pour savoir si elle avoit conçu des suites de sa

(*) *Orang-Outang* signifie, en langue Malaïe, homme sauvage, libre, indépendant ; ce que les Portugais ont bien rendu par leur *El Selvago*.

(**) Cité par Mr. de Buffon, dans son *Histoire des Animaux*, Tome XIV.

débauché : la passion ardente qu'ont ces êtres ambigus pour les femmes, embarrasseroit davantage celui qui en contemplant cet instinct, ou cet égarement de l'instinct, s'opiniâtreroit à vouloir l'approfondir ; si l'on ne connoissoit le même penchant aux singes Pitheques & Cercopitheques. Ce n'est donc pas ici un résultat de la réflexion que l'Orang seul pourroit faire sur l'imitation & l'analogie de sa race avec la nôtre ; puisque le plus vil babouin, & le moindre magot, élevé de 17 à 18 pouces, caressent les femmes avec tendresse, les poursuivent les persécutent & repoussent les hommes d'un geste acariâtre, & avec tous les symptômes de la jalousie ; tandis que les guenuches ont les femmes en aversion, & briguent les caresses des hommes.

Cette inclination se manifeste en général dans toute la famille des singes Knodalmorphes, ou Anthropomorphes, sans qu'on en aperçoive la moindre apparence, la moindre trace, le moindre indice dans les autres animaux connus, dont aucun ne témoigne quelque affection physique pour les mâles ou les femelles du genre humain (*). Ces considérations me portent de plus en plus à croire que la ressemblance est la seule cause qui abuse les singes, & l'on peut in-

(*) Les Anciens rapportent, à la vérité, quelques exemples d'un attachement singulier des certains animaux pour des femmes : comme l'exemple du Béliet, & celui de l'Eléphant d'Alexandrie, qui étoit amoureux, à ce qu'ils disent, d'une fille qui y vendoit des couronnes de fleurs ; mais ces faits, qui sont peut-être faux, ne concernent, comme on voit, que des individus ; tandis que le penchant pour les femmes est commun à toute l'espece des singes.

féer de là que cette similitude est infiniment plus frappante encore pour eux que pour nous; & il n'y a peut-être que cet unique moyen pour saisir une partie des perceptions de leur ame, s'il est permis de s'exprimer de la sorte: car il est certain que ces singes, en considérant des femmes, jugent du degré de conformité qu'elles peuvent avoir avec leurs propres femelles: & cela suppose en eux des idées de comparaison & un raisonnement supérieur à l'instinct machinal qu'on leur accorde: cela suppose qu'ils ont des notions de la beauté, & que l'élégance qui résulte d'un contour tracé sans rudesse, & avec régularité, fait en eux une impression très-sensible, jusqu'au point que des Naturalistes, dont nous ne voulons ni condamner ni adopter les opinions, soutiennent que ces animaux abandonneraient, même pendant le temps de leur effervescence, leurs propres femelles pour les nôtres, si malheureusement le choix en étoit à leur disposition. Il est certain encore qu'ils ont la sagacité singulière de distinguer le sexe, de quelque façon qu'il se travestisse, quelque soin qu'il apporte à voiler son caractère; & une femme qui se présente devant eux en habits d'homme, en est sur le champ reconnue malgré son déguisement; ce qu'on attribue communément à l'extraordinaire subtilité de leur odorat, dont on croit que le sens est d'autant plus perfectionné qu'ils ont les organes du goût plus fins; mais ce n'est qu'une conjecture & une simple probabilité; car il est possible enfin qu'ils distinguent par la vue ce qu'ils paroissent discerner par l'odorat, qui ne me semble point devoir être aussi parfait dans les sin-

gés qu'on le pense, & surtout dans l'espece qui n'est pas cynocéphale, puisque leur nez est trop écrasé pour que le cornet en ait beaucoup de longueur, & soit tapissé d'une grande membrane; d'où dépend, comme on fait, la justesse de ce sens.

Quant aux inclinations de l'Orang-Outang dans son état de domesticité, ou plutôt d'esclavage, parmi les hommes, elles dépendent beaucoup de l'éducation; & si des personnes intelligentes, si des philosophes prenoient à cœur de la diriger par des traitements doux & des manières affables, on pourroit la pousser très-loin; mais jusqu'à présent cette éducation n'a été confiée qu'à des matelots, ou à des saltimbanques Moresques, qui ne lui ont enseigné que peu de chose, ou ce qu'il ne lui importoit point de savoir. Quelles que soient les impressions qu'on lui donne dans son enfance, de quelque façon qu'on l'endoctrine, ses actions sont toujours plus réfléchies que celles des singes: moins mièvre, moins pantomime, il ne s'abandonne pas à des transports brusques, ni à des gesticulations impertinentes, ni au ton de la dérision, comme les magots: il n'exprime pas ses affections avec tant de vivacité, ne trépigne pas dans la joie, ne frémit pas dans la colere: plus triste que grave, plus mélancolique que sérieux, il semble regretter sa liberté & sa patrie. Je sai qu'on a révoqué en doute ce que Bontius & le Guat disent de la pudeur des Orangs femelles qu'ils avoient vues aux Indes; mais au moins les observateurs conviennent-ils que ces animaux, amenés en Europe, savent se contenir, & ne copient jamais la détestable lubricité du Papion.

„ J'ai vu, dit Mr. de Buffon, l'Orang présenter
 „ sa main pour reconduire les gents qui venoient le vi-
 „ siter, se promener gravement avec eux, comme de
 „ compagnie: je l'ai vu s'asseoir à table, déployer sa
 „ serviette, s'en essuyer les levres, se servir de la cuil-
 „ ler & de la fourchette pour porter à sa bouche, ver-
 „ ser lui-même sa boisson dans un verre, le choquer
 „ lorsqu'il en étoit invité, aller prendre une tasse, une
 „ soucoupe, l'apporter sur la table, y mettre du sucre,
 „ y verser du thé, le laisser refroidir pour le boire; &
 „ tout cela sans autre instigation que les signes ou la
 „ parole de son maître, & souvent de lui-même. Il
 „ ne faisoit du mal à personne, s'approchoit même
 „ avec circonspection & comme pour demander des
 „ caresses.” (*)

Il est plus facile de décrire cette singulière créa-
 ture que de la définir: sa structure interne & externe,
 ses habitudes, son génie prouvent sans réplique que
 ce n'est pas un singe. Est-ce donc un homme moins
 parfait, moins achevé, d'un ordre secondaire, & pla-
 cé au deuxième rang dans l'universalité des êtres vi-
 vifiés? Voilà de quoi les Naturalistes ont disputé
 avec aigreur, & sans succès; mais ils différoient
 moins dans leurs jugemens, s'ils s'accordoient davan-
 tage sur les faits contestés, que les uns rejettent & que
 les autres adoptent, selon qu'ils se plient & s'adaptent
 à leurs systèmes, ou à leurs préjugés, aussi dangereux
 que des systèmes.

(*) *Histoire naturelle.* Tome XIV. p. 53. in 4to, au
 Louvre 1766.

Il semble que Mrs. Tyson, Klein (*), & de Buffon ont trop reculé cet animal, & que Mr. Linnæus l'a trop rapproché de l'homme, non par le rang qu'il lui assigne dans son enclassement, mais par les propriétés qu'il lui attribue, & qu'il n'a réellement pas. Si c'est un intermede, il falloit tout au moins lui conserver sa place, & ne point le conduire à une extrémité ou à une autre. Si la Nature ne fait point de sauts, si elle ne coupe point brusquement la trame de ses ouvrages, si elle lie étroitement les productions de tous les régnes par une série & un enchaînement sensibles; pourquoi n'auroit-elle pas gardé cette marche en allant du genre des singes au genre humain? Est-il donc si déraisonnable de supposer que pour remplir ce vuide, elle y a confiné l'Orang-Outang à une distance égale, de sorte qu'en lui l'homme commence, & le singe finit? Il fait la nuance entre deux grandes familles, comme le Zoophyte entre deux régnes.

Cet animal, dit le Plin de la France, a une langue comme nous, un cerveau organisé comme le nôtre; mais il ne parle pas, ne pense pas: ainsi l'intervalle qui le sépare de notre race, est total, immense, aussi grand, aussi réel qu'il peut être: la conformité de sa figure ne le rapproche ni de la nature humaine, ni ne l'élève au-dessus de la nature des bêtes. En un mot, si on le dépouille de son masque, il ne reste de lui qu'un singe.

(*) *Theodori Klein Quadrupedum dispositio*, p. 26. in 4to Lipsiæ 1751.

Quiconque liroit cette définition sans être prévenu, s'il est possible qu'on puisse ne point l'être, la trouveroit ourée; car si l'Orang-Outang parloit, il cesseroit d'être au-dessous de nous, abdiqueroit sa qualité intermédiaire, deviendroit notre égal; & l'on perdrait ses peines à lui disputer davantage son humanité, hormis qu'on ne veuille la disputer aussi aux Nègres blancs & noirs; parcequ'ils ont peu de mémoire, peu de jugement, moins d'esprit, & que des scélérats les achètent en Afrique pour les revendre à d'autres scélérats en Amérique, en vertu des loix équitables dictées par Sa Majesté Catholique Charles V, & Sa Majesté Très-Chrétienne Louis XIII, surnommé le *Juste*. (*)

Mr. Rousseau soutient que si les Orangs ne parlent pas, c'est qu'ils ont négligé leur organe vocal, & que la parole n'est pas même naturelle à l'homme; puisqu'on a tiré des bois du Hanovre, & des solitudes de la Lithuanie & des Pyrénées, des Sauvages muets. (**) Mr. Rousseau auroit dû faire attention que ces Sauvages étoient solitaires, & que la parole exigeant nécessairement une relation avec d'autres individus, elle leur étoit à la fois impossible & inutile:

(*) On dit que Louis XIII eut d'abord quelque réputation à permettre le commerce des Nègres à ses sujets; mais cela n'est gueres croyable, si l'on compte le grand nombre d'ordonnances & de réglemens faits sous son règne, pour assurer aux acheteurs la propriété légitime & légale de leurs esclaves. Louis XIV. fit rédiger ces différents édits, & l'on en compila ce qu'on ose nommer le *Code Noir*, où l'on donne toujours le tort aux Africains.

(**) Voyez les notes sur le *Discours sur l'inégalité des conditions*, p. 227. Amsterdam 1755.

il auroit dû, pour prouver son paradoxe, nous marquer sur la circonférence du Globe un endroit où l'on ait découvert des hommes assemblés, au nombre de dix à douze, & destitués en même temps du don de se faire comprendre, de peindre leurs idées, & d'exprimer leurs besoins par l'articulation des sons de la langue. Comme on n'a jamais surpris, ni dans l'ancien Monde, ni au nouveau Continent, ni aux terres Australes, un troupeau de Sauvages dégradés & abrutis jusqu'au point d'avoir perdu la parole, lorsqu'ils avoient perdu presque toutes leurs autres facultés morales, il s'ensuit que le talent de parler est aussi naturel à l'homme réuni avec ses semblables, que le talent de voir & d'entendre est naturel à l'homme isolé, & abandonné, soit dans sa jeunesse soit dans l'âge viril, parmi les bêtes; car nous avons déjà remarqué à l'article du voyage de Roggers, qu'un Professeur d'Eloquence, délaissé dans l'isle inhabitée de Juan Fernandez à la mer du Sud, oublieroit de parler pendant sept à huit ans d'exil & de solitude.

Ce n'est donc pas raisonner conséquemment que d'objecter que les Orangs n'ont point cultivé la faculté de s'exprimer; car s'ils avoient jamais possédé cette faculté, qui dépend bien moins de la puissance de l'organe vocal que de la puissance de l'ame, il leur eût été impossible de l'oblitérer, dès qu'ils vivent en troupes de vingt à trente ensemble.

C'est une autre question de savoir, si avec un cerveau organisé comme le nôtre, ils ne pensent pas, ainsi que le veut Mr. de Buffon; il semble qu'en les rangeant parmi les singes, il auroit dû convenir qu'ils

penfent autant que les autres êtres de la même claffe. Refufer aux Singes toute eſpece d'idées & de conceptions, pour en faire des automates mus par un reſſort groſſier, c'eſt renouveler une ancienne prétention qui manifeſtoit peut-être plus de ſtupidité dans le premier Stoïcien qui la foutint, qu'on n'en observa jamais dans l'âme des bêtes.

Si l'on pouvoit traverser le centre des préjugés ſans pencher d'aucun côté, ſi l'on pouvoit garder un juſte milieu, ce qui doit être infiniment plus difficile en philoſophie que par-tout ailleurs, on accorderoit à l'Orang-Outang moins d'intelligence qu'à l'homme & plus qu'aux autres animaux: on avoueroit que ſa perfectibilité a été circonſcrite par un cercle plus étroit que la perfectibilité humaine; & cet aveu feroit moins rougir notre raiſon que la folle préſomption qui, en contraſtant avec notre foibleſſe, nous élève à un degré d'où le Créateur n'a pu descendre juſqu'aux animaux, qu'en franchiſſant un vuide immense; comme ſi l'on devoit compter pour infini l'eſpace qui ſépare deux êtres plus ou moins bornés, plus ou moins imparfaits, péſécutés par l'infortune & le beſoin depuis l'inſtant de leur naiſſance juſqu'au bord du tombeau. Un Anglois reprochoit à Mr. Brookes, d'avoir dans ſon *Syſtème d'Histoire Naturelle*, mis l'homme dans l'ordre des Singes: je me rends, répondit-il, à la force de vos objections; je changerai en votre faveur mon arrangement, & placerai le Singe dans l'ordre des Hommes.

En faiſant paſſer les animaux en revue, on a, ſuivant ſes caprices ou ſes intérêts, donné la primau-

té tantôt à une espèce & tantôt à une autre : les quadrupèdes qu'on détruit, & qu'on gouverne le plus absolument, sans qu'ils se révoltent, ceux dont on fait les meilleurs esclaves, tels que les chevaux, les bœufs, les chameaux, les brebis, les chiens, ont quelquefois obtenu le premier rang : on a jugé de leur valeur & de leur mérite par leur utilité, par leur obéissance. Les Anciens, au contraire, ont cru que cette soumission & ce goût pour la servitude, loin d'annoncer la noblesse de l'instinct, ne déceloit que de la pusillanimité : (*) ils ont donc pris le Lion pour le chef & le Roi des animaux ; parcequ'il est brave, destructeur, pourvu d'une force démesurée, & d'une férocité indomptable, qu'on a comparée apparemment à celle des despotes Asiatiques ; mais comme le grand Tigre a le double de la férocité du Lion, & des muscles également robustes, des dents également tranchantes, il paroît qu'il auroit dû avoir la préférence, dès qu'on l'assignoit à un penchant invincible pour le carnage, à une soif insatiable du sang, & à une antipathie contre tout ce qui respire.

Enchantées de la docilité de l'Eléphant, quelques nations des Indes orientales ne connoissent point d'animal supérieur à celui-là, exagèrent ses vertus, le regardent comme un chef-d'œuvre d'intelligence, & lui attribuent plus d'esprit qu'à elles-mêmes : tandis que d'autres Indous, placés à côté des premiers, n'ont

(*) — — — *animalia muta*
Quis generosa putet, nisi fortia?
 Juvenal.

de véritable respect que pour la Vache dont ils ont sanctifié la race.

Ces opinions populaires, dont chacune renferme une absurdité particulière, ne doivent ni ne peuvent guider un Naturaliste qui veut enclasser avec quelque méthode les productions du règne animal, non dans la vue d'ériger cette méthode en système, mais afin de mettre de l'ordre dans nos connoissances, qui en ont un si grand besoin. Ce n'est ni l'utilité respective de chaque genre, ni le génie plus ou moins indisciplinable de chaque espèce qui doivent les décider: il faut qu'il choisisse des caractères plus exprimés, plus palpables, plus fixes: il faut qu'il compare les affinités de l'organisation interne & externe pour réunir les familles, & pour marquer à chacune de leurs branches son rang & ses limites. En introduisant l'Homme dans la première classe, il faut qu'il mette l'Orang au second degré; parcequ'il ne voit rien, dans la nature animée, de plus approchant de la figure humaine; & quand même on lui prouveroit qu'il y a plus d'industrie dans le Castor, plus de sagacité dans l'Éléphant; cet enclassement, fondé sur la ressemblance & l'analogie, n'en seroit pas moins exact. Mais on peut douter qu'il y ait réellement un quadrupède pourvu d'un instinct supérieur à celui de l'Orang, puisqu'aucun n'a des organes d'une si grande subtilité: aussi plusieurs voyageurs assurent-ils que quand ces animaux s'assemblent, ils défont aisément un Éléphant. En vain objecteroit-on qu'éternellement enchaînés par la Nature à leur terre natale, ils ne peuvent s'expatrier, & ne forment qu'une race obscure,

à peine connue en Europe, & dans une grande partie de l'Asie. Le pouvoir de résister indifféremment aux influences de tous les climats, & de propager depuis les Poles jusqu'à la Ligne, n'a été accordé à aucune espèce animale ni végétale: c'est la prérogative de l'homme, c'est le privilège attaché à sa primauté; encore ne peut-il en jouir qu'en souffrant une dégénération, une défailance, & une sorte de métamorphose, tant dans ses facultés physiques que morales. Le véritable pays où son espèce a toujours réussi & prospéré, est la Zone tempérée septentrionale de notre hémisphère: c'est le siège de sa puissance, de sa grandeur, & de sa gloire. En avançant vers le Nord, ses sens s'engourdissent & s'émoussent: plus ses fibres & ses nerfs gagnent de solidité & de force, par l'action du froid qui les resserre; & plus ses organes perdent de leur finesse; la flamme du génie paroît s'éteindre dans des corps trop robustes, où tous les esprits vitaux sont occupés à mouvoir les ressorts de la structure & de l'économie animale.

Au-delà du Cercle Polaire, sa taille se concentre, la belle proportion de ses membres se perd, son visage se ternit, il devient un avorton abruti, & d'autant plus chérif qu'il est incapable d'instruction. Sous l'Equateur son teint se hâle, se noircit; les traits de sa physionomie défigurée révoltent par leur rudesse: le feu du climat abrège le terme de ses jours, & en augmentant la fougue de ses passions, il rétrécit la sphère de son ame: il cesse de pouvoir se gouverner lui-même, & ne sort pas de l'enfance. En un mot,

il devient un Nègre, & ce Nègre devient l'esclave des esclaves.

Si l'on excepte donc les habitants de l'Europe; si l'on excepte quatre à cinq peuples de l'Asie, & quelques petits cantons de l'Afrique, le surplus du genre humain n'est composé que d'individus qui ressemblent moins à des hommes qu'à des animaux sauvages: cependant ils occupent sept à huit fois plus de place sur le Globe que toutes les nations policées ensemble, & ne s'expatrient presque jamais. Si l'on n'avoit transporté en Amérique des Africains malgré eux, ils n'y seroient jamais allés: les Hottentots ne voyagent pas plus que les Orangs; mais ce qui est dans ceux-ci une impuissance de leur constitution, n'est dans les autres qu'un effet de leur nonchalance: aussi ne prétendons-nous point qu'en mettant cet animal au second rang, on doive l'envisager comme un être doué des facultés de l'homme le plus dégénéré par l'inclémence du climat.

Après avoir indiqué la définition de Mr. de Buffon, il convient d'examiner, avec la même impartialité, la décision de Mr. Linnæus, qui en admettant d'autres faits, & une autre description de l'Orang-Outang, en a jugé d'un façon bien différente.

„Le genre humain est composé, dit-il (*), de deux sortes d'hommes; celui de jour qui est sage &

(*) *Homo diurnus, sapiens. Europæanus, Asiaticus, Africanus & Americanus.*

Homo nocturnus, troglodytes, silvestris, Orang-Outang Boniti. Corpus album, incessu erectum, nostro dimidio minus. Filii ubi, contortuplicati. Oculi orbiculati, iride, pupillâque aureâ.

„prudent, & celui de nuit qui est fou, sauvage, &
 „troglodyte; c'est l'Orang-Outang de Bontius. Il a
 „le corps blafard, une fois plus petit que le nôtre: il
 „est couvert d'un poil blanc & frisé; ses yeux sont
 „ronds; sa prunelle & son iris sont couleur aurore:
 „il porte ses paupieres rabattues par devant, & elles
 „sont munies d'une *membrane clignotante*, il regarde
 „de travers, marche droit, & quand il est debout, les
 „doigts de ses mains arrivent à ses genoux. Il vit
 „vingt-cinq ans, est aveugle de jour, & se tient alors
 „coi, & caché dans un antre: pendant la nuit il voit,
 „fort, maraude, parle en sifflant, pense, raisonne, &
 „s'imagine que la Terre a été créée pour lui: il croit
 „qu'il en a été jadis le maître, & qu'il l'envahira une
 „seconde fois, quand le moment de cette étonnante
 „révolution sera arrivé.”

Si un si étrange animal existoit dans l'Univers, il faudroit sans doute le rapporter, non à une espece du genre humain, mais au genre même; car ce ne seroit

Palpebræ anticæ incumbentes cum membranâ nictitante. Visus lateralis, nocturnus. Manuum digiti in erecto attingentes genua. Ætas XXV annorum. Die cæcutit, latet; noctu videt, exit, furvatur. Loquitur sibilo; cogitat, ratiocinatur, credit sui causâ factam tellurem, se aliquandò iterùm fore imperantem. Caroli à Linné Systema Naturæ. Tom. I. p. 33. in 8vo. Editio duodecima, reformata. Holmiæ 1766.

Cette Edition differe des précédentes, en ce qu'on y a retranché l'épithete de *Stultus*, qu'on avoit donnée à l'*Homme nocturne* dans les autres Editions, & en ce qu'on y a ajouté *cogitat, ratiocinatur, credit sui causâ* &c. ce qui n'est pas dans le *Système de la Nature*, tel qu'il a été publié en 1753 & en 1758.

pas une pellicule (*) de plus ou de moins, placée sous la paupière, qui pourroit l'éloigner de la première famille du règne animal. Mais Mr. Linnæus a décrit un être de raison : en confondant le Nègre blanc avec l'Orang-Outang, en empruntant des traits particuliers à l'un pour les appliquer à l'autre, en pervertissant les dénominations reçues, & les termes appellatifs consacrés dans le langage de la Physique & de la Physiologie, il a formé & dépeint une chimère risible. Et sur quoi fondé? sur l'autorité presque nulle d'un voyageur presque inconnu, nommé Kjoep, qui a évidemment pris le Nègre blanc, l'Albino de Java, pour l'Orang-Outang, puisqu'il nomme ce dernier animal *Kakerlak*, qui est la véritable épithète qu'on donne, dans les Indes orientales, aux hommes nés blafards. Il ne faut qu'être superficiellement versé dans le style des relations, pour discerner cette méprise qui n'a pas laissé de séduire le Naturaliste Suédois, auquel on a reproché depuis si longtemps que sa méthode, qui substitue les axiomes aux discussions, ne peut que conduire à des erreurs incommensurables, dès que l'un ou l'autre de ces prétendus axio-

(*) Mr. Linnæus prétend que cette pellicule, que les Anatomistes nomment *Membrana nictitans*, & qui a de nos jours excité une dispute immodérée entre Mrs. Albinus & Haller, est dans l'Orang-Outang retirée ou repliée sous les paupières, comme dans la plupart des animaux qui naissent aveugles, pendant que dans les enfants cette même membrane se réunit à l'iris; & il tire de cette différence un caractère de disparité entre l'homme & l'Orang; mais le Docteur Tyson, qui a anatomisé un de ces animaux, ne lui a pas trouvé cette pellicule: elle n'existe donc pas, on ne peut donc pas la citer comme un caractère.

mes., sur lesquels tout l'édifice se repose, vient à être détruit ou démenti par une nouvelle découverte, par une vérité nouvelle; & c'est précisément ce qui arrive dans le cas donné.

Les deux dessins produits par Mr. Linnæus (*) pour former une idée de son monstre nocturne, sont ceux de l'Orang femelle qu'on voit dans Bontius, & du Champanzée qui se trouve dans les Glanures à estampes enluminées, de Mr. Edward de la Société Royale de Londres. Or ces deux animaux n'ont absolument rien de commun avec la chimere qu'il décrit: il n'y a pas la moindre ressemblance, ni la moindre conformité.

Dire que les Orangs - Outangs sont fous, & vouloir prouver par là que ce sont des Hommes, c'est, en vérité, une preuve singulière, & une idée originale. Aussi Mr. Linnæus a-t-il changé cela, comme je l'ai remarqué, dans la dernière édition de son *Système de la Nature*: maintenant il ne soutient plus que ces animaux sont en démence: au contraire il assure qu'ils raisonnent & expriment leurs raisonnements par l'organe de la voix. Mais j'ose dire que c'est tomber d'une extrémité dans une autre; & la source de ces erreurs consiste toujours, ainsi qu'on l'a démontré, en ce que ce Naturaliste a confondu le Nègre blanc, qui est imbécile & qui parle, avec l'Orang, qui ne parle point & qui n'est point non plus imbécile; puisque ses actions sont très-conséquentes, & sa sagacité aussi

(*) Je parle ici de l'Édition du *Système de la Nature* in fol. avec fig. à la Haye, chez Stadtman, 1765.

grande qu'elle doit l'être. La folie est un dérangement, une indisposition qui n'attaque que des individus : ce n'est pas, & ce ne sauroit être le caractère de toute une espèce, non plus que la fièvre ou le vertige. Il ne faut pas définir les animaux par les maladies auxquelles ils sont sujets : car rien ne répugne plus à leur nature que les maladies auxquelles ils sont sujets.

On a montré à Paris, à Londres, à Amsterdam, des Orangs qui n'étoient ni aveugles pendant le jour, ni clair-voyants pendant la nuit : ils n'étoient ni fous ni blafards ; ils n'avoient ni l'iris doré, ni les paupières rabaisées, ni le poil bouclé : ils ne siffoient pas, ne parloient pas, ne raisonnoient pas : Tulpe, Cowper, & Tyson, qui les ont examinés vivants, font d'autres témoins que des marchands de Nègres & des écrivains de vaisseaux, qui se sont permis de publier les journaux de leurs voyages, sans être instruits, & sans avoir montré la moindre envie de le devenir.

Les Nègres qui sont voisins des Orangs, con viennent eux-mêmes que ces animaux ne parlent jamais, qu'ils ne logent pas dans des cavernes ou des souterrains, mais à l'ombre des arbres, sans faire la moindre disposition guerrière pour conquérir le Globe, puisqu'ils n'ont point conquis un seul coin de l'Afrique, où ils mènent une vie vagabonde & précaire. Il est vrai qu'Alexandre, qui en rencontra une grosse troupe dans les Indes, fit à la hâte marcher contre elle sa phalange rangée en bataille, croyant que c'étoit une armée ennemie, disposée à l'attaquer : les Macédoniens auroient donné le spectacle d'un combat dont on ne trouve qu'un seul exemple dans l'Histoire, si le

Roi Taxile n'eût tiré le Déprédateur de l'Asie de son erreur (*), en lui faisant comprendre que ces créatures, quoique semblables à l'homme, étoient infiniment moins insensées, moins sanguinaires, & que si on les voyoit assemblées sur des collines, c'étoit plutôt pour admirer la fureur de l'homme que pour l'imiter.

Trois-cents & trente-fix ans avant notre ére vulgaire, les Carthaginois, sous la conduite d'Hannon, avoient réellement attaqué les Orangs-Outangs dans une isle de l'Afrique Occidentale: on observa dès-lors que ces animaux ne tinrent point en rase campagne contre leurs agresseurs, mais qu'ils se sauverent avec beaucoup de précipitation sur des rochers, d'où ils se défendirent si vaillamment à coups de pierres que les Carthaginois ne purent prendre que trois femelles, qui se débattirent avec tant d'acharnement contre leurs vainqueurs qu'il fut impossible de les garder en vie. Hannon, qui les prit pour des femmes sauvages & velues, les fit écor-

(*) *Dicunt esse in eâ silvâ maximam ingentium cercopithecorum multitudinem, adeo ut, cum Macedones aliquando multos in collibus quibusdam apertis vidissent ordinibus stare instructis (nam id animal ad humanum accedit captum, non minus quam Elephant) exercitum putaverint esse, & in eos tanquam in hostes contenderint; à Taxilo autem, qui cum Alexandro erat, re cognitâ cessisse.* Strabo Lib. XV. Tome II. pag. 1023. Strabon, qui nomme ces animaux des Cercopitheques, s'est vrai-semblablement trompé, puisqu'il n'y a pas de Cercopitheques si grands, & les plus grands même marchent à quatre pattes; de sorte qu'on ne se seroit pas mépris si grossièrement à leur égard que de les prendre pour des hommes.

cher (*), & rapporta leurs peaux à Carthage, où on les déposa dans le temple de Junon ou dans celui de Saturne suivant Arrien: on conserva ces dépouilles avec tant de soin pendant deux siècles, qu'on les trouva encore en entier lors de la prise de cette ville par les Romains, comme Plîne & Solin le disent.

Si Mr. Linnæus avoit donc interrogé des relations plus véridiques; s'il avoit puisé dans des sources moins altérées, & distingué ce qu'il ne falloit pas confondre, il eût mieux jugé des Orangs, sans leur attribuer l'incompréhensible emploi d'*Hommes Nocturnes*. Il est contradictoire de vouloir réformer toutes les branches de la Physique, & d'introduire en même temps dans le règne animal, & ce qui plus est, dans la famille de l'Homme, des especes imaginaires, qu'on devra réformer à leur tour.

Au reste, il résulte de l'examen de ces sentiments opposés, & de nos propres observations, que les Pongos ou les Orangs, foncièrement différents des Sin-

(*) „Erant autem multò plures viris mulieres. corporibus hirsutæ, quas interpretes nostri Gorillas vocabant. Nos persequendo virum capere ullum nequivimus; omnes enim per præcipitia, quæ facile scandebant, & lapides in nos coniciebant, vaferunt. Fœminas tamen cepimus tres, quas, cum mordendo & lacerando ab duëturis reniterentur, occidimus, & pelles eis detractas in Carthaginem retulimus.” *Hannonis Periplus: pag. 77. Hagæ 1674, traduction de van Berkel.* Voyez aussi le *Commentaire de Mr. Bougainville sur le Periplus d'Hannon*, dans le Tome XXVI des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*.

Ce passage, à tous égards très-remarquable, paroît prouver que dans ce temps l'espece humaine étoit moins répandue dans l'Occident de l'Afrique qu'aujourd'hui, & que celle des Orangs y étoit plus nombreuse.

ges, font les premiers des animaux après l'homme, & que s'ils produisoient avec lui, le métif issu de cette race croisée feroit à tous égards ce que des yeux philosophiques pourroient contempler de plus remarquable dans l'Univers: mais on n'a que des conjectures très-éloignées sur la possibilité de cette génération; car ce qu'on rapporte de quelques femmes exposées ou délaissées dans des isles désertes de l'Archipelague Indien, où elles conçurent de leur commerce avec les Pongos qui les recueillirent, n'est qu'un bruit vague dont on fait mention dans des Relations sans nom & sans autorité. Si l'on connoissoit le temps de la gestation des Orangs femelles, fécondées par des mâles de leur espece, l'on feroit déjà fort avancé; mais, quoiqu'on n'ait que des notions incertaines sur cet article; l'on peut soupçonner que le terme de leur portée, eu égard à leur taille, excède de beaucoup celui des Guenons, qui est connu.

Les observateurs, qui parcourront dans la suite les rivages de l'Afrique, devroient rendre ce service à l'Histoire Naturelle d'étudier le temps de la gestation, l'éducation individuelle, & les habitudes de ces animaux, qui ne font assurément point ennemis de l'homme. Outre l'aventure de l'Africaine de Lowango, qu'ils avoient retenue si longtemp. dans leurs habitations, B.riel nous apprend encore qu'un Négrillon de sa suite, ayant été également emmené par les Orangs, vécut douze à treize mois parmi eux, & revint tres-content, en se louant du traitement de ses ravisseurs. Ces deux faits, parvenus à notre connoissance, prouvent que ces enlèvements doivent être fort

fréquents en Afrique: ils prouvent que l'Orang est le seul animal qui, dans son état de liberté, oblige quelquefois l'homme à lui tenir compagnie; ce que l'on ne sauroit attribuer uniquement à son incontinence; puisqu'il dérobe même de petits enfants, & les emporte pour les élever. (*) Il est vrai qu'on lit dans quelques voyageurs que les Ours du Nord, en furetant dans les maisons des payfans mal gardées, saisissent aussi quelquefois les enfants au berceau, les conduisent à leurs loges & les allaitent avec autant de soin & de sollicitude que leurs propres Oursons. C'est à des aventures aussi incroyables qu'on a voulu rapporter l'origine de ces hommes sauvages, quadrupedes, muets & solitaires, qu'on a trouvés dans les plus vastes forêts de l'Europe, sans savoir comment ils y étoient venus. Je doute qu'aucune de ces créatures humaines ait jamais reçu le moindre secours, le moindre soulagement ni de la part des Ours, ni de la part d'autres animaux quelconques: il semble au contraire, que ces enfants n'étoient plus à la mamelle, lorsqu'on les a perdus ou exposés dans des bois épais: il paroît, dis-je, qu'ils avoient au moins atteint aloi. la septième ou la huitième année, pour pouvoir vivre d'abord de feuilles & d'herbes: il faut que, par un hazard singulier, aucune bête carnacière ne les ait rencontrés, pendant les deux premières années de leur déplorable situation; sans quoi, foibles de corps & destitués de génie pour suppléer à la force, ils au-

(*) Voyez la *Relation du voyage de Mr. de Gennes aux Terres Magellaniques par Froger*, pag. 43.

roient été indubitablement mis en piéces & dévorés par le premier Loup affamé. Parvenus à l'âge de dix à onze ans, ils ont pu déjà disputer leur nourriture, & défendre leur existence contre les assauts des bêtes féroces, comme on en a eu un exemple dans la petite fille sauvage de Champagne, qu'assomma un gros dogue qu'on avoit lâché pour la surprendre. Les faits allégués par Struys, & adoptés par Mr. Linnæus (*), pour prouver que les Ours de la Moscovie

(*) Mr. Linnæus donne la liste suivante des Sauvages de l'un & de l'autre sexe, trouvés en différens temps dans les déserts & les bois de l'Europe.

Juvenis Ursinus, Lithuanus. 1661.

Juvenis Lupinus, Helveticus. 1544.

Juvenis Ovinus, Hibernus. Tulp. Obs. IV. 9.

Juvenis Bovinus, Bambergensis, Camerac.

Juvenis Hannoveranus. 1724.

Pueri duo Pyrenæici. 1719.

Puella Campanica. 1731.

Johannes Leodicensis. Bærlin.

En donnant aux deux premiers Sauvages les épithètes d'*Ursinus* & de *Lupinus*, ce Naturaliste paroît convaincu que ces deux jeunes gens avoient été allaités & élevés par des Ours & par des Louves. En supposant même que ces Sauvages savoient contrefaire le grondement de l'Ours & le hurlement du Loup, s'enfuivroit-il de là qu'ils avoient reçu leur éducation parmi ces animaux? Non, sans doute, puisqu'il est fort naturel, qu'ils ayent copié les sons qu'ils étoient accoutumés d'entendre dans les bois, sans avoir la moindre communication avec les bêtes féroces. Il est bien plus difficile d'expliquer comment quelques-uns de ces solitaires étoient devenus quadrupèdes, comme celui qu'on a trouvé dans le Hanovre en 1724.

Quant à ce jeune homme bëlant, montré à Amsterdam vers l'an 1647, Tulpe dit qu'il avoit été élevé en Irlande par des brebis sauvages, quoiqu'il n'y ait jamais eu des brebis sauvages en Irlande. Il étoit âgé de seize ans, & avoit été pris dans des fondrières plantées de ronces, où il s'étoit précipité pour éviter les chasseurs qui le poursuivoient. Sa voix

& de la Lithuanie enlèvent réellement des enfants, auxquels ils donnent l'éducation, font, au rapport de toutes les personnes instruites, des fables grossières & révoltantes.

Pour ce qui est de l'industrie de l'Orang-Outang dans son état de liberté, on ne fait rien davantage là-dessus que ce que nous en avons dit jusqu'à présent: on fait qu'il se construit une cabane ou un grand nid comme tous les animaux, & qu'il se sert d'un bâton & de pierres pour se défendre contre ses ennemis, ce qui lui est commun avec certaines espèces de Singes. Quelques Voyageurs ont soutenu, à la vérité, qu'il aimoit beaucoup à se chauffer, & qu'il allumoit du feu auprès de sa hutte: mais le climat où il vit, est si ardent, que de tout ce qui l'incommode, le froid l'incommode le moins. S'il avoit le secret de faire du feu en frottant deux morceaux de bois sec l'un contre

n'avoit rien d'humain, & son cri imitoit exactement le bêlement des Moutons; aussi Tulpe le nomme-t-il *Juvenis balans*: c'est le *Juvenis Ovinus* de Mr. Linnæus. Sa langue paroïssoit comme collée au palais: il ne mangeoit que du foin & de l'herbe, & ne buvoit que de l'eau & du lait, & jouïssoit de la meilleure santé. Son teint étoit hâlé, son front applati, & son occiput pointu: sa poitrine étoit déprimée, & il n'avoit aucune protubérance au ventre, à cause de sa façon de marcher à quatre pattes. Enfin, il ressembloit moins à un homme qu'à un animal sauvage: il étoit, dit Tulpe, *rudis, temerarius, imperterritus, & exors omnis humanitatis*. N. T. Ob. Med. L. IV. pag. 313. Amsterdam 1652.

Quoique nous ne doutions ni de l'existence de ce Sauvage, ni d'aucun des caractères que l'observateur lui attribue, il nous semble peu vraisemblable qu'un enfant encore à la mamelle, perdu dans un bois, ait pû saisir des brebis sauvages pour les tetter, en admettant même qu'il y eût eu des brebis sauvages dans son voisinage.

l'autre suivant la méthode des Sauvages, il faudroit que ses connoissances acquises eussent fait autant de progrès que celles des Sauvages mêmes; ce qu'on peut hardiment nier.

Les Anciens, qui outroient presque toujours les choses, ont fort étendu les bornes de l'industrie dans l'Orang: ils ont cru qu'il n'alloit pas nu, qu'il se faisoit des habits de peaux, qu'il n'étoit point pauvre, possédoit en propre des troupeaux, & qu'il les faisoit paître pour en tirer le lait. Voilà au moins ce que Phylé, qui vivoit sous l'Empereur Michel Paléologue, dit, dans ses iambes, en parlant du Cynocéphale, (*) qui ne peut être, dans le sens de cet Auteur, que le véritable Orang-Outang; car les Anciens n'avoient pas de mot propre à désigner cet animal, qu'ils connoissoient d'ailleurs trop peu pour ne le point confondre à chaque instant avec le Papion ou avec d'autres êtres purement fabuleux. Je ne puis m'empêcher de croire que l'Hippocentaure, qu'on apporta dans du miel à Rome du temps de Pline, & que celui qu'on y apporta encore du temps d'Hadrien, n'ayent été des

(*) *Mortalium novi genus Cynocephalum,
Quod verba non edit; sed ululatum crepat,
Ferturque quolibet pernicios cane,
Ferasque sectatur per agros, visitans
Ad solis ignem torrefactis carnisibus.
Et pellium se se induit velamine,
Hominum molestum nemini, aut injurium.
Sed & loquentes incolas intelligit
Bovesque pascit, lacte perfrui ut queat.*

Phyl. iamb. p. 68.

Ce passage contient toutes les erreurs populaires que beaucoup de voyageurs ont encore débitées de nos jours par rapport aux Orangs-Outangs.

Orangs: Cette méthode de conserver dans le miel les productions remarquables du règne animal, que nous conservons aujourd'hui dans l'esprit de vin, ou dans le Rhum, étoit, comme on peut aisément se l'imaginer, fort imparfaite; & les Charlatans pouvoient, par ce moyen, tellement défigurer les parties de certains animaux, qu'ils les rendoient méconnoissables: pour faire un Hippocentaure d'un Orang, ils coupoient vrai-semblablement à celui-ci les pieds de derrière, & y rajustoient les jambes d'un poulain. l'épaisseur & l'opacité du miel cacheoit ces réunions, au point qu'on ne s'en appercevoit pas: aussi Phlégon, qui avoit vu un de ces Hippocentaures apporté à Rome, dit-il que la manière dont il étoit préparé ou plutôt confit, n'avoit en rien altéré sa figure; quoiqu'elle eût d'ailleurs changé la couleur du poil. (*)

Cela suffit pour concevoir comment on trompoit alors le peuple & les Naturalistes mêmes, qui eussent été à l'abri de ces surprises s'il leur étoit venu dans l'idée de se servir de l'hydromel, qui, à ce que je crois, eût produit les mêmes effets que le miel en nature.

On a déjà fait observer que les Orangs sont aujourd'hui peu nombreux, & que cette disette de l'espèce doit être une conséquence ou de leur infécondité naturelle, ou de la destruction qu'ils ont jadis essuyée de la part de l'homme: ce dernier sentiment est d'autant plus probable qu'ils paroissent avoir été

(*) Phlégon de *Mirabilibus*. Capite XXXIV.

plus répandus dans la haute antiquité, où ils ont indubitablement donné lieu à la superstition d'imaginer les Satyres, les Silvains, les Pans, les Ægipans, les Faunes, les Tityres, & les Silenes, qui ne sont que des Orangs, tantôt embellis tantôt défigurés par les idées des mythologues, des poëtes, des sculpteurs, & des peintres, qui n'ayant eu qu'un modele imaginaire, ont varié à l'infini dans leurs représentations: quelquefois ils font ces animaux cornus, quelquefois ils retranchent ce caractère, pour leur incrufter dans le front & les joues de grosses verrues: on en voit de dessinés avec des pieds de Chevres, une peau couverte d'un poil rare, avec des oreilles longues, une queue courte, & les parties génitales du Bouc: dans d'autres, l'entrelas de ces traits monstrueux est beaucoup adouci, au point qu'on rencontre des Faunes & des Satyres antiques qui ne sont pas Chevre-pieds, mais parfaitement taillés comme des hommes, hormis que l'oreille, au lieu d'avoir un ourlet rond, se termine un peu en pointe, sans former cependant une conque allongée & tubiforme. On en voit aussi qui n'ont ni la queue, ni la barbe entortillée, ni les verrues dans la face; mais l'applatiffement du nez est un caractèreistique immuable, que tous les statuaires ont respecté. Je sais bien que quelques Savants s'imaginent, que les Anciens n'ont jamais confondu absolument les Faunes, les Satyres & les Silvains, & qu'ils ont toujours distingué ces êtres par des signes qui leur sont propres; mais j'ose dire que cela n'est point, & qu'on ne fauroit à cet égard établir aucune regle fixe. Pline & Solin confondent même les Satyres avec les Ægi-

pans, auxquels d'autres donnent une queue de poisson; ce qui a fait soupçonner que ce monstre si difficile à définir, je veux dire le Capricorne de notre Zodiaque, étoit un véritable Ægipan; parcequ'il a une queue de poisson: *desinit in piscem*, ce qui ne paroît point vrai-semblable. Le Capricorne est, suivant quelques mythologistes, un symbole Egyptien pour désigner le Mauvais Principe ou le Typhon, par la partie antérieure de l'Oryx, & par la partie postérieure d'un poisson, dont on ne sauroit plus reconnoître aujourd'hui l'espece; mais on fait que les Prêtres Egyptiens avoient toutes les especes en horreur. Des Grecs tels que Théon, qui n'entendoient point le sens de cet emblème, auront cru y voir l'Ægipan. Et quand ce seroit un Ægipan, il resteroit toujours à expliquer ce qu'il signifie dans le Zodiaque. (*)

L'invention de donner aux Satyres des pieds de chevre n'est pas de la plus haute antiquité; puisque sur des vases Etrusques, peut-être antérieurs à la fondation de Rome, on en voit de très-remarquables qui

(*) Parmi les animaux mythologiques il n'y en a pas de plus obscurs que les Ægipans: Natalis Comes, qui a tant écrit sur la Mythologie, ne les a pas même connus, & Pline se contente de dire qu'ils étoient tels qu'on les voyoit dépeints; ce qui ne nous instruit pas beaucoup. Je crois qu'il n'y a que deux Auteurs parmi les Anciens, qui ayent soutenu que l'Ægipan étoit le Capricorne du Zodiaque, qui, dans les vers attribués à Virgile, est nommé tantôt *Hircus Æquoris*, tantôt *Neptunia proles*, & ce qui est le plus étonnant, on le nomme aussi *pelagi Procella*.

*Libra simul, nigrumque Ferens in acumine virus,
Centaurusque biformis adest, pelagique Procella.*

Tout cela a, comme l'on voit, beaucoup de rapport au Typhon.

n'ont rien qui les distingue de la figure humaine, qu'une très-longue queue, fort velue (*): je doute qu'on les retrouve dans des monuments postérieurs, représentés sous cette forme: aussi la Mythologie fait-elle mention de ce changement, & l'attribue à la colère de Junon qui donna aux Satyres des pieds fourchus, & des cornes recourbées, pour les châtier d'avoir mal gardé Bacchus. Le premier animal qui avoit servi de prototype à toutes ces copies si variées, ne portoit donc aucun des attributs dont on l'a paré dans la suite des temps: ce n'étoit donc qu'un Orang-Outang; & si la superstition n'avoit jamais fait d'autre mal que de sanctifier un tel animal, la terre n'auroit pas été tant de fois teinte du sang des sectaires.

Le culte des Faunes & des Satyres (**), dans la Grece & l'Italie, avoit tiré son origine de l'Égypte, où on révéroit de temps immémorial le Cynocéphale, (***) dont le principal mérite étoit, au rapport

(*) Voyez *Recueil d'Antiquités Etrusques*. Tome II. planche XXIII & suivantes, in 4to, à Paris 1756.

(**) Le mot de *Satyre* vient, selon quelques Etymologistes, de *Sathar* qui signifie *se cacher, être honteux*; ce qui ne renferme aucun sens raisonnable: il est plus naturel de dériver ce mot du Syrien *Saguir*, qui signifie un Orang-Outang. *Isaïe* dit que quand les ruines de Babylone seront remplies de dragons, les *Saguirs* viendront y exécuter une danse en rond; Mr. de Sacy rend ce *Saguir* par le mot François de *Satyre*. Le même *Isaïe* dit dans un autre endroit, que ces *Saguirs* jetteront des cris les uns aux autres, en un lieu où s'assembleront les *Sirenes*, les *Onocentaures*, & les *Démons*.

(***) *Effigies sacri nitet aurea Cercopitheci,*
Dimidio magicæ resonant ubi Memnone cordæ;
Atque vetus Thebe centum jacet obruta portis.

Il y a bien de l'apparence que *Juvenal* a substitué le Cer-

des Prêtres; de naître circoncis, ou plutôt de n'avoir pas de frein au prépuce, comme l'Orang-Outang n'en a effectivement pas.

Orus Apollon a recueilli, dans trois chapitres de ses *Hiéroglyphes expliqués*, tout ce qu'on rapportoit en Egypte sur l'origine du culte rendu à ces animaux, dont quelques-uns, à ce qu'on prétendoit, savoient lire & écrire les caracteres sacrés. On conçoit bien que cette fable ou cette allégorie sacerdotale cache un sens qu'il n'est point aisé de dévoiler.

Ce qu'il y avoit encore de singulier dans ce que les Prêtres débitoient par rapport aux Cynocéphales, c'est qu'ils affuroient que ces animaux annonçoient d'une manière infallible les éclipses par l'abattement & la tristesse où les plongeoit la défaillance subite de la lumière. Mais comme nous savons que les Hydroscopes ou les horloges d'eau, dont on se servoit en Egypte pour les Observations Astronomiques, étoient faits en forme d'un Cynocéphale qui urine, cela explique en quelque sorte la fable sacerdotale touchant les éclipses, & cela explique encore pourquoi ils disoient que cet animal urinoit exactement douze fois en un jour aux Equinoxes; car comme leurs horloges d'eau étoient de douze heures, elles se vuidoient exactement aux Equinoxes dans l'espace écoulé depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, ce qui ne

copitèque ou Cynocéphale, uniquement pour favoriser le métre de son vers: car il n'a pu parler du *Cebus* qu'on révéroit dans un endroit fort éloigné de Thebes. Au reste on ne doit faire aucun fond sur ce que ce Poète dit de la religion des Egyptiens; puisque la Satire est toute remplie de faussetés.

86. RECHERCHES PHILOSOPH.

pouvoit arriver que deux fois par an. Il y a bien de l'apparence, selon moi, que c'est dans un sens à peu près semblable qu'il faut entendre ce qu'ils rapportoient des caractères tracés par les Cynocéphales sacrés, dont le culte est d'autant plus difficile à expliquer qu'ils ne sont pas indigènes en Egypte : ainsi on a dû les y conduire de l'Ethiopie, par le moyen des Caravanes de ce pays, qui apportent encore aujourd'hui la plupart des Singes qu'on voit au Caire. Les anciens Egyptiens ont également dû tirer de l'intérieur de l'Ethiopie le *Cebus*, auquel ils rendoient un culte à Babylone près de Memphis : quelques Auteurs ont confondu mal à propos ce *Cebus* sacré de Babylone avec le Cynocéphale dont j'ai tant parlé, & qu'on révéroit principalement à Hermopolis ou la Cité de Hermès.

La lubricité des Satyres, leur goût pour le vin & l'indépendance sont des caractères réels pris de l'Orang, qui outre sa passion ardente pour les femmes de l'espèce humaine, préfère les raisins mûrs, & les vins sans acide & sans verdeur, à toute autre boisson. Dès que les Anciens introduisirent dans leur religion des demi-dieux si libertins, & si luxurieux, il dut s'y trouver des hommes & des femmes d'un tempérament mélancolique, qui, oppressés durant la nuit par le poids d'un sang épais ou d'une indigestion, révérent que les Faunes & les Satyres les violent pendant leur sommeil ; & ce sont ces songes, que les Latins nommoient *Faunorum ludibria*, contre lesquels Pline conseille sagement la racine de la grande Pivoine. Telle est l'origine des Incubes & des Succubes

dont parlent les Démonographes modernes, qui rapportent aux Génies immondes ce que les Anciens attribuoient à leurs Satyres, & ce que les Physiciens n'attribuent ni aux uns ni aux autres.

Ces misanthropes qui se cachèrent dans les rochers de l'Égypte pendant les premiers siècles du Christianisme, furent apparemment aussi tourmentés de ces visions paniques; puisqu'on trouve dans St. Jérôme un dialogue entre un Hermite de la Thébaïde & un Satyre. Je ne suis pas surpris qu'un Pere de l'Eglise qui s'étoit fait limer ses dents pour prononcer l'Hébreu, ait pu croire que les Satyres parloient, & qu'ils avoient des pieds de Bouc & des cornes au front; mais, je m'étonne que St. Jérôme fasse dire de si grandes sottises à son Satyre; pour séduire un Saint qui se piquoit d'être plus spirituel que le Démon même.

Les habitants d'Apollonie montrèrent aussi à Sylla un Orang-Outang, & voulurent lui persuader que cet animal savoit parler, mais qu'on ne le comprenoit pas, faute de savoir de quel idiome il se servoit. Sylla employa un grand nombre d'interpretes; & l'Orang, longtemps questionné, répondit ce qu'on vouloit lui faire dire. Ce Général Romain ne veilla pas de plus près sur le manege de ces interpretes que le Comte Maurice de Nassau, qui se laissa tromper au Bresil, à peu près de la même façon, par des gents qui lui amenèrent un Perroquet qui répondit en Bresilien à toutes les questions qu'on lui faisoit en Hollandois sur toutes sortes de matieres: les fourbes adroits qui traduisirent les prétendues réponses de cet oiseau, ré-

pondirent pour lui, & le Comte ne s'aperçut pas de cette tromperie: il acheta le perroquet fort cher, le ramena en Hollande, & il s'y trouva, dit le Chevalier Temple, un Ecclésiastique très-éclairé qui soutint, jusqu'à l'article de la mort, que cet animal étoit possédé.

Comme on a déjà publié plusieurs figures de l'Orang-Outang, on n'a pas jugé à propos de multiplier ici les copies d'un original tant de fois dépeint; d'ailleurs les dessins coloriés qu'on a bien voulu nous communiquer ne diffèrent pas essentiellement d'avec les estampes qu'on voit dans les *Glanures* de Mr. Edward, & dans le Tome XIV de Mr. de Buffon, de l'édition in 4to. Il suffira donc pour l'instruction des Lecteurs de leur indiquer les figures infidelles, & qu'ils doivent rejeter comme des coquis estropiés; tel est le Satyre de l'*Historia Animalium* de Gesner, gravé en bois, qui ne ressemble à rien, & surtout pas à un Orang-Outang. Celui de Bonius vaut mieux; mais on y a oublié les proportions, & le dessin original, en venant de Batavia, avoit beaucoup souffert. L'Orang femelle publié par Tulpe a été gravé par un habile homme, mais qui n'avoit jamais vu l'original: le défaut le plus essentiel qu'il y ait dans cette figure, est l'allongement excessif de la levre supérieure, & de toute la partie inférieure de la face; ce qui a fait soupçonner à bien des personnes que cet animal n'étoit pas un véritable Orang. Le Pongo vu à Londres en 1733 a été gravé, copié & recopié différentes fois, mais la plus mauvaise figure qu'on en ait, se trouve dans l'*Histoire générale des Voyages* de l'Édition Hol-

landoise in *qto*. Enfin il faut rejeter les dessins du Quojoou verou & de l'Orang qu'on a inférés dans le *Système de la Nature* de Mr. Linnæus in *folio*.

SECTION III.

Des Hermaphrodites de la Floride.

Toutes les anciennes relations de la Floride disent, que cette province de l'Amérique septentrionale abondoit, au temps de la découverte, en Hermaphrodites qu'on y condamnoit à la servitude chez un peuple libre & ambulans. Ce fait, supposé comme vrai, seroit d'autant plus remarquable, d'autant plus surprenant qu'on a observé la même singularité dans le Mogolistan, cette partie de l'ancien Continent qui par sa position correspond à peu près à la Floride sous les mêmes parallèles. Comme aux Indes orientales le plus horrible despotisme a flétri la Nature entière, & que tous les êtres y naissent esclaves, on ne sauroit affirmer que la condition des Androgynes y soit pire que celle des autres hommes; on sait seulement qu'on y a pour eux de l'aversion, & qu'à cause de leur grand nombre on les a contraints de se servir de marques distinctives, comme de porter un turban, ou une autre coëffure d'homme sur des habits de femme, l'expérience ayant appris aux peuples les plus grossiers que le sexe féminin prédomine presque toujours dans les Hermaphrodites les moins manqués, ou les plus achevés en apparence.

En supposant encore une fois, que les premiers Historiens de l'Amérique ne se sont pas trompés, il est certain que l'on ne sauroit accuser le hazard seul d'avoir multiplié ces créatures défectueuses dans les parties respectives du nouveau & de l'ancien Continent: il en faudroit donc chercher la raison dans le climat, où doivent exister les causes des vices & des perfections de tous les animaux en général. Il est sûr que les pays chauds fournissent plus souvent des Hermaphrodites que les régions froides; & il en naît peut-être plus en un an, aux environs de Surate, que dans toute la Suede en un demi-siècle: il s'en faut déjà de beaucoup qu'ils soient aussi fréquents en France qu'en Espagne, ou au Sud de l'Italie. Il y a, à la vérité, une différence notable entre la température du Mogolistan & celle de la Floride australe, où l'on ne ressent pas, en été, une chaleur comparable à celle qu'on éprouve à Dely en automne; mais les climats contiennent d'autres causes actives que celles que nous y appercevons. Au reste, la sécheresse, ou l'humidité de l'atmosphère & du sol, le froid ou le chaud, dont nous connoissons mieux les effets sur les corps organiques, peuvent suffire pour expliquer une grande multiplicité de phénomènes: les aliments ont aussi sur ces corps une influence très-sensible; & l'on conçoit aisément que la substance nourricière plus ou moins perfectionnée dépend, à son tour, de la qualité du terrain, de ses sels, de son exposition, de sa latitude, des eaux qui l'arrosent, de la culture qui en purifiant les sucres des végétaux les rend plus propres à être convertis en chyle. Enfin, il y a à cet égard une

infinité de gradations & de nuances qu'un habile Naturaliste tâche de saisir; pendant que le commun des hommes n'éprouve que les effets de ces causes dont il ignore l'action, & obéit toujours à des ressorts dont il ne soupçonne point la possibilité.

Pour ce qui concerne la multiplication des Hermaphrodites, il suffit de dire qu'on a reconnu, par des observations très-anciennes & très-sûres, que dans quelques contrées situées entre le trentième degré de latitude Nord & l'Equateur, les parties sexuelles des femmes, telles que le Clitoris & les Nymphes, sont plus épanchées que dans les autres pays du Monde; aussi y a-t-on eu recours à l'Excision, qui si l'en vouloit la pratiquer en Europe, seroit une opération souvent mortelle & toujours périlleuse; vu que la Circoncision des hommes n'est pas exemte de dangers dans les régions les plus septentrionales. Cet épanchement défordonné des parties naturelles, occasionné par la chaleur du climat qui relâche toutes les fibres, peut facilement entraîner des configurations bizarres qui semblent annoncer réellement une confusion de sexes, & de doubles organes; mais ce n'est que le dehors qui fait illusion, & ce qu'on nomme un *Androgyne* n'est à la rigueur qu'un sujet qui a quelque signe, quelque apparence d'Hermaphroditisme, sans en avoir les facultés, & qui est ordinairement infécond, & souvent même incapable d'user d'un sexe ou de l'autre; de sorte qu'il lui est également interdit de fertiliser comme mâle, & de concevoir comme femelle: plus les deux sexes sont apparents, plus la monstruosité est radicale, & la stérilité certaine.

Il ne faut néanmoins pas présumer qu'il ait été au-dessus des forces de la Nature de former des Hermaphrodites accomplis & réels, qui peuvent par un double emploi engendrer & concevoir, & concevoir même sans aucune copulation préalable; mais elle a réservé ces merveilles pour le règne végétal, où les fleurs auxquelles les deux sexes ont été refusés sont sans comparaison plus rares que les fleurs douées d'étamines & de pistil dans une même corolle (*). La

(*) En faisant quelques recherches sur le sexe des plantes, il m'a paru que sur 1134 especes génériques à fleurs Hermaphrodites, on ne trouve que 123 especes dont les fleurs soient mâles ou femelles sur une même tige, & seulement 48 especes génériques dont les fleurs féminines soient supportées sur une tige particulière, & les fleurs masculines sur une autre tige particulière. Il y a donc, suivant ce calcul, dans le règne végétal, entre le nombre des Hermaphrodites & celui des fleurs à sexe simple, une proportion comme de 100 à 1000; & peut-être le petit nombre constitue-t-il les végétaux les plus parfaits; puisqu'ils se rapprochent davantage du règne animal, où les especes Hermaphrodites sont aussi les plus imparfaites; parcequ'elles se rapprochent davantage des végétaux, ou des Zoophytes: aussi Mr. Linnæus compte-t-il les Limaçons entre les véritables Zoophytes, & l'on ne peut gueres donner d'autre nom à ces vers à coquillage qui sont également pourvus des deux sexes.

Il résulte de ces observations combinées, que l'Hermaphroditisme, loin d'être une faculté supérieure d'un être excellentement organisé, est au contraire un très-grand degré d'imperfection; puisqu'il ne se rencontre que dans les plantes & dans les insectes les plus voisins des plantes.

Si les hommes devenoient tout à coup ce que Platon dit qu'ils ont été, s'ils devenoient de vrais Androgynes, cette métamorphose seroit une dégénération qui, en détruisant les rapports & les passions, éteindroit tous les sentiments dans tous les cœurs. Sans desirs, sans besoins, ils seroient des végétaux: ils seroient bien éloignés d'être ce qu'ils sont, s'ils ne connoissoient plus ni les biens, ni les maux de l'amour;

Quod præcui. à nobis flectat Fortuna gubernans.

Nature a encore accordé ce prétendu avantage à quelques classes d'insectes, à des vers renfermés dans des coquillages, dont l'émail diapré n'étonne pas tant les observateurs que les singulieres propriétés des animaux qui y habitent: les Limaçons ont aussi de doubles organes, & l'usage qu'ils en font, est amplement décrit dans les Conchyliologies. On connoît une sorte de pucerons en qui les degrez de l'Hermaphroditisme paroissent être poussés presque aussi loin que dans les végétaux; puisqu'ils produisent, sans accouplement, des générations qui en reproduisent d'autres qui n'ont eu ni peres ni ayeux, ou si l'on veut, ni meres ni ancêtres. Mais ce n'est que dans les Ovipares qu'on rencontre ce phénomène; car dans le genre humain & dans toutes les especes vivipares sans exception, où la puissance génératrice a été primitivement divisée, répartie, & confiée à deux sujets, il ne peut jamais arriver qu'elle se simplifie & se combine en un seul; & c'est peut-être là l'unique loi que la Nature n'a pas transgressée depuis que les Physiciens observent sa marche.

Enfin, presque tous les Hermaphrodites ne sont que des filles en qui les organes du sexe, en excédant les bornes ordinaires, se sont trop développés; & cette extension, qui se manifeste dès la naissance, loin de disparoitre ou de diminuer, croît & augmente avec l'âge; pendant que le contraire arrive souvent dans les garçons dont les marques viriles sont restées cachées jusqu'à l'adolescence: ce défaut se corrige ordinairement; parceque la force du tempérament expulse les parties qui doivent naturellement saillir: mais elle ne

peut comprimer celles qui faillent contre l'ordre habituel. Pour comprendre comment cet excès des organes féminins peut occasionner des configurations si trompeuses qu'elles copient, pour ainsi dire, les qualités du mâle, il faut observer que malgré la distance très-réelle des sexes, la construction des parties sexuelles ne diffère pas tant qu'on se l'imagine communément; ce qui est très-frappant dans les fœtus femelles, dont la plupart portent jusqu'à l'âge de trois mois des signes de masculinité si peu équivoques qu'on ne peut que très-difficilement les reconnoître (*): les Anatomistes mêmes s'y laissent tromper, dit Mr. Ferrein, si célèbre par les connoissances qu'il a acquises sur cette matière qu'on l'a consulté touchant le sexe ambigu d'un enfant aîné d'une illustre famille; la

(*) Ruisch décrit aussi un fœtus femelle dont il dit, *scæm sequioris sexus, trium circiter mensium cum dimidio, membrana amnio inclusum, in quo observandum, Clitoridem tantæ esse magnitudinis ut penem exilem inter pedes representet. Thesaur. R. VI. p. 38.*

Ces faits feroient soupçonner que ce n'est que vers le quatrième mois, que la Nature décide du sort & du sexe du fœtus, & qu'elle en fait alors, à son gré, un mâle ou une femelle; si l'on n'étoit contraint d'avouer que la matrice étoit déjà ébauchée dans le sein de l'embryon féminin: son sexe est, par conséquent, déterminé longtemps avant le troisième mois. Au reste, la grandeur du Clitoris ne constitue pas seule ce que nous nommons un Androgyne: cette partie peut devenir excessive, sans qu'il en résulte un défaut d'organisation. Les Anciens croyoient que les femmes qui ont l'*Organi Veneris* démesuré, étoient sans comparaison plus voluptueuses que les autres; & ils supposoient qu'il étoit toujours tel dans celles qu'ils nommoient *Fricatrices* & *Tribades*: on ne connoît pas de fait plus singulier par rapport à cette espèce de femmes, que celui qu'on trouve dans les *Observations* de Tulpé. *Lib. III. cap. XXXV. p. 253. Amstelædani, 1652. Ed. nova.*

fortune & les destins de cet individu ont dépendu de cette décision, ainsi que le sort de son frere puîné, relativement à la succession paternelle.

Ce n'est proprement que la matrice qu'on peut nommer le véritable caractère distinctif du sexe; encore présume-t-on que ce viscere est représenté, dans l'homme, par le scrotum, tout le reste de l'appareil des vaisseaux spermatiques étant parfaitement semblable dans l'un & l'autre sexe.

L'énormité du Clitoris trop allongé peut donc tellement contrefaire les parties génitales du mâle, qu'il ne faut pas tant s'étonner si l'on a vu deux Tribunaux de France déclarer un même Hermaphrodite homme à Toulouse, & femme à Paris, où l'on a, pour l'ordinaire de meilleurs Anatomistes que dans les provinces, & aussi quelquefois des juges plus éclairés: on a eu un exemple encore plus singulier dans la personne de *Grand-Jean*, qui, après avoir été baptisé à Grenoble comme fille, s'est marié à Chambéry comme garçon, & qui a été reconnu femme à Paris, où son mariage a été déclaré nul.

Plus le Clitoris est prolongé dans les femmes, & plus il leur naît de poil follet au menton & à la levre supérieure; & voilà pourquoi les Hermaphrodites, quoiqu'essentiellement femelles, ont tous de la barbe tant en Europe qu'en Asie; mais dans la Floride ils n'en avoient point, dit-on, parceque les hommes eux-mêmes en manquoient. Il seroit difficile de découvrir quel rapport il peut y avoir entre l'épanchement de l'*œstrum veneris*, & la végétation de la barbe; puisqu'aucun Naturaliste, que je sache, n'a jamais

fait cette observation : on a été, par conséquent, bien éloigné d'expliquer un fait dont on ne s'étoit ni aperçu ni douté. Cependant le duvet du menton s'épaissit même dans les femmes âgées, à mesure que le Clitoris croît & se roidit avec les années; aussi quelques matrones font-elles disparaître cette difformité de la vieillesse par les artifices de la toilette.

On fait que les enfants qu'on châtre, soit qu'on leur retranche les testicules, soit qu'on les écrase avec un bâton fendu, sans ouvrir le scrotum, n'acquièrent jamais de la barbe en aucun âge; & cette seconde observation peut réfléchir quelque jour sur le rapport dont on vient de parler; car on n'éclaircira peut-être jamais entièrement les causes de la correspondance qu'entretiennent les organes de la génération avec les organes de la voix & les autres parties de la tête; pendant que ces causes agissent avec tant de force que les Chèvres & les Cerfs qu'on coupe avant la première pousse des cornes, n'en gagnent pas; & si l'on exécute la castration au moment même que les cornes ont déjà commencé à végéter, la croissance du bois s'arrête tout à coup, ne se ramifie point; & l'on voit souvent venir en sa place deux houppes de cheveux, ou de poils durs, rigides, entortillés, & qui ressemblent à un entrelas de fibres corneuses (*).

Il faut donc supposer que dans ces animaux ennuqués tout le système nerveux se relâche, perd sa

(*) Ce phénomène n'a pas lieu dans les animaux à cornes creuses, permanentes; puisque loin de tomber dans les jeunes bœufs, elles croissent plus qu' dans les taureaux, parcequ'elles ne tirent pas leur nourriture de la même façon que le bois

cohésion, & tombe comme en défaillance, faute d'être nourri & arrosé par le suc séminal suffisamment élaboré. Le ton de la voix, devenu plus aigu par la violence de cette opération, indique encore qu'elle diminue le jeu & l'élasticité du poulmon, affoiblit les rubans de la glotte, & rétrécit la circonférence du larynx : & comme l'ouverture de ce conduit est très-peu considérable dans les Coqs, ils perdent presque entièrement la voix lorsqu'on les chaponne.

Les Hermaphrodites sont des monstres, lors même que l'on donne à ce terme la signification la plus absolue, parcequ'ils s'écartent de la configuration de leur espece dans des parties principales; & l'on dit que c'est sous ce prétexte qu'on les étouffoit à Rome, selon un ancien édit de Romulus qui ordonnoit la mort des monstres; on ajoute que cette loi, ainsi que toutes les loix Italiques, étoit originaire de la Grece, où l'on massacroit non seulement les Androgynes, mais aussi les enfants nés contrefaits, par une égale injustice à l'égard des uns & des autres. On ne sau-

du Cerf, qui n'est pas emboité dans l'os du crâne, & dont la substance est toute autre.

Quant à l'Hermaphroditisme dans les animaux, nous observerons en passant, qu'il n'y a aucune espece où il soit plus fréquent que dans les Vaches, qui sont très-sujettes à engendrer des monstres, ou par surabondance, ou par défaut, ou par cohésion. Les Vaches qu'on nomme Hermaphrodites, ou celles dont les parties génitales mal constituées entraînent la stérilité, sont fort communes en Hollande, où l'on fait grand cas de leur chair.

Parmi les Lapins & les Hases, on en trouve qui ont le clitoris si énorme, que l'on a longtemps soupçonné que tous les Lapins étoient de vrais Hermaphrodites accomplis; mais c'est une erreur.

roit découvrir les sources de l'affreux préjugé qui a pu inspirer à un homme d'égorger son semblable, parcequ'il avoit la colonne vertébrale faite en angle obtus, ou le clitoris irrégulier, si l'on ne concevoit que la nécessité a pu dicter de pareils décrets à des peuples sauvages qui, sans agriculture comme sans industrie, avoient peine à subsister sur un terrain ingrat, & qui se débarrassoient de ceux à qui le défaut de leurs membres ôtoit la ressource de pouvoir se nourrir: ces pratiques de la vie agresté & de la vieille nature auront été transplantées & consacrées dans les premières sociétés, avec les autres erreurs politiques.

En faisant des recherches plus précises, je n'ai pu trouver aucune loi expresse qui condamnât, chez les Romains, les Hermaphrodites à la mort. Pendant les guerres Puniques, temps auxquels la plus grande crainte alluma la plus grande superstition dans les esprits consternés, il naquit en Italie trois Androgynes, qu'on dénonça comme des prodiges au college des Pontifes: Tite-Live ne dit rien du sort des deux premiers; mais il s'étend fort au long sur le troisiéme, dénoncé sous le Consulat de C. Claudius Néron, & de Marcus-Livius: on fit venir des Aruspices Etrusques pour les consulter sur les signes de cette naissance. Ces charlatans répondirent que c'étoit un prodige immonde & funeste, & conclurent que pour l'expié il falloit d'abord exiler cet Hermaphrodite de la Campagne de Rome, & ensuite le noyer à une grande distance de

la côte. (*) Ce décret atroce & insensé fut mis en exécution: on renferma l'enfant dans un coffre, qu'on embarqua, & qu'on jetta à la mer quand le vaisseau fut avancé. Cet événement semble prouver qu'il n'y avoit alors à Rome aucune loi particulière qui séviroit contre les Androgynes; puisqu'on fit venir des étrangers pour les consulter sur un cas qui n'eût exigé aucun éclaircissement, si le Législateur eût prononcé préalablement.

Je ne sai si l'on peut citer encore d'autres exemples d'Androgynes mis solennellement à mort par les anciens Romains; mais je suis très-porté à croire qu'ils ont été plutôt immolés par le fanatisme que par la loi, qui est toujours constante. Le fanatisme au contraire ressemble à une fièvre qui a ses périodes: tantôt il est très-ardent, tantôt il l'est beaucoup moins: il ne veut pas toujours ce qu'il a une fois voulu. Aussi ne voyons-nous point qu'il ait fait périr l'Androgyne dénoncé sous le Consulat de Plautius-Silvanus, & de Sextius-Augurinus. Le college pontifical ordonna l'inspection des livres Sibyllins, & les vers vrais ou supposés qu'on répandit à cette occa-

(*) *Sinuessa natum ambigno inter marem & feminam sexu infantem, quos vulgus (ut plerique faciliore ad duplicanda verba Græco sermone) Androgynos appellat.*

Liberatus superstitione mentes turbavit rursus nunciatum, suspicionem infanciam natum esse quadrino parem, nec magnitudine tam mirandum, quam quod is quoque, ut Sinuessa biennio ante, incertus mas an femina esset, natus erat. Id vero Aruspices ex liturâ acciti sedum ac turpe prodigium dixere: extorrem agro Romano procul terra contacta alto mergendum, vivum in arcans condidero, prodestinque in mare projecerunt. Titus Liv, lib. XXVI. p. 453. & 492. Tom. II. Elzévir. 1634.

sion dans Rome au nombre de soixante-dix, comme extraits mot pour mot des Livres Sibyllins, ne disent pas qu'il faille faire mourir cet enfant prodigieux; mais ils ordonnent un grand & superbe sacrifice expiatoire pour calmer Cérès, Junon & d'autres Divinités qui paroissent irritées contre le peuple; ce qui étoit bien moins révoltant que la doctrine sanguinaire des Aruspices.

Quant à l'Édit attribué à Romulus, & qui condamnoit à mort les monstres nés dans l'espace humaine, (*) je doute qu'il concernât les Androgynes, qui n'étoient pas assez estropiés ou assez contrefaits pour ne pouvoir s'acquitter des devoirs & des travaux de la société dont s'acquittent les hommes ordinaires. Aussi Denys d'Halicarnasse dit-il que Romulus avoit ordonné que, dans des cas semblables, on convoquât quelques personnes de la famille ou du voisinage, afin de juger apparemment si la monstruosité étoit assez considérable pour exiger, qu'on se défît du monstre.

(*) Opmeier dit, qu'en creusant aux environs du Capitole, on a déterré une table de bronze sur laquelle étoient écrites vingt-deux loix attribuées à Romulus. L'article XV dit: *Monstruosos partus quisque sine fraude cadito*, & c'est de cette loi qu'il est question, & qui semble condamner les Androgynes à la mort. L'article IX dit: *Deorum fabulas ne credunto*, & l'article X: *Deos peregrinos præter FAVNUM, ne colunto*. Ces deux dernières sanctions suffisent, me paroît-il, pour démontrer que tout ce code est apocryphe, & je ne sai quel Arsequaire s'est amusé à fabriquer ce monument, qui, s'il avoit existé, n'eût point été inconnu à Denys d'Halicarnasse, que je soupçonne avoir été payé pour flatter les Romains, pour les préférer sans cesse aux Grecs, & cela dans un Ouvrage écrit en Grec.

Dans les siècles d'ignorance qui ont suivi la décadence de l'Empire Romain, la Religion Chrétienne a quelquefois employé, contre les Hermaphrodites, l'Anathème & quelquefois l'Exorcisme, avec autant de raison que de succès: il est vrai que la primitive Eglise n'a gueres mieux traité les eunuques, à qui on défendoit l'entrée des temples, où ils sont aujourd'hui employés pour louer Dieu en musique; mais elle a eu raison de s'opposer de tout son pouvoir aux progrès d'une certaine engance d'hérétiques qui, en interprétant à la lettre quelques passages obscurs de l'Évangile, ne se contentoient pas de se châtrer eux-mêmes, mais qui, par une fureur très-dangereuse au repos public, prétendoient châtrer tous ceux qui leur tomboient entre les mains: ce sont ces scélérats mélancoliques à qui l'Histoire Ecclésiastique donne le nom d'*Origénistes*.

Il semble que presque tous les peuples du Monde ont eu de l'aversion pour les Hermaphrodites, sans qu'on puisse en alléguer le motif: en supposant que ces créatures, prétendues doubles, fussent en état de jouir d'elles-mêmes, selon la vaine opinion du vulgaire, cela suffiroit-il pour les haïr? ou les haïroit-on par envie? Il faut plutôt croire que l'antipathie vient des traits de la physionomie, qui est ordinairement peu gracieuse dans ces êtres mal constitués: on voit jusqu'à quel point la configuration des parties génitales se retrace sur le visage, & influe, comme on l'a dit, sur le reste de l'économie animale.

On conserve à Rome une figure de marbre antique, représentant un Hermaphrodite couché, qui, quoique restauré par le Chevalier Bernin, d'une façon

louche & absolument contraire au costume des Romains (*), laisse encore entrevoir les ruines d'une belle statue; mais on peut douter qu'elle ait été copiée sur un sujet vivant, & qu'il y ait jamais eu un Androgyne si bien réussi, si parfait dans la Nature. Le statuaire, en voulant produire un composé voluptueux, si l'on peut parler de la sorte, aura travaillé d'imagination, en réunissant sous son ciseau des traits empruntés de ce que les deux sexes, dans la fleur de l'âge & dans la vigueur des passions, offrent de plus animé & de plus séduisant; quoique le bon goût, aussi sévère que le génie des Artistes est hardi, n'autorise pas ces productions combinées, qui malgré leur degré de perfection apparente, n'en sont pas moins des beautés monstrueuses.

Je n'ignore point que Pline dit que les Hermaphrodites étoient, de son temps, très-recherchés, & qu'on les comptoit entre les délices & les derniers raffinemens du luxe (**).

D'où l'on peut juger jusqu'à quel point les débauches les plus effrénées avoient, après les régnes

(*) Le Chevalier Bernin a couché cette statue sur une plinthe formée en matelas piqué en carreaux, & a fait passer un pan de draperie sur l'une des jambes de la figure, pour couvrir la restauration faite dans cet endroit, où il a ajouté un nouveau pied. Les parties sexuelles de cet Hermaphrodite sont peu exprimées, & son attitude les cache encore davantage. Le Comte de Caylus fait mention d'une autre statue antique qui représente aussi un Androgyne; mais elle n'est pas si célèbre que celle de Rome.

(**) *Gignuntur & utriusque sexus, quos Hermaphroditas vocantur, olim Androgynos vocatos, & in prodigiis habitos, ut ait vero in deliciis. Hist. Nat. Lib. VII. cap. III.*

des Tibere & des Néron, perverti les mœurs, en étouffant les derniers germes de la liberté & de la pudeur; parceque le Despotisme est ennemi de toute vertu, & l'esclavage incapable de tout sentiment honnête.

Que des hommes livrés à des vices, presque incroyables aient caressé des monstres pour satisfaire des goûts bizarres, cela est possible; mais il ne s'en suit nullement que du temps de Pline les prétendus Hermaphrodites étoient plus accomplis & plus gracieux que ceux que les Anatomistes ont successivement décrits de nos jours, & qu'ils nous dépeignent comme des sujets d'un extérieur révoltant. Celui qu'on montra à Paris en 1751, avoit la voix grave, la physionomie effrontée & impudente, la démarche d'un homme; il avoit beaucoup de barbe, beaucoup de poil sur tout le corps, qui étoit décharné ainsi que la poitrine, où rien n'annonçoit une gorge naissante; il n'éprouvoit aucun écoulement périodique. Enfin, c'étoit une fille âgée de seize ans, & très-hideuse, soit qu'elle prît les vêtements de l'un ou de l'autre sexe qu'elle s'arrogeoit tous deux, quoiqu'elle n'en eût aucun en état de concevoir, ou de procréer; & elle étoit, malgré la surabondance supposée de ses organes générateurs, condamnée à la stérilité, ne pouvant faire aucun usage des parties viriles dont elle paroissoit pourvue, à cause d'un double ligament qui les empêchoit de se relever, quoiqu'elles fussent d'ailleurs susceptibles d'érection. L'Hermaphrodite Nègre qu'on a fait voir à Londres, il y a quelques années, ne différoit point de celui dont on vient de par-

ler, sinon que la nuance de son teint couleur de suie ajoutoit beaucoup à sa laideur.

Après cet exposé, qui peut donner une notion satisfaisante de la nature des Androgynes & de leurs qualités, il faut reprendre l'article de la Floride où les premières relations disent que ces personnes étoient fort fréquentes : ces relations assurent qu'on les y contraignoit à porter des habits de femmes, qu'on ne leur permettoit point de se couper les cheveux, qu'on les forçoit à voiturer les bagages & les vivres lorsque la horde alloit en course, ou à la guerre; qu'on les chargeoit de boucaner la chair du gibier, & d'exprimer le suc du mays pour la boisson des guerriers; qu'on leur faisoit soigner les blessés, & tirer les morts de la mêlée; en un mot, qu'on avoit tellement aggravé le joug de leur esclavage qu'on s'en servoit, comme on se sert ailleurs de bœufs & de chevaux, pour les plus durs travaux & les plus vils besoins (*).

Nous n'avons jusqu'à présent parlé de ce phénomène que dans la supposition qu'il a été bien observé; car si l'on consulte les voyageurs plus modernes, on les voit rejeter tous ces faits, & accuser les écrivains du seizième siècle de s'être trompés sans réserve. Il n'est pas facile de démêler la vérité au milieu de ces

(*) *Abundat Florida Hermaphroditis, quorum servili operum mancipiorum jumentorumque loco utuntur incolæ. Hist. India Occid. Lib. 2. p. 163. Ant. Jasp. d'Ens.* Ce passage a été copié par un grand nombre d'écrivains: l'Abbé Lambert, dans son *Histoire de tous les peuples*, parle de l'existence des Hermaphrodites de la Floride comme d'un fait indubitable: le Géographe Robbe ne la révoque point en doute, non plus que Dapper dans sa *Description du nouveau Monde*.

contestations de différents témoins dont les rapports varient du tout au tout, & dont les continuelles contradictions auroient pu pousser notre patience à bout, si, en entreprenant ces Recherches sur l'Histoire naturelle des Américains, nous n'avions prévu les difficultés qu'on auroit à y effuyer, & si l'on ne s'étoit résigné d'avance à entrer dans tous les détails & toutes les discussions que des sentimens si opposés sur des mêmes faits exigent nécessairement de celui qui, après avoir désespéré de découvrir la vérité, cherche le plus grand degré de probabilité possible.

Les voyageurs modernes conviennent qu'on a trouvé, & qu'on trouve encore dans la Floride, dans la Louisiane qui lui est limitrophe, chez les Illinois & les Sioux, un grand nombre d'hommes habillés en femmes : ils conviennent que ces personnes travesties sont réellement esclaves, qu'elles ne se marient jamais, & qu'on leur impose tous les fardeaux dont on a déjà fait l'énumération ; mais cette coutume inouïe de déguiser des hommes & de les tyranniser est, à mon avis, aussi surprenante dans l'ordre moral, que la quantité d'Hermaphrodites dans l'ordre physique. Il est vrai qu'on a vu aussi anciennement dans la Scythie des Sauvages dont je parlerai plus au long ailleurs, & qui étant devenus impuissans à la fleur de leur âge, s'habilloient en femmes ; mais on ne les tyrannisoit point, on ne les faisoit point servir. Au contraire, on avoit pour eux de grands égards, on les révéroit même comme des personnes frappées par la Divinité.

L'excès de l'équitation produisoit cette impuissance parmi les Scythes : c'étoit, comme on voit une

maladie occasionnée par des causes inconnues aux Américains, qui, avant la découverte de leur pays par les Européens, n'avoient garde d'aller à cheval; puisque cet animal n'existe au nouveau Monde que depuis environ l'an 1505.

Le Pere Lafiteau, qui expliquoit tous les usages, comme le Pere Kircher déchiffoit tous les Hiéroglyphes, est le premier qui ait ouvertement nié l'existence des Androgynes Américains, & il s'est permis à cette occasion le raisonnement le plus étrange du monde. On fait, dit-il, que les prêtres de Cybele s'habilloient en femmes, ainsi que les sacrificateurs de Vénus-Uranie; or comme les Cariens ont indubitablement peuplé les Isles Caraïbes, il est très-certain qu'ils ont amené avec eux en Amérique le culte de la Déesse adorée en Phrygie; car après tout la Carie & la Phrygie n'étoient point des pays fort éloignés les uns des autres: il est très-certain encore que ces Asiatiques, d'abord établis dans les Antilles, ont passé, dans la suite, au Continent, & qu'ils ont répandu leur Religion dans la Floride; & voilà pourquoi on a rencontré, parmi les peuples de cette partie du nouveau Monde, tant d'hommes habillés en femmes, que des voyageurs, qui ignoroient à la fois la liturgie des Anciens & l'histoire de leurs voyages & de leurs émigrations, ont pris pour des Hermaphrodites; mais c'étoient des prêtres.

Quand on s'efforceroit d'imaginer une explication moins vrai-semblable, ou plus absurde, ou plus ridicule, il ne seroit pas possible d'y réussir, & je doute que ce rêve de Lafiteau mérite une réfutation sérieuse.

se; car enfin ces hommes travestis ne faisoient, chez les Florides, aucune fonction sacerdotale; ils ne se mêloient ni des Idoles ni des autels, desservis uniquement par les *Tavas*, qui sont les véritables prêtres de la Floride; & ces *Tavas* ne portent pas les vêtements d'un sexe différent du leur, & la Déesse de Phrygie leur est aussi inconnue que le Dieu Rubigo.

Si Lafiteau avoit effectivement étudié, comme il le prétend, la Liturgie des Anciens, il n'auroit pu ignorer que les *Galles*, ou les prêtres de Cybele, étoient tous châtrés en l'honneur d'Atis; & que les Américains dont il s'agit, n'ont garde de se faire une opération de cette force. D'ailleurs le voyage des Cariens aux Isles Caraïbes n'a pu venir dans l'esprit que d'un écrivain qui, sans respect pour la vérité & pour la vrai-semblance, prodigucit à chaque page les paradoxes & les fables les plus mal-adroitement imaginées. Le nom de *Vénus-Uranie* n'a jamais été prononcé parmi les Barbares du nouveau Monde; & les *Galles* n'ont jamais été possédés de la manie d'aller au-delà des mers, pour contraindre qui que ce soit à adorer Cybele.

Charlevoix, qui n'a pu se dispenser d'abandonner en partie les opinions de son confrere, qu'il ose nommer un homme docte, n'a pas été plus heureux dans ses propres conjectures; au moins est-il difficile de se contenter de ce qu'il a écrit à ce sujet dans son *style missionnaire*. „ On voyoit, dit-il, chez les Illi-
nois, des hommes qui n'avoient pas honte de prendre l'habillement des femmes, & de s'assujettir à toutes les fonctions propres au sexe, d'où il s'ensuivoit

„ une corruption inexprimable : on a prétendu que ce
 „ usage venoit de je ne sai quel principe de religion ;
 „ mais cette religion avoit, comme bien d'autres, pris
 „ sa naissance dans la corruption du cœur ; ou si l'usa-
 „ ge dont nous parlons, avoit commencé par l'esprit,
 „ il a fini par la chair. Ces efféminés ne se marient
 „ point, & s'abandonnent aux plus infâmes passions ;
 „ aussi sont-ils souverainement méprisés.” (*)

On pourroit répondre à cela qu'il n'est pas dans les mœurs des Sauvages de se gêner, afin de mériter le dernier mépris de leurs compatriotes ; une telle conduite seroit même contradictoire chez un peuple civilisé, où l'on ne parvient à s'avilir que quand on cesse de se contraindre, que quand on secoue le joug des loix, ou celui des préjugés & des opinions. S'il étoit question de cet amour pervers, & de ce désordre contre nature que l'Historien de la nouvelle France croit pieusement entrevoir sous cet usage, on pourroit répondre encore qu'il seroit contradictoire de maltraiter si injurieusement ceux qui auroient tant de droit à la reconnoissance ; car enfin tous les hommes vicieux ne sont pas des hommes ingrats. On ne comprend pas d'ailleurs pourquoi des Sauvages, adonnés à de telles débauches, seroient obligés de prendre des accoutrements de femmes ; ce qui supposeroit parmi eux une police incompatible avec les droits & l'indépendance de la vie sauvage & errante.

Il est vrai que les Américains ont été livrés, comme on ne l'a que trop prouvé, à cette corruption de

(*) *Histoire de la nouvelle France, Tome VI. p. 7.*

goût & de l'instinct; mais il est vrai aussi que le Baron de la Hontan, qui avoit longtems vécu chez eux, & qui ne manquoit pas de génie pour faire des observations sérieuses, assure positivement que ces Illinois, pris par Charlevoix pour des hommes efféminés, étoient de vrais Hermaphrodites.

Le compilateur la Martiniere, qui a rédigé, dans son Dictionnaire Géographique, le voyage de Coréal pour remplir l'article de la Floride, rejette aussi la réalité des Androgynes de cette province, & accuse tous ces Sauvages masqués en femmes d'être adonnés à la sodomie: il a, par conséquent, suivi le sentiment des Jésuites, c'est à dire le plus infoutenable. (*)

La dernière relation tant soit peu détaillée que nous ayons de ces pays, est un Mémoire de Mr. du Mont que nous avons déjà eu occasion de citer, & qui écrivoit vers l'an 1750. Il dit qu'ayant parcouru un terrain de neuf-cents lieues sur les bords du Mississipi, il n'a rencontré, parmi les différentes nations qui y habitent, aucun sujet Hermaphrodite, mais un nom-

(*) Voici les propres expressions de Coréal. „Les Américains de la Floride sont fort enclins à la sodomie; mais les garçons, qui s'abandonnent ainsi, sont exclus de la société des hommes, & envoyés à celle des femmes, comme étant des efféminés. Ils y sont confondus parmi les *Hermaphrodites*, qu'on dit se trouver en quantité chez les *Floridiens*. Je croi que ces *Hermaphrodites* ne sont que des garçons efféminés, qui, en un sens, sont de véritables *Hermaphrodites*. Quoiqu'il en soit, on les employe tous à divers ouvrages de femmes, à des fonctions serviles & à porter les munitions de bouche & les provisions de guerre. Ils sont aussi distingués des hommes & des femmes par la couleur des plumes qu'ils se mettent sur la tête, & par le mépris qu'on fait d'eux.”
Coré. Voy. T. 1. pag. 34.

bre assez considérable d'hommes vêtus en femmes, & affublés d'un *Alconand*, ou d'une sorte de jupe pareille à celle que portent les Sauvageſſes, Mr. du Mont ne répond pas que les naturels de la Louiſiane n'abusent très-souvent de ces individus travestis, qu'ils traînent par-tout avec eux, & qu'il accablent de corvées comme des serfs attachés à la glebe : ils n'entreprennent jamais d'expédition, ne vont jamais en voyage, sans se faire accompagner par ces femmes postiches; pendant qu'ils obligent leurs épouses à soigner leur ménage, & à garder la cabane.

On pourroit demander à un voyageur qui parle si pertinemment, s'il a eu assez de crédit, ou d'autorité, pour se faire montrer les parties sexuelles de ces êtres incertains, & si avec cela les connoissances anatomiques ne lui ont pas manqué pour juger du degré de leur Hermaphroditisme? Il auroit dû dire pour-quoi on voit, parmi les indigenes de la Louiſiane, des hommes qui nés aussi libres que leurs compatriotes, consentent néanmoins à passer, toute leur vie, pour femmes, & qui s'acquittent volontairement des devoirs réservés au dernier des esclaves. Il faut avouer que c'est un grand problème, & qu'en comparant ce qu'on a écrit pour & contre l'existence des Androgynes Américains, on ne fait quelle opinion l'on doit accueillir, ou rejeter.

Si l'on suppose que les premiers observateurs se sont trompés, ce qui est possible, on ne diminue pas sensiblement la somme du merveilleux; puisque la coutume que les modernes y substituent, offre un exemple de la plus grande dépravation, & de la der-

niere bizarrerie dont le cœur & l'esprit de l'homme soient capables, ou susceptibles.

D'un autre côté, Il est permis de présumer que les voyageurs de ce siècle se sont trop hâtés d'expliquer, selon leurs propres idées, un usage qu'ils n'avoient observé qu'en passant, & qui auroit exigé de leur part des recherches plus exactes & plus précises: ils ont d'ailleurs varié sur la véritable patrie des Androgynes, & ne s'accordent nullement avec les premiers Historiens du nouveau Monde, qui ne font aucune mention ni de la Louisiane, ni du pays des Illinois, ni de celui des Sioux.

Dans une ancienne description de la Floride, composée originairement en Anglois, & traduite en Latin par le Géographe Mercator, qui l'a employée dans le troisième volume de son grand Atlas, il est dit que les habitants de cette province attendoient un âge très-avancé pour se marier. Si cette circonstance étoit vraie, elle feroit soupçonner que l'indécision du sexe y étoit réelle; & ce soupçon acquerroit encore plus de force, si à la relation de Mercator on ajoutoit celle qui a été publiée depuis, dans les ouvrages périodiques de Mr. Tensel, & dont l'auteur assure que toutes les filles de la Floride se font circoncire, vers la vingtième année, par la main de quelques matrones qui ont une connoissance particulière de plusieurs especes d'herbes de la classe des Sanguisorbes, qu'elles appliquent sur la playe pour étancher le sang: cette Circoncision, exercée sur les filles, indique sans doute qu'elles y sont sujettes à quelque excrescence; & en ce cas, on pourroit expliquer pourquoi on y

soumettoit celles en qui ce défaut ne se corrigeoit pas, à la servitude perpétuelle; puisqu'on les regardoit comme des individus d'une nature inférieure, & d'une race abâtardie; tandis que les Mexicains, par un préjugé encore plus barbare, dévoient tous les Hermaphrodites à la mort.

Je n'ai point parlé du sentiment de ceux qui croient faussement que les hommes travestis en femmes qu'on a vus chez quelques peuplades de l'Amérique, étoient des poltrons qu'on avoit châtiés de la sorte pour s'être enfuis en présence de l'ennemi. Ce supplice est une pure imagination: les Sauvages n'y ont jamais pensé: aussi n'y a-t-il aucun voyageur qui en parle. D'ailleurs la manière dont les Américains font la guerre par surprises, ressemble effectivement à une chasse: ils ne savent pas ce que c'est d'abandonner leur rang; puisqu'ils ne se rangent jamais en bataille: ainsi la poltronnerie ne se fait point remarquer parmi eux comme dans une armée disciplinée, où celui, qui quitte un poste sans y être forcé, ne peut éviter l'ignominie attachée à la lâcheté. Les Sauvages se dispersent dans des bois, retournent, reviennent, se cachent au besoin, & finissent quelquefois une campagne sans avoir perdu trente hommes, ou sans en avoir tué trente; tant ils ont de difficulté à se trouver les uns les autres. Enfin ils sont tous également poltrons, ou tous également courageux: tandis que chez les nations civilisées il y a des causes morales, qui font qu'un homme, quoique plus fort qu'un autre, est quelquefois moins brave qu'un autre: c'est l'histoire du Soldat d'Horace, qui

étoit un Héros, lorsqu'il eût perdu sa bourse, & qui ne voulut plus se battre lorsqu'il l'eût retrouvée.

Pour réunir dans un seul article, deux faits singuliers, qui ne semblent d'abord avoir d'autre rapport que leur singularité même, mais qui ont effectivement quelque analogie entr'eux, nous jetterons un coup d'œil sur la prétendue histoire des Amazones du nouveau Monde, qui avoient fondé, dit-on, un Etat puissant sur les rives du Maragnon, dans l'Amérique méridionale, où elles n'admettoient des hommes, ou plutôt des prolétaires, qu'une fois par an. Mr. de la Condamine a recueilli les preuves que fournissent & les écrivains, & la tradition encore subsistante, pour démontrer que cette république de femmes n'est pas une chimère enfantée par l'imagination romanesque des premiers conquérants Espagnols.

„ Je reviens, dit-il, au fait principal. Si pour
 „ le nier on alléguoit le défaut de vrai-semblance, &
 „ l'especé d'impossibilité morale qu'il y a qu'une pa-
 „ reille république de femmes pût s'établir & subsister,
 „ je n'insisterois pas sur l'exemple des Amazones Asia-
 „ tiques, ni des Amazones modernes d'Afrique; puis-
 „ que ce que nous en lisons dans les Historiens anciens
 „ & modernes, est au moins mêlé de beaucoup de fa-
 „ bles, & sujet à contestation. Je me contenterois de
 „ faire remarquer que s'il y a pu avoir des Amazones
 „ dans le monde, c'est en Amérique, où la vie errante
 „ des femmes, qui suivent souvent leurs maris à la
 „ guerre, & qui n'en sont pas plus heureuses dans
 „ leur domestique, a dû leur faire naître l'idée, & leur
 „ fournir des occasions fréquentes de se dérober au

„joug de leurs tyrans, en cherchant à se faire un éta-
 „blissement où elles pûssent vivre dans l'indépendan-
 „ce, & du moins n'être pas réduites à la condition
 „d'esclaves & de bêtes de somme. Une pareille réso-
 „lution prise & exécutée n'auroit rien de plus extra-
 „ordinaire, ni de plus difficile, que ce qui arrive tous
 „les jours dans toutes les colonies Européennes en
 „Amérique, où il n'est que trop ordinaire que des
 „esclaves, maltraités ou mécontents, fuient par trou-
 „pes dans les bois, & quelquefois seuls, quand ils ne
 „trouvent pas à qui s'associer, & qu'ils y passent ainsi
 „plusieurs années, & quelquefois toute leur vie dans
 „la solitude (*).”

Le sentiment de cet Académicien, qui pendant sa navigation sur le fleuve Maragnon a interrogé plusieurs Américains, qui lui ont d'une commune voix affirmé l'existence des Amazones, est d'une grande autorité; mais cette autorité n'empêche point qu'on ne puisse former sur ce fait tant de doutes raisonnables, qu'il seroit ennuyeux de les proposer tous. Quand on auroit trouvé un nombre suffisant de femmes mécontentes pour en composer une République entière, on n'auroit encore que la moindre partie d'une société en état de subsister; la difficulté seroit de prendre des hommes assez poltrons pour se laisser contraindre à faire des enfants, malgré eux, à des femmes qui les chasseroient, dès que l'ouvrage de la génération seroit achevé: & comme on ne procédoit, selon Mr. de la Condamine, qu'une fois par an à la

(*) *Voyage de la Rivière des Amazones*, p. 109. Paris 1745.

propagation, il faut que ces Amazones ayent, même pendant leur grossesse, fait une chasse d'hommes, pour les avoir tout prêts quand l'année étoit révolue; car ces hommes ne venoient point se présenter d'eux-mêmes chez des femmes qui les haïssoient mortellement. Quant aux enfants nés de ces mariages momentanés, qu'en faisoit-on s'ils avoient le malheur d'être garçons? On me dira qu'il n'y avoit rien de plus commode que de les massacrer au sortir de la mere, ou enfin de les élever jusqu'à l'âge de cinq à six ans, pour les exiler de l'Etat comme des criminels. Dans l'imagination cela est aussi possible que la République de Platon, ou celle de Thomas Morus; mais si on veut faire quelque usage du jugement & de la réflexion, tout cet édifice s'abyme, il n'en reste que des absurdités qui révoltent la Nature, ou qui l'anéantissent. Il seroit contradictoire qu'une femme eût une aversion violente pour les hommes, & qu'elle consentît à la fois à devenir mere: il seroit monstrueux qu'une mere égorgéât ou exposât ses enfants, sous prétexte que ces enfants ne sont pas des filles. Est-il si aisé après cela de rassembler vingt à trente-mille femmes insensées, homicides, & guerrieres? Le caractère du sexe le plus doux, le plus compatissant, & enfin, si l'on veut, le moins méchant, pourroit-il se démentir jusqu'au point de commettre régulièrement, d'un commun accord, & de sang froid, des crimes qui ne se commettent que rarement par quelques individus qu'agitent la rage & le désespoir?

Æneas Silvius dit qu'une fille, nommée Valesca, qui avoit lu des livres de chevalerie & d'anciens Ro-

mans, attroupa, dans la Bohême, un nombre assez considérable de femmes dont elle forma une espèce de république; & l'on regarde comme un prodige que cette bande de Bohémiennes ait pû subsister pendant neuf ans. Elle périt faute de pouvoir se propager; & voilà exactement ce qui a dû arriver par-tout à de tels établissemens, faits en dépit de la Nature, s'il est vrai qu'on en ait faits, & que le défaut de gouvernement & de police ne les ait pas dissipés encore avant la neuvième année. Quoiqu'un Etat monarchique ou despotique puisse être régi par une femme, on peut douter qu'un Etat aristocratique se laisseroit régir de même; au moins n'y en a-t-il aucun exemple avéré dans l'histoire du Monde: & il est très-surprenant que les nations qui se sont tant de fois soumises, & qui se soumettent encore à l'empire d'une femme, ne se soient jamais soumises au gouvernement de plusieurs femmes; quoiqu'il paroisse absurde de supposer plus de lumières, plus de capacité dans un individu qui commande arbitrairement que dans plusieurs qui partagent l'autorité, & qui la modèrent. Si dans le premier cas on a non seulement dégénéré de la liberté, mais même de la servitude, il n'étoit pas possible aux hommes de s'avilir davantage dans le second: ce n'est donc pas le mépris qu'ils ont craint sous une telle forme de gouvernement; mais ils ont vu que pour mouvoir les ressorts d'une Monarchie, ou d'un Empire despotique, il ne falloit être capable que de vouloir, & que pour conduire un Etat Aristocratique il falloit être capable de gouverner: & en effet, si l'on y fait attention, on voit que le plus sou-

vent là où les femmes régissent, les hommes gouvernent (*).

Si après cela, on venoit alléguer les témoignages d'Hérodote, de Diodore de Sicile, d'Arrien, de Justin, on répondroit que ces témoignages ne peuvent prouver ce que la raison réfute; & quand Quinte-Curce dit que l'Amazone Thalestris, qui commandoit à d'autres Amazones, vint des confins de l'Hircanie solliciter Alexandre à coucher trois nuits avec elle, je n'admire ni ne crois ce conte insipide, écrit en Latin.

Que des Nègres, maltraités par ceux qui prétendent être leurs maîtres, s'échappent des colonies, s'enfuient dans les déserts & s'y cachent, cela est naturel: que ces Nègres déserteurs consentent plutôt à rester toute leur vie parmi les bêtes féroces, qu'à retourner aux pieds de leurs tyrans, cela est encore naturel. Mais y a-t-il le rapport le plus éloigné entre ces esclaves fugitifs, & des Amazones qui se perpétuent pendant plusieurs siècles? Car Mr. de la Condamine est très-porté à penser que cette confédération de femmes Indiennes, loin d'avoir fini au temps d'O-

(*) On connoît l'extravagance de cet Empereur qui créa à Rome un sénat de femmes. Le peuple qui avoit souffert jusqu'alors, avec une patience presque incroyable, ce qu'il y a d'extrême dans la servitude sous un prince furieux & avare, ne put se contenir à la vue de ce Tribunal; il se révolta & massacra son tyran pour avoir abusé excessivement de son pouvoir, en confiant les destins de l'Etat à des mains incapables de gouverner. Cependant ce même peuple a été plusieurs fois gouverné par des Impératrices très-despotiques, sans qu'il ait montré le moindre mécontentement; & en cela il n'étoit pas en contradiction avec lui-même.

rellana, a persisté jusqu'à nos jours, & qu'elle subsiste encore au centre de la Guiane, c'est à dire dans un endroit où jamais les Européens ne pénètrent, & dont on ne peut, par conséquent, avoir aucune nouvelle.

Il n'est que trop vrai que les indigenes de l'Amérique outrageoient singulièrement leurs épouses, & qu'ils avoient rendu leur condition aussi dure, aussi malheureuse qu'elle pouvoit l'être: je conviens après cela, qu'il n'est pas impossible que quelques-unes de ces femmes, fatiguées de la servitude, n'aient pu se séparer de leurs maris, pour aller vivre à l'écart dans des lieux inhabités, en s'y sustentant de fruits sauvages & de gibier. Si l'on veut nommer ces créatures errantes & solitaires des Amazones, on changera du tout au tout l'état de la question, en donnant à des termes reçus un sens nouveau; puisque nous ne prétendons rien dire de plus, sinon qu'il n'y a jamais eu, ni au nouveau Monde ni ailleurs, une véritable république de femmes confédérées, & unies par un pacte social, par des loix & des constitutions particulières, qui aient propagé leur race & leur empire pendant plusieurs âges, en n'admettant parmi elles des hommes qu'une fois par an.

Si toutes les fables n'ont pas tiré leur origine de la vérité ou de la vrai-semblance, au moins y en a-t-il beaucoup qui ont eu leur source dans un fait vrai mal interprété. On trouve dans plusieurs anciennes relations, & même dans les Lettres de Ferdinand Cortez à Charles-Quint, que les Espagnols, en pénétrant dans de petites isles situées à la plage orient

tale de l'Amérique, y virent quelques troupes de femmes, qu'on prit fort mal à propos, dit Pierre d'Angleria, pour des Amazonies: c'étoient des Prêtresses ou des Religieuses, qui, en vivant dans le célibat strictement dit, avoient, par leurs austérités réelles & leurs prétendus sortilèges, acquis tant de considération & de crédit qu'on venoit les consulter comme des Oracles, ou comme des Sibylles; & les Indiens labouroient gratuitement leurs champs, y plantoient le Manihot, & en faisoient pour elles la recolte, ce qu'on peut nommer un excès de dévotion dans des hommes si paresseux. On ne fera pas tenté de former des doutes sur l'existence de ces Vestales Américaines, si l'on se rappelle que Strabon rapporte qu'il y avoit de son temps, sur les côtes de France, une isle habitée par des Druidesses, ou des femmes Gauloises qui avoient fait vœu de chasteté: les Chroniques septentrionales font aussi mention de quelques Isles de l'Angleterre & de la Suede, occupées anciennement par des Vierges sacrées. Il y a eu de ces Vierges parmi les anciens Bataves (*), parmi les Germains, & en général parmi tous les Sauvages du Monde, qui, par

(*) Picart, dans ses *Antiquités du pays de Drenthe & de la Frise*. dit que les gens de la campagne s'imaginent que les Vierges blanches, qui ont été les Prêtresses des anciens Bataves reviennent encore, toutes les nuits, errer autour des vieux tombeaux qu'on rencontre dans le pays: ils en sont si fortement persuadés qu'il n'est pas possible de les guérir de cette superstition, qu'on retrouve chez différentes nations de l'Allemagne, & à plus de deux-cents lieues de la Hollande: ce qui n'est pas surprenant, puisque les Germains paroissent avoir fait encore plus de cas de leurs Prêtresses que les Bataves mêmes, comme nous l'avons remarqué en parlant de Velleda.

un consentement universel & incompréhensible, ont supposé la plus haute vertu, & le mérite le plus éminent, dans les personnes de l'un & de l'autre sexe qui embrassoient volontairement la vie célibataire, pour se dévouer au service des autels: il paroît néanmoins que dans l'antiquité les femmes se font, par ce sacrifice, attiré encore plus de respect que les hommes; leur foiblesse a donné de l'éclat à leur courage, & leurs efforts ont paru plus qu'humains. Ainsi le préjugé sur l'excellence du célibat, est, comme on ne sauroit le nier, une opinion imaginée au fond des bois par des Sauvages & des Barbares, plusieurs siècles avant qu'il y ait eu des peuples policés sur la Terre: or les pratiques religieuses, qui nous viennent des Barbares & des Sauvages, pèchent ordinairement par quelque côté, & renferment ordinairement quelque contradiction; de sorte qu'il est difficile à un peuple policé de les combiner avec les bonnes mœurs, & encore plus difficile de les combiner avec les bonnes loix. Les Espagnols, après avoir traversé, dans un autre hémisphère, tant de solitudes, tant de forêts, ne croyoient point qu'ils trouveroient enfin des couvents de filles chez les Péruviens, & cependant ils en trouverent; mais ce qui les avoit édifiés à Madrid, les choqua à Cusco; parcequ'une chose, qui étoit dans le fond la même, les affecta d'une manière bien différente. Prudence a fait une Satire Chrétienne contre les Vestales qui étoient encore à Rome de son temps: il leur impute à crime d'avoir con-

servé leur virginité: (*) si ce pieux déclamateur avoit pu prévoir alors que la Chrétienté seroit un jour surchargée de Religieuses, il se seroit tû. Cependant les Anciens avoient des raisons fort plausibles qui ne subsistent plus: ils admettoient les femmes aux premières fonctions sacerdotales; & c'est à ce titre qu'ils exigeoient d'elles la continence aussi longtems qu'elles étoient employées dans la prêtrise, qu'il leur étoit libre d'abdiquer, & ensuite de se marier quand elles en avoient l'intention. (**). Les Chrétiens au con-

(*) *At primum parvæ teneris capiuntur in annis,
Ante voluptatis propriæ quam libera secta
Laude pudicitia fervens & amore Decorum,
Iusta maritandæ condemnet vincula sexus.
Captivus pudor ingratis addiditur aris,
Nec contempta perit miseris; sed adempta voluptas.*

Cont. Symm.

Ne pourroit-on pas dire tout cela aujourd'hui avec beaucoup plus de vérité, que Prudence ne l'a dit de son temps?

(**) Chez les Romains les prêtresses des différentes Divinités avoient le droit d'abdiquer le sacerdoce, hormis les Vestales, qui devoient accomplir le terme prescrit par les statuts liturgiques de Numa: une fille pouvoit entrer dans le Collège de Vesta à l'âge de sept ans, & se retirer à l'âge de trente. Après vingt-trois ans de service, elle étoit réputée émérite, & acquéroit la liberté de se marier, comme on peut s'en convaincre en lisant, dans les Poésies de Prudence, la Satire qu'on vient de citer: il est assez surprenant que cet écrivain dise, dans son libelle, que les Ex-Vestales qui entroient dans le lit conjugal, n'y apportoient plus une seule étincelle du feu de l'amour; que les desirs & la vieillesse avoient éteint dans leur cœur usé: une Ex-Vestale qui se marioit à trente ans n'encouroit certainement pas ce reproche; puisqu'il y a tant de filles qui, sans avoir été Religieuses, ne se marient pas avant ce temps-là, & qui donnent des preuves fréquentes de fécondité chez tous les peuples de l'Europe.

Cette liberté de se marier, accordée aux Vestales, est sans doute la cause du peu de défordres éclatants dont leur Collège

traire ont jugé à propos d'exclure les femmes de toutes les classes de leur Hiérarchie, en réformant les Diaconesses, les Prêtresses & les Evêques, *Episcopa*: titre qu'on donne encore à la mere du Pape Pascal, dans une Inscription conservée en Italie dans l'église de Ste. Praxède. Par là il est arrivé qu'ils ne sauroient alléguer les mêmes motifs qu'alléguoient les Anciens, pour autoriser le célibat des Religieuses, puisqu'elles on ne confie plus les mêmes fonctions; quoiqu'on exige d'elles les mêmes devoirs. Mais en vérité, au lieu d'aggraver leur sort on eût mieux fait de l'adoucir: car on ne voit pas quel crime elles peuvent avoir commis pour être punies si cruellement. L'Abbé Boileau avoit déjà proposé de son temps d'abolir au moins l'horrible usage de la discipline dans les cloîtres, & si jamais homme a démontré jusqu'à l'évidence, que cette barbarie choque la nature, la décence & la religion, c'est sans doute l'Abbé Boileau; mais si son livre n'a produit aucun effet dans un siècle tel que le nôtre, quand en produira-t-il donc? Au reste lorsque les Philosophes ont dit ce qu'ils doivent dire contre les abus & les excès, ils n'ont plus rien à se reprocher, & peuvent être tranquilles, soit qu'on profite, soit qu'on ne profite pas de leurs leçons.

Ce qui caractérise surtout la superstition, c'est qu'elle ne connoît jamais de milieu, & passe d'un ex-

a été accusé, même par les premiers Chrétiens. L'Abbé Nadal, qui n'avoit apparemment rien de mieux à faire, a calculé que pendant onze-cent ans que l'ordre de Vesta a subsisté, il n'y a eu que dix-huit à vingt Vestales punies publiquement pour crime de chasteté violée au premier chef.

cès à un autre : plus les peuples barbares ont témoigné de respect pour la virginité de leurs Prêtresses, & plus ils ont été indignés contre elles, lorsqu'elles la perdoient : alors les supplices les plus cruels ne leur ont point paru assez cruels : les Cimbres les brûloient vivantes à petit feu : les Péruviens traitoient aussi d'une manière horrible les Religieuses, qui n'observoient point rigoureusement leur vœu de chasteté. Les Historiens Espagnols rapportent à cette occasion, une particularité qui me semble être très-éloignée de la vrai-semblance : ils assurent que les Vestales du Pérou évitoient la mort, dont on châtoit leur incontinence, lors qu'elles attestoient par serment devant le Pontife de Cusco, que le Dieu Pachacamac, dont elles desservoient les autels, les avoit séduites. Ou je me trompe, ou avec un tel subterfuge il n'y en a jamais eu de coupables : car quoi de plus aisé que d'attester que le Dieu Pachacamac étoit venu du Ciel sans témoins, pour coucher avec elles ? Il n'y a que l'imbécillité des Péruviens qui ait pu faire imaginer un tel conte aux Historiens Espagnols.

Si ce ne sont pas ces especes de Vierges sacrées de l'Amérique dont nous venons de parler, qui ont donné lieu à la fable des Amazones, il est possible encore que François Orellana, en voulant prendre terre sur l'un ou l'autre rivage du Maragnon avec un brigantin qu'il avoit volé à Gonzale Pizarre, trouva en 1541 quelques Indiennes effrayées, qui dans la crainte d'être égorgées, tâcherent de s'opposer à son débarquement : cet aventurier, de retour en Europe, exagéra son histoire qui auroit pû lui arriver par-tout ;

& la Chancellerie Espagnole, à laquelle les titres les plus outrés n'ont jamais rien coûté, le nomma, par des Lettres patentes, *Gouverneur - Généralissime du fluve des Amazones, pour le récompenser de les avoir subjuguées au nom de Sa Majesté Catholique*. Les Historiens Turcs auroient bien plus de raison de donner le nom d'Amazones à quelques femmes Italiennes, excessivement fanatiques, qui au temps des Croisades allèrent par troupes pour conquérir la Terre Sainte, & furent prises par les Sarrasins qui les violèrent.

Il reste à observer qu'Orellana est le seul des conquérans d'Europe qui ait prétendu avoir trouvé en Amérique des femmes armées: il n'en a été question ni avant ni après lui. Et quoiqu'on ait acquis infiniment plus de connoissances sur les différents peuples des Indes Occidentales qu'on n'en avoit en 1541; quoiqu'on ait pénétré dans toutes les terres qui bordent le Maragnon, & parcouru tout l'espace occupé par l'ancienne nation des Yurimaguas, on n'y a découvert aucun vestige d'une telle République: on n'en a jamais rencontré un individu. Si l'on examinoit donc ce fait suivant les loix de la Critique historique, il faudroit encore rejeter l'existence des Amazones comme une fable, malgré l'autorité du Jésuite d'Acugna, qui sans avoir jamais vu des Amazones, dit que celles de l'Amérique se coupoient une mamelle; ce qui n'est pas plus dangereux, selon lui, que de se couper les cheveux ou les ongles.

Quant à la tradition des Indiens, elle n'est d'aucun poids, quoiqu'ils ayent, dans leur langage, un mot exprès pour signifier des femmes qui n'ont pas de

maris; car si ces Indiens étoient venus voyager en Europe pour y recueillir à leur tour des traditions, on leur auroit attesté des absurdités semblables parmi les gents de la campagne, qui ont dans leur langage des mots exprès pour signifier des spectres, des Wampires & des revenants; on leur auroit dit, nous tenons de nos peres, & nos peres tenoient de nos ayeux que l'enchanteur Merlin transporta des montagnes pour faire sa digestion, & que le diable fit en Angleterre la chauffée des Géants, pour chagriner St. George. Si ces Indiens avoient continué leur route jusqu'en Espagne, que ne leur eût-on pas dit avant que de les brûler? Le peuple est par-toute la Terre le même; c'est un enfant incapable de témoigner, & les Philosophes ne devoient non plus s'arrêter à son témoignage qu'un juge à la déposition d'un imbécille.

Les noms imposés aux rivieres, aux montagnes, aux monuments, aux bras de mer, aux provinces, ne sont rien moins que des autorités historiques qui prouvent que les personnes & les faits auxquels ces noms font allusion, soient des faits & des personnes réelles: ce seroit un raisonnement étrange que de dire, il y a en Amérique un fleuve immense que quelques Européens nomment le fleuve des Amazones; donc il y a, ou il y a eu des Amazones en Amérique. Autant vaudroit-il dire qu'il y a eu jadis en Italie un homme dépourvu de tous biens, nommé Pierre, qui acheta du Sénat Romain toute la Campagne de Rome, puisqu'elle porte encore, après dix-sept cents ans, le nom de patrimoine de St. Pierre.

Il n'y a pas en Amérique de province où il y ait des maisons d'émeraudes & des montagnes d'or : il faut cependant, dira-t-on, qu'il y ait un *Eldorado*, puisque les Jéfuites & un Philosophe Anglois l'ont cherché. Enfin, si l'on admettoit la méthode de démontrer la nature des choses par les noms qu'elles portent, il faudroit renoncer au sens commun : il n'y auroit plus rien de réel dans l'Univers ; & notre Globe deviendroit un séjour enchanté, habité par l'illusion & l'erreur.

SECTION IV.

De la Circoncision & de l'Infibulation.

Avant que de décrire quelques usages bizarres, communs aux peuples des deux Continents, on traitera ici plus en détail de tout ce qui concerne la Circoncision, que l'on a aussi trouvée en Amérique ; & cet article nous fournira plusieurs observations relatives à l'Histoire naturelle de l'homme, que nous tâchons de ne pas perdre de vue dans les matières les plus stériles en apparence.

Les arguments employés par Mrs. Marsham & Ludolph, pour démontrer que les Hébreux avoient pris en Egypte la mode de se circoncire, ont en leur faveur la vrai-semblance, & des autorités d'écrivains anciens, qui me semblent former une preuve historique irrécusable ; mais on pourroit demander d'où les Egyptiens étoient venus eux-mêmes à cette idée ex-

traordinaire de se retrancher une membrane du membre génital : & en remontant ainsi à l'origine de cette pratique, on découvreroit, non le nom de son auteur qui ne nous intéresse point, mais la situation des contrées où la Circoncision a commencé, & c'est indubitablement entre l'Equateur & le trentième degré de latitude septentrionale : aussi cette vaste portion du Globe contient-elle encore aujourd'hui plus de nations circoncises que le reste de la Terre habitée. Il est vrai que les Siamois, les Tunquinois, les Pégüans, & les Chinois répandus entre ces latitudes sont restés incirconcis ; ce qu'on doit uniquement attribuer à la différence de leur climat. Car on fait que de certains pays, quoique situés sous les mêmes parallèles, peuvent varier extrêmement entre eux, par rapport à la température & à d'autres causes actives.

Si l'on ne découvre donc aucune apparence de Circoncision parmi aucune nation du Nord, & si l'Histoire nous apprend qu'elle a été, de temps immémorial, pratiquée dans quelques pays voisins de la Ligne & du Tropique du Cancer, il faudra convenir que c'est là où elle a pris naissance, soit que les Egyptiens en aient été les inventeurs, soit qu'ils l'aient reçue des Ethiopiens, qui paroissent en effet avoir peuplé primitivement les rives du Nil situées dans la Zone Torridé, & s'être étendus, dans la suite, vers le *Delta*, qui étoit alors encore caché sous les flots de la mer. Cependant on ne doit attribuer à aucun peuple en particulier ce que le besoin a pu enseigner à plusieurs à la fois ; puisque l'amputation du prépuce est moins un acte religieux qu'une nécessité physique.

J'avoue que le fanatisme, ayant trouvé cette cérémonie établie, s'en est comme emparé, & en a fait une application outrée & déraisonnable, parcequ'il n'a point de raison dans les fanatiques. J'avoue encore que les auteurs modernes ne s'accordent pas sur les véritables causes qui ont porté les premiers Orientaux à se circoncire, & que la plupart rejettent tout ce que Philon, le moins ignorant des Juifs, a écrit à ce sujet. Ce Philon, qui allioit un peu de philosophie à beaucoup d'absurdités, assure que la Circoncision favorise à la fois la population dans l'Orient, & y exemte les hommes d'une sorte de charbon qui naît, selon lui, indistinctement au bas du gland de tous les incircis; mais les Médecins Arabes ne parlent pas de ce charbon dans leurs écrits que le temps a épargnés; & il n'est pas vraisemblable qu'ils auroient négligé de décrire une maladie endémique. Si la Palestine seule engendroit cette indisposition, tous les Gentils & tous les Chrétiens qui ont habité & propagé dans ce malheureux coin de l'Asie, s'en seroient aperçus, comme ils se sont aperçus de la Lèpre qui y tient au climat, & de la Phlyctène, ou de la fausse Gonorrhée, qui n'a pas respecté les Hébreux circoncis, puisqu'ils s'en plaignent dans leurs anciens livres.

Affirmer avec Philon que le retranchement du prépuce accélère la propagation dans l'espece humaine, c'est affirmer une erreur, parcequ'on donne un sens illimité à une proposition qui ne peut être vraie que par hazard. Dans l'Arabie, dans la haute Egypte, la Perse méridionale, & l'Abyssinie, les hommes ont le prépuce fort long; & cet accroisse-

ment s'y étend aussi sur les femmes, dont les nymphes s'épanchent encore davantage à proportion: cette longueur du prépuce, lorsqu'elle est la plus excessive, pourroit dans quelques sujets empêcher le libre exercice de la copulation, & ce n'est que dans de tels cas particuliers, qu'il est possible que la Circoncision faciliteroit la reproduction, comme le dit Philon (*). Mais le plus grand motif, & le seul peut-être qui a contraint les premiers habitants de ces contrées à se circoncire, c'est qu'ils ont voulu se garantir des vers qui s'y engendrent entre les replis du prépuce & sous le gland; ce qui ne doit pas plus nous étonner que de voir des insectes énormes naître, croître, & propager dans les intestins, dans le sang & les sucs du corps humain, dont il n'y a aucune substance qui ne puisse entretenir & sustenter des quantités innombrables d'animalcules. Les ablutions que tous les Législateurs Orientaux ont, dans tous les temps, non-seulement recommandées comme un conseil de santé, mais prescrites comme une loi inviolable de l'Etat, prouvent combien la propreté est nécessaire aux peuples de ces climats; mais il faut que les ablutions & les frictions avec le sable, dont on se fait au défaut de l'eau, ne suffisent pas pour déraciner & détruire ces sortes de vers, dont on ne peut peut-être arrêter entièrement la multiplication qu'en retranchant la partie même où ils s'attachent pour multiplier: & cela est

(*) L'on est aussi quelquefois obligé en Europe de circoncire de certains individus en qui l'organisation du prépuce est si vicieuse qu'ils ne sauroient engendrer si on ne leur faisoit une amputation, ou tout au moins une incision.

d'autant plus probable que les Chrétiens de l'Abyssinie ont combiné la Circoncision avec le Baptême : des Moines, envoyés dans ce pays par la Propagande, furent très-scandalisés de ce contraste, & vinrent, pleins de zèle & de charité, accuser à Rome les Abyssins de judaïser ; & on alloit les excommunier, lorsqu'ils présentèrent au Pontife Latin une confession de foi dans laquelle ils assurent qu'ils n'usent de la Circoncision que comme d'un remède physique, & du Baptême comme d'un remède spirituel ; & un Evêque d'Abyssinie qui se trouvoit à Lisbonne, fut fort indigné de ce qu'on ne voulut pas lui permettre de lire une messe dans la Patriarchale, parceque le Clergé Portugais lui objectoit d'être circoncis, & par conséquent hérétique : je vous déclare à mon tour, répondit-il, ennemi de Dieu, parceque vous vous coupez la barbe, & que vous brûtez des hommes qui se coupent le prépuce.

Il est facile de distinguer les pays où la Circoncision est indispensable, d'avec ceux où elle est inutile. Par-tout où cette opération a été pratiquée de temps immémorial, comme en Arabie, en Egypte, sur les côtes du Golfe Persique, sur les rivages de la mer d'Ormus, dans l'Ethiopie &c. on peut assurer qu'elle y sert à corriger les inconvénients qui résultent de l'organisation vicieuse du prépuce, qui, selon les observations du Docteur Drake, est la partie la plus sujette à s'écarter des proportions ordinaires, & à pêcher par surabondance, & par cohésion avec d'autres parties dont elle doit être naturellement dégagée dans les hommes bien constitués. Quant aux contrées où

La Circoncision peut être réputée comme superflue, ce sont toutes les provinces de l'Europe, de l'Asie, & de l'Afrique, où le Mahométisme l'a introduite, depuis le commencement du septième siècle jusqu'au milieu du dix-septième, temps auquel les Turcs ont cessé de conquérir.

Les anciens Indous adonnés au culte de Bra & de la Vache, & les anciens Persans adonnés au culte du feu & de Mithra, ne se circoncisoient point: il seroit donc absurde de supposer que le climat de la Perse & de l'Inde eût tellement changé depuis Porus & Xerxes, que cette opération, inconnue & par conséquent inutile alors, seroit devenue nécessaire maintenant. On peut faire la même observation à l'égard de la Grece, où il y a aujourd'hui tant d'hommes circoncis, tandis que les anciens Grecs avoient la circoncision en horreur: elle n'y tient donc ni à la qualité du sol, ni à la constitution des Indigenes: c'est donc le produit du fanatisme que des étrangers y ont répandu & maintenu par la force des armes. C'est à l'aveugle obstination des Orientaux, qui ne veulent rien innover, ni dans les mœurs, ni dans les coutumes, qu'on doit attribuer l'acharnement avec lequel les zélateurs Musulmans ont de tout temps, & contre leurs intérêts, exigé de leurs Profélytes le retranchement du prépuce, que leur loi & leur prophète n'ordonnent pas. Mahomet avoit été circoncis dans son enfance, avant que d'avoir conçu la moindre idée de s'ériger en réformateur ou de contrefaire l'inspiré: en adoptant un usage établi en Arabie, la pensée ne lui vint point de le prescrire par une sanction particulière de son Koran.

parcequ'il ne put prévoir alors jusqu'où sa secte, en devenant religion, s'étendrait un jour: il comptoit que le dernier effort de sa politique étoit de convertir ou d'assassiner, avant sa mort, tous les idolâtres de la Péninsule Arabique, & ces idolâtres mêmes étoient circoncis. Il ne s'agissoit donc pas d'imaginer une nouvelle loi pour ordonner un usage si universellement reçu qu'il ne souffroit pas la moindre contradiction de la part de ceux qui disputoient sur tous les autres points de leur croyance; par une malheureuse foiblesse, commune aux peuples barbares & aux nations civilisées, *magnis parvisque civitatibus commune vitium.*

Si, par la dernière des fatalités, les Juifs étoient devenus conquérants, ils auroient eu plus de raison d'insister sur la Circoncision, qu'ils regardent comme une institution divine, pendant que les Turcs ne l'envisagent que comme une tradition pieuse; mais les uns & les autres l'ont reçue d'un pays où l'on se circoncisoit pour des causes naturelles, les Juifs de l'Égypte où la propreté l'exigeoit, & les Mahométans de l'Arabie où la longueur du prépuce la rendoit nécessaire. L'excréscence de cette membrane dans des climats chauds ne doit pas plus surprendre que le goître des Tyrolois dans des climats tempérés, & en général tous les Orientaux ont le tissu des paupières plus mince & plus étendu que les Septentrionaux. C'est sans raison que quelques auteurs rejettent ce que les relations disent de l'excès du prépuce parmi plusieurs nations de l'Asie & de l'Afrique; puisque ces auteurs sont contraints d'avouer que cette excrécence y a lieu

dans les femmes, qu'on n'y circonciroit point sans cela. Il me paroît contradictoire de prétendre que le climat ne sauroit produire dans un sexe ce qu'il produit dans l'autre, de l'aveu de tous les voyageurs; aussi l'Histoire ne fournit-elle aucune raison de croire que la circoncision des mâles soit un usage plus récent, plus moderne que l'*Excision* des femmes (*), qui se fait par le retranchement des nymphes, plus tard dans quelques pays que dans d'autres: Chardin par exemple dit qu'en Asie on attend jusqu'à la trentième année; parcequ'avant cet âge, les ailes ne débordent point assez pour qu'on puisse en détacher les extrémités. Cependant en Egypte & dans la plus grande partie de l'Afrique, l'allongement de ces membranes est beaucoup plus rapide. Il y a des pays où on y applique un fer rouge, afin que la peau une fois crispée, ne recroisse plus; ce qui arrive, dit-on, lorsqu'on se contente de la couper. Cette opération, uniquement inventée pour faire disparaître une difformité dégoûtante, n'a rien de commun avec la Religion; & elle se pratique non par la main des Imans, des Moulahs, des Marabouts ou de leurs semblables; mais par celle des matrones. Les femmes ainsi *excisées* n'acquierent aucun privilège; quoique Belon ait pré-

(*) Nous nous sommes servis du terme d'*Excision* pour signifier l'opération qu'on fait aux femmes; nous l'avons emprunté des anciens traducteurs de Strabon, qui ont très-bien rendu le texte grec par la phrase de *mulieres judaice excisæ*, pour signifier des femmes circoncises à la façon des Juifs; quoique les Juifs modernes protestent qu'ils n'ont jamais adopté cet usage Egyptien: cependant il est très-vraisemblable qu'ils l'ont pratiqué.

tendu que cela les autorisoit à entrer dans les Mosquées: le *Sophi*, qui est, dit-il, *Mahométiste*, appelle les Turcs hérétiques; pour ce que les femmes des Turcs ne sont pas circonscises, comme sont les femmes de son pays: aussi entrent-elles ès Mosquées ce que ne font les femmes en Turquie. Mais cela n'est point généralement vrai; puisque cette espèce de Circonscision ne se pratique que dans les provinces les plus méridionales, & non dans le Nord de la Perse, que Belon nomme, suivant la manière de parler de son temps, le pays du *Sophi*.

Comme tout ceci dépend uniquement du climat, il est aisé de concevoir pourquoi les Turcs de Constantinople peuvent se passer de circonscire leurs femmes, & pourquoi les Ethiopiens & les Coptes ne peuvent s'en dispenser.

Paul Eginete, en parlant de l'*Excision*, semble faire entendre que de son temps on coupoit non seulement les nymphes; mais qu'on enlevoit encore quelquefois le prépuce & une partie du clitoris. Quoique cette partie soit spongieuse, & qu'elle ne contienne pas un grand concours de vaisseaux, il n'en est pas moins vrai que l'amputation en est périlleuse, lorsqu'on n'y employe pas des personnes versées dans la Chirurgie, que les Orientaux n'ont jamais cultivée: & ce n'est qu'en égorgeant une infinité d'enfants qu'ils parviennent à faire quelques eunuques coupés à ras: d'ailleurs le retranchement de la partie supérieure de l'*æstrum Veneris* seroit plutôt une véritable castration qu'une simple *excision*; puisqu'elle détruiroit la sensibilité dans l'endroit où elle est la plus vive.

ve; ce qui me porte à penser que Paul d'Egine a été mal instruit, ou qu'il ne s'est point bien exprimé: aussi tout cela n'est-il pas si obscur dans *Ætius*. Quoiqu'il en soit, on ne circonçoit point autrement aujourd'hui les femmes dans l'Abyssinie, qu'en leur raccourcissant les nymphes avec une espece de ciseaux bien aiguës: on ne touche pas à d'autres parties, & la playe se guérit ordinairement par le moyen des poudres astringentes & des gommés qu'on y répand pour étancher le sang: cependant tout comme une Circoncision mal faite ou mal soignée peut entraîner des accidents, ainsi l'*excision*, lorsqu'elle n'est point bien exécutée ou trop profondément engendre une maladie particulière, que les Grecs ont appelée *Rhyada*, & qui ne laisse point d'être fort dangereuse. Mais cela n'empêche pas que les Abyssins ne nomment cette cérémonie *la régénération de la Virginie*; parceque les femmes, qui l'ont essuyée, leur paroissent avoir quelque foible ressemblance avec les vierges, ou plutôt avec les petites filles de sept ou huit ans.

Quant à cette opération dont parle Mr. Thévenot, qui prétend que les Egyptiennes sont sujettes à une callosité qui se manifeste au-dessus de l'*Os pubis*, & qu'on enlève avec des cauterés, il n'y a aucun auteur qui en fasse mention: (*) si non-obstant ce silence universel, les femmes d'Egypte ont ce caractère singulier, ce doit être le même que celui qu'on re-

(*) Hormis que ce ne soit cette excrescence dont parle *Ætius* Lib. IV. Cap. 103 & 104, & Paul Eginete Lib. VI. Cap. 70; mais ils ne disent pas qu'il faille dans de tels cas employer les cauterés.

marque dans les Hottentotes, auxquelles le Jésuite Tachard donne un tablier naturel; & ce tablier, dont on a ensuite exagéré la longueur & la forme, est, dit-on, une membrane flottante qui pend depuis le bas de l'abdomen, & selon d'autres, depuis le nombril jusqu'à la moitié des cuisses; & l'on ajoute que les Hottentots sont, à cause de cette déféctuosité, contraints de procéder à la copulation comme les crapauds; mais il y a trop de voyageurs qui en passant au Cap de bonne Espérance, y ont vu, dans la maison de correction, des Hottentotes faire ostentation de leurs appas, dans la vue de gagner deux à trois piastres, pour qu'on ne soit pas mieux instruit là-dessus de nos jours. Cet appendice n'est ni détaché, ni membraneux, ni aussi étendu qu'on l'a cru; c'est une excrescence calleuse, dure, & qui, loin de descendre sur les cuisses, ne recouvre que la moindre partie des organes de la génération, & ne gêne en rien les maris Caffres dans leurs fonctions. Nous savons d'une personne qui a vécu cinquante-trois ans à la pointe de l'Afrique, que les femmes, en s'y servant de bandages dans leur jeunesse, pourroient prévenir cette difformité, si elles en avoient la moindre envie; elles ont aussi les nymphes fort épanchées, & ignorent la méthode de l'*Excision*, dont elles auroient bien plus besoin que n'avoient les anciens Hottentots de l'amputation d'un testicule, qu'ils ne se sont jamais retranché, comme le dit l'exagérateur Kolbe, afin de se faire initiateur dans une confrérie, mais dans l'idée de se rendre plus légers à la course; & il n'étoit pas rare alors d'y voir des hommes qui s'étant fait ôter un testicule à dix

ans se privoient du reste de leur virilité à quarante. Aujourd'hui cette bizarrerie a absolument fini, & de tous les Hottentots qui habitent autour du Cap, il n'y en a plus qui soient *Monorchis* (*), & ils n'en courent pas moins bien; chez eux la raison a prévalu, & on peut dire même dans un sens physique, qu'ils ont commencé à devenir des hommes.

Après avoir donné une légère idée de l'*Excision*, il reste à parler de la manière de circoncire les garçons,

(*) On nomme *Monorchis* les hommes qui n'ont qu'un testicule, & *Triorchis* ceux qui en ont trois, ce qui arrive fort rarement; & les sujets en qui cette surabondance se rencontre, ne sont pas plus puissants que les *Monorchis*, & ceux-ci ne sont pas plus foibles que les hommes ordinaires. L'Histoire nous apprend que Sylla & Tamerlan étoient nés *Monorchis*.

Quant aux anciens Hottentots, ils s'ôtoient un testicule dans l'idée que cette espèce de castration les rendoit plus habiles à la course & à la chasse; car les autres motifs que différens Voyageurs ont allégués pour expliquer cet usage, sont faux & ridicules. On a dit, par exemple, que ces Sauvages se mutiloient de la sorte, parcequ'ils craignoient de faire des enfans gêmeaux; ce qui n'est pas, puisque l'expérience leur a continuellement démontré que leurs épouses accouchoient très-souvent de deux enfans malgré l'amputation d'un testicule du pere, ainsi que les Hollandois, établis depuis si longtems à la pointe de l'Afrique, l'ont observé plusieurs fois. Pourquoi se seroient-ils donc opiniâtrés à se servir d'un remède dont ils connoissoient l'inutilité?

Il est vrai que, parmi les Sauvages, la mere ne pouvant allaiter deux enfans à la fois, se défait quelquefois de celui qui paroît être le plus infirme. & cette coutume barbare avoit été adoptée par les Hottentots, comme par la plupart des peuples errans. En Amérique la mere étouffoit la fille gémelle; & quand les gêmeaux étoient mâles, on étouffoit celui qui paroïssoit le moins bien portant. La mere disoit qu'il lui étoit impossible de porter sur son dos deux enfans à la fois, lorsque la horde alloit en course, ou qu'elle changeoit simplement de demeure; & le mari, occupé à la chasse ou à la pêche, ne

qui varie en plusieurs points, tant par rapport à l'âge que par rapport aux médicaments dont on use pour arrêter le sang & consolider la playe: les Musulmans n'y employent que des cendres de papier, de l'eau salée, & ne fixent pas cette exécution à un an ou à un jour; mais leur rituel exige que l'enfant qu'on coupe, ait un parrain qui réponde que cet enfant sera fidèle à l'Alcoran; & ce qu'il y a de bien étonnant, ce répondant peut être choisi dans une autre religion: il peut être Chrétien, ce qu'on ne croiroit pas si Henri III n'eût été solennellement requis d'être par un d'un fils du Grand-Seigneur, par une lettre d'invitation qu'on conserve encore dans les archives de France, & qui peut aller de pair avec la lettre écrite par l'Empereur Turc Bajazet II au Pape Alexandre VI, dans laquelle il supplie Sa Sainteté de donner un chapeau de Cardinal à l'Archévêque d'Arles, dont il connoissoit, disoit-il, le penchant secret à se faire Musulman. Ce qui fait, au reste, que les Turcs ne s'informent point de la croyance de ceux qu'ils choisissent pour parrains, c'est qu'ils circonciſent ordinairement les enfans dans un âge si avancé, qu'ils sont en état de répondre par eux-mêmes, & de connoître les principaux articles de leur Religion, tels qu'on les expose dans le catéchisme Mahométan, & qu'on les développe dans le *Fikils*.

pouvoit pas non plus se charger de porter un enfant, de sorte que cette barbarie d'égorger un d'entre les géméaux résulte moins du caractère impitoyable des Sauvages que de leur façon de vivre ambulants & dispersés.

S'il eût été possible aux Juifs, toujours dispersés & toujours fanatiques, de conserver leurs rits primitifs, sans y faire des innovations essentielles, on pourroit encore savoir, par leur moyen, de quelle façon on circoncisoit en Egypte dans la plus haute antiquité: on sait seulement qu'on s'y servoit, ainsi que dans le procédé des embaumements, d'un couteau de pierre que les Lithologistes modernes nomment *Pierre de la Circoncision*, & qui est quelquefois d'une substance argileuse, & quelquefois de la nature des Pyrites, comme les haches des Sauvages. Cette coutume d'employer la pierre feroit presque soupçonner que la Circoncision a précédé de longtemps la naissance des sociétés politiques, tant dans les pays chauds de notre Continent que dans ceux du nouveau Monde.

Les Juifs modernes circoncisent d'une façon très-dégoûtante, & qui seroit seule en état d'inspirer de l'horreur pour leurs absurdités religieuses: un Mohel, qui jouit de la prérogative de ne jamais couper ses ongles, & qu'on respecte infiniment à cause de cette sainte difformité, commence d'abord par examiner si les testicules sont réellement présents dans le Scrotum: ensuite, il arrache & découpe le prépuce à l'enfant qui ne doit être âgé que de huit jours, & qui crie comme si on l'égorgeoit (*). Quand la membrane est emportée, le Circonciseur fait quelques grimaces,

(*) Comme il arrive quelquefois qu'il naît des enfans qui n'ont point de prépuce, le Mohel ne renonce pas pour cela à son opération, & fait où il peut une petite incision d'où doivent découler quelques gouttes de sang: cela suffit pour satisfaire à l'loi.

applique sa langue sur les parties génitales du Néophyte, fait entrer ces parties dans sa bouche, & se met à les sucir de toutes ses forces & avec beaucoup d'onction, de sorte qu'il tire de la plaie tout le sang qui en découle; & il crache ce sang dans une écuelle: ayant une seconde fois déchiré, avec le tranchant de ses ongles, la peau fine qui reste autour du gland, il y verse de la poudre de corail, du sang de dragon broyé, y applique une compresse d'huile rosat, & jette le prépuce dans un baquet plein de sable, pendant qu'il ne tiendroit qu'à lui de l'avaler, comme font les circonciseurs de l'isle de Madagascar,

On s'attendroit naturellement à voir cette exécution finir par l'appareil mis sur la blessure; mais la Superstition a encore suggéré une clause que les pieux regardent comme indispensable: le Mohel prend ce sang qu'il a sucé & rejeté dans un vase, & il en oint les levres de l'enfant, qui ainsi ensanglanté & mutilé, croît en vertu & en sagesse comme un allié du Seigneur. Les Turcs circoncisent plus proprement, & quoiqu'ils fassent l'incision un peu plus haut, leurs Imans n'ont pas l'indécente coutume de sucir les initiés, ni de leur déchirer la pellicule fine avec les ongles.

Pison dit que les poudres astringentes, composées de corail moulu, & les liniments d'huile ont été trouvés insuffisants pour étancher le sang des enfants qu'on circoncit en Hollande, & que les Juifs s'y servent de la résine Copale, dont ils ont appris l'usage en Amérique, où plusieurs de leurs familles passèrent au commencement du dix-septième siècle pour y

jouir de la tolérance que les Hollandois leur accordent dans le Bresil, conquis par une Compagnie de marchands sur la plus puissante Monarchie de l'Europe. Si ces Hébreux transplantés avoient eu quelque ombre de courage & la moindre élévation dans l'esprit, ils auroient pu, dans les immenses solitudes des Indes Occidentales, former un petit Etat indépendant comme celui des Jésuites & des Pensilvaniens, & adorer, dans un autre Hémisphere, le Dieu d'Israel sans ramper dans l'humiliation & la servitude. Ce projet étoit plus praticable sans doute que celui de Langallerie, qui vouloit réunir toute la nation Juive dans l'isle de Chypre, après avoir volé, pour faire les frais de cette Théocratie, les trésors de la Chapelle de Lorette (*), dont le pillage étoit assez du goût du Sanhédrin des Juifs d'Allemagne, qui croyoit retrouver dans cette piraterie l'ordre que donna Moÿse d'emporter la vaisselle des Egyptiens avant que de sortir de l'Egypte.

La plus singulière observation qu'un Physicien puisse faire sur la Ciréoncision, c'est que pendant tant

(*) Il étoit fait mention de ce pillage de la Chapelle de Lorette dans le traité que Langallerie conclut à la Haye avec l'Envoyé de Turquie; ce qui alarma tellement la Cour de Vienne qu'elle le fit enlever. Cet aventurier, qui n'eut jamais de la conduite, mourut dans la prison de St. Paul à Vienne, où il se laissa mourir de faim, lorsqu'il vit que les Juifs ne s'armoient pas pour le délivrer; comme il s'y étoit attendu dans l'espérance que les Juifs d'Allemagne seroient plus braves que les Juifs de l'Irécanie, qui s'étant révoltés avec beaucoup d'éclat pour délivrer leur Messie Sabatai-Zevi qu'on avoit mis aux petites-maisons à Constantinople, se laisserent calmer par une trentaine de dragons que le Gouverneur de cette province envoya pour punir ces fanatiques, qui payerent sept-mille Tomans d'amende.

de races suivies & circoncises sans interruption, la membrane du prépuce n'a point décréu; ce qui prouve que la Nature, malgré les entraves qu'on veut lui donner, ne se laisse pas subjuguier, & que ni la diete, ni les mutilations réitérées à l'infini ne sauroient, comme quelques Naturalistes l'ont cru, produire, dans les hommes & les animaux, le caractère forcé qu'on souhaiteroit de leur imprimer (*). Les Chinois sont aujourd'hui obligés, comme ils l'ont été de tout temps, d'écraser les pieds à leurs filles; sans quoi les femmes Chinoises seroient capables de marcher, & ne se ressentiroient pas de la violence qu'une triste politique a exercée sur leurs meres & leurs ayeules.

Les Juifs de l'Asie mineure, qui ne se sont jamais méalliés, & qui n'ont jamais omis la Circoncision, comme ceux d'Espagne & de Portugal l'omettent de nos jours, assurent qu'ils ont fourni, depuis leur expulsion d'Egypte, cent & vingt-deux générations, sans que les enfants de la dernière race ayent le prépuce diminuë. Ainsi le fanatisme qui depuis plus de trois-mille ans s'opiniâtre à faire disparaître cet appendice du corps humain, n'a pu y réussir, & la Nature a maintenu son ouvrage contre les attentats des hommes.

J'ai dit que les Juifs d'Espagne & de Portugal ont cessé de se circonciire, & on conçoit aisément que

(*) On pourroit faire la même observation, dira-t-on, sur les ongles des pieds & des mains; mais il faut remarquer que les ongles & les cheveux repoussent toujours après avoir été coupés; & que le prépuce au contraire ne recroît pas après la Circoncision; il n'est pas même constaté que les nymphes des femmes s'allongent une seconde fois, après l'Excision.

la crainte de l'Inquisition les y a engagés. Cependant comme un tel relâchement dans leurs pratiques, pourroit faire croire qu'ils ne sont plus attachés ni à la religion de Moïse, ni à aucune autre religion; ils ont imaginé un expédient qui paroît très-remarquable: ils enlèvent parmi eux le prépuce aux morts, quelques instants avant que de les enterrer. Si cette Circoncision purement illusoire, puisqu'elle est faite trop tard, n'accomplit en aucune manière le précepte de la loi, elle est néanmoins très-bonne pour mettre ces malheureux à l'abri des Inquisiteurs, qui ne cherchant qu'à brûler des hommes vifs, n'inquiètent pas ceux qui ne sont véritablement Juifs qu'après leur mort.

C'est une autre question de savoir si l'on peut parvenir à oblitérer, par artifice, les traces de cette amputation, ou si la cicatrice en est indélébile. Sous les premiers Empereurs Romains, les Juifs établis en Italie devoient payer une capitation arbitraire, qui haussait suivant que l'avidité du Fisc & l'avarice des Princes croissoit: enfin, on poussa la rigueur jusqu'au point de déshabiller publiquement dans les rues ceux qu'on soupçonnoit, à leur physionomie Asiatique, d'être adonnés aux superstitions de la Palestine, pour les convaincre par le sceau de la Circoncision (*).

(*) Cette façon de déshabiller ceux qu'on soupçonnoit d'être Juifs ou de judaïser, ce qui étoit fort commun, entraïna enfin tant d'inconvénients, & excita tant de plaintes qu'on fut contraint d'y renoncer, & c'est à cette occasion qu'a été frappé la Médaille dont la légende du revers porte EISCI. IVDAICI. CALVMNIA. SVBLATA. Vespasien avoit fait

Les Juifs, pour opposer la fraude à la force, & combiner leur religion avec leur intérêt, ce qui étoit très-difficile, parce qu'ils n'avoient pas autant d'esprit alors qu'ils en ont aujourd'hui en Espagne, tâchèrent de se faire recroître le prépuce avec un instrument inventé exprès pour forcer la peau à recouvrir le gland; & cet instrument ne paroît pas avoir été différent de cet énorme étui de cuivre dans lequel tous les Juifs de Rome portoient alors leur membre génital, & que Martial nomme *Judeum pondus*: le poids de cette museliere, en étendant continuellement l'épiderme, l'allongeoit considérablement. Il est vrai que cette méthode d'effacer la Circoncision avoit déjà été employée longtemps avant le premier siècle, par quelques Asiatiques qui ayant embrassé la loi de Moïse par enthousiasme, l'avoient abjurée par légèreté, & c'est à cette vile espece de Renégats que les Ecritures Hébraïques reprochent de s'être fait de nouveaux prépuces. On cite aussi une Lettre de Paul aux Corinthiens, pour prouver que les Apostats Hébreux faisoient rétablir la partie emportée par le Mohel: & quoique l'Apôtre des Gentils eût lui-même circoncis un garçon de vingt-quatre ans, il ne peut se dispenser de réprouver hautement cette fraude de déserteurs d'une loi qui n'étoit plus la sienne. Il faut convenir néanmoins que malgré l'artifice que des hommes une fois circoncis pourroient employer pour cacher l'am-

cesser les plaintes en exilant les Juifs en Espagne & en Portugal. Mais combien de fois n'ont-ils pas été exilés de Rome, pour toujours y rentrer, & pour y être encore?

putation, d'habiles Anatomistes s'apercevraient bientôt de la supercherie, s'il étoit question de la constater juridiquement. Comme les Turcs & les Arabes circoncissent plus tard que les Juifs, il leur seroit aussi plus difficile d'effacer l'empreinte de leur initiation.

L'origine de la Circoncision en Amérique a excité des disputes très-vives & très-peu intéressantes entre Laër, Grotius & Arias Montan, qui vouloit démontrer que les Américains sont issus de quelques matelots, qui, ayant refusé de servir plus longtemps sur les flottes de Salomon, aimèrent mieux s'établir à Ophir, & y fonder la ville de Cusco, que de retourner dans les stériles rochers de la Palestine: & cet Ophir est, selon ce savant Critique, le Pérou; puisqu'il n'y a rien de plus aisé que de déduire *Pérou* de *Piru*, & *Piru* d'*Opir*: il auroit dû ajouter que la bourgade de *Cusco* ne pouvoit avoir été bâtie que par des gens venus du Pays de *Cus*; & cette assertion n'auroit pas été plus ridicule que la recherche d'une étymologie imaginaire; puisque ce sont les Espagnols qui ont imposé au pays des Incas le nom de Pérou, absolument ignoré avant l'arrivée des Européens. D'ailleurs on n'a pas découvert, dans tout ce pays des Incas, une seule peuplade circoncise, ni la moindre analogie avec les Rits Mosâïques. Quelques adversaires de Montan, qui ne voulurent pas lui accorder qu'un petit prince Iduméen eût pu envoyer une escadre au nouveau Monde par le détroit de Magellan, ou par la mer du Sud, avant la découverte du nouveau Monde, ne laisserent pas de s'imaginer que les Tribus Hébraïques, menées en captivité dans la Chal-

dée, & dont on n'a jamais plus entendu parler, avoient pénétré par la Chine jusqu'au Mexique: & ils citent, à certe occasion, un passage très-peu concluant d'un livre-Apocryphe, attribué à Esdras, qui dit que ces captifs allerent un jour, sans en demander la permission, vers un grand fleuve qui doit être le fleuve de St. Laurent, d'où il n'est pas difficile d'aller, par un chemin de trois à quatre-cents lieues, jusqu'à la nouvelle Espagne; & cela est d'autant plus vrai, ajoutoit-on, qu'on a remarqué que tous les circoncis de l'Amérique avoient un penchant singulier pour sacrifier les hommes, comme les Juifs ont eu un penchant singulier pour sacrifier des enfans; donc ces Juifs ont peuplé les Indes Occidentales, & ont été les ayeux des Iroquois.

Il faudroit plaindre celui qui se fatigueroit à réfuter tant de chimeres qui n'en valent pas la peine; puisqu'il suffit de dire que la Circoncision a eu en Amérique la même origine que dans notre Continent: cet usage n'y a pas été importé par un peuple étranger; il y est né d'un besoin physique.

Chez les Mexicains, les Prêtres faisoient aux parties génitales des garçons une incision d'où découloient quelques gouttes de sang; & quoique le P. Acofta ne se soit pas expliqué fort clairement là-dessus, il est croyable qu'on retranchoit le ligament qui attache le prépuce au bas du gland, à peu près comme les accoucheuses font en Italie à tous les enfans mâles; & cette opération y suffisoit peut-être, si l'on n'avoit d'autre vue que de prévenir la naissance des Infectes qui pouvoient s'engendrer dans cet endroit.

On ne sauroit se dispenser de relever ici une faute bien étrange où est tombé feu Mr. Mallet, qui a inséré une *Diatribe sur la Circoncision*, dans le Dictionnaire Encyclopédique, où nous savons très-bien que chaque auteur est responsable de ses propres articles. Mr. Mallet assure que les *Mexicains coupoient à leurs enfans le prépuce & les oreilles*; & il demande sérieusement, *s'il en échappoit beaucoup de cette terrible opération?* Il y a, dans cette assertion, une surabondance d'erreurs; puisqu'on ne coupoit ni le prépuce ni les oreilles, aussi n'a-t-on point vu de Mexicain qui ne les eût très-longues. On y faisoit seulement aux oreilles, ainsi qu'au prépuce, une legere incision d'où devoient sortir quelques gouttes de sang, comme Herrera & Acosta le disent. Si Mr. Mallet eût donc daigné consulter ces deux Historiens, il se seroit épargné une absurdité, & n'eût pas accusé, sans la moindre preuve, un peuple entier de couper les oreilles à tous les enfans: il n'eût pas recherché s'il en échappoit beaucoup de cette terrible opération, qu'on n'a jamais entrepris de leur faire. On auroit négligé cette faute grossiere si elle avoit appartenu à quelque obscur compilateur; mais comme on la rencontre dans un ouvrage aussi respectable que l'Encyclopédie, il ne convenoit pas de la mépriser.

Il est vrai qu'à la rigueur on ne peut donner le nom de Circoncision à la pratique des Mexicains Occidentaux, telle qu'on vient de la décrire: mais

Pierre d'Angleria (*), & plusieurs autres écrivains contemporains de la découverte du nouveau Monde rapportent qu'à l'isle de Cosumel, à la péninsule de Jucatan, sur les bords du Golfe de Mexique, & à la pointe de la Floride, les Sauvages s'ôtoient le prépuce tout entier avec un couteau de pierre; & cet usage ne s'étoit pas plus introduit dans le Nord de l'Amérique, que dans le Nord de notre Hémisphère; d'où il s'ensuit que la Circoncision avoit été adoptée, sous les mêmes parallèles des deux Continents, par des peuples qui ne paroissent jamais avoir eu la moindre correspondance entr'eux. Cette observation sert donc encore à démontrer que le climat occasionne l'accroissement de la membrane du prépuce, & favorise la propagation des vermineux qui s'y logent dans les pays chauds.

Les excellents Mémoires de Pison, de Margrave & de Neuhof sur les mœurs des Brésiliens, nous apprennent que les peuplades situées au midi du Parane se circoncisoient point: on fait aussi, à n'en pas douter, que cette coutume étoit inconnue au Pérou du temps des Incas: elle ne s'étoit, par conséquent, étendue depuis la Riviere d'Apure, qui coule sous l'Equateur, que jusqu'au trentième degré de latitude

(*) Voyez son Ouvrage de *insulis nuper repertis*, & ses premières Décades.

Il est surprenant que Laët, dans sa dispute contre Grotius, assure que la Circoncision étoit inconnue en Amérique: il avoit apparemment oublié ce qu'il en avoit lu dans Acofta & dans P. d'Angleria; ou la mauvaise foi, qui n'accompagne que trop souvent les querelles littéraires, lui a fait dissimuler des passages favorables à son adversaire.

Nord, le long de la côte orientale de l'Amérique, & finissoit à la Floride, où, au rapport de quelques relations particulières, on circoncisoit aussi les filles; de même que parmi les Salivas de l'Orénoque, qui non contents de déchausser entièrement le prépuce à leurs enfants, leur ciseλοient encore la peau, à peu près comme l'est celle des Nègres tailladés dont on a parlé dans le Tome précédent, à l'endroit où l'on expose les motifs de cette bizarrerie; car il est certain que Gumilla (*) a exagéré, à bien des égards, la

(*) „La Circoncision, dit-il, cette marque distinctive du „peuple que Dieu s'étoit réservé, quoique pratiquée avec la „variété qu'un long espace de temps introduit dans les usages „& les coutumes, est encore en usage parmi ces nations ido- „lâtres. Les Salivas, dans le temps qu'ils la pratiquoient, & „ceux qui vivent dans les bois, circoncisoient leurs enfants le „huitième jour, sans en excepter les filles, & cela d'une ma- „nière si cruelle qu'il en mouroit plusieurs de l'un & de l'autre „sexe. Les différentes nations de Cuiçoto, & d'Uru, & „des autres rivières qui se jettent dans l'Apure, avant d'avoir „embrassé le Christianisme, pratiquoient cet usage avec le plus „de cruauté & d'inhumanité, y joignant des blessures considé- „rables aux bras & dans toutes les parties du corps, dont on „voit encore les cicatrices sur ceux qui vivent aujourd'hui, & „qui descendent de ces Sauvages: ils n'exerçoient cette bou- „cherie sur leurs enfants que lorsqu'ils avoient atteint l'âge de „dix à doux ans, pour qu'ils eussent assez de forces pour sup- „porter la perte de sang qu'occasionnoient plus de cent blessu- „res qu'ils faisoient à ces victimes de leur ignorance.

„Je tre vai, en 1721, dans les bois, un enfant mori- „bond, dont les plaies s'étoient envenimées, & dont tout le „corps étoit couvert d'une matière dégoûtante. Pour que ces „enfants ne sentissent pas l'instrument avec lequel on leur per- „çoit les chairs, on avoit soin de les enivrer; parceque person- „ne n'étoit exempt de cette sanglante cérémonie.

„Les marques de la Circoncision ne sont pas moins cruel- „les chez les Indiens Guamos & les Othomacos.” *Traduction*
d'El Orinoco ilustrado, Tome 1. p. 183 & suivantes.

façon atroce dont les Indiens méridionaux se circoncisoient : & la peinture que ce moine Espagnol fait de cette cérémonie barbare , laisse assez entrevoir , qu'il étoit encore entêté de l'opinion de quelques rêveurs du seizième siècle , qui en voulant , comme on l'a dit , faire descendre les Américains des Juifs , voyoient la ressemblance la plus marquée entre les mœurs de ces deux nations , qui , de quelque côté qu'on les considère sans prévention , ne sauroient être plus différentes. D'ailleurs , les Juifs , ennemis de l'Agriculture & de tout travail honnête , n'ont jamais envoyé des colonies régulières à dix lieues de la Judée : & si on les a vu se répandre en Egypte , après la mort d'Alexandre , c'est que Ptolémée fils de Lagus les y attira en leur promettant beaucoup , & en leur accordant trop : ils vinrent pour prendre à ferme les douanes & les péages du Nil , & pour mettre le commerce du *Papyrus* en monopole , comme ils y avoient mis celui du baume & des dattes : ils exercèrent , dit Strabon , une industrie pernicieuse sur une matière dont les hommes ne peuvent se passer dans le commerce de la vie ; en effet , le papier mis en ferme a dû être quelque chose d'étonnant : ainsi ces Juifs vinrent uniquement en Egypte , pour s'enrichir , & non dans la vue d'y former un corps de peuple. Enfin , ils ont de tout temps préféré à leur stérile patrie le séjour des villes étrangères où le luxe & la misère encourageoient la population des usuriers ; & l'on peut leur appliquer ce que Tacite disoit des Astrologues , *on les proscriura toujours , & on les tolérera toujours.*

Comme on a trouvé en Amérique quelques Sauvages tellement équipés qu'ils sembloient réellement être infibulés, on tâchera de découvrir les causes de cet usage singulier qui est l'opposé de la Circoncision.

Les Médecins Latins ont donné le nom de *fibula* à un anneau ou à une boucle qu'on insère dans les parties génitales des garçons & des filles; & de là est dérivé le mot d'*Infibulation*, pratique si ancienne qu'on ne sauroit ni en marquer le commencement, ni en connoître l'auteur: il n'y a néanmoins aucun doute sur la situation du pays d'où elle est originaire: puisque l'Histoire nous apprend que cette coutume est venue de l'Orient dans la Grèce, & de la Grèce en Italie, vers la fin de la République Romaine: c'est à dire dans un temps où les mœurs Asiaticques commençoient à sévir parmi un peuple d'Europe qui avoit conquis l'Asie pour son malheur.

L'Infibulation des femmes est due uniquement à la jalousie des hommes, qui, dans des climats brûlants, où toutes les passions sont extrêmes, & la raison impuissante, ont été assez insensés, assez impiroyables pour faire à la Nature humaine le dernier des outrages, en exerçant sur leurs semblables une violence injurieuse, qu'on pardonneroit à peine si on ne l'exerçoit qu' sur les animaux (*). Ces Barbares

(*) Parmi les animaux, il n'y a que les Juments de bonne race qu'on infibule, quand on ne veut point qu'elles couvrent; & c'est ce qu'on nomme en termes propres *boucler les Cavaliers*. On se sert ordinairement, pour cette opération, d'un instrument de cuivre blanc qui a plusieurs pincés & plusieurs crochets, qu'on insère dans le vagin afin d'en boucher l'ap-proche.

ont cru qu'en donnant des entraves au corps, ils subjugueroient aussi les volontés, les idées, & l'ame même: ou s'ils ont ignoré que la pudeur ne consiste que dans la pureté de l'imagination & l'intégrité des sentimens, leur absurdité a été encore plus impardonna- ble, puisqu'ils ont employé tant d'inutiles moyens pour s'assurer la possession d'un bien qu'ils ne connoissoient point. La maniere d'infibuler le sexe est encore en vogue de nos jours; & on se sert de trois méthodes différentes quant à la forme, mais dont le but est à peu près le même. En Ethiopie, dès qu'une fille est née, on réunit les bords de ses parties sexuelles, on les coud ensemble, non avec un fil de lin incombustible comme quelques voyageurs le disent, mais avec un simple cordon de soye, & on n'y laisse d'ouverture qu'autant qu'il en faut pour les écoulemens naturels. On peut s'imaginer combien une couture, faite dans un endroit si sensible, doit occasionner de douleurs aux victimes d'une si monstrueuse opération, dans laquelle on déteste à la fois le despotisme & la jalousie de ceux qui l'ordonnent, & de ceux pour qui on la fait. Cependant les chairs, rejointes par art, finissent par adhérer naturellement; & vers la seconde année, il ne reste plus qu'une cicatrice difforme. Le pere d'un tel enfant possède, à ce qu'il croit, une vierge. & la vend pour vierge au plus offrant, comme on en agit dans tout l'Orient. Quelque temps avant les nocés, on rouvre les parties fermées par une incision assez profonde pour qu'elle puisse détruire la réunion faite par la couture.

Cette façon d'infibuler, la plus affreuse & la plus cruelle, est aussi la moins pratiquée, & il semble qu'on l'ait inventée plutôt pour s'assurer de la virginité des filles que pour s'assurer de la fidélité des femmes. Parmi d'autres nations de l'Asie & de l'Afrique, on fait passer par les extrémités des nymphes opposées un anneau, qui dans les filles est tellement enchassé qu'on ne peut le déplacer qu'en le limant, ou en le coupant de force avec des ciseaux: on conçoit qu'on ne sauroit ajuster ces entraves qu'en y faisant une soudure, afin d'unir les deux branches de la bouche après qu'elle a été enfoncée dans les chairs, & cette soudure n'est praticable que par le moyen d'un fer rouge qu'on applique sur la boucle même, pour fondre l'étain ou le plomb dont on se sert dans cette opération, dont l'appareil seul inspireroit de l'horreur, ou de la commisération, dans des âmes sensibles. Quant aux femmes, elles y portent un cercle de métal où il y a une serrure, dont la clef est entre les mains des maris, à qui cet instrument tient lieu de serail & d'Eunuques, qui exigent tant de dépenses, & qui coûtent si cher en Asie, qu'il n'y a absolument que les Seigneurs & les Princes qui aient de ces esclaves faits pour en garder d'autres: les scélérats d'entre la populace se servent de ces anneaux dont on vient de parler.

La troisième manière d'infibuler, quoique moins sanglante que les autres, est encore un horrible reste de barbarie: elle consiste à mettre aux femmes une ceinture tressée de fil d'airain, & cadencée au-

dessus des hanches, par le moyen d'une ferrure composée de cercles mobiles, où l'on a gravé un certain nombre de caractères ou de chiffres entre lesquels il n'y a qu'une seule combinaison possible pour comprimer le ressort du cademat; & cette combinaison est le secret du mari. On accuse les Italiens modernes de faire usage de ces instruments, que les anciens Romains n'ont jamais employés, pas même dans les temps de la plus grande dépravation des mœurs; chez eux on n'infibuloit ni les femmes ni les filles, mais les garçons; on respectoit le sexe le plus foible, & l'on enchaînoit le sexe le plus fort, le plus entreprenant; parcequ'on savoit que la pudeur ne sauroit être dans les femmes une suite de la contrainte, & qu'en leur étant la liberté on les dispense d'une vertu incompatible avec la servitude. Quand nos Vestales font, au pied des autels, vœu de chasteté, elles ont peut-être envie de le tenir; mais ceux qui les renferment dans des cachots dès qu'elles ont prononcé ce serment, leur ôtent le mérite de la continence: on les tient, par conséquent, incapables d'exécuter ce qu'elles ont promis solennellement: ou il ne faudroit pas les renfermer, ou il ne faudroit pas exiger d'elles un vœu qui devient inutile dans une prison parmi des esclaves. Les Vestales Romaines jouissoient de la même liberté que les autres femmes de la Capitale: si on les avoit reléguées dans un couvent, elles auroient cessé d'être vierges.

Le Médecin Celse, qui a décrit en fort beau Latin la façon dont on infibuloit les garçons chez

les Romains (*), dit qu'on leur faisoit cette opération pour des raisons de santé, & il y ajoute qu'on n'en obtenoit pas toujours l'avantage qu'on s'en étoit promis. Si cette précaution n'a pû prévenir tous les inconvénients, il faut avouer néanmoins qu'elle a dû, dans bien de cas, garantir la jeunesse, & l'empêcher de s'énerver dans l'âge des desirs, qui ne précède que trop souvent l'âge des forces, & surtout dans les grandes villes, où les débauches prématurées font dégénérer l'espece humaine. Quoi qu'en dise Celse, l'insibulation avoit été généralement adoptée à Rome, tant pour les jeunes gens qu'on envoyoit aux écoles publiques, que pour les comédiens & les chanteurs, qui s'étant vendus aux Directeurs des spectacles, devoient se soumettre à la loi qu'on leur imposoit pour conserver leur voix, qui se perd d'autant plutôt que les mœurs du musicien sont plus dé-

(*) *Insibulare quoque adolescentulos interdum valetudinis causa quidam consueverunt: ejusque hæc ratio est. Cutis, quæ super glandem est, extenditur, notaturque utrinque à lateribus atramento, quâ perforatur, deinde remittitur. Si super glandem notæ revertuntur, nimis apprehensum est, & ultra notari debet: si glans ab his libera est, is locus idoneus sibilæ est. Tum, quâ notæ sunt, cutis acui filum ducente transuitur, ejusque filii capita inter se delignantur, quotidieque id movetur, donec circa foramina cicatriculæ fiant: ubi hæc confirmatae sunt, excepto filo sibilæ inditur, quæ quod levior, eò melior est; sed hoc quidem sæpius inter supervacua quam inter necessaria est. Corn. Celsi, Lib. 7. cap. 25. De insibulanda ratione.*

Il est surprenant que, dans cette description si détaillée, Celse ne dise pas un mot de la façon dont on soudoit l'anneau après l'avoir mis dans sa place, ce qui étoit sans doute le plus difficile dans toute cette opération.

bordées (*). Pour brider les garçons, on leur mettoit dans le prépuce un anneau d'or ou d'argent, tellement rejoint par les extrémités qu'on ne pouvoit plus l'ouvrir qu'avec une lime; & c'est ce que les Romains nommoient *resfibulare* (**), mot qu'on ne peut rendre en François que par le terme de *désfibuler* ou déboucler. Avant que d'adapter cette boucle, on perceoit les bords du prépuce avec une aiguille, & on y passoit un fil qu'on y laissoit pendant quelques jours, afin qu'il s'y formât une cicatrice, & que la peau ne fût pas, dans la suite, déchirée par l'anneau, qui gênoit d'autant

(*) Juvenal dit dans sa Satire contre les femmes,

Si gaudet cantu, nullius fibula dicitur

Vocem vendentis prætoribus — — —

Voyez la même Satire, v. 74. & Martial, Lib. XIV. Epig. 215.

Parmi les différens antiques qu'on conserve dans le cabinet du College Romain, il y a deux petites statues de bronze qui représentent des musiciens Romains infibulés. ils sont remarquables par la grandeur de l'anneau inséré dans leur prépuce, & par la maigreur excessive de leurs corps. Ces deux morceaux très-curieux passent pour être uniques, & l'on en a donné les figures pour la première fois dans les *Monumenti antichè, inediti*. Tab. 188. de Mr. l'Abbé *Winkelmann*, qui viennent de paroître. On peut consulter ces figures pour se former une idée plus nette de la façon dont on infibuloit les garçons chez les anciens Romains. Au reste il est difficile de savoir pourquoi les corps de ces musiciens bouclés est si déchainé: Mr. *Winkelmann* soupçonne qu'ils ont pû servir de mannequins; ce qui n'est pas vrai-semblable.

(**) *Occurrit aliquis inter ista si Francus,*

jam pædagogus liberatus, & cujus

Resfibulavit turgidum faber penem.

- Martial. Lib. IX. Epig. 28.

moins qu'il étoit plus léger. Aussi les Caloyers; ou les Moines Grecs, qui font des pénitences presque aussi outrées que les Faquirs & les Bonzes, se piquent-ils d'être infibulés avec la plus grosse boucle qu'un homme puisse endurer: on rencontre de ces frénétiques qui ont dans le prépuce un cercle de fer de six pouces de circonférence, & qui pèse au-delà d'un quart de livre: ils conviennent que le fanatisme n'a pû rien imaginer de plus cruel, & qu'il faut une résignation parfaite, & une patience plus qu'humaine pour supporter ces entraves, qui prouvent combien il seroit difficile à ces célibataires Asiatiques de garder leur vœu de chasteté, s'ils n'avoient soin de se garotter eux-mêmes. On lit dans quelques relations, qu'entre les Moines Turcs, il y a des Kalenders, des Derviches, & des Santons qui portent aussi de ces muselières, & que le peuple juge du degré de leur sainteté par la grandeur de leur chapelet & de leur anneau, ce qui est d'autant plus surprenant que ces misérables sont circoncis: ils défont apparemment ces anneaux lorsqu'ils commettent ce péché énorme dont on les accuse (*): pour mortifier leur chair &

(*) Nous ne ferions point cette horrible imputation au Clergé Turc, si Mr. Locke, dans son *Essai philosophique sur l'Entendement humain* (Liv. I. p. 28. in 4to. Amsterdam 1755.) ne l'avoit fait avant nous: il cite un passage du voyage de Baumgarten, qu'il n'a pas jugé à propos de traduire pour des raisons que nous ignorons. Il est dit dans cet extrait que Baumgarten vit, auprès de Belbes en Egypte, un dévot Sarrasin, assis entre des monceaux de sable; il étoit nu comme au sortir du sein de sa

leurs sens, ils se mêlent quelquefois avec des mules & des ânesses, pendant que le muletier, dévotement à genoux, remercie ces Saints de l'honneur qu'il font à ses bêtes. C'est apparemment pour éviter jusqu'à la tentation de tomber dans de si épouvantables excès, que les Moines Grecs, quoiqu'ils soient d'ailleurs pour la plupart bouclés, ne permettent pas qu'il entre dans leurs couvents, non seulement des femmes; mais pas même des animaux femelles. Et on regarde les Caloyers de

mere, & jouissoit dans tout le pays de la plus grande réputation: on le regardoit comme un homme *integre*, *saint* & *divin*; parcequ'il n'avoit jamais eu à faire avec des filles ou des garçons, mais simplement avec des ânesses & des mules.

Ibi (scilicet propè Belbes in Ægypt) vidimus sanctum num Saracenicum inter arenarum cumulos, ita ut ex matris utero produit, nudum sedentem. Mos est Mahometistis, ut eos qui amentes & sine ratione sunt, pro sanctis colant & venerentur: insuper & eos, qui, cum diu vitam egerint inquinatissimam, voluntariam demum penitentiam & paupertatem, sanctitate venerandos deputant. Ejusmodi verò genus hominum libertatem quandam effrenam habent, domos quas volunt intrandi, edendi, bibendi, & quod majus est, concubendi; ex eo concubitu, si proles secuta fuerit, sancta similiter habetur. His ergo hominibus, dum vivunt, magnos exhibent honores; mortuis verò vel templa, vel monumenta extruunt amplissima, eosque contingere ac sepelire maximæ fortunæ ducunt loco. Audivimus hæc dicta & dicenda per interpretem à Murelo nostro: insuper sanctum illum, quem eo loci vidimus publicitatis apprime commendari eum esse hominem sanctum, dignum, ac integritate præcipuum; eo quod, nec feminarum unquam esset, nec puerorum, sed tantummodo asellarum concubitor atque mularum. Peregr. Baumgarten. Lib. II. cap. 1, p. 73.

Mr. Locke cite ce passage pour prouver qu'il n'y a pas de Morale universelle ni d'idées innées.

l'isle de Chio comme fort relâchés dans leur Regle, dit Mr. Galland; parcequ'ils entretiennent dans leur basse-cour des poules, ce qui est défendu de la maniere la plus sévère dans les cloîtres du Mont Athos, où on ne tolère absolument aucun animal de sexe féminin, ni du genre des quadrupedes, ni du genre des volatiles.

Les Anciens parlent encore d'une autre espece d'infibulation qui se pratiquoit avec un tuyau dans lequel on faisoit entrer le membre génital, & qu'on attachoit avec un ceinturon. Quoique les Scholiastes, tels que Farnabe & Ferrarius, ne soient pas exactement d'accord en expliquant un passage de Martial où il est fait mention de cet étui (*), on ne peut nier qu'on ne s'en soit servi pour infibuler les mâles, & c'est cette opération qui a le plus de rapport avec l'usage qu'on a retrouvé chez les Sauvages du nouveau Monde, qui se tiroient, autant qu'ils pouvoient, le membre, pour lier le prépuce, & une partie du conduit, avec un ruban d'écorce nommé dans leur langue *Tacoyhua*;

(*) *Menophili penem tam grandis fibula vestit,
Ut sit Comædis omnibus una satis:
Hunc ego credideram (non saepe lavamur in unum)
Sollicitum voci parcere, Flacce, suæ:
Dum ludit mediâ, populo spectante, palæstrâ,
Delapsâ est misero fibula; verpus erat.*
Martial. Lib. 7. Epig. 82.

Ferrarius, dit que Martial s'est trompé, lorsqu'il donne le nom de *Fibula* à cet étui: il prétend, que pour être infibulé il falloit avoir nécessairement un anneau dans le prépuce. La discussion de ce sentiment nous intéresse très-peu: nous ajourerons seulement ici, que les Juifs de Rome portoient de ces étuis décrits par le Poëte Latin.

de sorte que le muscle érecteur étoit, malgré sa force, entièrement assujetti par ce bridon (*). Cabral ramena, de son premier voyage, un Brésilien ainsi infibulé à Lisbonne, où l'on ne vit qu'avec la plus grande surprise ce Barbare endurer patiemment cet étrange accoutrement: ce lien est, chez quelques peuples méridionaux, très-large, comme un bandage, qu'ils doivent se défaire lorsqu'ils quittent l'eau.

Linscot dit que les habitants du Cumana ne se servent point de cordon, mais d'un étui de jonc fort étroit: ceux de l'Isthme Darien ont, au rapport de Waffer, un petit vaisseau d'or ou d'argent, selon leurs moyens, ou un morceau de feuille de Plantin qui est de figure conique, & qui ressemble à un éteignoir: ils font entrer leur membre avec force dans son enveloppe, & ils le couvrent ensuite avec cette espece d'entonnoir qu'ils attachent ferme, par le moyen d'un cordon, autour de leurs reins: pour le scrotum, il est exposé à la vue de tout le monde.

Les premiers Espagnols qui s'aperçurent de cette coutume parmi quelques peuplades du Sud de l'Amérique, n'ayant pû en deviner la cause,

(*) *Viri membri sui fistulam in se contrahunt, & involuntæ cœniolâ quâdam; vocantque id, quo ligant membrum, Tacozuhra; veligant autem, quando opus est ut mejant.* Margrave *Hist. Nat. Brasiliae*, p. 14.

Pierre Martyr dit à peu près la même chose en ces termes. *Alibi in eodum tractu, intra vaginam mentularem nervam reducant funiculoque præputium alligant.* *Decad. Ocean.*

crurent que c'étoit une sorte de parure barbare, comme de se ficher de longues aiguilles dans la carnosité des cuisses, & de s'incruster des cailloux ou des osselets dans la peau des joues & du front: Margrave & Waffer (*) sont les seuls qui ayent soutenu que ces Indiens s'infibuloient, parcequ'ils avoient une aversion singuliere à se voir dans un certain état, mais il ne paroît pas que la pudeur eût pû soumettre les mâles, à une telle cérémonie dans un pays où les femmes n'ont point de pudeur: elles s'y couvrent d'un petit bouquet d'herbes, qu'elles perdent la plupart du temps. D'ailleurs, si les Brésiliens & les Dariens avoient simplement voulu cacher leur nudité, ils auroient pris des tabliers, comme tant d'autres Sauvages en ont, sans recourir à l'infibulation qui ne cache que le gland du membre: ils ne pourroient même la supporter, s'ils n'étoient énervés dans les parties de la génération. En Europe c'est un châtement; en Asie c'est un supplice.

Plus donc on réfléchit sur les motifs de cet usage, & plus il semble que quelques Américains avoient imaginé cet expédient pour prévenir l'épuisement total de leurs forces, & pour corriger le défaut de leur organisme, en se faisant eux-mêmes avec moins de risque ce que Vespuce dit que les femmes pratiquoient avec des insectes veni-

(*) Description de l'Isthme Darien.
Tom. II.

meux, opération si violente qu'elle entraînoit quelquefois l'impuissance & la mort: c'étoit un remède de furieux. Les Auteurs, qui ont formé le Recueil des Voyages entrepris pour l'établissement de la Compagnie Hollandoise des Indes, disent qu'on voit quelque chose d'assez semblable à Patane: ils prétendent que la lubricité des femmes y est telle, que les hommes sont obligés de se faire de certaines garnitures pour se mettre à l'abri de leurs entreprises, & c'est là, dit Mr. de Montesquieu, que la Nature a une force, & la pudeur une foiblesse qu'on ne peut comprendre: il falloit dire plutôt que là il n'y a aucune comparaison entre les deux sexes, que l'un peut trop & l'autre trop peu; car si ce fait dont on doute beaucoup, est vrai par rapport aux habitans de Patane, il faut que, par quelque cause particulière, ils soient dans le même cas que les infibulés du nouveau Monde; puisque nous savons bien qu'ils ne sont pas assez sauvages pour qu'il n'y ait parmi eux aucune ombre de police, rien de ce qu'on nomme l'ordre, ni rien de ce qu'on nomme l'autorité.

Au reste, on n'a trouvé aucune trace de cette pratique parmi les Américains du Nord, qui moins abâtardis que les Méridionaux, n'avoient apparemment pas besoin d'une si grande retenue; & ce qui est plus remarquable encore, c'est qu'on n'infibuloit les femmes chez aucun peuple de tout le nouveau Monde; la jalousie des hom-

mes, qui n'aimoient que foiblement, n'y étoit pas assez outrée pour employer ce stratagème affreux.

Quoique les Insulaires de la Mer du Sud soient une race d'hommes très-distincte de la race Américaine, nous ne pouvons nous dispenser, en terminant cet article, de décrire la manière bizarre dont s'infibalent les habitants de l'isle de Capul, qui gît entre les Ladrones & les Philippines: ils passent un clou d'étain dans la verge de chaque enfant mâle; la pointe de ce clou est fendue & rivée, & la tête en est comme une petite couronne: la blessure que cette pointe fait aux enfants se guérit avec beaucoup de peine: ils retirent ce clou lorsqu'ils ont envie de quitter l'eau. Pour mieux s'assurer de la vérité de ce fait, quelques gents de l'équipage de Thomas Candish tirent un de ces instruments du gland d'un garçon âgé de dix ans, & fils du Cacique qui étoit venu à bord pour faire les honneurs de l'isle. Le Commodor Anglois s'étant informé des motifs de cette invention, le Cacique lui dit qu'elle étoit venue des femmes, qui voyant les hommes fort adonnés à la sodomie, portèrent leurs plaintes aux Régents, & obtinrent que, pour empêcher ces abus, on s'y serviroit dans la suite de ces clous (*).

(*) *Histoire des Navigations aux Terres Australes, par Mr. le Président de Broffe. Tome I. p. 227. in 4to. Paris 1756.*

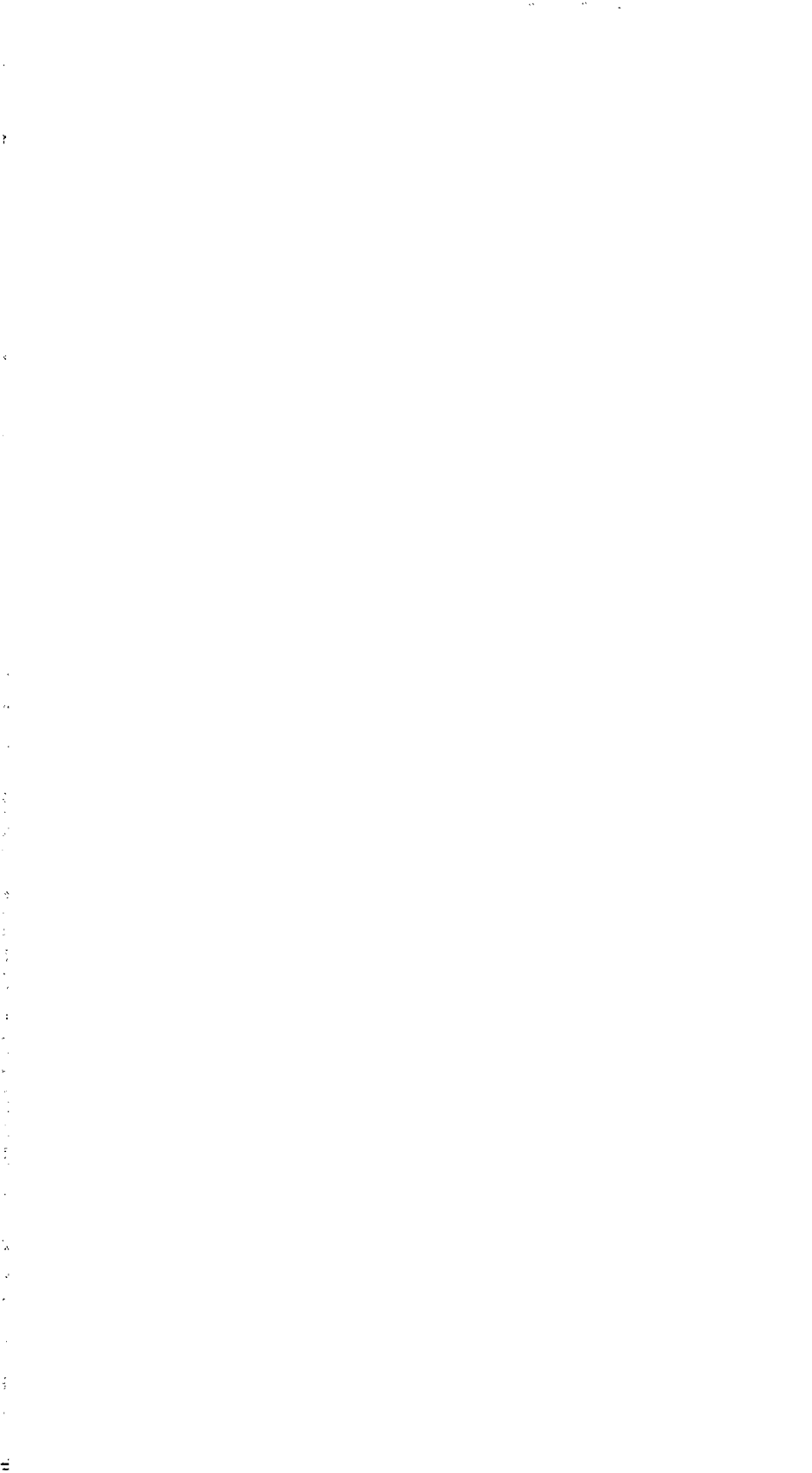
A juger de cette méthode d'après la description que le Chevalier Pretty nous en a conservée, il est impossible de concevoir qu'elle ait pu produire l'effet qu'on s'en étoit promis. Tant il est vrai que les hommes sont également en contradiction lorsqu'ils font mal, & lorsqu'ils veulent bien faire.

Fin de la quatrième Partie.



RECHERCHES
PHILOSOPHIQUES
SUR
LES AMÉRICAINS.

CINQUIÈME PARTIE.



CINQUIÈME PARTIE.

SECTION I.

Du génie abruti des Américains.

Frigidus obstitit circum præcordia sanguis.

Virg. Georg. II.

Nous n'avons considéré jusqu'à présent les peuples de l'Amérique que du côté de leurs facultés physiques, qui étant essentiellement viciées, avoient entraîné la perte des facultés morales: la dégénération avoit atteint leurs sens & leurs organes: leur ame avoit perdu à proportion de leur corps. La Nature, ayant tout ôté à un hémisphère de ce globe pour le donner à l'autre, n'avoit placé en Amérique que des enfants, dont on n'a encore pu faire des hommes. Quand les Européens arriverent aux Indes occidentales, dans le quinzième siècle, il n'y avoit pas un Américain qui sût lire ou écrire: il n'y a pas encore de nos jours un Américain qui sache penser.

Si le lecteur a jetté un regard rapide sur la multitude des faits dont on lui a rendu compte jusqu'à présent, ce Chapitre exige de sa part la plus grande attention; il s'agit ici de décider si nous avons été conséquents, & si nos observations concourent à prouver en général ce qu'elles prouvent en particulier.

L'esprit n'a point été également partagé à tous les peuples de notre Continent: les Nègres brûlés dans la Zone Torride, & les Lapons glacés sous le Cercle Polaire, n'ont jamais écrit des Traités de Philosophie, & n'en écriront jamais; mais on n'a pas trouvé dans toute l'étendue du nouveau Monde, malgré la grande diversité des climats, un homme d'une capacité supérieure à un autre.

Une insensibilité stupide fait le fond du caractère de tous les Américains: leur paresse les empêche d'être attentifs aux instructions: aucune passion n'a assez de pouvoir pour ébranler leur ame, & l'élever au-dessus d'elle-même. Supérieurs aux animaux, parcequ'ils ont l'usage des mains & de la langue, ils sont réellement inférieurs au moindre des Européens: privés à la fois d'intelligence & de perfectibilité, ils n'obéissent qu'aux impulsions de leur instinct: aucun motif de gloire ne peut pénétrer dans leur cœur: leur lâcheté impardonnable les retient dans l'esclavage où elle les a plongés, ou dans la vie sauvage dont ils n'ont pas le courage de sortir. Il y a près de trois siècles que l'Amérique est découverte; on n'a cessé depuis ce temps d'amener des Américains en Europe: on a essayé sur eux toute espèce de culture, & aucun n'a pu parvenir à se faire un nom dans les sciences, les arts, & les métiers.

Garcilasso de la Vega, qu'on prend ordinairement pour un Américain, n'étoit qu'un Métif, né à Cusco d'un pere Espagnol & d'une Péruvienne: ayant hasardé d'écrire l'histoire de son pays, il a produit un ouvrage si indigeste, si pitoyable, si foncièrement mal

raisonné, que trois Auteurs François qui ont tenté de le rédiger & de le mettre en ordre, n'ont pu y réussir (*). Dans la dernière Histoire des Incas, qui a paru à Paris, en 1744, & qu'on attribue à Garcilasso, on n'a pas conservé une phrase de l'original. Enfin, on peut juger de son peu de capacité, par là-même qu'il a été incapable de faire un mauvais livre; ce qui est si facile & si aisé, dans tous les pays, à tous ceux qui osent l'entreprendre. Quelque borné qu'ait été ce Métif, il est certain qu'un véritable Américain n'auroit jamais été en état de composer une page dans le style & dans goût de ce Garcilasso, qui n'auroit point écrit, s'il n'avoit eu un Européen pour pere. Les vrais Indiens Occidentaux n'enchaînent pas leurs idées, faute de réfléchir sur ce qu'ils ont dit, & sur ce qu'ils diront dans la suite: ils ne méditent point, & manquent de cette mémoire artificielle qu'il faut bien distinguer, comme je le dirai dans l'instant, de la reminiscence. Ce défaut leur est commun avec les Nègres, qui doivent quelquefois se tenir longtems la tête entre les mains, & s'ôter la lumière pour se rappeler des idées abstraites: ils travaillent de l'esprit pour retrouver des images mal imprimées, & presque aussitôt effacées que conçues: ce qu'on doit attribuer aux humeurs visqueuses & grossières qui circulent dans leurs cerveaux; puisqu'il est démontré que la faculté mémorative peut être restituée, ou aidée par

(*) Ces trois auteurs sont Baudouin, Ricaut, & un Anonyme.

des sternutatoires violents, tels que la Ptarmice, l'Euphorbe, la Beroine & le Tabac, qui occasionnent de considérables évacuations de flegmes: les patients tourmentés par l'oubli, auxquels on administre ces drogues, conviennent qu'elles dissipent une espèce de brouillard qui absorbe les images des choses passées dont ils tâchent de renouveler le souvenir. Les liqueurs spiritueuses ou fermentées produisent, dans de certains hommes, des effets fort analogues, & leur ramènent des idées qu'ils croyoient perdues.

Comme on s'est imaginé que le transport des Américains en Europe étoit contraire à leur tempérament, on a éprouvé d'en instruire quelques-uns chez eux: cette tentative n'a pas mieux réussi que les autres; mais le résultat des observations qu'on a faites à cette occasion, est très-singulier: on avoue que les enfants de cette nation donnent quelques lueurs d'esprit jusqu'à l'âge de seize ou de dix-sept ans: ils apprennent, dans cet intervalle, un peu à lire & à écrire, & font assez pour promettre à leurs précepteurs qu'ils ne perdront pas entièrement leurs peines, s'ils continuent à les cultiver; mais vers la vingtième année, la stupidité se développe tout d'un coup: alors le mal est fait: ils reculent au lieu d'avancer, & oublient tellement ce qu'ils avoient appris, qu'on est obligé de renoncer à leur éducation, & de les abandonner à leur fatalité (*).

(*) *Pueri illorum ingenio sunt satis docili: verum quando adolescentiam ingrediuntur, sunt hebetiores, ita ut paucos videre liceat literis instructos, aut qui artem scribendi norint, aut alias artes Europæas, à quibus quodammodo abhorrent laborum impa-*

Je ne me suis pas proposé d'éclaircir, avec toute l'exactitude possible, les causes secrètes d'un effet si étonnant : j'observerai seulement que la stupidité semble les accabler vers l'époque de la puberté : or il est certain qu'on voit, en Europe même, beaucoup de jeunes gents dont l'intelligence décline dans cet âge-là : ce période de la vie est un instant critique & terrible, qui confirme, ou qui détruit tout ce qu'on avoit espéré de la vivacité de l'enfance. Il se peut que le premier épanchement de la liqueur prolifique obstrue, dans de certains sujets, quelques conduits & épaisit leurs esprits vitaux. Aussi est-il prouvé par l'expérience que l'usage, même immodéré, des femmes n'est pas contraire au développement de l'esprit ; tandis que la castration faite dans le berceau lui est manifestement nuisible, & ne produit que des hommes pusillanimes, indolents, sans vivacité, & dont l'ame est autant dégradée que le corps, parceque la violence de cette opération repercute la matiere féminale, & fait détonner les fibres. D'un autre côté, le degré de l'intelligence dépend de la marche régulière du sang, & de la subtilité des fluides qui arrosent les parties intérieures de la tête où sont les bouts des nerfs & les commencements des idées : dans les impuberes le sang coule trop impétueusement, pour que leur esprit bril-

tiensiores. G. Marcgravii de Brasiliæ regione! & indigenis
 pag. 14.

Tous les voyageurs conviennent que cette observation de Marcgrave sur les enfants Brésiliens peut s'appliquer à tous les enfants des autres nations de l'Amérique : aussi s'en est-on apperçu à Cambridge dans la nouvelle Angleterre où les écoles sont meilleures qu'en aucun endroit des Indes Espagnoles.

lant ait de la consistance: dans les vieillards il s'affoiblit à mesure que leur sang devient froid & stagnant (*). Il y a donc un terme intermédiaire depuis la puberté jusqu'à la vieillesse, qui est le vrai temps de la vigueur & de la force de l'imagination. Si dès l'adolescence, des humeurs impures & superflues viennent se mêler aux fluides vitaux & engourdir les fibres, l'esprit se rétrécit, ou s'échappe totalement. Si le tempérament des Américains est constitué ainsi que nous l'avons décrit, s'il est corrompu par les causes que nous avons assignées, la foiblesse de l'entendement doit leur être naturelle; ils y sont condamnés. Cette clarté passagère qu'on remarque dans leurs enfants, dure autant que la circulation accélérée de leur sang, qui en se rallentissent vers l'âge de la virilité, les étourdit, & prive leur ame de cette activité qui lui avoit été communiquée par le feu de la jeunesse.

Comme l'on ne peut, par aucun moyen, les engager à être attentifs aux instructions, l'on ne sauroit leur faire retenir aucune chaîne d'idées abstraites: ils ont oublié les principes, lorsqu'on veut leur en mon-

(*) Dans les petits enfants bien portants, le pouls bat ordinairement cent & huit fois, en une minute: il ne bat que soixante & douze fois, chez les personnes en santé jusqu'à l'âge de cinquante ans. Dans les vieillards, il diminue insensiblement, & au-delà des 70 ans il ne bat communément que cinquante-cinq fois en une minute.

Ce qu'on nomme l'*Enthousiasme* n'est qu'une accélération du sang qui se porte vers la tête: les savants disent que le sang leur monte à la tête, lorsqu'ils redoublent d'application. Quelques-uns, pour calmer cet accident, se frottent le front & les temples avec un linge mouillé d'eau froide, ce que les

trer les conséquences : dans les Mécaniques, où chaque pièce & chaque instrument les appellent à leur but, ils manquent de patience pour copier un modèle; & c'est un prodige qu'un Naturel du Paraguai soit parvenu à faire un très-mauvais tableau d'après un bon original; quoiqu'il eût employé plusieurs années à le peindre.

Il faut que je fasse ici quelques observations sur le portrait des Américains du Pérou, tel que l'a donné Don George Jüan, dont voici les expressions. „Si „on les envisage, dit-il, comme des hommes, les „bornes de leur esprit semblent incompatibles avec „l'excellence de leur ame, & leur imbécillité est, en „certains cas, si visible, qu'à peine on peut se faire „d'eux une autre idée que celle qu'on a des bêtes: „encore croiroit-on qu'ils n'ont pas quelquefois la „prérogative de l'instinct animal. D'un autre côté „il n'y a pas de gents qui ayent plus de com- „préhension, [ni de malice plus réfléchie. Cette „inégalité jette dans le doute l'homme le plus „habile.”

Dans la première Edition de ces Recherches, je supprimai tout exprès ce passage; parceque les idées de l'Auteur Espagnol me paroissoient d'abord si confuses, & ensuite elles me paroissoient si obscures, que je désespérois de pouvoir les démêler & de

médecins condamnent généralement : il vaut mieux rester coi, & fermer ses livres. Les bons & les mauvais Poètes sont plus sujets à ce mal que les autres gents de lettres, qui s'en-houssent moins en composant.

les éclaircir. (*) Quand on définit mal les choses, il est aisé de jeter dans le doute l'homme le plus habile. Dire que l'instinct, qui ne manque jamais aux animaux, semble manquer quelquefois aux Américains, cela n'est pas bien intelligible : dire qu'avec une très-grande facilité pour tout comprendre, ils ne comprennent cependant rien aux choses les plus aisées, cela n'est point non plus bien intelligible. Quoiqu'ils n'aient pas cette mémoire artificielle sans laquelle on ne fait point de progrès dans les sciences & les arts, ils ont cependant la réminiscence, que la Nature n'a pu refuser à aucun être animé ; car, si on en excepte le Zoophyte, il n'y a pas d'être animé qui pourroit exister sans la réminiscence, laquelle est, comme l'on fait, très-étendue dans certaines especes d'animaux que nous avons subjugués, & encore très-étendue dans d'autres especes qui vivent en liberté. Or ce seroit tout confondre si on prenoit cette faculté qu'on nomme la mémoire, pour cette autre faculté qu'on nomme la réminiscence, par laquelle les Américains se conduisent : ils ne peuvent retenir pas cœur les lettres

(*) On prétend que la Traduction Française, que nous avons de l'ouvrage Espagnol, connu sous le titre de *Relacion historica del Viage al America Meridional, par Don Jorge Jil.les & Don Antonio Ulloa*, n'est pas bien fait : je puis assurer que cela est vrai par rapport à plusieurs passages ; mais l'endroit dont il s'agit ici, n'a pas été embrouillé par le Traducteur. D'un autre côté on reconnoît de plus en plus que Don Jün a inséré dans sa Relation d'ailleurs trop volumineuse & trop diffuse, beaucoup d'observations qui se trouvent être ou fausses ou vicieuses. Je prie le lecteur de voir sur le caractère des Américains le Chapitre 8. de la *Défense de ces Recherches*, qu'on a jointe à la fin de l'Ouvrage.

de l'Alphabet ; mais ils reconnoissent au bout de plusieurs années leurs ennemis. Ce sont apparemment les ruses qu'ils employent pour se défendre ou pour s'attaquer, que Don Jüan appelle en eux une malice réfléchie ; mais si pour suppléer à la force, ils n'employoient jamais la ruse, ils seroient infiniment au-dessous des bêtes, sur lesquelles ils ont cependant un avantage infini. Ainsi de ce qu'ils expriment le suc de certaines plantes venimeuses pour aiguiser la pointe de leurs flèches, il ne faut point conclure que leur malice soit plus réfléchie que celle des autres hommes ; puisque tous les peuples sauvages, qui ont manqué de fer, ont fait usage de poison pour les armes.

L'ignorance extrême des Américains leur inspire sans doute cette présomption que les ignorants ont toujours ; mais cela n'empêche point qu'ils ne reconnoissent la supériorité des Européens : ils craignent naturellement tout homme qui a de la barbe. Sous la minorité de Charles IX, on amena en France quelques Indigènes de la Floride, pays peu fréquenté alors par les voyageurs : ces Sauvages, comme l'on observa très-bien, ne firent aucun cas de la personne du Roi, qu'ils prirent pour un Américain, parcequ'il n'avoit pas de barbe ; pendant qu'ils tremblèrent devant des Gardes-Suisses, pourvus d'énormes moustaches ; par une méprise bien moins pardonnable que celle d'un Hollandois qui s'imaginait que la Fontaine le Fabuliste étoit le Prédicateur de Louis XIV, & Pierre Corneille son Ministre d'Etat, parcequ'il faisoit parler si noblement les Princes dans ses Tragédies.

J'ai déjà fait remarquer qu'au premier Concile de Lima on disputa, avec beaucoup de chaleur, pour savoir si l'on devoit admettre les Natturels de l'Amérique aux Sacrements de l'Eglise. à cause de leur stupidité; plusieurs prêtres s'obstinèrent à les leur refuser, & cette méthode a prévalu aujourd'hui; car le nombre des Indiens du Pérou qu'on fait comunier, est très-petit en comparaison de ceux qu'on exclu: ils ont si peu d'esprit & de mémoire qu'ils manquent d'adresse pour se confesser: le Pénitencier est obligé de leur demander s'ils n'ont pas commis telles & telles fautes, & ils répondent simplement, oui ou non: d'autres protestent qu'ils ne se souviennent de rien, & l'on doit leur prouver qu'ils sont tombés, par exemple, en adultere; sans quoi ils persistent à le nier (*).

Je suis bien éloigné de supposer que le zele des Missionnaires n'a point toujours été aussi fervent qu'ils nous le disent; mais je me flatte que la plupart d'entr'eux, s'ils veulent être de bonne foi, ne me contrediront pas, si je mets en fait qu'aucun Indigene de l'Amérique n'a jamais su comprendre un mot de la religion Chrétienne. Les femmes & les enfants se rendent régulièrement aux églises, & s'y amusent beaucoup à chanter des cantiques: quant aux hommes, ils ne prennent plaisir qu'à sonner la cloche, sans prêter la moindre attention aux paroles du Catéchiste; si on leur ôtoit les cloches, ils ne viendroient jamais à la Messe, comme Mr. du Pratz l'a remarqué dans la Louïsiane: aussi, dans les Colonies Espagnoles, l'In-

(*) *Voyage au Pérou, de Don Juan U Ulloa.*

quisition est-elle continuellement occupée à contraindre les Indiens à assister au service divin, & il faut que les piquets de la Sainte Hermandad gardent les portes des églises, aussi longtems que dure l'office ou le sermon. On pourroit réfuter, avec raison, ce que Mr. de Montesquieu rapporte de l'attachement des Sauvages de l'Amérique au Christianisme: on ne s'attache pas sincèrement à une religion dont on ignore les dogmes & les mystères: or les mystères des Chrétiens contiennent trop de Métaphysique, pour plaire à des Américains qui ne les comprennent pas, comme le dit très-bien Thomas Gage, Missionnaire de son métier.

Les Jésuites, qui s'étoient apperçus de ce dégoût, avoient pris un chemin qui les a conduits sûrement à leur but: ils avoient changé le culte extérieur en spectacles qui divertissoient les Indiens oisifs. On faisoit au Paraguai, des processions si comiques, & où il entroit une telle profusion de petites statues remuées par des cordes, & un tel nombre de gents masqués, que les Sauvages venoient de loin pour les voir: tous les actes de dévotion y étoient accompagnés d'une Tragicomédie, qu'on ne sauroit mieux comparer qu'à la représentation si scandaleuse de ces *Mystères* que des Bohémiens ont commencé à jouer en Europe, & où Dieu & les Anges se donnoient la torture pour faire rire les spectateurs.

On ne s'est jamais mieux apperçu du peu de succès qu'ont eu les missions parmi les Sauvages, que quand les Anglois se sont emparés du Canada: on en a interrogé plusieurs sur les articles de foi, qui leur

étoient absolument inconnus; quoiqu'on eût prêché ces dogmes dans leur pays, depuis deux siècles: d'autres avoient une notion très-confuse de l'histoire du Christ, & quand on leur a demandé qui étoit le Christ, ils ont répondu que c'étoit un jongleur, François de nation, que les Anglois avoient pendu à Londres, que sa mere étoit Françoisse, & que *Pontius Pilatus* avoit été Lieutenant au service de la Grande Bretagne. Mr. Douglas, qui cite ces faits, en infere que les prédicateurs Catholiques, pour inspirer de l'aversion contre les Anglois aux Iroquois, leur avoient appris ces choses de travers; mais je ne puis croire qu'on ait fait un abus si criminel de la religion, & j'aime mieux imputer ces repliques puériles au peu de conception des Américains qu'aux intrigues facielles des Missionnaires.

On a inféré dans les Mémoires du Baron de la Hontan un dialogue entre lui & un Naturel du Canada, sur les matieres de Controverse: il est superflu d'avertir que cette piece est supposée, & que jamais aucun Canadien n'a eu assez d'esprit ou de patience pour argumenter contre les Théologiens du Séminaire de Québec; mais il est surprenant qu'un auteur moderne, ayant pris ce dialogue au pied de la lettre, se soit chargé de le réfuter, & de composer un traité sur la Philosophie des Iroquois, qu'il a fait imprimer dans le Dictionnaire Encyclopédique. Il est vrai que le savant Mr. Brucker en a fait tout autant, & nous a donné une analyse admirable de la Métaphysique de ces Sauvages dans son *Histoire de la Philosophie*, en puisant toujours dans cette même source des Mémoires

de la Hontan, qui est, comme je croi, le seul Auteur que Mr. Brucker a consulté sur l'Amérique, où les langues sont extrêmement bornées, & si pauvres en mots qu'on ne sauroit par leur moyen traduire aucun livre: car ce n'est point traduire que de substituer à chaque instant des circonlocutions aux termes appellatifs, & d'inventer à chaque instant de nouveaux mots pour exprimer les choses qui n'ont pas de nom, & qu'on ne peut indiquer par des périphrases, ce qui rend ces versions presque inintelligibles: aussi assure-t-on que les véritables Indigenes de la Virginie, qui n'ont pas fréquenté les Colonies Angloises, ne comprennent rien à ce qu'on leur lit de la Bible que Jean Elliot a prétendu avoir mise en Virginien, par un travail aussi singulier qu'inutile. Depuis la premiere page de la Genese jusqu'au dernier chapitre des Actes des Apôtres il est fait mention de plus d'un million de choses, qui n'avoient point, & qui ne pouvoient avoir de nom chez les Barbares du Nord de l'Amérique: quand il a été question de décrire la construction du Temple & du Palais de Salomon, dans la langue de ceux qui n'avoient jamais vu que des huttes au fond de leurs forêts: quand il a été question de décrire un combat de chars armés & de cavalerie, dans la langue de ceux qui n'avoient jamais vu ni chevaux, ni chariots, les difficultés ont dû être insurmontables: cependant elles n'ont pas effrayé Jean Elliot dans la nouvelle Cambridge; parcequ'au défaut des périphrases dont la construction n'est pas toujours possible, il a fabriqué des termes, ou en a pris de l'Anglois pour signifier ce qui est relatif aux

sciences, aux arts, aux métiers & à tout ce que les Virginiens ignoient, & ils ignoient presque tout.

On voit bien qu'en suivant une pareille méthode, on traduiroit un Traité d'Arithmétique dans la langue des Brésiliens, ou dans celle des Yameos; quoique ni les Yameos, ni les Brésiliens n'ayent des mots pour compter au-delà de trois dans leur langue (*). Pour exprimer le nombre quatre & tous les autres nombres, on forgeroit des termes ou on en emprunteroit de quelque dictionnaire, en leur donnant une terminaison nationale; mais alors on auroit bien moins fait une traduction qu'une langue nouvelle. Voilà ce qu'il en est de quelques versions en Mexicain & en *Mixtéca*, qui est un jargon mixte où on supplée par des mots Espagnols, tous ceux qui manquent dans l'Américain; de sorte que le traducteur dit en mauvais Castillan ce qu'il ne sauroit dire en bon Indien: (**) ainsi il faut savoir jusqu'à un certain point le Castillan pour comprendre ces prétendues tra-

(*) „*Poettavaroincouroac* signifie, dans la langue de Yameos, peuple de l'Amérique méridionale, le nombre de trois: heureusement pour ceux qui ont à faire à eux, leur Arithmétique ne va pas plus loin. Quelque peu croyable que cela paroisse, ce n'est pas la seule nation Indienne qui soit dans ce cas. La langue Brasilienne parlée par des peuples moins grossiers, est dans la même disette, & passé le nombre trois, ils sont obligés, pour compter, d'emprunter le secours de la langue Portugaise.” *Voyage de Mr. de la Condamine* p. 66 & 67. Paris 1745.

(**) *Spiritualium & philosophicarum rerum, sicuti notitiâ plurimum carebant, utpote Barbari, ita verborum Indicorum penuria maxima est. At usus Hispanicæ voces, Indicas fecit. Ut enim equum, bovem, vinum, triticum, oleum, multarumque id genus quæ non noverant, ab Hispanis non solum res, sed vocabula quæque acceperunt.* De procur. Ind. Sal pag. 383.

ductions. Cette difette de mots indique la difette des idées, & prouve que les Américains ne font point fortis de l'enfance: auffi ne perfectionnent-ils rien, & perfiftent opiniâtrément à courir dans les bois, au lieu de les déraciner pour en faire des campagnes riantes & fertiles: tandis qu'ils voyent les colons Européens jouir des douceurs de la vie, & des fruits de l'induftrie, dans des logis commodes, ils fe tapiffent, au fein de la mifere, dans d'affreufes cabanes, qu'ils conftruifent auffi mal-adroitement que faifoient leurs ayeux au temps de Christophe Colomb; & leur architecture n'a point fait plus de progrès que celle des Caftors de leur pays.

S l'on avoit rencontré, au nouveau Monde des hommes remplis de fentiments généreux, capables de fentir l'aiguillon de la gloire, & avides de s'inflruire dans les fcience & dans les arts, tout l'avantage de la découverte de l'Amérique eût été de leur côté: en échangeant leur or, leurs perles, leurs émeraudes, leur cochenille, contre nos connoiffances & nos fecrets; en profitant de nos lumieres, de nos découvertes, de nos inventions, de nos inftruments, ils euffent béni le deftin de leur avoir amené des maîtres fi habiles, qu'on pouvoit payer avec des infectes, des cailloux lufants, & de la terre jaune. Plusieurs peuples de l'ancienne Europe ont reconnu qu'en tombant fous le joug de l'Empire Romain, ils avoient ceflé d'être barbares; parceque leurs vainqueurs leur avoient enfeigné les lettres & les arts qui leur manquoient, & en cela ils ne fe font pas trompés; mais la stupidité & la parette des Américains leur ont fait perdre l'uni-

qué fruit qu'ils pouvoient retirer de l'arrivée des Européens.

S'ils s'étoient tant soit peu défendus contre les premiers usurpateurs, on ne se seroit pas enhardi à les massacrer comme des animaux : s'ils avoient montré le moindre goût pour les sciences, on ne se seroit pas accoutumé à les mépriser comme le rebut de l'espece. Dire à un Espagnol, né en Amérique, qu'il est un *Américain*, c'est l'injurier si cruellement qu'on est sûr d'avance qu'il ne pardonnera jamais à celui qui ose lui faire ce reproche : les Créoles Portugais, François, & Anglois se tiennent également offensés, quand on les nomme des Américains, tant ils se croient supérieurs aux hommes de cette race ; & ils le sont en effet à bien des égards, mais pas tant qu'ils se l'imaginent.

Comme c'est principalement au climat du nouveau Monde que nous avons attribué les causes qui y ont vicié les qualités essentielles de l'homme, & fait dégénérer la nature humaine, on est, sans doute, en droit de demander, si l'on a apperçu quelque dérangement dans les facultés des Créoles, c'est à dire des Européens nés en Amérique de parents originaires de notre Continent. Cette question curieuse, & très-importante par elle-même, mérite bien qu'on s'y arrête un moment. Tous les animaux, conduits de l'ancien Monde dans le nouveau, ont essuyé, sans en excepter aucun, une altération sensible, soit dans leur forme, soit dans leur instinct ; ce qui doit d'abord nous faire présumer que les hommes ont ressenti un effet quelconque par les influences de l'air, de la terre, de l'eau & des aliments ; mais comme ils ont su,

beaucoup mieux que les animaux, se garantir contre la puissance immédiate du climat, on n'a pas si-tôt reconnu le changement de leur constitution & l'affaiblissement de leur ame: cependant, en les comparant ensuite aux Européens nouvellement débarqués, on a cru entrevoir quelque différence entre les uns & les autres; & à force de réitérer les observations à ce sujet, on s'est convaincu que la dégénération qu'on avoit cru possible, étoit réelle. Enfin, on est venu au point d'affirmer hardiment que les Créoles de la quatrième, & de la cinquième génération, ont moins de génie, moins de capacité pour les sciences que les vrais Européens; & ce sentiment étoit universellement adopté, lorsque le P. Benoît Feyjo, si connu par les monstrueux paradoxes qu'il a soutenus dans son *Theatro Critico*, s'est élevé contre cette opinion, & a tenté de faire l'apologie des Créoles Américains, accusés d'être abrutis (*).

En respectant dans le P. Feyjo un Moine supérieur aux Moines d'Espagne, l'on ne sauroit disconvenir qu'il n'ait été induit en une infinité d'erreurs grossières, tant par sa passion de se singulariser que par son penchant pour le merveilleux; il a écrit plusieurs Dissertations en forme pour prouver qu'il y a des hommes marins, doués d'une ame immortelle, ce qui suffit, à mon avis, pour faire récuser son témoignage & son autorité dans toutes les matieres qu'il a traitées; car il vaut mieux assurer qu'il s'est toujours trompé, que de dire qu'il a toujours eu raison, comme

(*) Voyez le *Disc. 6.* du *Tome IV.* du *Theatro Critico.*

a fait le P. Sarmiento, qui est venu en vain au secours de son maître (*): l'on ne peut défendre un auteur qui croit aux hommes marins.

Il résulte des expériences faites sur les Créoles, qu'ils donnent, dans leur tendre jeunesse, ainsi que les enfants Américains, quelques marques de pénétration qui s'éteint au sortir de l'adolescence: ils deviennent alors nonchalants, inappliqués, hébétés, & n'atteignent à la perfection d'aucune science ni d'aucun art: aussi dit-on, par forme de proverbe, qu'ils sont déjà aveugles, lorsque les autres hommes commencent à voir, parceque leur entendement baisse & décroît dans le temps même que celui des Européens tend à sa plus grande vigueur. Que le Pere Fayjo se fatigue à prôner l'esprit sublime des Américains, & à citer des faits qu'il croit être en sa faveur; il n'en est pas moins vrai que les Universités de l'Amérique n'ont produit aucun homme de réputation de la race des Créoles: il n'est sorti de l'Académie de St. Marc à Lima aucun sujet qui ait été capable de faire un mauvais livre: cependant cette école a joui de plus de célébrité que les autres Universités Américaines: quand Mr. Godin fut élu Professeur de Mathématiques & d'Astronomie au Pérou, il ne trouva pas un étudiant capable d'entendre ses leçons, & ses leçons n'ont jamais été comprises dans ce coin du Monde. Les Jésuites ont publié des relations imposantes de

(*) Le P. M. Sarmiento est auteur de la *Démonstration critique & apologétique du Theatre Critico du P. Feyjo* dont il avoit été le disciple, il auroit dû se ressouvenir de la maxime *nullius in verba magistri*.

leur College de Santa Fé, où ils disent qu'on a souvent compté deux-mille écoliers; ce qui est d'autant plus surprenant que de cette foule de disciples il ne s'est formé aucun grand maître, aucun Philosophe, aucun Médecin, aucun Physicien, aucun Savant dont le nom ait passé les mers & retenti en Europe. Inutilement m'objecteroit-on que c'est à l'ignorance, & à la barbarie des Professeurs, & au déplorable état où les sciences sont réduites dans les Colonies des Indes occidentales, qu'on doit attribuer cette disette absolue d'hommes célèbres: ceux qui ont reçu de la Nature l'heureux don du génie, surmontent aisément les obstacles d'une malheureuse éducation, & s'élevent par leurs propres forces, comme tous les grands hommes se font élevés, au-dessus de leur siècle, & au-dessus de leurs maîtres, auxquels ils ne doivent presque jamais la moindre partie de leurs talents & de leur renommée. C'est donc à un vice réel & à une altération physique du tempérament, sous un climat ingrat & contraire à l'espece humaine, qu'il faut rapporter le peu de succès qu'ont eu les Créoles, envoyés par leurs parents dans les différents Colleges du nouveau Monde: il en est venu quelques-uns étudier en Europe, dont les noms sont restés aussi inconnus que s'ils avoient fait leur cours de Philosophie à Mexico, ou à Lima: ils n'ont jamais donné aucun ouvrage sur les animaux, les insectes, les plantes, les minéraux, le climat, les singularités, & les phénomènes de l'Amérique. C'est aux Botanistes & aux Physiciens d'Europe qu'on est redevable de toutes les connoissances que l'Histoire Naturelle a acquises aux Indes: que sau-

riens-nous sans Oviédo, Pison, Margrave, Benzo, Clusius, Merian, Leri, Clayton, Cornut, Barrere, Catesby, Hans-Sloane, Feuillée, Plumier, la Condamine, Bouguer, Jussieu, Calm, Browne, & tant d'autres qui pour nous instruire, ont voyagé dans un pays que les Créoles auroient pu décrire sans sortir de chez eux, s'ils avoient eu la moindre capacité, le moindre goût, la moindre intelligence. On les juge, sans partialité, d'après ce qu'ils n'ont pas fait; car comme ils n'ont jamais rien écrit, l'on ne sauroit les juger d'après leurs ouvrages; & je pense que cela suffit pour détruire l'opinion embrassée par le Pere Feyjo.

Je n'ai parlé, comme l'on voit, dans cette Section, que des Créoles de la quatrième ou de la cinquième génération. Or ce seroit tout confondre, si on ne faisoit absolument aucune distinction entr'eux & les enfants des Chapetons ou les Créoles de la première génération, qui n'ont pas été soumis depuis assez longtemps aux influences du climat pour qu'on puisse s'appercevoir des effets qu'il a opérés en eux: ce sont encore des Européens, qui ne s'écartent que d'un seul degré de leur origine, & la dégénération se fait par degrez: ce n'est pas une cause violente qui frappe; mais une cause insensible qui agit; & tout ainsi qu'il faut du temps aux animaux pour se perfectionner, il leur en faut aussi pour s'abâtardir.

Au reste, quelque soit le peu de capacité qu'ont les Créoles de la quatrième & de la cinquième race, pour exceller dans les arts & les sciences, je suis néanmoins extrêmement éloigné de croire ou de sup-

poser qu'ils n'ont presque pas le sens commun, comme l'a soutenu ce Voyageur, qui, après avoir parcouru toute l'Amérique Méridionale, s'est caché sous le nom de Coréal: *ils sont, dit-il, ignorants sans honneur, & charmés de ne rien savoir: aussi les idées qu'ils ont des choses, sont extraordinairement ridicules, & si vous ajoutez à cela l'ardeur du climat qui leur brûle souvent le cerveau, on dira d'eux sans leur faire tort, qu'ils n'ont presque pas le sens commun* (*).

C'est principalement dans les possessions des Espagnols que Coréal s'est appliqué à étudier le caractère & les mœurs des Européens transplantés, & si je ne traitois pas un sujet si grave, je copierois ici la peinture qu'il nous en a laissée,

Si l'on pouvoit croire tout ce que la plupart des Historiens Castillans ont écrit de l'état politique du Pérou avant l'arrivée des Pizarres, on seroit contraint d'avouer qu'il y avoit, dans cette partie du nouveau Continent, un Empire puissant & formidable, où l'on rencontroit une infinité de villes spacieuses & ornées d'édifices superbes, où l'on voyoit des campagnes fertiles, peuplées de bestiaux & de cultivateurs plongés dans l'abondance. Les loix surtout, nous dit-on, y

(*) *Voyages aux Indes Occidentales, Tom. 1. p. 158. Amsterdam 1722.*

A Mexico les hommes & les femmes portent des calottes enduies de terre glaise pour éviter l'action de la chaleur, & se tenir la tête fraîche; car ils mouillent tous les jours cette argille. Il se peut que, si l'on examinait bien les effets qui résultent de ce prétendu préservatif, on trouveroit qu'ils sont aussi pernicious que le mal qu'on tâche de prévenir; c'est à dire cet échauffement du cerveau, dont parle Coréal dans le passage que j'ai cité.

étoient admirables, & ce qui est plus rare encore, elles y étoient respectées. Enfin, si l'on en croyoit ces écrivains, aucun peuple sur la Terre n'auroit joui d'une aussi grande félicité que les Péruviens sous le gouvernement juste & paisible de leurs Incas. Mais malheureusement tout ce tableau, lorsqu'on l'examine avec attention, n'est qu'une fiction, & un tissu de faussetés & d'exagérations que nous avons entrepris de réfuter, pour nous conformer aux loix de l'Histoire qui veut que l'on détruise toutes les erreurs spécieuses, qui pourroient devenir des vérités historiques, si l'on continuoit à les adopter aveuglément. Il est dans l'esprit de l'homme de vanter ce qui n'est plus, pour déprimer les temps présents, & rabaisser les établissemens qui subsistent, & ceux qui les gouvernent; mais les Espagnols n'ont pas tant été conduits par l'envie que par la vanité, lorsqu'ils nous ont donné une si haute & si fausse idée des Empires du Mexique & du Pérou, qu'ils ont anéantis presque en un instant. Pour couvrir de gloire leurs conquérans, qui n'étoient proprement que des bandits heureux & cruels, plus dignes de l'indignation que des applaudissemens de la postérité, ils ont feint d'avoir trouvé, en Amérique, des peuples policés qui savoient combattre & des princes sages & magnanimes qui savoient commander. Cependant ce que Blas de Valera, Acosta, & Ciéca de Léon ont rapporté des anciens Incas, ne mérite pas qu'on le réfute; puisqu'aucun de ces auteurs n'a jamais compris un mot de la langue du Pérou, qu'ils méprisoient trop pour l'apprendre. Garcilasso veut nous persuader qu'il a tiré des instructions

particulieres, & fort détaillées, d'un de ses oncles maternels, Américain d'extraction, & qui savoit un peu d'Espagnol: c'est sur la foi de cet homme, absolument inconnu, qu'il a composé l'Histoire des douze Empereurs du Pérou, dont le premier ne commença de régner, selon lui, qu'en l'an 1131 de notre ère vulgaire: Blas de Valera met cette époque à l'an 931, & d'autres la reculent encore davantage. Mais comment ces auteurs ont-ils osé fixer la date de l'origine d'un peuple qui n'a jamais su ni lire ni écrire, tandis que la Chronologie historique des nations de notre ancien Continent est encore ténébreuse longtemps après l'institution des Olympiades, quoique l'invention des lettres soit de la plus haute antiquité? Tous les historiens Romains n'ont pu dévoiler les véritables commencements de Rome: on a su lire & écrire en Italie avant Romulus & avant Numa; cependant ce qu'on rapporte du règne de Numa & de Romulus est visiblement fabuleux. Qu'on juge après cela, s'il a été possible aux Espagnols de connoître l'époque de la fondation de l'Empire Péruvien par un Barbare, nommé, dit-on, Manco-Capac, qui civilisa d'autres Barbares qui n'ont jamais eu des annales; car l'on ne peut donner ce nom à de petites cordes de coton ou de laine, dans lesquelles ils faisoient des nœuds, pour se ressouvenir le soir de ce qu'ils avoient fait le matin. Ces instruments, qu'ils appelloient des *Quipos*, ne pouvoient contenir aucun sens moral, ni aucun raisonnement suivi, & de quelque façon qu'on combinât & les nœuds & les couleurs de ces cordelettes, elles ne pouvoient servir qu'à faire des calculs,

& à renouveler la mémoire d'un simple événement (*). Je sai qu'un Italien, nommé San Severo, a soutenu depuis peu qu'il avoit retrouvé le secret des anciens Péruviens, d'écrire par le moyen de quelques ficelles diversement nouées & coloriées; mais il est sûr que les Indiens n'ont jamais écrit comme San Sévero se l'est imaginé; aussi Garcilasso convient-il que les *Quipos* devenoient muets & inutiles, lorsqu'ils n'étoient pas interprétés & aidés par la tradition verbale des *Cayamos*; de sorte que les loix & les ordonnances, s'il est vrai qu'on en ait fait beaucoup dans ce pays là, devoient être apprises par cœur, par quelques personnes qui en conservoient la mémoire; puisqu'il n'étoit pas possible d'énoncer le contenu d'une sanction ou d'un

(*) L'auteur de *Histoire des Incas* donne la description suivante des *Quipos*. „ Quand les Indiens vouloient faire leurs „ comptes, ils prenoient de petites cordes de différentes cou- „ leurs, & différentes en nombre. Chacune de ces couleurs, „ simple ou mêlée, avoit sa signification. Ces cordons torts & „ gros comme de la moyenne ficelle, & longs d'environ trois „ pieds, étoient attachés comme une espece de frange le long „ d'une autre ficelle. Les couleurs leur indiquoient ce que „ contenoit chaque filet; comme, par exemple, l'or par le „ jaune, l'argent par le blanc, & les gens de guerre par le „ rouge. S'ils vouloient désigner des choses dont les couleurs „ ne sont pas remarquables, ils les mettoient chacune selon „ leur rang, commençant depuis les plus hautes jusqu'aux „ moindres. L'on gardoit toujours l'unité dans ces „ filers, comme dixaine, centaine, mille, dixaine de mille &c. „ Ils passent rarement la centaine de mille. Ils met- „ toient au plus haut des filers le plus grand nombre: les „ nœuds de chaque filet & chaque nombre étoient égaux les „ uns aux autres, comme un bon Arithmécien les pose, quand „ il veut faire une grande supputation.”

Il résulte de cette description fort obscure, que les *Quipos* ne servoient qu'à faire des calculs tels que nous en faisons avec l'instrument de Pascal.

acte civil par le moyen des cordons; comme l'on peut aisément se le figurer, pour peu qu'on ait une idée juste de ces instrumens informes. On pourroit mettre ici en question si un peuple qui ne sait ni lire ni écrire, peut être à la fois un peuple bien policé; & comme on n'en a aucun exemple dans l'ancien Continent, je suis très-porté à croire que sans le secours des lettres, des hommes attroupés ne sauroient atteindre à une forme de gouvernement excellemment constitué, comme l'on nous dépeint celui des Incas.

S'il est vrai que les Espagnols n'ont pu rien apprendre de positif sur l'origine des Péruviens, il ne faut pas trop se fier à ce qu'ils ont écrit de Manco-Capac, & de Coya-Mama, sa sœur & sa femme. Suivant Garcilasso (*), ce Manco-Capac entreprit de rassembler les Péruviens errants & abrutis; & il parvint à en former un corps de nation, qu'il logea dans une petite ville. Il faut observer à cette occasion, qu'il n'est pas vrai-semblable qu'aucune société civile ait été assemblée par un seul homme, qui ait tout à coup, & comme par prestige, tiré de la barbarie une multitude de Sauvages: les législateurs les plus célèbres, tels que Phaleas, Phidon, Minos, Dragon, Charondas, Zaleucus, Androdame, & Licurgue, n'ont point été les fondateurs des nations auxquelles ils ont dicté leurs loix: ces nations avoient subsisté depuis plusieurs siècles avant que d'avoir un Code; & la raison nous dit qu'il n'y a aucun peuple du Monde

(*) Tome I. p. 17. chap. 1.

qui ne soit plus ancien que son législateur. Les Jésuites ont dû travailler pendant plus de cinquante ans, pour fixer en un seul endroit quelques Paraguis; & ils ne seroient jamais venus à bout d'en composer une peuplade sédentaire, s'ils n'avoient eu la précaution de faire enlever de force plus de soixante-mille hommes, cantonnés sur les bords de Paraguai, de Parana, & au Nord-Ouest de Guaira: ces Américains captifs furent transférés au genre du Paraguis; & comme on leur avoit fermé tous les passages pour retourner dans leur patrie, ils se virent contraints de s'établir dans les endroits qu'on leur avoit marqués; & à force de les faire jeûner, on les contraignit encore à labourer la terre qu'on vouloit qu'ils cultivassent. C'est par cette méthode qu'on a enfin créé un corps de nation qui n'est pas encore sorti de l'enfance; puisque les Jésuites ont gouverné leurs Indiens, comme ils gouvernoient leurs écoliers en Europe.

On conçoit, pour peu qu'on veuille y réfléchir, que les sociétés ont dû se former successivement d'elles-mêmes: quand il y a eu un assez grand nombre de familles rapprochées en un canton propre à la culture, il a pu s'y élever alors un homme qui doué de plus de génie, de plus de courage, de plus d'ambition que ses compatriotes, leur a suggéré de se conduire selon de certaines règles, qui ne sont devenues des loix que quand elles ont été généralement adoptées; ce qui a dû demander beaucoup de temps. Si un seul homme n'est pas en état de procurer la subsistance à plusieurs Sauvages cachés dans des bois, il est par là même incapable de les réunir en société; puis-

qu'aucune société ne peut subsister, sans miracle, dans un lieu donné, hormis qu'on ne lui fournisse avant tout des vivres. Que Romulus ait attrouppé les premiers Romains, que Thuiston ait tiré les Germains de la barbarie, qu'Orphée ait policé les Thraces, que Fohi ait été le fondateur des Chinois, Ménès des Egyptiens, Odin des peuples Scandinaviens, Mongol des Tatars ou des Tartares, Zamol des Gètes, Zerdust des Parfis ou des Perses, Deucalion des Grecs, Samoshès des Galles ou des Gaulois, Habis des Celtibères ou des Espagnols; cela ne peut être vrai dans le sens qu'on le dit, & qu'on le croit communément: aussi l'histoire de tous ces héros est-elle obscure & confuse; & nous ne savons pas mieux qui étoient Orphée & Thuiston, que nous savons qui a été ce Manco-Capac célébré parmi les Péruviens; mais il y a beaucoup d'apparence que les nations, très-incertaines de leur origine, ont pris les premiers législateurs pour les véritables fondateurs, ce qui a induit les Chronologistes dans un labyrinthe d'erreurs & de supputations fausses. Au reste, on assure que Manco-Capac se disoit inspiré du Ciel, & fils du Soleil, comme tous les législateurs de l'ancien Monde avoient fait avant lui: il n'y en a aucun qui en dictant ses propres volontés, n'ait annoncé qu'il dictoit les loix de Dieu: ces hommes, si supérieurs aux autres, ont connu les besoins & les foiblesses du cœur humain, & se sont servis adroitement des organes du fanatisme pour prêcher la raison.

Je n'insisterai pas davantage sur l'incertitude des prétendues annales du Pérou; il doit nous suffire de

favoir qu'elles ne contiennent aucun fait avéré, ou ce qui est la même chose, aucune vérité incontestable. Quant à la vie des Empereurs qui ont suivi Manco Capac jusqu'au temps d'Atabaliba, il est manifeste que Garcilasso nous en a imposé grossièrement, lorsqu'il assure que onze Incas qui ont régné de suite, ont été des Princes bons, justes, modérés, & adorés de leurs sujets, qu'ils aimoient en peres : c'est un prodige qui ne s'est jamais vu parmi les habitants de notre hémisphère, qu'une succession de onze Rois despotiques, & équitables. Je ne dis point qu'il soit moralement impossible qu'un même trône soit occupé, onze fois de suite, par autant de Souverains philosophes : mais je dis que ce n'est pas sur la foi d'un Garcilasso de la Vega, que des lecteurs sensés admettront un tel phénomène. Il n'y a aucun de ces Incas qui n'ait fait des conquêtes sur ses voisins : il n'y en a aucun qui n'ait régné sur ses sujets avec beaucoup de hauteur : ils gouvernoient leur Empire, dit Zarate (*), d'une manière absolue, & il n'y a peut-être jamais eu de pays sur la Terre où l'obéissance & la soumission des sujets ayent été plus loin : le Prince n'avoit qu'à tirer un fil de son bandeau, & le mettre entre les mains de quelqu'un des *Ringrims*, qui chargé de ce fatal cordon, étoit si aveuglément obéi qu'il pouvoit, seul & sans aucun secours de soldats, exterminer une province & y faire mettre à mort les hommes & les bêtes. Je cite ici Zarate qui plus ancien que Garcilasso, a

(*) *Histoire de la Conquête du Pérou*, chap. XIII. p. 69
T. I. Amsterdam 1700.

exercé au Pérou, en 1544, la charge de Trésorier général, & qui a été aussi à portée que personne de s'instruire de l'ancien état de cette partie de l'Amérique, où il n'arriva que douze ans après qu'on l'eût envahie au nom de sa Majesté Catholique. Or je demande maintenant si ce n'est pas une contradiction formelle que d'affirmer qu'il y avoit des loix merveilleuses chez un peuple d'esclaves, qui en rampant sous un sceptre de fer, trembloit au moindre mouvement d'un Barbare qui avoit le privilege d'être tyran? Est-il probable que toujours occupés à faire la guerre, les Incas ayent su mettre des bornes raisonnables au pouvoir arbitraire dont ils étoient armés? Est-il probable qu'en combattant sans cesse, ils n'ayent entrepris que des guerres justes? Il est si rare, il est si difficile que des princes guerriers & despotes soient de bons princes, que nous ne trouvons encore dans l'histoire de l'ancien Continent que le seul Marc-Aurele qui ait su vaincre & régner en philosophe.

Je rejette non seulement, comme un roman insensé, le récit que Garcilasso nous fait du règne des Incas; mais je suis encore porté à croire qu'il n'a pu s'assurer, par aucun moyen, qu'il n'y avoit eu au Pérou que onze Empereurs, depuis Manco-Capac jusqu'à la mort de Huayna-Capac. Pour déterminer le nombre des princes qui avoient régné sur ces contrées, il faudroit connoître l'époque de la fondation de l'Empire Péruvien, & l'on a déjà fait voir que, faute de posséder des registres & des mémoires, aucun Espagnol n'a pu fixer cette date, sur laquelle tombe toute la difficulté. S'il s'étoit écoulé six-cents ans

depuis le premier Incas jusqu'en 1531, comme le veut Blas de Valera, il est indubitable que le Pérou a dû être gouverné au moins par trente Souverains pendant ce laps de temps; puisque chaque règne doit équivaloir à vingt-un ou vingt-deux ans, & non pas à trente-trois, comme le prétend Garcilasso, qui ne compte que douze Rois en quatre siècles: cependant la vie des hommes n'excédoit pas dans ce pays les bornes ordinaires de la Nature. Je conviens qu'en confrontant les différentes relations de l'Etat du Pérou avant l'arrivée des Européens, on ne sauroit accorder aucune antiquité à l'Empire des Incas; ce qui est d'autant plus remarquable que le terrain est extrêmement exhaussé dans ce district de l'Amérique méridionale, & la ville de Quito est la ville du Globe la plus élevée au-dessus du niveau de la mer. Ce qui confirme de plus en plus que le nouveau Monde avoit essuyé, plus tard que notre hémisphère, une combustion générale & d'épouvantables vicissitudes; puisque les Péruviens, la nation la plus anciennement formée en Amérique, n'étoient qu'un peuple nouveau, respectivement aux Indous, aux Ethiopiens, aux Egyptiens, aux Tartares, aux Chinois, & même aux Germains.

Garcilasso nous représente tout le Pérou, au moment de la venue des Pizarres, rempli de grandes villes, très-peuplées: cependant il est sûr qu'il n'y avoit qu'une seule bourgade dans cette misérable contrée en 1531, lorsqu'on en fit la découverte. On peut juger par là, quel crédit mérite cet exagérateur, qui, par un fol amour pour sa malheureuse patrie, n'a respecté aucune vérité: il n'y a aucun fait qu'il n'ait

falsifié pour l'embellir : ses descriptions manquent de vrai-semblance. Il n'y avoit sous les Incas, dit Zarate (*), dans tout le Pérou, aucun lieu habité par les Indiens, qui eût forme de Ville; Cusco étoit la seule. Si l'on demandoit pourquoi on défère ici au témoignage de Zarate, plutôt qu'à celui de Garcilasso; c'est que la raison & l'évidence sont en faveur du premier. Si les Espagnols avoient trouvé tant de villes dans ce pays, il en resteroit au moins l'emplacement & les ruines, il en resteroit les noms; mais on n'y apperçoit les débris d'aucune cité bâtie sous les Incas : les villes qui y existent de nos jours, ont été, sans exception, fondées & peuplées par les Européens, qui se seroient épargné tant de travaux & de constructions, s'ils avoient rencontré, chez leurs nouveaux esclaves, des logements propres & des édifices commodes. Ce qui indique encore que cet Etat n'avoit point de villes, c'est la rapidité presque-incroyable avec laquelle on l'a conquis d'une extrémité à l'autre. Si les Indiens avoient pu se cacher derrière des murailles, les Espagnols auroient dû les abattre, pour défaire les garnisons : tant de sièges & de blocus auroient exigé du temps & du monde; & il eût été impossible au brigand Pizarre d'envahir le Pérou hérissé de forteresses avec deux-cents hommes qui ne firent que se montrer. Quant à Cusco, la résidence ordinaire des Incas, il est très-vrai-sem-

(*) Chapitre IX. p. 44. T. I.

blable qu'elle méritoit à peine le nom de bourgade dans les temps de sa plus grande splendeur; ce ne peut avoir été qu'un amas de petites cabanes, sans lucarnes & sans fenêtres, dont la construction étoit inconnue aux Péruviens: aussi les Espagnols, ne pouvant se loger dans ces huttes basses & enfumées, les ont-ils fait démolir, & l'on ne voit plus à Cusco de maison qui n'ait été bâtie par les Européens. Il y subsiste seulement un pan de muraille, resté, dit-on, de l'ancien temple du Soleil, dont les Ecrivains ne comptent les merveilles qu'en s'exaltant. Je doute néanmoins que ce temple ait été beaucoup plus spacieux, & plus orné que celui dont on découvre des vestiges plus entiers au village de Cayambe, dans la province de Quito, & qui n'a que huit toises de diamètre: c'est une muraille circulaire, élevée de quarante-huit pieds, bâtie de briques crues, maçonnées avec de la terre glaise, car le secret de faire de la chaux ou du ciment étoit absolument ignoré dans toute l'Amérique. On entre dans ce misérable édifice par une très-petite porte, & l'on n'y découvre aucune ouverture, ni aucune fenêtre; de sorte que la lumière a dû y entrer par l'endroit où auroit été le toit, si l'on avoit voulu y en faire un. Il consiste, par la tradition unanime des Indiens, que cet oratoire de Cayambe a été anciennement aussi renommé, aussi fameux que la chapelle de Cusco; & l'on peut juger par la peinture qu'on vient de donner de ce bâtiment, s'il étoit aussi merveilleux qu'on le pense.

Mr. de la Condamine a fait insérer dans les Mémoires de l'Académie de Berlin la description d'un ancien logis des Incas dont on voit encore les ruïnes près d'Atun Cannar, dans le Corrégiment de Cuerça, province de Quito: il convient qu'il n'y a jamais eu, ni pu y avoir de fenêtrés dans ce prétendu palais à un étage; ce qui suffit, selon moi, pour prouver que l'Architecture Péruvienne n'étoit pas beaucoup plus perfectionnée que celle des Hottentots & des Iroquois; & il est naturel de présumer que les habitations des particuliers n'étoient que des baraques, puisque les princes se nichoient entre des tas de pierres, où il y a quelques vuides qu'on veut bien nommer des chambres. Comme on n'y apperçoit ni vouë, ni aucune trace de soutien qui ait pu supporter un comble, il y a toute apparence que ces édifices, n'ont jamais été couverts, & que ceux qui y logeoient, devoient y essuyer la pluie & les injures de l'air: on y étoit seulement à l'abri des bêtes féroces, & des incursions subites de quelques partis ennemis. Il importe d'observer que l'Espagnol Don Juan, en parlant de ces masures d'Atun-Cannar, en donne un dessin magnifique; parce qu'il a fait représenter ce chétif monument comme il a cru qu'il devoit être, & non comme il est en effet. Il n'y a, pour se convaincre de cette falsification, qu'à confronter les estampes & les plans publiés par Mrs. de la Condamine & Bouguer, qui n'ayant eu aucun motif pour servir la vanité des Espagnols, ont fait dépeindre les ruïnes de Cannar, sans les embellir.

On rencontre encore un *Inca-Pirca*, ou un bâtiment désolé des Incas, à Callo, au Nord du bourg

de Latacugna, dont l'aspect est plus misérable que celui du précédent : ce ne sont que des cailloux dressés sur d'autres cailloux, plâtrés d'une argile rougeâtre. S'il y a jamais eu un toit sur ce logis, on n'a pu y voir en plein midi qu'à l'aide de plusieurs flambeaux, les portes étant trop étroites pour avoir donné assez de passage à la lumière qui auroit dû éclairer les appartemens intérieurs, dépourvus d'embrasures. Il n'y a donc point de milieu ; ou les Péruviens n'ont pu voir dans leurs maisons ; ou ils ont logé dans des maisons découvertes par le haut, & cela pour n'avoir point eu l'esprit d'imaginer des fenêtres. Il y a dans ces décombres de Callo, quelques taudis auxquels Don Jüan a donné le nom imposant de ménagerie ; mais il n'est pas probable, qu'on ait eu des ménageries dans un pays où l'on avoit à peine des cabanes. Aussi François Pizarre, après avoir conquis le Pérou, n'alla-t-il point se loger dans ces prétendus châteaux si vastes & si superbes, que des exagérateurs ont fait bâtir aux anciens Incas. Pizarre construisit pour son usage, dans la ville de *los Reys*, une maison, qu'on y voit vrai-semblablement encore aujourd'hui ; & l'on ne sauroit nommer un seul de ses compagnons qui n'ait été, comme lui, dans la nécessité de faire faire des logis pour sa famille. Il est absurde, je le répète, de vouloir qu'on ait trouvé des édifices admirables dans un pays où les Espagnols, dès qu'ils y furent arrivés, se virent contraints de bâtir des maisons : ce qui ne se fit point, comme l'on peut bien se l'imaginer, sans de grandes difficultés au milieu de tant de troubles, & au centre d'une si prodigieuse solitude où

son manquoit de tout : on y manquoit de bons ouvriers & de bons matériaux.

Ce qu'on vient de dire des temples & des palais, doit s'entendre aussi des forteresses, qui, au rapport de quelques auteurs, étoient très-multipliées dans le Pérou : on nous vante surtout la citadelle de Cusco comme un chef-d'œuvre de fortification ; tandis qu'on fait que François Pizarre s'est emparé de la capitale & de son fort en un seul jour, sans tirer un coup de fusil. On a soutenu, à la vérité, qu'il avoit été favorisé dans cette expédition par une sœur d'Atabaliba, le dernier des Incas : il est difficile d'admettre, dira-t-on, que la sœur d'un prince que les Espagnols venoient d'étrangler avec autant d'injustice que d'ignominie, auroit pu avoir l'impudence ou la foiblesse d'aimer le chef des bandits Européens ; cependant malgré le peu de vrai-semblance de cette anecdote, il est certain que cette sœur d'Atabaliba a été publiquement la maîtresse de François Pizarre, & qu'elle a eu de lui deux enfants, nommés Don Gonfale & Donna Francisca : tant il est vrai que l'histoire de la découverte de l'Amérique est remplie de faits si singuliers qu'ils paroissent incroyables (*).

Les Péruviens ne savoient pas forger le fer, & l'on n'a pas trouvé, dans tout leur pays, un seul

(*) Si l'on avoit été tenté de ne point croire ce que j'ai rapporté, dans le volume précédent, du singulier attachement des femmes de l'Amérique aux conquérans Européens, cet exemple de la sœur d'Atabaliba suffiroit pour lever tous les doutes à cet égard. Pizarre eut un troisième enfant d'une Péruvienne de Cusco : quant à la maîtresse d'Almagre, c'étoit

instrument de ce métal, l'ame des métiers & des arts (*); mais en revanche, ils possédoient le secret dont nous avons pu nous passer dans notre Continent, de donner au cuivre un certain degré de dureté. En 1727, Mr. Godin envoya en France au Comte de Maurepas, une vieille hache de ce métal du Pérou; & par l'examen qu'en fit Mr. le Comte de Caylus, il reconnut (**) que cet instrument égaloit presque la dureté des anciennes armes de cuivre dont se sont servis les Grecs & les Romains, qui n'ont pas employé le fer à une infinité d'ouvrages où nous l'employons aujourd'hui; soit qu'il fût plus rare alors, soit que leur cuivre trempé eût des qualités supérieures à celles

une fille Américaine, née à Panama, qui lui resta fidelle jusqu'à la mort.

Les Péruviens ne furent pas longtems à s'appercevoir de cet attachement de leurs femmes aux Espagnols: Ruminagui, Général d'Atabaliba, ayant fait, après la bataille de Caxamalca, assembler toutes ses femmes, leur dit, *Mesdames, vous aurez bientôt le plaisir de vous divertir avec les chiens de Chrétiens;* & comme elles se mirent à rire, il en fut si indigné qu'il les fit décapiter.

(*) On assure que, dans l'Amérique méridionale, il y a peu de mines de fer, & qu'il est cassant: peut-être les Espagnols ne le travaillent-ils pas bien; puisqu'on fait maintenant, à n'en point douter, que les mines, que les Colonies Angloises exploitent au nouveau Monde, produisent un fer qui n'est pas inférieur en qualités à celui de l'Europe. La cherté de ce métal au Pérou où il vaut un écu la livre, a vrai-semblablement donné lieu à ce qu'on a dit de la rareté des mines, que les Espagnols, qui ne pensent qu'à l'or, à l'argent & aux perles, ne recherchent pas.

(**) Voyez *Recueil d'Antiquités, par Mr. le Comte de Caylus, in 4to. T. 1. p. 168 & 259.* On y trouvera le résultat de toutes les expériences qu'a faites l'auteur, pour ressusciter l'art d'endurcir le cuivre, que les Grecs & les Romains ont indubitablement connu; les armes antiques en font foi.

de leur acier. Le Comte de Caylus, après avoir considéré cette hache envoyée de Quito, a cru que c'étoit un monument d'un peuple plus ancien que les Incas, & qui avoit occupé le Pérou longtems avant cette race d'Indiens abrutis que les Espagnols y détruisirent au commencement du seizième siècle. Ayant lu, avec toute l'attention dont je suis capable, les différents Historiens du nouveau Monde, je n'ai pas été assez heureux pour découvrir un fait capable de favoriser ce sentiment, & il me paroît très-vrai que les Péruviens ont eu le secret de durcir le cuivre; sans quoi ils n'auroient point été en état de creuser la terre, d'exploiter les mines d'or, de percer les émeraudes, & de détacher de grands éclats de rocher, pour bâtir les cabanes murées dont on vient de faire mention; & qu'ils ayent eu des haches de cuivre, à l'arrivée des Espagnols, c'est un fait dont on ne peut absolument douter; puisqu'on prit quelques-uns de ces instrumens, au combat de Caxamalca, aux principaux d'entre les officiers, qui jetterent leurs armes pour être plus légers à la course. Il faut avoïer néanmoins qu'ils n'avoient pas tant de cuivre qu'ils ne fussent encore obligés de faire des haches de pierres aiguës, & d'armer la pointe de leurs flèches & de leurs javelines, d'os & de dents d'animaux. J'avois d'abord cru que ce peuple possédoit le secret de la trempe à peu près comme les Grecs & les Romains l'ont employée pour mettre leur cuivre en état de passer sur la meule & de trancher; mais après quelques recherches ultérieures, j'ai trouvé qu'il ne connoissoit pas la trempe; mais que son procédé consistoit

dans l'alliage, comme Alonso Barba l'a observé T. I. pag. 118. (*) Celui, qui a soutenu que les Péruviens avoient un métal particulier, unique dans son espèce, & qu'il nomme *platine de cuivre*, à cause de sa prétendue conformité avec la véritable platine ou l'or blanc de Choco, a dit une chose bien ridicule.

Ce qui prouve évidemment que ce que nous nommons l'Empire des Incas, n'étoit qu'une région presque sauvage, habitée par des Barbares, c'est qu'il n'en est resté aucun monument, aucun débris de quelque importance. Les moines de Cusco & de Lima se sont longtemps occupés à fouiller les *Guaques*, ou les anciens tombeaux des Indiens, dans l'espérance d'y déterrer des trésors & des raretés; mais après beaucoup de recherches, poussées aussi loin que l'avarice a pu les pousser, on n'en a encore extrait que quelques morceaux de la *Pierre des Incas*, & de la *Pierre de Gallinace* (**), qui a servi, dit-on, à faire des miroirs.

Comme les peuples de ces provinces n'ont jamais eu de monnoie, ni rien qui en ait tenu lieu, on peut bien se figurer qu'ils ne connoissoient d'autres richesses que le Mays dont ils se nourrissoient, & la laine des Glamas, destinée à fabriquer des vêtements. Ils n'employoient l'or que comme nous employons

(*) De la *Métallurgie*.

(**) La *Pierre de Gallinace* n'est autre chose qu'une lave fine, jetée par les Volcans du Pérou: elle est d'un noir foncé, & reçoit aisément un beau poli. On croit que la *Pierre Obsidienne* de notre Continent est le vrai analogue de la *Gallinace* du Pérou. Quant à la *Pierre des Incas*, c'est une espèce de pyrite blanche, arsénicale, luisante comme de l'étain, ou du fer recuit, dont l'analogue est inconnu dans notre Continent.

Pétain: s'ils avoient fait un cas particulier de ce métal, ils en eussent frappé des jettons & des signes pour les paiements & les achats (*). Ignorant à la fois l'usage du fer forgé, de la monnoie, de l'écriture; ignorant, dis-je, l'art de bâtir des navires & des ponts, de faire des fenêtres à leurs logis & des cheminées à leurs foyers, il s'ensuit qu'ils devoient être inférieurs, en sagacité & en industrie, aux nations les plus grossières de notre Continent; & la raison nous avertit de n'ajouter aucune foi aux hyperboles des écrivains Espagnols.

J'ai réellement été révolté, en lisant dans Garcilasso (***) qu'il y avoit, du temps des Incas, une Université dans la bicoque de Cusco, où des ignorants titrés, qui ne savoient ni lire ni écrire, enseignoient la Philosophie à d'autres ignorants qui ne savoient pas parler. Si l'on m'objectoit que l'on peut enseigner le Morale sans le secours de l'Alphabet, & des écrits de Platon & de Socrate, je répondrois que la langue du Pérou n'étoit pas assez riche en mots simples & abstraits, pour servir à expliquer une science abstraite: & afin d'ôter toute espece de doute à ce sujet, je citerai un passage remarquable du Voyage de M. de la Condamine,

„La langue du Pérou manque de termes, dit-il, pour exprimer les idées universelles, preuve évidente du peu de progrès qu'ont fait les esprits de ces

(*) On n'a pas trouvé dans toute l'Amérique, un seul peuple qui eût inventé une monnoie.

(**) Tome II. p. 139. Chap. XXXII.

„peuples. *Temps, durée, espace, être, substance, matière,*
 „*corps*, tous ces mots, & beaucoup d'autres n'ont pas
 „d'équivalent dans leurs langues: non seulement les
 „noms des êtres métaphysiques, mais ceux des êtres
 „moraux, ne peuvent se rendre chez eux qu'imparfai-
 „tement, & par de longues périphrases. Il n'y a
 „pas de mot propre qui réponde exactement à ceux
 „de *vertu, justice, liberté, reconnaissance, ingrati-*
 „*tude* (*).”

Les Professeurs, nous dira-t-on, ou les *Amazons* dont parle Garcilasso, se servoient, dans leurs leçons, de la langue sacrée, inconnue au peuple; mais comment sait-on qu'il y a eu au Pérou une langue sacrée? Cela n'est pas probable; puisque l'idiome vulgaire étoit si stérile, si pauvre en mots, qu'il eût été impossible de traduire le jargon savant par le jargon populaire. Qu'on accorde, si l'on peut, ces contradictions palpables qui se heurtent de front: quant à moi, je regarde tout ce qu'on rapporte de l'Université de Cusco, & des grands hommes qui y enseignoient les belles-lettres & les sciences sublimes, comme un conte plus que ridicule, inventé en dépit du sens commun; & j'aurois autant croire qu'il y a eu des Académies chez les Juifs, chez les Tunguses, chez les Germains, dans la forêt noire, du temps de Jules-César.

Les métiers ont, dans tous les pays, devancé les sciences, parceque l'esprit humain ne fait point de sauts, non plus que la Nature: il doit s'élever par de-

(*) *Voyage à la Rivière des Amazones*, p. 54.

grez, & ne sauroit atteindre au premier rang, s'il n'a passé par le second; & cette marche est toujours aussi lente que pénible. Quand un peuple parvient à avoir des philosophes, c'est une marque certaine qu'il a déjà des arts, & que son idiome s'est accru d'une infinité de termes propres à énoncer les notions morales, les idées métaphysiques, les mouvements des passions, & toutes les nuances des sentiments: or cette création de mots abstraits exige les efforts de plusieurs grands hommes, & une très-longue suite de siècles. En vain le vulgaire des Chronologistes veut-il nous persuader que les Grecs étoient encore une nation récente du temps d'Homere; la langue harmonieuse & riche dans laquelle sont écrites l'Iliade & l'Odyssée, prouve exactement le contraire, & l'on conçoit qu'une foule presque innombrable de chétifs verificateurs & de Troubadours ont dû précéder, dans l'ordre des temps, le chantre immortel de la guerre de Troie; car l'on ne sauroit faire un bon poëme dans une langue qui n'a jamais servi à faire des vers (*).

(*) Ovide nous apprend qu'il avoit composé un poëme dans la langue des Gètes, pendant la sixième année de son exil à Tomes.

*Alti pudet! & Getico scripsi sermone libellum;
Sernitæque sunt nostris barbara verba modis.
Et placui (gratare mihi), cæpique poeta
Inter inhumanos nomen habere Getas.*

de Ponto IV. É. 13.

Si Ovide a le premier essayé de faire des vers dans cette langue, son poëme a dû être détestable; mais il faut que les Gètes n'aient pas été aussi barbares qu'il nous les dépeint: il faut même que leur idiome ait été très-perfectionné, puisqu'on y connoissoit déjà une espee de Prosodie, car il résulte de l'expression *nostris modis*, qu'Ovide n'avoit pas fait des vers

C'est un préjugé de soutenir qu'on est uniquement redevable au hazard des grandes découvertes, & des inventions utiles : s'il n'y avoit pas eu des Chymistes en Europe, au quatorzième siècle, la découverte de la poudre à canon ne se seroit point faite dans ce siècle-là : si du temps de Coster on n'avoit senti le besoin d'avoir des imprimeries, on n'eût pas inventé l'imprimerie du temps de Coster ; on ne l'eût pas cherchée. Il falloit avoir la boussole, pour naviguer en Amérique ; il falloit avoir observé la propriété de l'Aiman pour construire des boussoles ; il falloit savoir couler le verre pour faire des lunettes ; il falloit avoir des lunettes pour perfectionner l'Astronomie. Ce n'est donc que chez des peuples dont le génie & les arts ont déjà fait des progrès immenses, que les grandes découvertes peuvent avoir lieu : elles sont donc bien moins les dons du hazard que les fruits des travaux & des recherches ; sans quoi les Sauvages auroient pu être aussi heureux, & plus heureux que les hommes les plus éclairés : cependant le hazard n'a jamais fait faire à tous les Sauvages du Monde une seule découverte de quelque importance. C'est dans le sein des sociétés bien policées, & par conséquent très-anciennes, que l'esprit humain a déployé toute sa force : c'est là qu'il a appris à connoître ses ressources, & qu'il a soumis, pour ainsi dire, l'Univers entier à sa puissance.

Je suis si peu enclin à croire que le hazard ait eu beaucoup de part aux inventions, que j'ose mettre en

rimés, mais des vers pourvus d'un metre : on y connoissoit, par conséquent, les syllabes longues & brèves, ce qui est bien singulier.

fait que deux peuples égaux en industrie, & à climat égal, qui n'auroient entr'eux aucune communication, parviendroient, à peu près dans le même temps, aux mêmes découvertes; quand même ils n'atteindroient point à un degré égal de perfection. Les Chinois ont trouvé la boussole, l'imprimerie, la poudre à canon, la porcelaine, le verre, le papier, l'art de brocher les étoffes, ainsi que les Européens; quoiqu'il n'ait existé aucune correspondance entr'eux & nous dans ce temps-là. Les moines Bacon & Swartz, qui les premiers ont connu les effets du salpêtre en Europe, étoient si mauvais Géographes qu'ils ignoroient qu'il y eût un pays nommé la Chine.

La découverte à jamais mémorable du nouveau Monde a si peu été l'effet du hazard, que Christophe Colomb avoit promis de le découvrir, sept ans avant la date de sa première navigation en 1492: il employa tout ce temps à solliciter en Espagne l'équipement d'un vaisseau, qui ne lui eût pas été accordé de si-tôt, s'il ne lui étoit venu dans l'esprit de promettre une somme considérable à un moine intrigant & avare, qui confessoit le Roi Ferdinand & la Reine Isabelle. C'est, par une ingratitude véritablement monstrueuse, que les Espagnols ont voulu frustrer Colomb de la gloire de sa découverte, en débitant à cette occasion des fables puériles: les uns ont prétendu que c'étoit aux Açores, les autres aux Canaries, les troisièmes à Madere, les quatrièmes dans un hôpital de Barcelone, qu'il avoit appris les premières nouvelles du nouveau Monde, de la bouche d'un aventurier, que la tempête y avoit jetté, & qu'elle en avoit rame-

né. Cet aventurier est un personnage imaginaire, que Garcilasso a eu l'impudence de nommer Alonso Sanchez; quoique le Pere Acosta assure que personne n'en connoissoit le nom. On voit bien que Colomb n'a pu être à la fois dans un hôpital de Barcelone, & aux Canaries, ni aux Canaries lorsqu'on soutient qu'il étoit à Madere. Ces absurdités, que la jalousie des Espagnols a fait imaginer contre un homme qui n'étoit pas né en Espagne, ne méritent donc point qu'on s'y arrête. La vérité est, que Colomb a profité des connoissances de son frere Barthélamy, qui étoit très-versé dans la Géographie, & en faisant des Mappes-mondes, telles qu'on pouvoit en faire alors, il ne cessoit de s'étonner que de 360 degrez de longitude on n'en eût découvert que 180; de sorte qu'il restoit autant à découvrir du Globe qu'on en connoissoit: & comme il lui paroissoit presque impossible que l'Océan pût couvrir tout un hémisphere sans aucune interruption, il soutint qu'il y avoit trois-cents-mille à parier contre un, qu'en allant des Canaries toujours à l'Oüest, on trouveroit ou des Isles ou un Continent. C'est ainsi que Martin de Boheme avoit soutenu en Portugal, qu'en allant toujours des Canaries au Sud, on parviendroit à doubler le Cap de bonne Espérance (*). Ces deux Géographes, dont le second étoit

(*) C'est vrai-semblablement ce fait qui a donné lieu à quelques auteurs de soutenir qu'il y a eu un *Martin de Boheme*, qui navigea en Amérique plusieurs années avant la naissance de Christophe Colomb. Tout cela est fabuleux: Martin de Boheme n'a jamais été en Amérique: c'étoit un Géographe attaché à la Cour de Portugal.

disciple de Régiomontan, & dont le premier n'étoit disciple de personne, n'agirent point au hazard : ils réfléchirent sur ce qu'ils avoient appris en étudiant : s'ils n'avoient pas fait de telles réflexions, d'autres les eussent faites : & comme alors les sciences renaissoient, & qu'on avoit la boussole pour tenter ce que les Anciens n'avoient pu tenter, la découverte du nouveau Monde se seroit toujours faite, ou dans le courant du seizième ou au commencement du dix-septième siècle. Mais ce qu'il y a de bien étonnant c'est que les Européens sont les seuls qui y aient voyagé : les Africains & les Asiatiques ont été si stupidement indifférents à la nouvelle de la découverte d'un autre hémisphère, qu'ils n'y ont jamais envoyé une barque. Les Japonois & les Chinois, qui auroient pu y aller par la mer du Sud, ainsi que le gallion des Manilles, ont constamment refusé de l'entreprendre. Les Maures, les Barbaresques, les Turcs, dans le temps que leur marine pouvoit quelque chose, n'ont pas fait la moindre tentative pour conquérir un pouce de terre en Amérique, où il n'aborde point d'autres étrangers que des hommes nés en Europe (*). Que nous nous soyons emparés d'une moitié de cette planète, cela est étonnant ; mais que ni l'intérêt, ni la curiosité n'aient pu engager les autres nations de l'Univers à y voyager, cela est plus étonnant encore, au moins à mes yeux.

(*) Les Nègres ne font pas une exception à ce que je viens de dire ; puisque c'est malgré eux qu'on les entraîne au nouveau Monde, où ils n'auroient jamais voyagé, si on leur avoit laissé la liberté qu'ils tenoient du Ciel.

Le commentateur anonyme des volumineux & obscurs écrits de Garcilasso convient que son auteur, en parlant de l'Astronomie des Péruviens, est tombé dans plusieurs fautes inexcusables (*); & c'est un aveu singulier de la part d'un commentateur. Quarante ans après que ces peuples furent fortis de la vie sauvage, on érigea, selon Garcilasso, seize tours pyramidales à l'Orient & à l'Occident de la magnifique ville de Cusco, pour déterminer les points de l'Horizon où le Soleil se leve & se couche aux Solstices. Des hommes bruts & nouveaux, qui ne font que de quitter l'obscurité des forêts, ne sauroient construire de semblables observatoires, ni recourir à de telles inventions pour régler leur calendrier. S'il étoit vrai que ces tours ou ces colonnes eussent été élevées sous le troisième Incas, il s'ensuivroit nécessairement que les Péruviens étoient alors très-anciennement policés, ce qui est contredit par l'exposition qu'on vient de faire de leurs instruments imparfaits, & par leur ignorance dans les arts utiles. Qu'on ait entassé quelques pierres aux environs de Cusco, cela est croyable: mais que ces butes aient servi à faire des observations Astronomiques, qui n'ont été tentées en Europe que du temps de Galilée, cela n'est pas croyable.

Les *Amautas* du Pérou, qui se mêloient, dit-on, d'étudier le Ciel, où ils ne comprennoient rien, n'avoient imaginé aucun mot pour distinguer les planètes d'avec les étoiles: ils ne connoissoient que *Vénus*, à laquelle ils avoient donné un nom propre & caracté

(*) P. 39 & suiv. T. II.

ristique. Ils étoient persuadés que les taches noires qu'on apperçoit dans la lune, avoient été faites par un renard devenu amoureux d'elle, & qui ayant monté au ciel pour en jouir, l'embrassa si étroitement qu'à force de la ferrer, & de la baiser, il lui fit les fouillures qu'on y voit. Ne savoir pas distinguer les planètes, ignorer la cause des éclipses, & dire de si grandes puérités sur les taches de la lune, cela n'annonce rien moins que des hommes consommés dans l'Astronomie, ou bien je me trompe. Tous les Sauvages connoissent l'Etoile Polaire & les Pleïades, ils savent où est le Nord & le Sud; mais cela ne suffit point pour assurer que ces Sauvages sont des Astronomes, hormis qu'on ne veuille faire l'abus le plus étrange des termes.

Garcilasso nous en a donc encore imposé, lorsqu'il a parlé, avec tant d'emphase & si peu de vérité, des progrès qu'avoient faits les Péruviens, dans une science qui ayant été cultivée dans notre Continent pendant une infinité de siècles, n'a pas encore été portée au point de perfection où elle pourra atteindre chez les générations futures, si elles ne sont pas prédestinées à essuyer des temps d'ignorance, & des révolutions qui engloutiront les arts & les artistes.

En réfutant, dans le premier volume de ces Recherches, les rêveries du calculateur Riccio¹, j'ai déjà fait voir, en passant, qu'on a excessivement exagéré la population des Péruviens. Premièrement, la ville de Cusco est plus grande d'une moitié que n'étoit l'enceinte ancienne sous les Incas, & l'on n'y compte aujourd'hui que quarante-mille hommes: elle ne pou-

voit par conséquent, contenir qu'environ vingt-mille habitants, au moment qu'elle tomba sous le joug des Européens, ce qui est bien peu de chose pour la capitale de tout un Empire, qu'on nous dit avoir fourmillé de monde. En second lieu, le Pérou étoit rempli d'une infinité de landes & de bruyeres, où les Espagnols s'égarerent pendant cinq à six jours, sans voir une habitation, sans rencontrer une cabane. On n'aperçut un grand nombre d'hommes assemblés qu'au combat de Caxamalca: par-tout ailleurs les Indiens ne se présentèrent que par détachemens & par pelotons, qu'on défit en détail. Si cet Etat avoit eu de grandes armées sur pied, une bataille n'eût pas suffi pour dissiper toutes les forces des Incas en un lieu & en un jour; car après la victoire de Caxamalca, Pizarre & Almagre ne furent plus inquiets sur le succès de leur entreprise: l'unique obstacle qu'ils eurent à surmonter, ce fut la disette des vivres & des fourages; d'où l'on peut conjecturer que le pays étoit extrêmement dépeuplé, puisqu'une poignée d'ennemis eut beaucoup de difficulté à s'y nourrir avec ses chevaux & ses esclaves.

Gonzale Pizarre, qui fit l'expédition de la Canel-la avec deux-cents hommes, fut à son retour tellement persécuté par la famine qu'il fit tuer ses chevaux pour sustenter ses compagnons: on mangea ensuite les lévriers & les chiens-dogues qu'on avoit amenés pour dévorer les Indiens: on vendit un chat sauvage pour vingt écus à un officier mourant: les soldats, décharnés & abattus, brouterent les feuilles & les écorces des arbres, & expiroient en les broutant.

Si un malheur de cette nature étoit arrivé à une armée de soixante-mille hommes, dans un pays ennemi, je ne tirerois pas les mêmes conséquences; mais qu'une petite troupe d'aventuriers n'ait trouvé ni vivres, ni bestiaux, ni aucune ressource, en faisant un trajet de quatre-cents lieues, depuis Quito jusqu'à la Canella, cela démontre que toute cette partie étoit vuide & destituée d'habitants & de cultivateurs: aussi les Espagnols n'y marcherent que par des lieux remplis de chardons, de ronces, de brossailles: ils pénétrèrent par des forêts & des solitudes, & ne virent, sur toute cette route, que des cantons où la terre en friche ne paroissoit jamais avoir reçu le moindre labour. Un grand peuple sans agriculture est un être de raison: un pays neutre, à l'instar du Portugal & de l'Espagne, avoir beaucoup de villes, & manquer à la fois d'habitants; mais on n'a jamais vu de pays sans villes, où la population ait été considérable. Les Péruviens n'avoient construit d'autre bourgade que celle de Cusco; d'où j'infere qu'ils ne composoient qu'une petite nation dispersée sur une surface immense, ou plutôt un assemblage de plusieurs petites hordes, qui toutes parloient un langage particulier & inintelligible pour leurs voisins. Quoique l'Inca Capac eût tâché d'introduire parmi elles un seul idiome dominant, cette institution n'avoit point encore produit l'effet qu'on en attendoit, lors de l'invasion des Espagnols; d'où on peut juger que ces nations étoient à peine parvenues à ce point où les hommes doivent arriver pour cesser d'être sauvages, ou pour commencer à se policer: il y avoit peut-être encore en

1526 plus de trente peuplades dans le Pérou, auxquelles l'Empereur ne pouvoit parler que par des interprètes. Dans ce pays-là, dit Acofta, (*) il ne falloit fouvent traverser qu'une grande vallée, pour ne pouvoir plus se faire comprendre dans l'endroit où on arrivoit par le moyen de la langue de l'endroit d'où on étoit parti. Ainfi ces familles ifolées, loin d'avoir eu quelque communication entr'elles, ne fe connoiffoient pas les unes les autres, hormis par les guerres qu'elles se faisoient, & c'est parcequ'elles se faisoient fouvent la guerre, qu'il n'y avoit pas de communication, même d'une vallée à l'autre; car le grand nombre des langues respectivement incompréhensibles démontre tout cela. Il ne faut donc pas que je m'arrête plus longtems à réfuter ce que tant d'écrivains ont dit de leur industrie, de leurs arts, de leur génie, de leur police, de leurs loix, de leur gouvernement, & de leur bonheur. L'auteur d'un ouvrage moderne, intitulé *l'Analyse du Gouvernement des Incas*, a lu leur hiftoire, fans se défier de son authenticité: s'il avoit employé la moindre critique, s'il avoit voulu être raifonnable, il n'eût jamais commencé cet ouvrage, ou il ne l'eût jamais fini. On n'a pu faire de bonnes loix dans un Etat despotique, & quand il seroit vrai qu'on y avoit des loix, il nous seroit impossible aujourd'hui de les analyfer, faute de les connoître; & nous ne faurions les connoître, parcequ'elles n'ont

(*) *Ferunt olim feptuaginta duabus linguis confusam fuiffe genus mortalium: at hi feptingentis & eo amplius inter fe difcrepant; ut vix vallis habitetur paulò latior, quæ non fuâ matrem linguâ gaudeat.*

jamais été écrites, & que la mémoire a dû s'en perdre à la mort de ceux qui les avoient apprises par cœur. D'ailleurs les traces des anciennes coutumes qui subsistent encore parmi les Péruviens modernes, ne s'accordent en aucune manière avec ce qu'on écrit de leur législation sous les Incas: on dit, par exemple, qu'ils n'épousaient anciennement que des filles vierges, & qu'ils châtioient avec la dernière rigueur celles qui se prostituoient; tandis que les *Landinos*, ou les Péruviens soumis aux Espagnols, ne se marient aujourd'hui qu'avec des filles qui ne sont plus vierges. ils se croiroient déshonorés, si leurs femmes n'avoient couché avec plusieurs amants avant leurs nœces (*). On a employé tous les moyens imaginables pour les corriger de ce préjugé; mais ni les Curés, ni les Corrégidors, ni les officiers de l'Inquisition n'ont pu vaincre leur entêtement, & ils se laisseroient plutôt couper par morceaux que de consentir à prendre une femme qu'ils soupçonneroient d'être pucelle. D'où l'on ne sauroit conclure autre chose sinon qu'un usage si enraciné doit être très-ancien, & qu'il a été pratiqué sous les Incas, comme on le pratique encore maintenant.

Après avoir considéré l'ancien état du Pérou, nous nous contenterons de jeter un coup d'œil sur le Mexique, dont on a conté autant de faussetés & de merveilles que de l'Empire des Incas; mais la vérité est que ces deux nations étoient à peu près égales,

(*) Voyez le *Voyage au Pérou*, par Don Juan & Ulloa. Acofta assure la même chose.

soit qu'on compare leur police, soit qu'on examine leurs arts & leurs instruments.

Les Mexicains avoient la méthode de représenter les objets en les dessinant grossièrement, & ce sont ces dessins informes que les historiens ont jugé à propos de nommer des caractères hiéroglyphiques; mais en cela ils se sont trompés, car la manière des Mexicains différoit essentiellement de l'écriture Egyptienne, en ce qu'ils n'avoient pas déterminé des symboles ou des emblèmes pour remplacer les objets: ils copioient les objets mêmes; de sorte qu'ils faisoient un tableau complet, & peignoient un arbre pour représenter un arbre; ils vouloient parler aux yeux. Par le moyen des Hiéroglyphes, les Egyptiens énonçoient un sens moral, & il n'y a point de doute parmi les Savants que les Obélisques & les autres monuments de cette espece ne contiennent des récits historiques & des maximes de Philosophie; ce qui n'étoit pas praticable dans la méthode des Mexicains, trop mauvais peintres pour imprimer à leurs figures les différents tons des passions & des attitudes caractéristiques: d'ailleurs manquant absolument de signes fixes pour la représentation des êtres moraux & métaphysiques, leurs peintures ne pouvoient être que très bornées. Il leur eût, par exemple, été impossible d'exprimer cette sentence si simple, *O vous qui naissez & qui mourez, fuyez l'impudence*, que les Egyptiens rendoient par leurs Hiéroglyphes, sans la moindre difficulté, comme le dit Clément d'Alexandrie: ils représentoient pour cela, un Hippopotame, qui étoit l'emblème de l'impudence, & ils représentoient encore des poissons,

qui étoient l'emblème de la haine. Je ne réfuterais point ici une assertion fingulière de feu Mr. Goguet, qui foutenoit que les arts & les sciences n'étoient point plus avancés en Egypte, qu'ils l'étoient au Pérou & au Mexique; puisqu'il n'en résulte autre chose, sinon que feu Mr. Goguet ne connoissoit pas bien les Egyptiens, & qu'il ne connoissoit pas non plus bien les peuples de l'Amérique.

Les Mexicains se servoient de peaux d'animaux & d'écorces d'arbres pour y dessiner les choses dont ils vouloient conserver le souvenir: on trouva chez eux une assez grande quantité de ces volumes peints, que les soldats, qui ne cherchoient que de l'or, méprisèrent trop pour les emporter; mais un Barbare, nommé Sumarica, qui fut, par malheur, le premier évêque de Mexico, fit, vers le commencement du seizième siècle, recueillir tous les tableaux historiques qu'on put déterrer dans cette partie de l'Amérique; & ayant fait allumer un feu au nom du Seigneur, il y jeta ces monuments singuliers, après les avoir préalablement exorcisés; car il foutenoit qu'il falloit brûler les livres de tous les peuples qui ne sont pas Chrétiens. J'avois dit qu'on ne pouvoit comparer cette action qu'à celle du Calife Omar, qui fit réduire en cendres la Bibliothèque d'Alexandrie, pour mieux conserver l'Alcoran, ou à celle du Pontife Grégoire, qui fit brûler les Oeuvres de Cicéron & de Tite-Live, pour empêcher qu'on n'apprit à bien parler Latin (*); mais je

(*) Ce qui rendit cette fureur de brûler des livres, si funeste; c'est qu'on ne se contendoit pas alors comme aujourd'hui

me suis trompé; puisqu'il n'y a point de doute que nous n'ayons plus perdu par la perte d'un seul volume de la Bibliothèque d'Alexandrie, ou d'une seule Décade de Tite-Live, que par l'incendie des peintures du Mexique.

Il n'est échappé des mains de ce Sumarica qu'un seul exemplaire complet, & de quelque importance, qu'on avoit destiné à remplir la curiosité de l'Empereur Charles-Quint, qui auroit dû envoyer au nouveau Monde des évêques plus éclairés. Le navire chargé de porter cet ouvrage à Cadix fut pillé par un armateur François; & le manuscrit Indien, avec l'in-

d'huy de détruire un exemplaire, on faisoit des recherches dans toute la Chrétienté, comme Tibere en fit faire dans toute l'étendue de l'Empire Romain, pour anéantir les Annales de Cremurius-Cordus. Aussi après l'exécution du Pape Gregoire, ne resta-t-il en Europe qu'un seul manuscrit très-mutilé de Tite-Live, & un seul des Histoires de Corneille Tacite, qu'on a retrouvées en Westphalie. Les moines ne se sont pas tant attachés à conserver les livres, qu'on le dit, & qu'on le croit communément; puisque ce n'est pas chez eux qu'on a retrouvé le Tite-Live, dont ils n'avoient, par conséquent, conservé aucun exemplaire.

C'est à ces persécutions contre l'esprit humain, qu'il faut attribuer la perte des Poésies de Bion, d'Appollodore, d'Alcée, de Philémon & de Sappho, dont les fragments ne servent qu'à nous faire comprendre que notre perte a été ineffimable. Il n'y a pas jusqu'aux Juifs dont on n'ait brûlé les livres, & l'on assure que, dans la persécution qui leur avoit été suscitée par un scélérat connu sous le nom de Pfeffercorn, on brûla le dernier exemplaire du *Toldos Jesu*; quoiqu'un Savant ait prétendu en avoir retrouvé une copie dans une ville du Haut-Rhin, & c'est ce manuscrit-là qui a été rendu public.

On accuse la Cour de Rome d'avoir détruit beaucoup de livres trouvés au Malabar & dans quelques autres endroits des Indes Orientales, dont les Missionnaires de la Propagande avoient fait la recherche.

Interprétation Espagnole, tomba, par un bonheur singulier, entre les mains du voyageur Thévet, dont les héritiers le revendirent, pour une somme considérable, au fameux Raleigh, qui, dans l'espérance assez fondée d'en tirer des éclaircissements capables de jeter quelque lumière sur l'Histoire des Mexicains, fit traduire l'interprétation en Anglois par Mr. Locke (*); & on la publia dans la Collection de Purchas. Mr. Thévenot la retraduisit en François, la fit imprimer dans son grand *Recueil des Voyages*, & en donna les figures gravées en bois sur des pages *in folio*, qui contiennent trois-cents-soixante tableaux détachés & encadrés; & c'est, comme je viens de le dire, tout ce qu'on possède de plus complet en ce genre: car ce que Laët a publié, & ce qu'on trouve dans le *Museum Wormianum*, ne sont absolument que des fragments d'aucune conséquence. Les pieces mêmes, qui se conservent dans la Bibliothèque du Vatican, sont bien éloignées d'être dans leur entier, & de former une suite: elles viennent, si je ne me trompe, du cabinet de Paul Jove, & on peut bien croire que, si elles eussent mérité d'être publiées, on n'eût pas manqué de le faire. Comme je savois au reste, que les images qu'on voit dans la Collection de Mr. Thévenot, ont été copiées, avec un soin infini, d'après l'original Mexicain, je les ai considérées plusieurs fois avec attention; mais j'avoue qu'on ne sauroit dessiner

(*) Il ne faut pas confondre ce Mr. Locke avec l'auteur de l'*Essai sur l'Entendement humain*; ce sont deux hommes différens. Celui dont il s'agit a inventé, si je ne me trompe, cet instrument de Marine qui porte encore son nom.

d'une façon plus louche & plus rude : il n'y a aucune trace de clair-obscur, aucune idée de perspective, aucune imitation de la Nature ; & les objets sont sans vérité comme sans proportions. D'où on peut conclure que les Mexicains n'avoient fait presque aucun progrès dans l'art par le moyen duquel ils tâchoient de perpétuer la mémoire des choses passées & des événements historiques.

L'ouvrage que le hazard a garanti du bucher & du naufrage, renferme, à ce qu'on croit, l'histoire de tous les Rois de Mexique, dont le premier n'avoit commencé de régner, dit-on, que vers l'an 1391 de notre ère vulgaire, ou cent & trente ans avant l'arrivée de Fernand Cortez ; mais comme il est impossible de déchiffrer ce livre mystérieux, trouvé dans l'Amérique Septentrionale, je ne conseillerois à personne de s'en rapporter à l'interprétation qu'en ont donnée les Espagnols, qui n'ont pu expliquer les tableaux du Mexique sans interroger les Mexicains, & les Mexicains n'ont jamais su assez d'Espagnol pour traduire un livre. Si l'interprétation a été mal faite, que deviennent alors & les dates, & les époques, & la suite chronologique des Souverains, dont on n'en compte que huit avant Montézuma second du nom, qui régnoit en 1520 ? On n'est pas certain que le manuscrit Mexicain renferme un seul mot de ce qu'on croit y entrevoir ; & il s'agit peut-être de huit maîtresses de Montézuma, là où l'on suppose qu'il est question de huit Princes qui l'avoient précédé sur le trône : l'erreur pourroit être encore plus grande, & se méprise encore plus ridicule ; car en confrontant, à

différentes fois, les images Indiennes & le sens qu'on veut y lire, je n'ai pas découvert le moindre rapport, & tous ceux qui entreprendront cet examen sans être prévenus, ne se convaincront jamais qu'on ait deviné le mot de cette énigme. On doit en dire autant des *Roues séculaires* dont Carreri donne si hardiment l'explication d'après un Professeur Castillan, nommé Congara, qui n'a point osé publier l'ouvrage qu'il avoit promis sur cette matière; parceque ses amis & ses parents le lui ont déconseillé pour des raisons qui n'étoient sûrement pas mauvaises. En considérant ces instruments qu'on appelle, dans le style des Relations, des *Roues séculaires* du Mexique, il y a beaucoup d'apparence que ce n'étoient que des Almanacs, semblables à ceux dont on s'est servi en Europe du temps des Goths, & qu'on imprime encore aujourd'hui, dans quelques provinces, à l'usage de ceux qui ne savent ni lire ni écrire; les jours de travail y étant désignés par des points noirs, les dimanches & les fêtes par des points rouges, & les rêves des Astrologues par des emblèmes. Que les Mexicains aient célébré un grand Jubilé à la clôture de chaque siècle, & qu'ils aient compté les siècles par des roues, auxquelles on faisoit faire un tour au bout de cinquante ans (*),

(*) On dit que leurs siècles étoient de cinquante ans, & que leurs années étoient composées de dix-huit mois, à vingt jours chacun, au bout desquels ils en ajoutaient cinq, afin de compléter l'année solaire. Cela s'accorde-t-il avec ce qu'on rapporte du temps où ils s'étoient formés en société, c'est à dire 130 ans avant l'arrivée des Espagnols? peut-on, en si peu de temps, trouver l'année solaire, & inventer des calendriers pour compter les jours & les siècles?

c'est ce que j'ai peine à me persuader; parceque cet usage supposeroit une longue suite d'observations astronomiques, & des connoissances fort précises pour regler l'année solaire, ce qui n'est pas compatible avec l'ignorance prodigieuse où ce peuple étoit plongé. Comment auroit-il pu perfectionner sa Chronologie, lorsqu'il manquoit de mots pour compter au-delà de dix?

L'Histoire des huit Rois du Mexique me semble aussi fabuleuse que celle des douze Incas du Pérou, j'y rencontre les mêmes incertitudes, les mêmes ténèbres. On assure qu'une nation, nommée les Chichimeis, vint l'an 772, des parties Septentrionales du nouveau Continent, s'établir à peu près au centre du Mexique, d'où elle chassa les anciens habitants dont on n'a jamais plus entendu parler: ce peuple, arrivé du Nord, étoit Barbare, persista dans la barbarie pendant six-cents ans, & ne commença à s'humaniser, & à adopter un régime politique, que vers l'an 1391 (*). Voilà ce que les historiens nous répètent continuellement d'un ton affirmatif; parcequ'ils s'appuyent, disent-ils, sur les monuments mêmes des Indiens: ils se fondent, il est vrai, sur les tableaux dont on vient de prouver l'impénétrable obscurité. D'ailleurs ces tableaux, quels qu'ils soient, ne remontent pas au-

(*) *Cum Montezuma Mexicanorum regum familia interci lit: regnatum in Mexicanâ urbe omnino sub regibus novem, per annos CXXX, post DCXIX annos, quàm a Chichimeicis Mexicana terra primum occupata fuit. Hist. Occident. Indiæ, Lib. I p 73.*

Cette supputation a été adoptée par tous les Historiens qui ont écrit sur le Mexique; & aucun n'a jamais été en état de la vérifier.

delà de la fondation de la Monarchie Mexicaine ; puisque le bon sens nous apprend que les annales d'aucun peuple ne sauroient être plus anciennes que lui. D'où donc a-t-on pris tout ce qu'on rapporte de l'invasion des Chichimeis ? Par quel moyen s'est-on assuré que ces Chichimeis étoient venus du Nord, & non du Sud ? Sur la foi de quels documents a-t-on fixé la date de leur arrivée ? Réellement, on ne discerne pas un rayon d'évidence dans ces conjectures si témérairement hasardées.

Que les Mexicains n'eussent commencé à recevoir une forme de Gouvernement que cent-trente ans avant la funeste apparition des Espagnols, cela n'est point probable : leurs arts, quelque imparfaits qu'ils fussent, annoncent une plus haute antiquité ; mais il ne faut pas exagérer cette antiquité, comme a fait l'imprudent Carreri, qui suivant une Table Chronologique, découverte par le Professeur Congara, soutient que les Mexicains s'étoient assemblés en corps de peuple, l'an du Monde 1325. La rudesse extrême de leur langage, que jamais aucun Européen n'a pu prononcer, & qui manque d'une infinité de mots propres à rendre les idées, l'imperfection de leurs instruments, le peu de découvertes qu'ils avoient faites dans les Mécaniques, le défaut du fer, l'atrocité de leur culte sanguinaire, l'anarchie de leur gouvernement, la disette de leurs loix ; rien de tout cela ne caractérise un peuple réuni avant le déluge. Il faut donc encore se défier ici des Auteurs Espagnols, d'autant plus suspects qu'ils sont en contradiction avec eux mêmes. Antonio Solis, dans son *Historia de la Conquista de la Ame-*

rica Septentrional, conocida por el nombre de *Nueva España* (*), n'a tâché qu: de briller par l'éclat des pensées & des images gigantesques, & la pompe de la narration: il y a indignement sacrifié la vérité de l'Histoire aux vains agréments d'un style ampoulé: il ose nous dire qu'il y avoit deux-mille temples dans la capitale du Mexique, au moment qu'un usurpateur venu d'Europe s'en déclara le maître. Il n'y a jamais eu un tel nombre d'édifices publics dans aucune ville du Monde, depuis Rome jusq: à Pekin: aussi Gomara, moins hardi ou plus sensé que Solis, convient-il qu'en comptant sept petites chapelles, on n'a trouvé que huit endroits destinés à loger les idoles de Mexico. Montézuma, premier du nom, avoit donné à cette bourgade la forme d'une cité: or, depuis le règne de ce Prince jusq: à la venue de Cortez, il ne s'étoit écoulé que quarante-deux ans qui n'auroient certainement pas suffi pour bâtir deux-mille églises.

Le prétendu château où cabanoient les Rois Mexicains, étoit une grange: aussi Fernand Cortez ne découvrant aucune habitation propre dans toute la capitale de l'Etat qu'il venoit de conquérir, y fit-il construire, à la hâte, l'hôtel qui y subsiste encore; ce qui doit nous désabuser sur la peinture outrée & extravagante qu'on fait de cette ville Américaine, qui contenoit, selon quelques auteurs, soixante & dix-

(*) On en a une traduction Française par Mr. Cirri de la Guette. Un autre auteur a cru que l'Histoire de Solis ne pouvoit plaire si on ne la réduisoit à la moitié de l'original Espagnol; & d'un énorme *in Folio* il a fait deux petits volumes dont la lecture est supportable.

mille maisons sous le régn. de Montézuma second; ce qui supposeroit qu'elle avoit alors trois-cents-cinquante-mille habitants; tandis qu'il est notoire que Mexico, considérablement agrandi sous les Espagnols, ne renferme de nos jours que soixante-mille ames, y compris vingt-mille Nègres & Mulâtres. Comme on ne découvre, dans tout le Mexique, aucun vestige d'anciennes villes Indiennes, il est sûr qu'il n'y avoit qu'un seul endroit qui eût quelque apparence de cité; & cet endroit étoit Mexico, qu'il a plu aux écrivains Castillans de surnommer la Babylone des Indes; mais les noms magnifiques, donnés par les Espagnols à de misérables villages de l'Amérique, ne nous en imposent plus depuis longtemps.

La facilité & la promptitude avec laquelle on dépouilla l'infortuné Montézuma de tous ses Etats, décele la foiblesse de ces Etats mêmes: je conviens que l'Artillerie étoit un instrument destructeur & tout-puissant qui devoit nécessairement dompter les Mexicains; mais si ces Mexicains avoient eu des villes murées, comme on le répète si souvent, ils se seroient mis à l'abri de la mousqueterie, & les six mauvais canons de fer que Cortez traînoit avec lui, n'auroient pas foudroyé en un instant tant de remparts & de retranchements: d'ailleurs il est avéré, par le témoignage de tous les historiens, que les Espagnols sont entrés, pour la première fois, dans Mexico sans faire une seule décharge de leur artillerie.

Si le titre de Héros compete à quiconque a eu le malheur de faire égorger un grand nombre d'animaux raisonnables, Fernand Cortez pourroit y pré-

tendre: du reste, on ne voit pas quelle gloire réelle il a acquise en renversant une Monarchie chancelante, que le premier brigand, venu de notre Continent, auroit renversée avec la même facilité. On a composé sur cet événement un Poëme Epique (*) qui n'a joui d'aucun succès, parceque le lecteur, prévenu d'avance de la pusillanimité des Américains, ne prend pas le moindre intérêt à des défaites où il voit sans cesse massacrer des Sauvages qui ne se défendent point contre des soldats furieux, auxquels l'abondance de l'or & la disette du fer avoient donné le cœur d'Alexandre & la férocité de Tamerlan. Si le Poëte, convaincu du défaut d'intérêt, ose porter la fiction jusqu'à donner du courage aux Américains; alors il contredit l'Histoire, & change la nature même des événements, qui sont encore trop récents, pour qu'on puisse les déguiser impunément.

Les Péruviens & les Mexicains, n'ayant jamais eu aucune communication entr'eux, avoient suivi des routes diamétralement opposées pour atteindre à l'art

(*) Ce Poëme, intitulé le *Mexique conquis*, est monstrueux par la même qu'il est en prose: cette invention des modernes est si bizarre qu'on a peine à se persuader qu'elle ait été adoptée par un homme sensé. Au reste tous les Poëtes qui ont choisi leur sujet dans l'Histoire de l'Amérique, n'ont presque eu aucun succès: la *Colombiale*, la *Tragédie de Fernand Cortes* par Mr. Piron, le *Poëme de Jumonville*, & l'*Aracana* de Alonso n'ont pu forcer la Renommée à les prôner comme des chef-d'œuvres: ce qu'on doit plutôt attribuer à la nature même du sujet qu'à l'inhabileté des auteurs; puisque Mr. Piron a employé toutes les ressources de son génie pour faire de son *Fernand Cortes* une bonne piece de Théâtre. *Alzire* n'est qu'une fiction heureuse, dont on suppose que la scène est en Amérique.

de l'écriture : mais je suis persuadé que les Péruviens y seroient parvenus plutôt par le moyen de leurs cordons, que les Mexicains par celui de leurs peintures parlantes, qui ne les auroient conduits qu'au caractère hiéroglyphique, tel que l'ont eu les Egyptiens, & non à un Alphabet tel que le nôtre.

Toutes les nations ont, au sortir de la vie sauvage, essayé l'une ou l'autre de ces méthodes employées en Amérique : ou elles ont dessiné les objets ; ou elles ont fait usage de cordons, de pierres, & de morceaux de bois, qui, par un certain arrangement, rappeloient à leur esprit l'idée de tel ou de tel objet. On retrouve des traces manifestes de ce procédé dans la langue Allemande, où les Lettres sont nommées *Buchstaben*, ce qui signifie de petits bâtons de bois de hêtre : les livres sont nommés *Bücher*, comme qui diroit un assemblage de pieces de hêtre. Il faut observer ici que l'usage de ces caracteres est bien plus ancien chez les Germains, qu'on ne se l'imagine communément, & je m'étonne qu'on ne s'en soit point aperçu en lisant avec attention ces termes de Tacite : *Virgam frugiferæ arbori decisam, in surculos amputant, eosque notis quibusdam discretos super candidam vestem temere ac fortuito spargunt*. Ces expressions signifient indubitablement les baguettes de hêtre, avec lesquels les Germains ont commencé à écrire, & Tacite n'a point lui-même fait attention à ce qu'il avoit dit, ou il n'a pas bien connu cet usage, lorsqu'il assure ensuite que ce peuple n'avoit absolument aucune connoissance des lettres ; tandis qu'il employoit déjà, comme on le voit, le procédé de ses *Buchstaben*, & comme alors il

ne croissoit pas d'arbre véritablement fruitier dans la Germanie, le hêtre dont on mangeoit les faines, a pu être nommé à la rigueur, *arbor frugifera*; ce qu'il est nécessaire de supposer; sans quoi il se trouveroit encore une autre contradiction dans Tacite, qui nous apprend lui-même que ce pays-là ne produisoit pas de son temps des arbres fruitiers. Quand les Germains consultoient le sort, ils jettoient sans doute leurs baguettes au hazard; mais quand ils vouloient écrire, ils les arrangeoient dans un certain sens, & tout dépendoit alors de leur arrangement. Les Runes tiennent également leur étymologie de la racine Scandinavienne *Rönne*, qui signifie le forbier sauvage, arbre indigène du Nord, dont on s'est servi pour faire des copeaux qui par leur combinaison exprimoient un sens suivi, ainsi que nos lettres (*).

(*) *Literas Runicas saxis, ævique inscripserunt, & sago nō sunt, vel forbo aucupariis: Rönne vel Runeboers Troee (bois portant des Runes) nomen suum à Runis ipsis obtinens, magis semper æstimatum est; propterea quod præ aliis lignorum speciebus eam habet indolem, ut, cum literæ in cortice ejus exarantur, arbor confestim succum ad cujusvis literæ ductum protrudat, qui deinceps lapidis instar indurescit.* Rudbeck.

Il semble que Rudbeck veuille faire entendre, par ce passage, qu'on a commencé d'abord à graver les Runes sur des arbres; mais avant que d'être parvenus aux inscriptions, les Scandinaviens n'avoient d'autres lettres que de petits bâtons qu'ils rangeoient dans un certain ordre, pour rendre un certain sens: aussi les Runes écrites sont elles tracées en ligne droite comme des baguettes, ce qui décelé leur origine. Il se peut que l'usage de graver les Runes sur des rochers & des arbres ne remonte pas au-delà d'Odin. Quoi qu'il en soit, les plus anciens monuments de cette espèce, reconnus pour authentiques, sont du troisième siècle. Il y en a quelques-uns de suspects, & d'autres dont on vante mal à propos la vétusté.

Les Chinois ont éprouvé les deux méthodes dont on vient de parler : leurs premiers *Kings*, inintelligibles aujourd'hui, furent écrits avec des cordelettes ou des courroies nouées : ils abandonnerent ensuite cette invention pour adopter les peintures parlantes ; d'où il a résulté que leur caractère, participant à la fois de notre Alphabet & des Hiéroglyphes, est absolument unique dans son espece. S'ils avoient perfectionné leur première écriture par les cordons dont Fohi abandonna, dit-on, l'usage ; il y a toute apparence qu'ils seroient arrivés à un procédé beaucoup moins compliqué, beaucoup plus facile que celui dont ils usent de nos jours.

Je n'ignore pas que les Egyptiens, outre leurs figures allégoriques, ont eu un caractère épistolaire ou Alphabétique, à peu près semblable au nôtre ; mais il ne s'ensuit point qu'ils avoient inventé ce caractère en perfectionnant leurs Hiéroglyphes, comme quelques Savants l'ont prétendu : il est très-difficile de déterminer vers quel temps ce peuple a commencé à se servir d'un Alphabet, & il y a bien de l'apparence qu'on ne saura jamais rien de positif à cet égard.

Si la pierre, trouvée au fond de la Lapponie par les Académiciens François, contient en effet une inscription, elle est probablement beaucoup plus ancienne que celle de Hyldetant, qu'on voit sur un rocher près de Blecking ; mais cette pierre de la Lapponie n'est, à mon avis, qu'un jeu de la Nature, pris pour un monument des hommes.

Au reste les plus anciennes inscriptions gravées sur des montagnes, qu'on connoisse dans le Monde, sont celles du *Gebel Mokatab* ou de la *roche inscrite* près du Mont Sinai ; mais il n'y a point de Savant, qui sache ce qu'elles signifient.

Plusieurs motifs m'avoient porté à croire que l'usage n'en remontoit point au-delà de l'invasion des Persans commandés par Cambyse & par Smerdis; mais il faut rechercher une époque beaucoup plus reculée. Ce qu'on dit des caractères Caldaïques, apportés en Egypte par Abraham, n'est fondé que sur les rêveries des Rabbins, c'est à dire sur rien.

Il est du ressort de la Philosophie de l'Histoire de marquer par quels degrez l'esprit humain s'est élevé aux grandes inventions, & d'expliquer pourquoi les mêmes découvertes ont été portées à un plus haut point de perfection dans un pays que dans un autre; mais ces discussions, quoique relatives à mon sujet, me conduiroient au-delà des bornes où je me suis proposé de m'arrêter, comptant d'avoir satisfait au titre de cette Section, & d'avoir mis dans tout son jour ce qu'il m'importoit de prouver.

N'est-il pas surprenant qu'on n'ait trouvé sur une moitié de ce Globe que des hommes sans barbe, sans esprit, atteints du mal vénérien, & tellement déchus de la dignité de la nature humaine qu'ils étoient indisciplinables, ce qui est le complément de la stupidité? Le penchant que les Américains ont toujours eu, & qu'ils ont encore pour la vie sauvage, prouve qu'ils haïssent les loix de la société, & les entraves de l'éducation, qui, en domptant les passions les plus intempérées, peuvent seules élever l'homme au-dessus de l'animal: il faut lui ôter une partie de sa liberté pour ennoblir son être, & cultiver son génie; & sans cette culture il n'est rien. L'arbre qu'on ébranche, qu'on déchire pour l'enter, qu'on assujettit, don-

ne des fruits : le sauvageon qui n'a jamais été touché par la main du jardinier, ne végete que pour lui seul : ses productions sont ou nuisibles, ou inutiles, ou nulles. L'homme sauvage vit ainsi, uniquement pour lui-même : il n'aide personne, & personne ne l'aide : aucun lien, aucun pacte de fraternité ne le rapproche de son semblable : il est seul au Monde & ignore qu'on peut être bienfaisant, charitable, & généreux. On ne sauroit imaginer un plus grand avilissement de notre nature que cet état d'indolence & d'inertie où l'on ne connoît pas la vertu de faire du bien, & où l'on ne s'occupe jamais qu'à penser pour soi, ou pour ses maîtres. Il est triste que cet état soit néanmoins celui où végetent les deux tiers du genre humain ; car la portion d'hommes qui vit sous des loix tant soit peu équitables, est plus petite qu'on ne le pense. L'Amérique & l'Afrique ne sont presque peuplées que de Sauvages : le despotisme a accablé & accable l'Asie, & pénètre par mille endroits dans l'Europe ; qui semble être menacée de ce fléau, dans le temps même que les Philosophes élevent de toute part leurs voix contre le despotisme, & contre la tyrannie des Princes qui font à leurs sujets les mêmes maux qu'ils feroient à leurs ennemis, s'ils les avoient vaincus ; & cependant ils s'imaginent qu'ils régneront, comme si l'on pouvoit régner sur ceux dont on n'est pas aimé, & qu'on n'aime point : on peut les contraindre, on peut les immoler ; mais il y a moins de distance du Ciel à la Terre que d'un Roi à un Tyran.

Quel qu'ait été, au reste, l'abrutissement où l'on a surpris les habitants de l'Amérique, il est certain

qu'on n'auroit pas dû les massacrer en leur prêchant un Dieu de paix, ni les brûler pour n'avoir pas pu croire des mystères incompréhensibles. Au contraire, leur extrême foiblesse auroit dû exciter la plus grande compassion dans l'ame de leurs conquérants, si ces conquérants avoient eu une ame. Le sang Indien que les Espagnols ont versé avec profusion, crie encore vengeance, & auroit été vengé sans doute, s'il y avoit quelque vérité dans le sentiment de Tacite, qui croyoit que les Dieux ne se mêlent jamais des hommes, sinon pour les châtier, *non esse curæ deis securitatem nostram, esse ultionem.*

SECTION II.

De quelques usages bizarres, communs aux deux Continents.

En abordant, pour la première fois, à cette terre malheureuse & inconnue qu'on a nommée le nouveau Monde, on y a retrouvé des coutumes barbares, atroces, & singulières, qui avoient été, de temps immémorial, en vogue chez les habitants de l'ancien Continent, & dont quelques-unes ont été extirpées par les efforts de la Philosophie, & dont d'autres ont triomphé de la Raïson.

L'examen de ces usages si semblables dans des climats si différents, & entre des nations qui ne se connoissoient pas, prouve que l'homme est comme

prédestiné à commettre les mêmes fautes, dans quelque région du Globe qu'il habite; & qu'il y a des erreurs & des absurdités qui, malgré la ressemblance la plus marquée, n'ont pas été copiées les unes sur les autres: parceque la superstition, les préjugés, l'amour propre, l'oubli de ses semblables, l'ignorance de ses devoirs, & toutes les passions & tous les vices ont dû nécessairement produire les mêmes effets, & par conséquent les mêmes désordres dans des sociétés qui n'ont jamais eu la moindre communication entr'elles.

Je fais avec quelle précaution, avec quelle défiance on doit lire ce que des voyageurs ivres du merveilleux, & par là incapables de bien voir, ont rapporté des mœurs des peuples ou mal policés, ou entièrement sauvages, chez qui chaque famille & chaque tribu obéit à des impulsions particulières, & ne se gouverne pas par des maximes universelles & immuables. On a souvent pris les égarements de quelques individus pour des usages constants & constamment reçus: on a confondu les loix avec les abus des loix, & les excès qu'on tolère, avec les excès qu'on autorise.

Ces tableaux infidèles ont séduit des écrivains célèbres qui uniquement frappés de la singularité des faits exposés dans un certain jour, n'ont pas pris la peine de s'assurer d'avance de la bonne foi des observateurs, & ils ont raisonné, ou déraisonné, à pure perte sur des rapports démentis par des relations plus sincères, écrites avec plus de bon sens, dans des temps postérieurs, par des témoins ou moins enthousiastes.

fiastes ou plus éclairés. Pour éviter un reproche si justement mérité, je ne ferai l'exposition que des coutumes bizarres, bien avérées, & sur lesquelles on n'a jamais formé de doute, & dont on ne pourroit douter sans introduire dans l'Histoire un Scepticisme absurde, qui entraîneroit en sens contraire les mêmes inconvénients que la trop grande crédulité; puisqu'il est également extravagant de douter de tout, ou de croire tout. Il y a un milieu où il faut chercher la vérité, comme la vertu.

Je commencerai cette Section par l'examen de l'usage sanguinaire & insensé d'ensevelir des personnes vivantes avec les morts. On fait que cette barbarie a été pratiquée dans l'ancienne Europe, qu'elle étoit à peine abolie dans les Gaules du temps de Jules-César, & que les colonies si multipliées des Scythes l'avoient introduite dans toutes les contrées où elles s'étoient fixées: on fait qu'elle subsiste encore dans quelques cantons de l'Asie méridionale, sur les côtes de l'Afrique, qu'on l'a retrouvée tant dans le Sud qu'au Nord de l'Amérique, chez des peuples si éloignés les uns des autres, & séparés par tant de barrières insurmontables, qu'on ne sauroit raisonnablement supposer qu'ils ayent eu quelque correspondance; puisqu'ils différoient par tant d'endroits, & ne se ressembloient, pour ainsi dire, que par cette seule atrocité.

Quoiqu'il soit possible que ce n'est pas une seule & une même cause qui a enfanté un cérémonial si cruel chez les diverses nations qui l'ont adopté, il y a cependant beaucoup d'apparence que le dogme de la

résurrection des corps, & d'une vie à venir, a produit, par un malheur singulier, cette déplorable erreur, & que l'idée de se faire servir dans l'autre Monde par ceux à qui on avoit commandé dans celui-ci, a fait immoler les esclaves sur le tombeau de leurs maîtres, les femmes sur le corps mort de leurs époux. Aussi en lisant l'Histoire, observe-t-on que c'est principalement aux funérailles des Rois & des Souverains que ces homicides ont été les plus fréquents. A la côte de Guinée on n'enterre des femmes qu'avec le corps des Seigneurs, & jamais avec celui des personnes d'une condition servile ou d'une fortune médiocre. A la mort de Trimpong, Roi d'Akin, dit Mr. Roemer dans sa relation de 1764, on inhuma avec lui trois-cents femmes, & un beaucoup plus grand nombre d'esclaves, auxquels on brisa auparavant les membres.

Mr. de Maillet s'est imaginé qu'on pratiquoit quelque chose d'assez semblable en Egypte: après avoir considéré attentivement, la structure intérieure de la grande Pyramide, il a soupçonné que les principaux officiers des Pharaons étoient condamnés à rester toute leur vie auprès du cadavre embaumé de leurs Souverains, dans des chambres murées où on leur faisoit entrer quelque nourriture par un conduit dont il a cru remarquer encore les traces dans le corps de cet immense monument. (*) Cependant on n'observoit absolument rien de semblable dans toute l'Egypte, même à la mort des personnes de distinction:

(*) Description de l'Egypte: p. 241. in 4to.

on se contentoit de leur mettre des lames d'or ou d'argent sous la langue ou de petites statues dans la poitrine, qu'on retrouve encore, au moins dans quelques Mummies, lorsqu'on les démaillotte en les dépouillant de leurs langes enduits de résine. Au reste, je suis obligé d'avouer que les conjectures de Mr. de Maillet, qui d'abord m'avoient paru assez solides, ne me paroissent plus maintenant qu'ingénieuses : son imagination a beaucoup travaillé sur la grande Pyramide, qui est un objet très-propre pour cela ; car je ne croi point que de tous les anciens bâtimens encore existans, il y en ait un au Monde, qui renferme autant de mysteres que celui-là.

On a parlé fort différemment de l'usage adopté aux Indes, où les veuves, qui ne veulent point être déshonorées, doivent se brûler vivcs avec le corps de leurs maris ; mais il est faux que ce soit une loi, & que cette loi ait été suggérée par un Indou mauvais Philosophe, qui vouloit empêcher les empoisonnements : il prétendoit, dit-on, qu'aucune femme ne seroit tentée de précipiter les jours de son époux, si elle savoit d'avance qu'elle l'accompagneroit au bûcher. Il ne faut point croire que pour prévenir un crime on en ait voulu commettre mille de sang froid : c'est comme si on brûloit sa maison pour la garantir des voleurs. D'ailleurs les Indiennes n'empoisonnent pas plus souvent leurs maris que les autres femmes de l'Asie & de l'Europe.

J'ai vu que c'est inutilement qu'on cherche la raison de cette pratique monstrueuse ; car il n'y a point de raison dans tout cela : c'est un delire ou une

fureur que le fanatisme inspire, & que l'intérêt des Bramines ne fait point cesser. D'abord il étoit très-naturel de penser, comme Tavernier le dit positivement, que les veuves, qui ont des enfants, ne peuvent se sacrifier de la sorte; puisque la première de toutes les loix les oblige à élever leurs enfants: mais ce qu'il étoit si naturel de penser, n'est cependant pas vrai, malgré l'autorité de Tavernier, qui a été à cet égard mal informé; puisque Mr. Holwell a vu en 1742, la veuve d'un Indou, qui avoit un garçon & deux filles, se brûler vive à Cossimbazaar: il assure que cette créature forcenée recommanda en mourant ses orphelins à une Dame Angloise, nommée Lady Ruffel: ce qui est étonnant, puisque Lady Ruffel se trouvoit par hazard aux Indes: mais ce qui est plus étonnant encore, ce sont les arguments qu'employe Mr. Holwell pour excuser à nos yeux cette action horrible. Voici ses expressions.

„ On me permettra cependant, dit-il, de justifier les femmes Gentous des reproches qu'on peut leur faire à cet égard. Examinons d'abord leur conduite sans préjugé & indépendamment de nos mœurs & de nos coutumes, & je suis sûr qu'au lieu de les mépriser, nous admirerons leur héroïsme, aussi-bien que *les motifs pieux & raisonnables* qui les font agir. On doit d'abord considérer qu'on a soin de leur inspirer dès leur enfance que leur origine est céleste, & que ce Monde de même que le corps dans lequel leur ame est renfermée, sont destinés par l'Ét. -suprême, l'un pour

„leur fervir de lieu de châtement, & l'autre de „prison.” (*)

Dire, qu'on peut avoir des motifs raisonnables pour se brûler soi-même vivant à des obseques; en vérité, c'est confondre toutes les idées qu'ont les hommes des choses. Et donner ensuite à la frénésie des fanatiques le nom d'héroïsme, c'est encore confondre toutes les idées qu'ont les hommes des choses. Le Turc, qui croit à la prédestination, & qui en conséquence meurt de la peste qu'il pouvoit éviter, n'est pas un héros: c'est un insensé qui meurt victime d'un faux système.

Si on pouvoit excuser la conduite des femmes Indiennes, on pourroit excuser aussi l'homicide: si on pouvoit excuser les motifs qui les font agir, on pourroit excuser aussi toutes les religions barbares qui ont fait immoler des victimes humaines; car il n'y a ici aucune différence; & il est ridicule de dire que nos préjugés nous empêchent d'approuver un crime qui révolte la Nature. Si un Auteur, après avoir acquis quelque réputation en Europe par ses écrits, acqueroit encore quelque crédit aux Indes, & qu'il raisonnât dans les principes de Mr. Holwell devant des Bramines; ils croiroient que nous sommes fort éloignés de blâmer leur méthode de brûler les femmes toutes vivantes. Mais quoiqu'on en puisse dire, leur système renferme deux contradictions palpables. Entrés jusqu'à la fureur de la Métempsychose, ils pensent qu'il

(*) *Evenemens historiques, relatifs au Bengale &c. Part. I. p. 116. 117.*

n'est point permis d'ôter volontairement la vie à une mouche, à un ciron, ni à rien de tout ce qui respire sur la Terre, & en craignant de blesser un insecte, ils massacrent leurs semblables par le plus affreux des supplices: on ne sauroit imaginer une plus grande discordance dans les idées, ni une extravagance comparable à cette extravagance-là. D'un autre côté on ne peut concevoir comment ils prétendent rejoindre leurs épouses dans l'autre Monde; puisqu'ils soutiennent que les ames voyagent pendant une longue période d'années, & passent d'un corps dans un autre au moment de la destruction de l'être animé, de sorte que l'ame du mari pourroit entrer dans l'embryon d'un singe, & celle de son épouse dans l'embryon d'une *Ghoij* ou d'une vache. Cependant c'est la réunion du mari & de l'épouse qu'ils ont eu en vue; sans quoi il n'y auroit pas plus de raison de sacrifier les veuves que de sacrifier celles qui ne le sont point.

Ainsi les Indous, qui ne devroient pas brûler leurs femmes, s'ils vouloient être conséquents dans leurs principes, sont les seuls Asiatiques méridionaux qui ayent opiniâtrément retenu cette abominable coutume; ils payent même un tribut annuel au grand *Mogol* & aux *Nababs* & aux *Rajas Mahométans*, pour avoir la permission de commettre de temps en temps de semblables parricides; & il leur en coûte fort cher pour transgresser le précepte positif de leur *Védam* qui défend l'homicide.

Il ne faudroit pas plus s'étonner de voir des Chrétiens brûler leurs femmes que de voir des *Baniannes* brûler les leurs, si les maximes des hommes n'é-

toient presque toujours en contradiction avec leurs actions, ou leurs actions avec leurs maximes. On trouve dans un Mémoire Académique de Mr. Fréret, que ses confreres avoient soutenu que les anciens Gaulois n'immoloient pas des victimes humaines, parce que de semblables sacrifices, disoient-ils, n'auroient pu s'accorder avec leurs dogmes, tels qu'on les expose dans César, dans Strabon, dans Lucain, & dans Diodore; mais le seul exemple des Indiens auroit dû les désabuser; puisque cet exemple démontre de la façon la plus évidente que les dogmes religieux & les systêmes Théologiques peuvent être en opposition avec les pratiques & les usages; & on ne voit pas pourquoi on exigeroit des anciens Gaulois d'avoir été moins inconséquents que les autres hommes.

Le fanatisme a quelquefois tellement subjugué la raison & la nature qu'on a vu aux Indes des femmes forcenées se brûler volontairement; mais ces suicides sont rares, & il est certain que la plupart des veuves tâchent d'échapper au bûcher; & elles échapperoient en effet, si les Bramines ne les contraignoient, en les menaçant de l'implacable courroux de Brama (*). Lorsqu'on lit avec attention les Voyages de Taver-

(*) On brûle les femmes aux Indes Orientales de trois façons différentes. Dans le Royaume de Guzarate, jusqu'à Agrâ & Delhy, on les fait asséoir dans une hutte de Bambous & de roseaux secs, où on applique le feu au dehors. Dans le Bengale la veuve dévouée se tient accroupie sur un bûcher, qu'on allume lorsqu'elle prend le corps de son mari pour le mettre sur son giron: ceux qui ont des lettres ou des présents qu'ils veulent faire tenir à leurs parents de l'autre Monde, les lui donnent avant que le feu ait pris. Sur un district de b

nier, de Thévenot, de Bernier, & de Chardin, on s'apperçoit qu'on donne à ces misérables victimes de la mode & de la superstition un breuvage qui en étourdissant leurs sens, leur ôte la frayeur que l'appareil de la mort inspire. En faisant des recherches plus précises sur la qualité des ingrédients dont on extrait cette liqueur enivrante, j'ai découvert qu'on se sert principalement d'une forte infusion de safran, qui a la vertu singulière de porter à la tête des vapeurs fort agréables, & plus vives que celles que procurent l'Opium, le Solanum, la graine du chanvre veri, & les autres Narcotiques (*).

ôte de Coromandel, on fait un feu dans une grande fosse de la profondeur de dix pieds: quand la flamme commence à s'élever, les prêtres-bourreaux conduisent la femme à reculons, & le dos tourné vers le feu où on la précipite en arrivant sur le bord du fossé. C'est le mode de jeter dans ces bûchers funebres plusieurs vases remplis d'huile & de résine: mais on ne sauroit dire si cela contribue à abrégér ou à augmenter le supplice: les musiciens, qui savent leur métier, ont soin de faire un si grand bruit avec leurs tambourins, & leurs flûtes, qu'on n'entend jamais les cris de la victime. Dans un autre endroit de cette côte de Coromandel, on enterre les femmes vivantes, & chaque assistant a la charité de leur jeter un panier de sable. Voyez *Tavernier; voyage aux Indes*, liv. 3. T. II. à la Haye 1718. Consultez aussi les *Lettres de Bernier*.

(*) Le safran, ainsi que les étamines & les stigmates de la plupart des fleurs liliacées, à racine bulbeuse, est un poison pris à une certaine dose, & on prétend que c'est de tous les venins le moins violent, pour ne pas dire le plus doux. Après avoir excité un rire immodéré & convulsif, il commence par assoupir & à produire des rêves divertissans, qui finissent par la mort. On a vu plus d'une fois, dans le Gatinois, mourir des personnes qui s'étoient par mégarde endormies sur des ballots remplis de safran; ce qui prouve qu'il tue par les *effluvia*, ou plutôt qu'il étouffe par la forte évaporation.

On saisit l'instant où l'ivresse commence, pour jeter les femmes sur le bûcher; & c'est à ce stratagème des Faquirs & des Bramines qu'on doit attribuer ce que disent quelques relations des signes de joie & d'allégresse qu'on remarque dans ces infortunées créatures, quelque temps avant l'exécution, & à l'aspect des flammes qui vont les dévorer. Il est réellement étonnant que les Américains Septentrionaux aient la même coutume de faire prendre une drogue aux femmes & aux esclaves qu'on sacrifie à la mort des Caciques: ils employent des feuilles de tabac, écrasées & réduites en pâte, dont ils forment de grosses boulettes qu'avalent ceux qui doivent mourir: on leur fait boire ensuite un verre d'eau, qui en ayant le tabac, les précipite dans un délire complet; parceque l'âcreté de l'huile & du sel que ce végétal recele, picote violemment les parois & la membrane de l'estomac, & occasionne des convulsions qui troublent les esprits vitaux. Tant les hommes ont été ingénieux dans leurs égarements; quand ils n'ont pu réussir à surmonter la Nature par force, ils l'ont surmontée par artifice.

Au seizième siècle, il s'éleva une dispute entre le métif Garcilasso, & les autres auteurs Espagnols qui ont écrit l'Histoire du Pérou: ces auteurs prétendoient qu'à la mort des Incas on faisoit mourir par force un grand cortège de domestiques & de concubi-

Les bouquets de fleurs liliacées, mis dans des chambres closes, ont souvent occasionné les mêmes effets & étouffé ceux qui y couchent.

nes, qui devoient aller servir leur défunt maître dans les espaces imaginaires où les Pérouviens plaçoient leur paradis. Garcilasso au contraire soutenoit qu'on ne contraignoit pas ces infortunés; mais qu'ils venoient se présenter d'eux-mêmes pour avoir l'honneur d'être enterrés vivants, & qu'on étoit souvent obligé d'en renvoyer plusieurs qui excédoient le nombre prescrit, par l'étiquette de la cour, pour les funérailles de Sa Majesté. Si l'on se rappelle jusqu'à quel point les Pérouviens modernes méprisent la vie, on ne sauroit nier que le sentiment de Garcilasso ne soit le plus probable. D'ailleurs tout dépend de la persuasion plus ou moins grande de la part de ceux qui se dévouent: s'ils croient fermement qu'ils ressusciteront sur le champ pour accompagner leurs maîtres ou leurs amis dans l'autre vie, il peut leur arriver de mourir avec autant d'intrépidité que ces hommes obscurs, qui, pour démontrer la vérité des opinions absurdes qu'ils avoient embrassées, couroient avec gayeté aux échaffauds. Et voilà pourquoi toutes les fausses Religions, dès qu'on les a persécutées, ont eu des Martyrs. Ceux qui sont dans leur plein sens, ne sauroient définir cette fureur; parce qu'ils ne la sentent point: il faut en être agité pour la sentir. C'est quelquefois une maladie qui naît d'elle-même; mais le plus souvent c'est un fanatisme épidémique que des esprits foibles se transmettent les uns aux autres, comme ceux qui ont la peste, infectent ceux qui ne l'ont point: dans les siècles de barbarie & d'ignorance, ce délire est très-commun: dans les siècles éclairés, il est très-rare.

Quant aux peuples de l'Amérique Septentrionale, il est sûr qu'ils se servent du tabac, comme on l'a observé en 1725, chez les Natchez de la Louisiane dont le chef vint à mourir cette année-là. Les François, qui occupoient alors une partie de cette province, ne purent, ni par prières ni par menaces, empêcher qu'on ne fit un grand massacre aux obseques de ce Barbare : on ne tua pas moins de treize personnes des deux sexes, sans compter un enfant qu'on jettait par-tout où le convoi passoit, afin qu'il fût foulé aux pieds de ceux qui portoient le brâard où reposoit le corps du Cacique. Deux de ses femmes, quelques vieilles décrépites, & cinq de ses domestiques furent expédiés, pour lui tenir compagnie dans le tombeau (*).

Après beaucoup de cérémonies ennuyeuses & extravagantes, on fit asséoir tous les condamnés sur des nattes étendues par terre : on leur servit les boulettes dont on vient de parler, & en attendant que ce poison produisit ses premiers effets, l'assemblée se mit à danser & à faire le cri de mort d'un façon si bruyante, qu'on l'entendit dans tous les villages des environs : on enveloppa ensuite la tête de chaque patient d'une peau de chevreuil, sur laquelle on passa immédiatement une corde pourvue d'un nœud coulant. Deux hommes soutinrent ce lacet pour l'empêcher de glisser, & trois autres bourreaux le tirèrent par un bout, &

(*) Voyez l'histoire de la Louisiane par Mr. le Page du Pratz. Tome III. p. 57. On trouvera une autre relation de ce même événement dans Dumont sur la Louisiane p. 237. & suivantes.

étranglerent ainsi, en un instant, toutes les victimes de cette cérémonie de Cannibales: on enterra leurs corps à côté de la fosse où on jeta celui du Cacique.

Mr. le Page prétend que si les François ne s'étoient pas trouvés à l'habitation des Natchez quelques jours avant l'exécution, le nombre des femmes & des hommes dévoués, & assassinés, eût été beaucoup plus considérable. D'où on peut juger quel doit avoir été le carnage que les anciens Mexicains & les anciens Péruviens faisoient dans des circonstances semblables. Si un petit chef d'une petite horde exigeoit treize à quatorze personnes pour ses plaisirs & son service dans l'autre Monde, on a dû en faire périr des milliers, pour former la suite des Incas & des prédécesseurs de Montézuma qui commandoient à plusieurs peuples dans de grandes contrées, soumises au pouvoir d'un seul despote. A St. Domingue, on pratiquoit aussi cette barbarie à l'enterrement des princes & des seigneurs de l'isle. Enfin, elle avoit été adoptée par la plupart des nations du nouveau Continent, rangées sous le gouvernement d'un Cacique.

Il n'y a aucun grand bien qui ne puisse produire un grand mal: la flatteuse espérance d'une vie à venir, qui auroit dû consoler l'humanité, a été la source d'une infinité de crimes & de meurtres solennels, qui sont & seront toujours horreur à quiconque en lit le récit dans l'Histoire du genre humain. Ce n'est pas le système de l'immortalité de l'ame qui a entraîné des abus si coupables, mais le dogme de la résurrection des corps. Il est facile de se figurer comment des hommes grossiers & matériels ont raisonné sur ce

principe une fois admis comme incontestable. Si nous ressuscitons, auront-ils dit, avec un corps tel que le nôtre, nous aurons les mêmes organes & les mêmes sens : si nous devons avoir les mêmes organes, il s'ensuit que nous éprouverons les mêmes sensations & les mêmes besoins : il n'est donc pas absurde qu'un mari accoutumé d'être caressé, & un maître accoutumé d'être obéi dans ce monde-ci, se fassent accompagner dans l'autre par leurs femmes & leurs esclaves.

Il faut qu'on ait raisonné de la sorte ; puisqu'on a agi conformément aux conséquences de ce Sophisme. Observons toute fois qu'un Missionnaire de la Propagande, hérissé de Théologie, auroit de la peine à démontrer, par exemple, à un chef des Natchez de la Louisiane, qu'il ne doit pas faire enterrer des esclaves vivants à ses obsèques. Le Sauvage dirait au prêtre : je suis dans la ferme persuasion d'une vie à venir : si tu veux me retirer de ce système, il faut que tu me prouves que je ne ressusciterai pas en corps & en ame : il faut que tu me prouves encore qu'il est impossible qu'ayant été Roi des Natchez dans cette vie, je ne puisse le redevenir dans l'autre, vu qu'il n'y a en cela rien de contradictoire pour celui qui, comme moi, n'a jamais douté de la toute-puissance de Dieu. Si la mort n'est qu'un passage brusque à une seconde existence ; il est sûr qu'elle ne sauroit m'ôter le droit que j'ai sur mes esclaves ; puisque je tiens ce droit de Dieu même, qui étant immuable, ne me privera point de ce qu'il m'a une fois donné.

Ce discours, quel qu'il soit, embarrasseroit sans doute; le Catéchiste: mais un Philosophie qui rencontreroit cet Indien raisonneur, lui diroit. Rien ne t'autorise à supposer comme vrai ce qui peut ne l'être pas. Ton système est incertain: le crime que tu veux commettre n'est point. Toi, qui meür: de ta mort naturelle, comment peux-tu prétendre, Barbare, que d'autres hommes soient égorgés pour te faire plaisir, & qu'ils préviennent en ta faveur le terme que la Nature leur a marqué? Si tu n'as jamais douté de la toute-puissance de l'Etre suprême, tu n'as aucune raison pour douter de sa justice qui ne sauroit s'accorder avec la violence que tu fais à ceux que tu nommes tes sujets, en voulant qu'ils meürent, lorsque tu cesses de vivre. L'Empire que tu as exercé sur eux, n'a été qu'un continuël abus & de leur part & de la tienne, ou un continuël brigandage du plus fort sur le plus foible. Tu blasphèmes, lorsque tu dis que les tyrans tiennent leur pouvoir de Dieu: tu envahis les droits du Créateur, lorsque tu prétends régler les instans de la mort de tes semblables. Ce n'est pas toi qui les animes; ce n'est donc pas à toi à les détruire, mais à les aimer; puisqu'ils sont les fils de ton pere. Parceque tu crois la résurrection des corps, tu veux massacrer tes freres! Insensé, ta cruauté me fait frémir. Si l'on te contoit qu'il y a un pays où les bergers égorgent leurs troupeaux, lorsque le loup leur mange une brebis, cette absurdité, moins criminelle que la tienne, te paroîtroit incroyable. Pense ce que tu veux d'une vie à venir; mais ne souille pas tes mains d'un sang innocent. Meurs en paix, laisse y mouvoir les autres, & demande à Dieu qu'il te pardonne de ce que tu as été Roi dans ce Monde.

Cette réponse vaudroit mieux que tout ce que pourroit balbutier le Théologien, & je ne doute nullement qu'elle ne fît une si forte impression sur l'esprit de l'Américain qu'il renonceroit à la prétention d'être enterré avec ses esclaves vivants; mais dira-t-on, n'y a-t-il jamais eu, aux Indes Orientales, des personnes sensées qui aient employé ces raisons, ou des raisons semblables, pour dissuader aux femmes de s'y brûler? Si l'on s'y est servi de ces motifs, il faut qu'ils n'aient produit aucun effet sensible; puisque la coutume en a triomphé. Oui, il est possible que la Philosophie n'a jamais pu faire entendre sa voix aux Indes, à cause de l'intérêt des Bramines qui s'approprient les dépouilles des veuves sacrifiées: ils s'approprient leurs colliers, leurs brassulets, leurs pendants d'oreilles, qu'ils vont rechercher dans les cendres, quand le bûcher est éteint. La veuve de Khaam-Chund-Pundit, de la tribu Mahahrattor, qui se brûla, comme je l'ai dit, à Cossimbuzaar, avoit sur elle beaucoup de bijoux qu'elle enveloppa dans un pan de son tablier; & Mr. Holwell ne nous apprend point qu'elle les ait quittés au moment que le feu gagna toute la cabane de bambou & de branchage dans laquelle elle étoit assise; d'où on doit inférer qu'elle mourut avec ses richesses au milieu des flammes.

Si les moines d'Espagne & de Portugal ne trouvoient quelque profit à faire des *Auto da Fé*, ils n'en feroient point: on n'est pas gratuitement méchant. Si dans un pays de superstition comme le Bengale, on prêchoit les plus belles maximes, & si ces maximes

échoquent l'avarice des prêtres Indiens, on ne seroit pas entendu du peuple, qui n'entend que par ses prêtres, dont le despotisme sur les esprits paroît presque inconcevable, lorsqu'on y réfléchit. Ils disent aux femmes: nous vous ordonnons de vous brûler vives avec tous vos bijoux. Et ils sont obéis.

Il faut que le dogme de la résurrection des corps ait été plus généralement répandu en Europe, en Asie, en Afrique, que les Historiens ne le soupçonnent: vû qu'on ne connoît gueres d'ancienne nation qui n'ait mis dans les tombeaux, à côté des morts, des ames, des utenciles de ménage, des boissons, des aliments, des lumieres, & de pieces de monnoie, pour le service des Mânes; ce qui prouve incontestablement qu'on y croyoit à une vie future. Les cérémonies funebres peuvent expliquer les différents systêmes sur la nature de l'ame, adoptés dans les différents pays; & ce seroit peut-être un moyen pour résoudre la question, peu importante à mon avis, mais tant de fois agitée, sur le sentiment des anciens Juifs touchant la Résurrection.

Il est vrai que dans le *Vaïicra* ou le Lévitique, ni dans tout le Deutéronome, on ne trouve pas des réglemens par rapport à la sépulture & aux enterrements, soit que ces préceptes ayent été renfermés dans d'autres livres, soit qu'on les ait omis pour des motifs qui me sont inconnus. Cependant on fait bien que les Hébreux embaumoiert anciennement les corps, suivant la méthode des Egyptiens; d'où on peut inférer sans doute qu'ils croyoient à la Résurrection; sans

quoi ils n'eussent pas apporté avec eux dans la Palestine le procédé des embaumements, qui étoit très-couteux: aussi leur pauvreté les obligea-t-elle bientôt d'y faire des changements, pour en diminuer les dépenses, comme le Rabbin Jacob l'assure dans son *Thavim Jora Degha*, chapitre 352. Quoique le bitume, commun dans la Judée, ne s'y soit jamais vendu fort cher, il se peut néanmoins que le natron ou l'alcali fixe y étoit très-cher, ainsi que les toiles de lin ou de coton dont il falloit envelopper les corps; ce qui exigeoit beaucoup d'étoffe: car en mesurant les bandelettes des Momies Egyptiennes, on les trouve quelquefois de cinquante à soixante aunes de long.

D'un autre côté, il y a bien de l'apparence que les Hébreux jettoient anciennement des piéces de monnoye dans les sépulcres des particuliers; puisque Flavien Josèphe rapporte que Jean Hircan fit fouiller dans le tombeau de David, pour en tirer les sommes considérables qu'il supposoit y être enterrées: il est possible que Hircan n'a pas même pensé à faire cette recherche, & que ce prétendu trésor n'étoit pas aussi considérable que l'exagérateur Josèphe a voulu le faire accroire. Mais il n'en est pas moins vrai qu'une telle tradition n'auroit pu s'établir dans un pays où l'usage de renfermer de l'argent au fond des cercueils n'eût jamais été adopté. Et pourquoi y auroit-on eu cette prévoyance à l'égard des morts, si l'on n'y avoit eu quelque idée d'une vie à venir purement matérielle?

On ne doit pas compter parmi les conséquences dangereuses qu'à entraînées le dogme de la Resur-

gestion des corps, l'usage d'enterrer des enfants vivants avec le corps mort de la mere, comme on fait chez les Onontagues, au Darien, & dans quelques autres cantons de l'Amérique. Cette atrocité est née de la déplorable constitution de la vie sauvage, où personne ne voulant, ou ne pouvant se charger de l'éducation des orphelins & des orphelines à la mamelle, on les détruit le jour même que la mere vient à expirer. On les massacre pour les empêcher de mourir de faim & de misere. La charité des Sauvages ne s'étend pas plus loin, & cette charité même est un crime de lèse-humanité. Tant l'homme perd à n'être point civilisé.

Après avoir considéré le cérémonial affreux & révoltant, pratiqué aux funérailles de tant de nations des deux Continents, nous examinerons une bizarrerie qui a rapport au deuil, & dont il est impossible d'approfondir les causes. Elle consiste à se couper un article des doigts, lorsqu'on perd son mari, sa femme, ou quelqu'un de ses proches. Les Tcharos du Paraguai, les Guaranos, & beaucoup d'autres grandes peuplades de cette partie du nouveau Monde ont été anciennement si faciles à se faire de semblables amputations, qu'on y a rencontré des hommes & des femmes à qui il ne restoit plus que cinq ou six doigts entiers aux deux mains (*). Ce qui a sans doute induit en erreur l'auteur des Mémoires manuscrits qui m'ont été communiqués, & dans lesquels il est dit que

(*) Voyez les *Relations de Sepp*, & les *Lettres du P. Casasco à son frere*.

chez les Sauvages, qui habitent à l'Occident de Paramaribo, & que les Hollandois nomment *Boken*, il y a des tribus entières qui n'ont naturellement que trois doigts à chaque main. Ces Sauvages, dont il est ici question, ne peuvent être que les Caraïbes de Terre ferme, les Worrows, les Accawaws & les Arrowauks: cependant dans les relations les plus récentes, publiées en 1768, on ne trouve point que la mode de se raccourcir les doigts soit reçue parmi eux. Mais il est vrai aussi qu'il y a quelques-unes de ces peuplades, telle que celle des Accawaws, dont on ne connoît pas exactement les mœurs; parcequ'elles habitent fort avant dans le Continent où les Européens ne pénètrent point, & où il leur seroit presque impossible de pénétrer. Les forêts y sont si épaisses, si entrelacées de lianes, si embarrassées de brossailles, si infectées de cousins & de mille especes d'insectes, qu'on regarderoit le projet d'y tracer une route, comme impraticable; puisqu'il faudroit plus de pionniers qu'on n'en pourroit rassembler dans toutes les colonies, pour y abattre les bois, où il y a seulement des sentiers cachés que les Indigenes connoissent, & où tout autre homme s'égareroit au point de ne pouvoir plus regagner les habitations des Hollandois, qui sont vers les côtes.

Les Missionnaires, intéressés à posséder des esclaves qui ne soient point mutilés, ont presque entièrement aboli cette extravagance dont j'ai parlé, chez les Indiens qu'ils dirigent dans l'Amérique méridionale; mais dans la Californie plusieurs hordes restées dans la barbarie ont aussi persévéré dans cet abus, & se re-

tranchent encore aujourd'hui quelques phalanges des doigts à la mort de leurs parents : ils commencent par les articles des petits doigts, & quand ces membres sont totalement emportés, ils attaquent le second doigt, & ont un secret merveilleux pour guérir promptement ces blessures qui seroient regardées comme dangereuses en Europe, à force d'être répétées souvent.

Il s'agit maintenant d'indiquer une nation de notre Continent, qui ait aussi eu la coutume impertinente de se tronquer les mains ; & s'il est possible d'en découvrir une, il faudra avouer que les habitants des deux hémisphères, si différents d'ailleurs à tant d'égards, s'étoient rencontrés dans les plus grandes absurdités que l'esprit humain puisse concevoir & exécuter. Pendant le cours de mes longues recherches sur l'Histoire de l'Espèce humaine, je n'ai trouvé qu'un seul peuple de l'ancien Continent qui se soit mutilé dans ce goût-là, & pour des motifs semblables : ce peuple est celui qui erre à la pointe méridionale de l'Afrique, & que nous nommons les Hottentots, si connus & si fameux par leurs mœurs & leurs habitudes bizarres.

Mr. la Loubere, de l'Académie Française, est le premier, si je ne me trompe, qui ait observé cette coutume des Caffres, pendant le séjour qu'il fit au Cap de Bonne-Espérance, à son retour de Siam où il avoit porté une lettre très-inutile de Louis XIV. (*) Il dit que quand les Hottentots perdoient leurs fem-

(*) *Voyage de Siam*. Tome II. p. 167.

mes, & les Hottentotes leurs maris, les uns & les autres se coupoient un bout des doigts, en sorte qu'on pouvoit voir par l'inspection de leurs mains, s'ils étoient veufs, & combien de fois ils l'avoient été. Kolbe, qui a suivi la Loubere, varie dans la description qu'il donne de cette mode folle, & en tombant d'accord sur le point principal, il me semble faire entendre qu'il n'y a jamais eu dans ce pays que les femmes qui aient raccourci leurs doigts, quand la mort leur enlevoit leurs époux.

Les Hollandois ont réussi à dissuader aux Caffres de se faire à eux-mêmes un mal si cruel, d'où il ne résulroit aucun bien ni pour les morts, ni pour les vivans; & ces Africains ont enfin renoncé à l'amputation de leurs doigts, ainsi qu'à celle d'un testicule qu'ils s'ôtoient jadis, comme tout le monde sait. Devenus plus sages, ou moins extravagants, ils se félicitent de leur docilité au joug de la raison; tandis que d'autres peuples persistent avec fureur dans des travers également blâmables, sous prétexte que leurs peres & leurs ayeux n'ont pas agi autrement, comme si les folies devoient nécessairement être héréditaires, & comme s'il y avoit prescription contre le sens commun.

Dans les Traités écrits sur les funérailles des anciens, par les modernes *Kirchmann*, *Meursius*, & quelques autres dont les recherches sont déposées dans l'immense Collection de *Grævius*, on voit que les Romains coupoient quelquefois un doigt aux corps morts que les lieux & les circonstances ne leur permettoient pas d'ensevelir avec toute la pompe conve-

nable : ils pratiquoient avec ce membre détaché du tronc beaucoup de superstitions dans lesquelles il seroit insensé de chercher l'origine de la mode des Hottentots, qui, loin d'avoir entendu parler de la religion des Romains, n'ont même aucune connoissance de la religion des Mahométans, débordée jusqu'à la côte de Mélinde à l'Orient, & jusqu'à celle d'Angoia à l'Occident de l'Afrique.

Il seroit plus insensé encore de supposer que les Caffres ont anciennement communiqué avec les indigènes de la Californie, & que c'est à cette correspondance qu'on doit rapporter la conformité des usages sur la mutilation des mains dans des temps de deuil. Quiconque a la moindre notion de la Géographie, sent le néant de cette hypothèse. Il n'y a point d'hommes sur le Globe mieux séparés les uns des autres que les Californiens & les Hottentots : placés du Sud au Nord sur les deux extrémités du Monde, le Monde entier les sépare.

Peu satisfait de toutes les explications qu'on pourroit donner de cette coutume affreuse, j'aime mieux croire qu'il nous est impossible d'en deviner la cause que d'en déterminer une qui ne seroit peut-être point la vraie. Si l'on disoit qu'on a voulu par là imprimer un caractère ineffaçable aux veufs & aux orphelins, la difficulté renaîtroit sous une forme nouvelle ; puisqu'on n'en comprendroit pas mieux pourquoi ces Sauvages ont prétendu que les orphelins & les veufs fussent distingués par des marques si cruelles qu'on pourroit les envisager comme un supplice. Si l'on n'avoit contraint que les femmes à s'abattre un

bout des doigts, lorsqu'elles perdent leurs maris, on soupçonneroit qu'on a eu envie de prévenir la fraude d'une veuve qui se donneroit pour vierge à un second époux qui n'auroit aucune connoissance de son premier mariage; ce qui est possible chez les peuples errants, puisqu'on en a des exemples chez les peuples policés; mais cette explication ne sauroit s'appliquer aux orphelins & aux orphelines, dont l'état n'a jamais pu entraîner d'assez grands abus pour qu'on ait pris tant de peine à le constater par des signes indélébiles.

Un usage moins sanguinaire, mais plus ridicule, est celui qu'on a retrouvé chez tant de nations des Indes Occidentales, où le mari se met au lit, ou dans son *Hamac*, quand sa femme est accouchée d'un enfant mâle ou femelle: dans cette posture il contrefait le malade, gémit, se fait soigner, & reçoit les visites de ses amis, qui viennent plutôt le plaindre que le complimenter.

Quand on entendit parler, pour la première fois, de cette extravagance en France, on demanda à l'ordinaire, comment on pouvoit être si fou en Amérique; mais on ignoroit sans doute alors que cette coutume a été, & est encore en vogue en France même, & que c'est ce qu'on nomme dans le Béarn *faire la Couvade*. Il est vraisemblable que les anciens Vénarniens, ou les Béarnois, ont puisé cette étiquette en Espagne, où elle régnoit principalement du temps de Strabon. *Mulieres, cum pepererunt, suo loco viros decumbere jubent, eis que*

ministrent, dit-il (*): ce qui revient à ce qu'on a observé parmi les Brésiliens, & parmi tant de peuplades du Nord de l'Amérique, où la femme, dès qu'elle est délivrée, n'a rien de plus pressé que d'aller servir son époux allité pour plusieurs jours.

Marc Paul, qui n'a pas toujours menti, assure qu'il a vu pratiquer la même chose chez plusieurs tribus de la grande famille des Tartares indépendants. D'où on peut conclure que cette cérémonie a fait le tour du Monde, ayant été généralement adoptée depuis le fleuve de St. Laurent jusqu'au-delà des Pyrénées: elle devoit faire fortune, puisqu'elle est trop bizarre pour avoir pu déplaire à l'esprit humain. Feu Mr. Boulanger a tâché d'en découvrir la cause, dans son *Antiquité dévoilée*; mais on ne sauroit être, à mon avis, plus malheureux qu'il l'a été dans ses conjectures: emporté par un enthousiasme systématique, il a voulu soumettre les faits à ses idées, au lieu d'accorder ses principes aux faits.

„En Amérique, chez quelques Sauvages, dit-il, l'usage veut que le mari se mette au lit, lorsque sa femme est accouchée. La même chose se pratiquoit chez les Celtibériens suivant Strabon, & dans l'isle de Corse, suivant Diodore de Sicile. Pour expliquer une coutume si bizarre d'après notre système, il semble que l'on doit regarder cette conduite du mari comme une sorte de pénitence, fondée sur la honte & le repentir d'avoir donné le jour à un

(*) Lib. III. p. 174

„être de son espece. Cette conjecture paroît d'au-
 „tant plus fondée que, suivant les lettres édifiantes,
 „citées dans la note, le mari pendant sa re-
 „traite observe un jeûne très-rigoureux, & s'abstient
 „même de boire, en sorte qu'il maigrit considéra-
 „blement (*).”

Pourquoi un homme seroit-il honteux de ce qu'il lui est né un enfant, le fruit de son amour, l'objet de sa tendresse, le sang de son sang? Pourquoi seroit-il pénitence pour avoir couché avec sa femme, puisqu'il savoit, en se mariant, qu'il coucheroit avec elle selon l'ordre de la Nature? En vérité, tout cela est incompréhensible pour nous.

Si le système de Mr. Boulanger est absolument destitué de réalité à cet égard, pourquoi l'Eglise Romaine, dira-t-on, exige-t-elle que les femmes qui sont accouchées, soient purifiées au moment qu'elles rentrent dans les temples? On suppose, par conséquent, qu'elles sont souillées; ou ce qui est la même chose, on suppose qu'elles ont péché en concevant leur fruit, ou en se délivrant de leur fruit; on a donc attaché au mariage un préjugé qui tout absurde qu'il est, ne laisse pas de justifier le sentiment du Philosophe François.

Cette objection n'est pas même spécieuse. Chez les Juifs, on purifioit les femmes, parcequ'on les croyoit souillées par l'épanchement du sang, qui accompagne & suit les couches: & il n'y avoit en cela

(*) *Antiquité dévoilée par les usages*, Liv. II. Chap. III. p. 127. in 4to. Amsterdam 1766.

rien que de fort naturel, dans un pays chaud & mal sain, habité par un peuple mal-propre & dégoûtant : l'Eglise Romaine, qui a perverti l'esprit des usages Judaïques, a transporté à l'ame la souillure du corps ; parcequ'il est dit dans la traduction Latine du Lévitique, que les femmes qui ont enfanté, doivent offrir un pigeon *pro peccato*, à cause du péché : ce qui a un sens différent dans le texte Oriental que dans la mauvaise version de la Vulgate. D'ailleurs il n'est ici question que de la femme, & non du mari, auquel ni les Chrétiens ni les Juifs n'ont jamais, au milieu de leurs superstitions, imputé à crime la naissance de ses enfants.

Il n'y a donc aucune analogie, aucun rapport entre la cérémonie de la Purification, & la coutume interprétée par Mr. Boulanger. En lisant attentivement ses *Recherches sur le Despotisme Oriental*, & son *Antiquité dévoilée*, qui n'est qu'un commentaire du premier ouvrage, je me flatte d'avoir compris le principal objet de son système. Cependant je ne saurois me persuader que l'attente de la fin du Monde, & de la venue du grand Juge, ait pu faire sur l'imagination des mortels consternés tous les effets qu'il déduit de ces deux causes, jusqu'à rendre les parents honteux lorsqu'il leur naissoit des fils & des filles. Je ne crois pas non plus que cette même appréhension de la ruine du Globe ait fait recourir les hommes à la Circoncision, comme s'ils avoient eu un violent remord pour avoir engendré des individus de leur espece, ainsi que Mr. Boulanger le suppose dans le chapitre où il traite plus amplement de la Circoncision.

Je ne releve pas ces inexactitudes pour insulter à la mémoire de ce savant, comme ont fait tant de fanatiques, enivrés de leurs propres chimères & jaloux de celles des autres: je les releve parce que les fautes des grands hommes méritent qu'on les réfute: les erreurs des hommes vulgaires ne méritent pas qu'on s'en souviene.

N'est-il pas plus raisonnable de dire que les maris ont, dans de certains pays, voulu donner à connoître qu'ils avoient eu autant de part à l'ouvrage de la génération que leurs femmes, & que la fatigue avoit été la même de part & d'autre? C'est à cette prétention singulière qu'on doit attribuer leur retraite: ils se sont mis au lit pour se refaire de leur lassitude, & se préparer à de nouveaux travaux pour la propagation de l'espece; comme si le premier produit de leur amour les eût énérvés & abattus. Quant au jeûne, qu'on dit qu'ils observent pendant leur repos, il n'y a que les Jésuites qui en parlent; les autres auteurs anciens & modernes ne disent pas un mot de cette prétendue abstinence: au contraire, le Naturaliste Pison, dont l'autorité vaut bien celle des cent-trente volumes de Lettres édifiantes, rapporte qu'au Bresil les maris allités, à l'occasion des couches de leurs femmes, se font servir les mets les plus succulents (*). Quand on a questionné ces Barbares sur les motifs de leur conduite, ils ont répondu qu'ils

(*) *Maritus, tempore puerperii, uxoris loco d. cubit primis à partu diebus, & puerperæ instar bellariis & epulis fruitur. Historia Natural. Brasiliæ p. 14.*

vouloient rétablir leurs forces qui s'épuisoient toutes les fois qu'ils devenoient peres. Cet aveu suffit pour donner à mon sentiment toute la probabilité qu'on peut exiger d'une opinion; il ne s'agit donc pas de pénitence, ni de rien de tout ce que l'illustre auteur de l'*Antiquité dévoilée* a cru voir dans cette coutume.

On fait que les éclipses de la Lune & du Soleil ont toujours été des phénomènes très-propres à épouvanter les ignorants & les superstitieux: on sait encore que les Romains & les Grecs faisoient, pendant ces instans d'obscurité, un horrible vacarme avec des chaudrons, des sonnailles, des poëles & d'autres instrumens rauques & grossiers. Il est bien surprenant après cela, que les auteurs qui ont écrit l'Histoire du Pérou, conviennent unanimement que les anciens Péruviens faisoient un bruit pareil dans les circonstances semblables. Rassemblant tous les tambourins, les cornets, les trompettes, ils en sonnoient à outrance, & afin d'augmenter la cacophonie ils fouettoient leurs chiens & les faisoient hurler. On a encore retrouvé cet usage en Asie chez les Chinois & chez les Indiens adonnés au culte Bramique, qui ne se contentent pas de crier, de battre, & de sonner pendant les éclipses; ils se baignent encore dans le Gange, cassent leur vaisselle, & font tant de contorsions qu'on les prendroit pour des furieux ou des enragés.

Il n'est pas facile de savoir comment tant de nations, placées à de si grandes distances les unes des autres, ont pu se rencontrer au point qu'on les soupçonneroit d'avoir conspiré ensemble; car la défaillance inattendue de la clarté n'incite pas naturellement

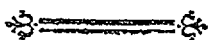
l'homme à crier; elle le porte plutôt à se taire, parce que les ténèbres attristent, & que la tristesse est muette autant que l'allegresse est parlante. Aussi voit-on les animaux qui paissent dans les prés, se retirer pendant les éclipses sous les haies & les arbres, & garder un silence morne & profond jusqu'à ce que l'illumination recommence, ou que l'obscurité se dissipe.

Il faut que les Romains, les Chinois, les Indous, & les Péruviens ayent eu des idées bien conformes sur la nature de la Lune & du Soleil: il faut qu'ils ayent pris ces Globes pour des êtres animés, qu'ils ont voulu éveiller par un grand bruit, dans la pensée que les éclipses n'étoient qu'un sommeil ou un assoupissement subit qui surprenoit ces créatures au milieu de leur course céleste. S'ils en avoient craint la chute, comme quelques auteurs l'ont dit, ils n'auroient pas eu recours aux clameurs & au bruit des instruments; l'expérience journalière leur ayant tant de fois enseigné que le son d'une trompette ne sauroit empêcher une masse suspendue de tomber, lorsqu'on la détache. Il n'est pas probable non plus qu'ils se soient imaginé que le Soleil & la Lune se livroient des combats, & s'entre-choquoient dans les cieus; puisqu'il ne seroit venu alors dans l'esprit de personne de crier pour séparer les combattants: on auroit plutôt attendu en silence, & en tremblant, la décision d'une querelle dont dépendoit le destin de la Terre, & le salut du genre humain.

Pour approfondir les causes de ces erreurs sur la substance des astres & des planetes, il faut observer que c'est le mouvement de ces corps, emportés selon

les apparences d'Orient en Occident, qui les a fait prendre plutôt pour des animaux que pour des amas d'une matiere morte: ils se meuvent d'eux-mêmes, aura-t-on dit, donc ils sont animés, puisque l'état d'inertie & de repos est l'état naturel de la matiere brute. Qu'on n'ait pas, dans ces temps d'aveuglement, reconnu la puissance invisible du premier Moteur qui fait rouler, à son gré, ces masses énormes dans les espaces du firmament, cela n'est point surprenant; parceque les hommes n'ont jamais pu, & ne pourront jamais savoir pourquoi ces Globes ont été créés, & à quoi ils servent. Le mal physique & le mal moral, répandus à pleines mains sur notre planète, ne nous permettent gueres de croire que les autres Globes qui nous environnent, en soient exempts; tandis que l'existence d'un Etre intelligent nous est autant démontrée qu'elle peut l'être à des individus d'une nature aussi bornée que la nôtre.

Ce que nous venons de dire des vivants enterrés avec les morts, de l'amputation des doigts, des maris allités à l'occasion de l'accouchement de leurs femmes, & de la cérémonie usitée pendant les éclipses, prouve que les erreurs en matiere de Physique n'ont jamais entraîné de grands abus; pendant que les erreurs en Morale ont ensanglanté la Terre, après avoir avili la raison: & c'est un motif de plus pour les éviter.



SECTION III.

*De l'usage des flèches empoisonnées chez les peuples
des deux Continents.*

Ungere tela manu, ferrumque armare veneno.

Virgil.

Dans cette Section q i n'est qu'une continuation de la précédente, nous insérerons un Mémoire fort détaillé sur les flèches empoisonnées dont se sont servies presque toutes les nations sauvages des deux hémisphères. Cette discussion qui intéresse si intimement l'humanité, nous rapprochera de l'Histoire Naturelle, dont nous ne nous écartons jamais qu'à regret, parceque nous sentons de plus en plus combien il vaut mieux offrir au lecteur des faits que des raisonnemens qui, quelque justes qu'ils soient, ont toujours des contradictions à effuyer.

L'emploi des armes envenimées est de la plus haute Antiquité, & étoit connu en Asie plusieurs siècles avant Alexandre, en Italie avant la fondation de Rome, & en Amérique longtemps avant l'arrivée de Christophe Colomb. Le premier Européen qui s'inclina pour ramasser de l'or sur le rivage du nouveau Monde, fut tué avec une flèche empoisonnée (*).

Ce fatal secret a précédé, dans tous les pays, l'invention du fer; lorsque les dards armés de pierres,

(*) Le Comte de Fogéda.

de dents, de cornes, & d'arrêtes étoient des instrumens trop foibles pour subjuguier ou repousser les bêtes féroces, on eut recours au poison, qui, d'abord réservé pour la chasse, a été dans la suite des temps employé dans les guerres nationales des Sauvages. On trouve cependant dans l'Histoire quelques peuples qui n'ont pas usé de venin contre leurs ennemis, quoiqu'ils s'en servissent journellement contre les animaux : tels sont les anciens Gaulois, qui envenimoient les dards avec lesquels ils chassoient, & non ceux avec lesquels ils combattoient, puisque César ne dit nulle part que les armes des peuplades Gauloises qu'il avoit défaites, ayent été empoisonnées pour le service des batailles & des sieges. Il est vrai que ces sortes d'épées & de traits ne pouvoient arracher la victoire à des soldats cachés sous des écailles de cuivre & de fer, qui avoient de leur côté la science de la Tactique & de la discipline, contre des Barbares qui se battoient en confusion, & qui ne savoient pas même l'art de fuir.

Les Indiens qu'Alexandre rencontra dans les Etats de Porus, & qui tiroient à flèches empoisonnées, l'inquiéterent beaucoup, sans pouvoir néanmoins l'arrêter dans le torrent de ses conquêtes. Nous ne voyons pas que cette invention ait garanti aucune nation du joug étranger, ou lui ait donné lieu d'en subjuguier d'autres. Les Américains, comme les Tapuias & les Caraïbes, qui s'en servoient beaucoup dans leurs anciennes guerres, ne se sont jamais fait de grands maux : il semble au contraire que les Caraïbes ont jadis été vaincus & contraints de se retirer

du Continent dans les Isles, Les habitants des Moluques n'ont pu, ni avec leurs filets ni avec leurs dards envenimés, se débarrasser de la domination des Portugais, des Espagnols, & des Hollandois. Les Sardes & les Maures, si fameux dans l'Histoire par le venin de leurs armes, furent, les uns après les autres, esclaves de l'Empire Romain. On dit, à la vérité, qu'Hannibal vainquit les Pergames avec des vipères, qu'Amilcar défit les Libyens avec des Mandragores, & que la ville de Bertha fut prise avec du *Solanum* dormitif; mais ces stragagèmes, en supposant qu'on s'en soit réellement servi, sont d'un autre genre que les traits venimeux.

Il est probable que les Romains ont connu un spécifique contre les effets de ces armes barbares; car, quoique les contre-poisons, indiqués à cet égard par Plin le Naturaliste, soient certainement inefficaces, on voit cependant, par un passage du Médecin Celse, qu'on savoit, dès ce temps-là, qu'en suçant les blessures on parvenoit à diminuer sensiblement l'activité du poison que la flèche y avoit déposé (*). Cela est vrai, & conforme à l'expérience de nos jours: il ne faut que du courage pour l'éprouver. Aussi voit-on souvent, dans les arsenaux & les cabinets des curieux, des personnes qui mettent la pointe d'une flèche empoisonnée bien avant dans la bouche, & la suçent sans s'en ressentir: elles prennent bien garde de ne pas

(*) Lib. V. cap. XXVII. Folio 72.

On présume que la salive qui s'introduit dans la plaie par le suçement, contribue aussi à détruire, par son sel alkalin, l'action du poison.

s'égratigner; car dès que la pointe ne fait aucune incision, il n'y a pas de danger, & c'est inutilement qu'on se sert de gants pour manier ces fortes d'instrumens. Il y auroit cependant de la témérité à assurer que toutes les playes envenimées peuvent se guérir par le moyen du sucement, les armes pouvant s'empoisonner de tant de façons différentes, & les unes ayant sans comparaison plus de violence que les autres, à raison des drogues dont on s'est servi. Ces drogues sont presque toujours tirées du règne végétal, rarement du règne animal, & jamais du minéral: ce qui prouve que Mr. Mead s'est trompé, lorsqu'il a dit que les poisons pris d'entre les minéraux surpassoient tous les autres en force & en malignité.

En Amérique on employe le suc d'un arbusse, & de deux arbres différens, que nous allons décrire successivement. Le plus dangereux est le Mancanillier (*), ou l'Hippomanès végétal de Brown: c'est un arbre laiteux, de la hauteur & du port de nos pommiers: l'endroit où il se plaît le plus, & qui semble être son sol natal, est l'isle de St. Jean de Porto-Rico: on le rencontre aussi, mais moins abondamment, dans les Antilles, & sur quelques plages du Continent: on n'en a jamais vu fort avant dans les terres. Son tronc, qui n'acquiert que deux pieds en

(*) Quelques auteurs nomment cet arbre *Mancelinier*, & d'autres plus fautiveusement encore *Manchelinier*. S'il faut avoir égard au mot Américain, de Manc-anill, il est certain qu'on doit prononcer *Mancanillier*: aussi le Pere Plumier, dans ses *nova Plantarum Americanarum genera*, No. 50, lui donne-t-il le nom de *Mancanilla*.

circconférence, est revêtu d'une écorce liffe & tendre : les fleurs mâles & femelles, d'une nuance rougeâtre, font rangées en châton fur un même épi : fon fruit eft une baie fphérique, très-charnue, fucculente, & peinte fur l'épiderme comme la pêche chauve : fous la pulpe on découvre une noix raboteufe, inégale, qui a depuis fix jufqu'à douze logements, & un noyau dans chacun quand le fruit eft parfait ; mais cela eft rare, ces noyaux étant fort fujets à avorter, comme il arrive à tous les fruits qui ont plufieurs cloifons dans leurs capfules féminales. Les feuilles de cet arbre funefte reffemblent à celles du poirier : mais elles contiennent une fubftance laiteufe qui tranfpire par l'action de la chaleur, comme on l'obferve dans tous les *végétaux lactefcents*. Quant ces feuilles furent au grand Soleil, on n'ofe manier les branches : quand le Soleil ne darde pas deffus, on peut cueillir les fruits, & examiner l'arbre à fon aife. Cependant il y a toujours de la témérité à fe reposer fous des Mancanilliers, & principalement quand ils fleuriffent, à caufe de la pouffière prolifique qui tombe copieufement du grand nombre des fleurs étaminées : d'ailleurs la rofée, qui rince les feuilles, venant à découler, corrode tout ce qu'elle touche.

Les Sauvages qui vont incifer le tronc de ces arbres, ont foin de fe couvrir le vifage, de peur que l'éjaculation de la fève ne les aveugle, ou ne les frappe d'une mort fubite : enfin, ils employent les mêmes précautions que les Africains, qui extraient la gomme liquide de l'Euphorbier. On reçoit le fuc fluide du Mancanillier dans des coquilles arrangées au pied du

nonc; & après que cette liqueur est un peu épaissie, on y trempe la pointe des flèches, qui acquierent par là la propriété de donner la mort la plus prompte qui soit possible, à tout animal qui en est légèrement blessé, ou même égratigné. On a essayé de ces dards en Europe, cent & cinquante ans après qu'ils avoient été empoisonnés en Amérique; & l'on a vu, avec le plus grand étonnement, que le venin n'avoit presque pas dégénéré au bout d'un siecle & demi.

Les premiers Espagnols qui voulurent soumettre les Caraïbes, ayant souvent ressenti les effets de ces traits, eurent recours à une infinité de contre-poisons, & s'imaginèrent enfin d'en avoir trouvé un dans les feuilles du tabac. Cette découverte fut annoncée en Espagne avec tant d'éclat que Philippe II fit faire des expériences en sa présence sur des chiens, dont on frotta les playes avec du Tabac broyé (*); mais l'illusion ne dura pas, & on s'apperçut bientôt que ce prétendu spécifique n'étoit pas infailible.

Quelques Voyageurs assurent qu'on a été assez heureux depuis pour découvrir un remede qui opere toujours; pourvu qu'il soit administré immédiatement après la blessure: il ne faut, suivant leur rapport, qu'avalier quelques pincées de sel commun, ou, à son défaut, boire deux ou trois gobelets d'eau de mer, C'est d'un enfant sauvage âgé de dix ans, qu'on prétend avoir tiré ce secret, après l'avoir questionné longtemps sur les moyens qu'on employoit dans son village, lorsqu'on étoit blessé par un trait enduit de ce suc

(*) Voyez Menardes, *Historia medica novi orbis*.

redoutable ; mais on commence de plus en plus à douter que le sel gemme ou marin suffisè pour prévenir la mort, & il y auroit bien plus de sûreté à se servir d'un alkali volatil, comme le sel de vipere ou celui de corne de cerf dont la vertu alexipharmaque est plus constatée dans des cas semblables.

Le second sujet végétal dont on exprime, dans l'Amérique méridionale, une substance venimeuse pour armer les flèches, est la Liane ou la Béjuque des marais, qu'on appelle *Curare* dans la langue de la Guiane qu'on parle le long de l'Orenoque, & l'on ne sauroit encore déterminer si c'est la même plante qu'on connoît sous le nom de *Woorara* chez les Arrawaus, qui habitent aussi dans la Guiane ; mais plus près de Surinam : car les caractères particuliers des Lianes n'ont jamais été bien définis ; (*) & il ne régnè que de l'incertitude dans tout ce qu'on dit des signes auxquels on distingue les especes nuisibles d'avec celles qui ne le sont pas : On sait seulement que les fortes dont la tige est ronde, ne recèlent point de poison, & que celles dont la tige est anguleuse ou garnie de côtes, en recèlent ordinairement. On recueille le *Curare* en automne : on le découpe en rouelles qu'on met infuser dans des marabouts ou des chaudrons à la Sauvage : on jette la partie lignèuse qui se détache aisément de l'écorcè, dans laquelle est renfer-

(*) La plante dont on parle dans la première édition de cet Ouvrage T. 2. p. 242. & qu'on y définit par sa fleur tétrapetale régulière & sa capsule pyriforme, n'est point une Liane, mais plutôt le *Cururu-ape Pisonis* fol. 250. Ses fruits servent à enivrer les poissons.

mé le principe du venin qu'on en exprime avec la main, pour le faire condenser lentement par le moyen du feu, jusqu'à ce qu'il parvienne à la consistance d'un syrop rougeâtre. Les vapeurs, qui s'élevent pendant la cuisson, seroient mortelles à ceux qui les recevroient dans la bouche ou dans le nez; parcequ'elles pourroient atteindre les poulmons. Mais comme les Sauvages font cette composition en plein air, le danger n'est point aussi grand qu'il le seroit, s'ils la préparoient dans un appartement fermé. Mr. Hérisant rapporte, dans le dix-septième volume des *Transactions Philosophiques*, que les Américains jugent que ce poison est arrivé au dernier degré de sa force, lorsque la femme, qui est occupée à le cuire, vient à expirer; mais ce récit porte tous les caracteres de la fable.

Mr. de la Condamine prétend qu'outre la Béjuque, il entre dans cette préparation plus de trente especes d'herbes pilées: il est possible que les Ticounas fassent cette addition dans l'idée de renforcer le venin, comme les Worrous y ajoutent du poivre d'Espagne, des foies & des dents de serpents, & les Accawaus des écorces de Couranabi: mais les Caveres de l'Orénoque n'employent que la seule Liane, sans y mêler d'autres végétaux quelconques. D'où on peut conclure que c'est là le principal ingrédient, & que tous les autres ne sont que des accessoires que la charlatanerie des Jongleurs ou des Symmeties a introduits: c'est ainsi que les droguistes de Venise font entrer dans la Thériaque tant de choses qui ne rendent pas la Thériaque meilleure. Gumilla dit qu'on éprouve cette confection en la frottant sur une flèche qu'on

plonge dans du sang frais: s'il ne s'ensuit pas une coagulation instantanée, la matière doit être plus concentrée, & on la remet au feu pour l'épaissir davantage, en la tournant continuellement avec une spatule de bois. Si cette épreuve est vraie, il faut que le poison des Caveres diffère extrêmement de celui des Sauvages qui habitent aux environs de Rio-Demerary, sur lequel Mr. Bancroft dit avoir fait beaucoup d'essais; & loin d'avoir observé un caillage subit, il a aperçu au contraire que le sang restoit fluide. (*) Il se peut que ce Médecin, dont les expériences auroient besoin d'être vérifiées, a employé une trop grande quantité de cette composition, ce qui a dû produire un effet assez analogue à celui dont il parle. Il convient d'ailleurs lui-même, dans un autre endroit de son Histoire, (**) que les Américains mouillent avec du suc de citron, les pointes de leurs flèches, dès que le venin vient à se sécher, & alors le sang des animaux, qui ont été blessés, se caille.

Il n'y a point d'exemple que ni les Caveres, ni les Ticounas ayent jamais attenté avec ce fatal secret à la vie des hommes; au contraire des Caraïbes des isles, qui en faisoient anciennement un grand usage dans leurs guerres & même dans leurs querelles. On assure aussi que vers les sources de l'Esquibé ou de l'Essequébo on trouve des peuplades, qui, pour se mettre à l'abri des incursions de leurs ennemis, frot-

(*) *Naturgeschichte von Guiana in Süd-Amerika. Pag. 180. Brief III.*

(**) *Lib. citat. pag. 182.*

rent avec ce poison les têtes des palissades dont leurs demeures sont environnées; de sorte que des hommes nus ne sauroient franchir un tel retranchement, sans s'exposer à un danger manifeste: car si la pointe de ces pieux les bleffoit légèrement, ils tomberoient morts en une minute, à peu près comme les animaux qu'on tue à la chasse avec des flèches ainsi armées. Ces flèches sont de différent calibre: il y en a de grandes, qu'on décoche avec des arcs, & de petites qui peuvent avoir 10 à 12 pouces de long, de l'épaisseur d'une aiguille à tricoter: elles portent à leur extrémité un flocon de coton pour saisir le souffle par le moyen duquel on les lance dans des Sarbacanes, dont quelques-unes sont faites de jonc évuidé par les fourmis qui en rongent la moëlle qu'elles aiment; & au défaut de celles là, les Sauvages en font d'autres en les perçant avec une baguette ou quelque instrument convenable.

Il est fort remarquable que cette méthode de souffler des traits envenimés par un tube ait été retrouvée parmi les Américains méridionaux: tandis qu'on sait qu'elle a été pratiquée, de temps immémorial, dans plusieurs cantons du Sud de l'Asie, & principalement dans les isles de l'Archipélague Indien, comme on le dira dans l'instant, en parlant des alènes de Macassar & d'Achem. Frappé de cette analogie, je m'étois d'abord imaginé que les Nègres, ou les Européens mêmes, avoient enseigné à quelques peuples du nouveau Monde l'usage de ces sarbacanes; mais des personnes instruites, que j'ai consultées sur mon sentiment, m'ont répondu que cette invention avoit

été de tout temps connue des Américains qui habitent sur les bords de l'Esquibé, de l'Orénoque, & du fleuve des Amazones.

Les Sauvages, qui veulent se servir de traits préparés suivant la méthode qu'on vient de décrire, ont soin de tenir toujours le poison dans une certaine liquidité: car quand il se desseche entièrement sur la flèche, ses effets cessent. Les uns le trempent pour cela avec du suc de fruits aigres, & les autres, comme les Caveres, le mouillent de salive, en portant la pointe de ces armes à la bouche sans crainte; car elles n'agissent qu'en touchant le sang, où elles produisent différents accidents, suivant la nature des drogues dont on s'est servi dans la composition du venin. Quand c'est un fort acide, il occasionne dans les veines une fermentation mortelle: on fait, par les expériences de Mr. Boyle, que le sang humain ne contient absolument pas d'acide, & voilà pourquoi il se trouble, lorsqu'il en reçoit la moindre partie, qui y cause d'abord une sécrétion de la lymphe d'avec les globules sanguins, & à peu près comme feroit une goutte de vinaigre versée dans un vase rempli de lait. L'animal blessé tombe mort aussi promptement que si on lui eût feringué dans les veines un jet d'eau forte, qui a aussi la qualité, de faire fermenter & grumeler le sang jusque dans les oreillettes du cœur en moins de deux minutes. (*)

(*) Voyez *Conférences sur les sciences de l'an 1662.* à l'article Nutrition.

Si on injectoit dans les veines d'un animal une petite quantité d'huile d'olive, il mourroit tout de même; mais point si promptement qu'il meurt des effets d'un sel acide.

De toutes les opinions proposées touchant la manière dont les flèches de l'Amérique donnent la mort aux hommes & aux bêtes, il n'y en a point qui me semble être plus éloignée de la vérité, que l'hypothèse de Mr. Hérissant: il veut que ce poison resserre les vaisseaux, & les rétrécisse tellement que le sang ne peut plus y continuer sa circulation. Il faudroit pour cela que le suc de la Liane eût une force assez grande pour plier les parois des veines, malgré l'action contraire de la liqueur qui tend à les dilater pour s'y frayer un passage: ce qui ne sauroit être, lorsqu'on considère la quantité presque imperceptible de la substance mortelle que la flèche dépose dans la playe. Quant au sentiment de Don Jüan, qui assure que les armes des Lamas tuent par la qualité froide de la drogue dont elles sont enduites, c'est une erreur puisée comme l'on voit, dans la Philosophie scholastique des Espagnols, de laquelle Don Jüan n'a pas eu le courage de se dépouiller. Quoiqu'il en soit, il n'y a aucun danger à manger du gibier tué avec de semblables traits, dont toute l'action se borne à agir sur le sang: aussi les Européens établis aux Indes Occidentales, ne font-ils plus aucun scrupule de se nourrir de singes & d'autres animaux auxquels on a soufflé de ces alènes, dont on rencontre quelquefois la pointe sous les dents en mangeant, comme on trouve en Europe des dragées dans le corps des lièvres & des perdrix. Depuis que l'Amérique est découverte; il n'y a point d'exemple que quelqu'un ait été incommodé de cet aliment; & il ne vaut point la peine de réfuter ici les ridicules idées de celui qui a prétendu que la coutume de se nourrir de la

chair des animaux tués avec des flèches trempées de suc de Liane, avoir engendré au nouveau Monde le mal vénérien : comme il prévoyoit qu'on lui objecteroit l'exemple de tant de nations sauvages de notre Continent, & surtout celui des Gaulois, qui n'ont jamais eu le mal vénérien ; quoiqu'ils ayent envenimé leurs armes de chasse, il a soutenu que cet abus avoit produit la lepre dans les Gaules, longtems avant Jules-César ; tandis qu'on fait que les habitants de cette contrée, si célèbres dans l'Histoire ancienne par la beauté de leur teint, n'ont jamais eu aucune maladie cutanée, ni rien de semblable. La lepre s'est manifestée en France pour la première fois pendant les Croisades, & dès que la fureur de laisser les terres de l'Europe en friche, pour conquérir les déserts de la Palestine, eût cessé, les lépreux disparurent avec les Croisés. Cet homme a donc imaginé des chimères : rien n'est plus faux que son système, & rien n'est plus absurde que les preuves qu'il en donne.

On peut employer, contre le suc du *Curare*, le sel & les différens contre-poisons indiqués à l'article du Mancaillier. Quant au sucre de cannes, qui a la réputation d'être un très-puissant spécifique, & plus puissant que le sel même, il n'a pas fait en Europe les effets qu'on en obtient en Amérique, comme le savent tous les Naturalistes qui ont eu connoissance des essais faits à Leide, en 1744, avec des flèches empoisonnées, rapportées du nouveau Monde par Mr. de la Condamine, qui piqua, en présence de feu Mr. Musschenbroek, & de M. M. Van Swieten & Albinus, deux poulets ; celui auquel on ne fit pas avaler du su-

cre, expira en six minutes; l'autre, auquel on en donna, mourut seulement quelques instants plus tard. Il se peut que la différence des climats, & le froid qui étoit fort sensible lorsqu'on tenta ces expériences au mois de Janvier, ayant empêché ce préservatif d'opérer en Hollande, comme on l'avoit vu opérer quelque temps auparavant à Cayenne, située dans la Zone torride, où l'on a souvent sauvé, à ce qu'on dit, avec le sucre, des hommes & des animaux blessés par des traits imprégnés du venin de la Béjuque (*). Il est possible aussi que, dans les expériences de Leide, on tarda trop à servir le remède, qu'on doit prendre immédiatement après avoir été atteint par la flèche, l'activité du suc dont elle est imbue étant si grande qu'un hom-

(*) Mr. Bancroft, que j'ai déjà eu occasion de citer, doute extrêmement que le sucre ait la force d'arrêter l'action des flèches envenimées, comme Mr. de la Condamine le prétend. Il auroit dû faire des essais en Amérique, lorsqu'il s'y trouvoit en 1766, & nous eussions été instruits: il se contente de rapporter deux expériences déjà connues, faites en Europe; l'une par le Docteur Brocklesby, dans lesquelles il est arrivé comme à Leide, que le Sucre n'a pu sauver les animaux qu'on avoit piqués. Mr. Bancroft rapporte encore que les Naturels de la Guiane ne veulent pas admettre que le suc de cannes puisse servir, dans de tels cas, de contre-poison.

Un homme s'étant blessé par imprudence à Rio-Demera-ry avec une flèche empoisonnée, on fit venir un Jongleur ou un Médecin Sauvage, qui assura que le patient, dont le bras étoit fort enflé, ne mourroit pas; parceque la flèche n'avoit pas touché au sang, & en effet il ne mourut point. Mais ce Jongleur ajouta qu'il ne connoissoit aucun remède pour calmer les symptômes horribles occasionnés par cette blessure très-legere & presque imperceptible: le trait avoit percé un vaisseau lymphatique sans tirer une goutte de sang. Malgré tout cela, il n'y a point de doute, selon moi, que les Sauvages de la Guiane ne connoissent le véritable préservatif contre l'effet de leurs flèches.

me blessé qui devoit aller à cinquante pas pour chercher le contre-poison, tomberoit mort avant que d'être arrivé au but. Lorsqu'on lance, par le moyen d'une sarbacane, de ces alènes à des singes perchés au haut d'un arbre, ils expirent dans l'instant même de leur chute, & ne vivent plus en touchant la terre: les tigres ainsi blessés font deux ou trois tours, & tombent sans vie.

Un voyageur qui se sentiroit, par malheur, frappé d'une de ces pointes, au centre d'une forêt de l'Amérique, & qui ne seroit pas à portée de se procurer au plus vite un contre-poison, n'auroit d'autre ressource que de sucer sa playe, & même de l'ouvrir avec un couteau pour y faire entrer la salive, & en extraire jusqu'aux moindres atomes de la substance acide.

J'ai déjà fait remarquer que l'Amérique produit plus d'arbres remplis d'une sève venimeuse, que les trois autres parties du Monde connu: j'en aurois même inséré ici la liste, si je n'avois craint de trop m'écartier du sujet principal. Je me contenterai donc de décrire encore l'Ahouai Guacu, dont le suc sert aux mêmes usages que celui du Mancanillier, & de la Liane des marais.

L'Ahouai est un grand arbre (*), toujours vert, d'un beau port, qui croît aux isles & dans le Continent austral de l'Amérique: ses fleurs incarnates, du genre des monopétales régulières, ressemblent, à quel-

(*) On connoît en Amérique deux especes d'Ahouais; le grand auquel on donne l'épithete de *Guacu*, & le petit qu'on nomme *Ahouai-miri*; il sert aux mêmes usages.

ques petites nuances près, à celles du *Nerium*, ou du Laurier-Rose, qui est de la même famille: elles sont suivies par des fruits en poire qui renferment un osselet triangulaire, & fort dur, dans lequel est cachée une amande, qui étant desséchée, résonne comme la pierre d'aigle ou l'Étite. Cet arbre contient un suc laiteux, extrêmement âcre & nuisible. Il est bien étonnant que la Nature n'ait produit aucun végétal lactescent dont le lait, pris à une certaine dose, ne soit un poison pour les hommes (*); tandis qu'il n'y a aucun animal connu dont le lait, à quelque dose qu'on le prenne, soit nuisible aux hommes. Notre figuier même, dont les fruits sont si sucrés, recèle une substance laiteuse, fort caustique, qu'on fait entrer dans les vésicatoires, & qui tueroit infailliblement celui qui en boiroit deux ou trois cuillerées.

Les Indiens qui osent faire des incisions au corps de l'Ahouai pour en recueillir la sève, sont contraints d'user du même stratagème qu'employent ceux qui découpent l'écorce & l'aubier du Mancanillier; parce que le danger est le même. On épaisit cette liqueur pour en composer le venin des armes, qui agissent avec autant de promptitude que les alènes des Cave-

(*) De tous les végétaux tithymales ou lactescents, depuis la campanelle jusqu'au figuier, sur lesquels j'ai eu occasion de faire des essais, je n'ai rencontré que le *Sumach* à fleurs rouges dont la sève laiteuse ne m'ait pas paru fort âcre: cependant c'est indubitablement un poison, ainsi que le suc du *Sumach Rhus, myrtifolia, Monspeliaca*; mais comme je n'ai pas été à portée d'examiner cette dernière plante, qui diffère tant de l'autre, j'ignore si elle contient une sève laiteuse ou non.

res, & les traits des Caraïbes: le meilleur spécifique qu'on ait découvert jusqu'à présent pour en retarder les effets, est la racine de *Caa-Apia*, qui végete au Brésil, & qu'on doit apprendre à connoître dans l'Histoire Naturelle de cette province, par Pison & Margraff. Les sels Alkalis peuvent être employés au défaut de la racine Brésilienne.

Après ce qu'on vient de dire des qualités funestes du grand Ahouai, il est difficile de concevoir pourquoi on a apporté en Europe quelques plants de cet arbre, qui ne valoient certainement pas les fraix de la transplantation, & les soins de la culture; pendant qu'on a laissé, au sein des plus sauvages contrées, des végétaux utiles, & bienfaisants, dont on auroit pu enrichir nos jardins ou nos campagnes. *Nisi utile est quod facimus, stulta est gloria.*

Si de l'Amérique on passe aux Indes Orientales, on y retrouve l'usage des armes empoisonnées dans la plupart des isles de l'Océan Indien, & le long des côtes depuis l'Arabie jusqu'à la Chine. Les Mogols, étrangers dans l'Indoustan, n'ont point adopté cette pratique des pays conquis: quelques autres peuples l'ont aussi volontairement abandonnée, comme les Arabes, qui étoient jadis de redoutables pirates côtiers, à cause du venin de leurs javelines. Aujourd'hui il n'y a plus dans l'Arabie que quelques dévots brigands qui, pour assassiner des hommes à l'honneur du Prophete, trempent encore les lames de leurs poignards.

On n'a pas le signalement du sujet végétal d'où les anciens Arabes Acites & les brigands modernes

ont extrait la matiere vénéneuse; mais il y a beaucoup d'apparence que c'est d'un sous-arbuste lactescent & racémeux, qu'ils nomment, en leur langue, *Chark*, & qui croît abondamment sur le Golfe Persique. Sa virulence va jusqu'à la contagion: quand le vent le frise ou le secoue, il communique à l'air ambiant une qualité très-nuisible, & à peu près comme l'*Hippuris*, & la *Conserva* dans nos climats pendant les grandes chaleurs. (*) Chardin dit que cet arbuste est nommé, en Perse, *Gulbad-Samour*, ou fleur qui empoisonne le vent (**): il porte des grappes pleines d'un lait fort épais & excessivement caustique.

Dans la Péninsule du Gange, à Malaca, au Pégu, sur les côtes de la Chine, dans les isles de Java & de Sumatra, on trouve les *Crics* & les *Canjares*: ce sont des poignards larges de trois doigts à la lame, &

(*) L'*Hippuris* & la *Conserva* engendrent des maladies de deux façons: lorsque par les grandes chaleurs elles se corrompent tout à coup dans les marais, les vapeurs qui en sortent sont fort nuisibles. Lorsqu'elles se multiplient trop, elles infectent les eaux, & produisent des maux de gorge & des maladies populaires, comme cela arriva en 1731.

Un Critique, pour démontrer sa profonde ignorance dans ces matières, nous a objecté que l'*Hippuris* étoit la même plante que la *Prêle*, dont il n'y a, selon lui, que deux espèces: mais s'il avoit eu la moindre connoissance, il n'eût jamais confondu l'*Hippuris* & la *Prêle*; puisque ce sont des plantes très-différentes, comme tous les Botanistes le savent. Quant aux espèces de *Prêle*, Mr. Linnæus seul en décrit sept, *sylvaticum*, *arvense*, *palustre*, *fluviale*, *limosum*, *hyemale*, *gigantum*, & il y en a encore d'autres. Ce prétendu Critique est tombé dans mille erreurs aussi grossières que celle dont je parle ici en passant: de tout ce qu'il croit savoir, il n'y a rien qu'il n'ait besoin d'apprendre.

(**) Voyage de Perse. Tome III. p. 12. in 4to.

de la longueur de nos baïonnettes, qui s'emmanchent, pour ainsi dire, dans la main, par une poignée terminée en pointe d'échelle: on pose les doigts sur le premier rayon, & le pouce sur le second. Ces instrumens, communément empoisonnés jusqu'à la moitié de la lame, sont, après les stilets Romains en fourchette, les armes déloyales les plus dangereuses qu'on puisse imaginer. Quand les pèlerins Indiens ou Mahométans ont, au retour de la Mecque, ou de la Pagode de Jagréate, la tête démontée par les vapeurs de l'Opium & du fanatisme, ils saisissent ces *Crics* envenimés, & immolent tout ce qu'ils rencontrent d'Européens & d'Etrangers infidèles ou circoncis (*), par une fureur qu'on ne sauroit comparer qu'à celle de nos anciens scélérats d'Occident, connus sous le nom de Croisés. Cette barbarie religieuse a beaucoup diminué depuis que les Anglois dominent dans l'Indoustan, & qu'ils font tuer ces enthousiastes à coups de fusil, pour leur enseigner la tolérance, dont ce Monde a si besoin.

On soupçonne que la plupart de ces armes Indiennes sont enduites du venin des serpents profanes, ou qui ne font pas partie du culte idolâtre, comme les vipères à Calicut: c'étoit au moins la pratique des anciens Brachmanes, dont les Indous modernes descen-

(*) Au siècle passé, on vit à Surate un de ces Faquirs tuer, en dix-sept coups de *Cric*, treize matelots Hollandois, & en blesser encore quatre à mort, en moins d'une minute. La sentinelle du vaisseau tua ce malheureux d'un coup de fusil: mais en revanche il a acquis la réputation d'un martyr dont on révere encore les cendres.

dent incontestablement. Une génération aura transmis à une autre cet affreux procédé, comme le secret de la sécurité publique.

Bontius, en décrivant le lézard *Geccho*, assure que les Insulaires de Java en tirent le sang & le venin, pour en frotter leurs traits si redoutables: ils suspendent pour cela cet animal par la queue, l'irritent & le fouettent jusqu'à ce qu'il rende par la gueule une liqueur visqueuse & jaunâtre, qu'on reçoit dans des vases de terre. Cette sanie, ayant fermenté au soleil, se coagule insensiblement, & c'est alors qu'on y plonge les pointes des flèches (*).

Le lézard *Geccho*, qui sert à cette opération, naît dans plusieurs provinces de l'Asie & de l'Afrique, & on le range dans la classe des Salamandres-tithymales, ou à suc laiteux. Il est peint superbement de taches rouges sur un fond de vert de mer: son caractère est d'avoir une tête de crapaud, des yeux proéminents. cinq doigts à chaque pied, & une quantité de dents très-fines: il suinte des pores, ou plutôt des mamelons de son dos, une eau gommeuse & caustique, qui enlève la peau de la main, & gangrene les chairs. On a découvert que le contre-poison de sa morsure est la racine du *Safran di tierra*, ou le *Curcuma*; ce qui me fait présumer que ce spécifique peut aussi servir contre les blessures des traits Javanois.

La coutume de se teindre le corps en jaune avec l'infusion du *Curcuma*, si commune chez les Indiens, n'est point un caprice de mode, ou une parure folle

(*) *Historia Naturalis Indiae Orient.* Lib. V. cap. 5.

& bizarre, mais une pratique salutaire contre la piquûre des serpents & des insectes. Les mœurs, ainsi que le culte religieux des nations, tiennent toujours au physique du climat, par un endroit qui n'échappe qu'aux yeux d'un observateur mal-habile. Le *Rocou*, dont on se peint en Amérique, y produit à peu près les mêmes effets que le *Curcuma* dans les Indes Orientales: au moins savons-nous que cette substance colorante est un antidote dans bien des cas, qui n'ont pu tromper l'instinct des Sauvages. D'ailleurs, indépendamment de tous les autres motifs qu'ils ont de se barbouiller le corps avec des drogues colorantes & des graisses, il est certain que cela diminue encore la transpiration, qui seroit trop abondante, sous des climats chauds, dans des hommes, qui n'ont point de vêtements.

Outre la bave du *Geccho*, les peuples de Java employent la *Toxicaria* de Rumphius, pour frotter la pointe de leurs poignards, comme l'observe Mr. Osbeck, (*) qui dit qu'ils se servent de ces instruments pour cerner les noix de Cocos, & pour découper beaucoup de choses dont ils se nourrissent. Ce qui confirme de plus en plus qu'il n'y a pas de danger à manger du gibier tué avec les traits de Java ou les flèches de la Guiane.

C'est dans l'isle de Macassar qu'on possède, au rapport de tous les voyageurs, le plus horrible secret

(*) *Ein jeder hatte einen Dolch an der Seite, der einem Küchenmesser mit einem Hirschjängergehenk gleich, und dessen Spitze mit der Toxicaria RUMPHII vergiftet war. H. P. Osbeck Reise nach Ostindien und China. pag. 117.*

pour l'empoisonnement des armées. Il y croît un arbre pernicieux, qui n'est pas du genre des Mançanilliers, mais de celui des Ahouais Américains, d'où il découle un miellat brûlant & vénéneux qui dévore ceux qui se reposent sous ses branches. Il ne faut cependant ajouter aucune croyance à ce qu'Argensola rapporte à ce sujet (*): il soutient que du côté de l'Occident l'ombre de ces arbres est mortelle, si l'on n'a soin d'aller se poser du côté de l'Orient, où l'ombre est le remède du premier venin: ce conte est si puérile qu'Hérodote & Elien l'auroient dédaigné. Les végétaux nuisibles qui ont une forte transpiration, comme les lactescents, sont plus dangereux du côté que le soleil darde que de l'autre; & voilà à quoi se réduit le merveilleux de l'auteur Espagnol. C'est avec le suc distillé de cette espèce d'Ahouai, qu'on envenime les petites flèches à sarbacane qu'on connoît sous le nom d'*Alènes de Macassar*, & qui agissent avec une promptitude presque incroyable: on en a éprouvé en Europe, & les expériences n'ont que trop démontré que le fait rapporté par le frère de Tavernier n'est pas une fiction, comme on l'a prétendu si longtemps. Il dit que *Sumbaco*, qui étoit Roi de Macassar vers l'an 1669, essaya un de ces traits sur un Anglois condamné à mort pour crime d'assassinat: ce Prince se fit donner sa canne creuse, la chargea d'une flèche, & demanda à Tavernier dans quel endroit il vouloit qu'on blessât le criminel, à qui on per-

(*) *Conquête des Moluques.* Tome I. p. 50.

mit d'employer, d'abord après le coup, tous les moyens imaginables pour se sauver, s'il le pouvoit. On fit venir à cet effet deux Chirurgiens, un Anglois & un Hollandois, armés de leurs bistouris: Tavernier pria alors *Sumbaco* de bleffer le patient au gros orteil du pied droit; ce qu'il fit avec une adresse plus convenable à un bourreau qu'à un Roi. A peine la pointe, élançée de la canne, eût atteint le but, que les deux Chirurgiens couperent précipitamment l'orteil, comptant que c'étoit le vrai moyen d'arrêter l'action du poison relativement au reste du corps; mais quand l'amputation fut faite, l'Anglois expira dans des convulsions (*).

Ce fait prouve à la fois la force effectivement momentanée du venin, & l'inhabileté plus effective encore des deux Chirurgiens. Ils auroient dû sur le charot ferrer la jambe du criminel, y faire de profondes incisions, y verser des Alkalis volatils, & en faire prendre à l'intérieur. L'amputation, quand même on l'eût faite à la cuisse, eût été dans ce cas aussi inutile que dans mille autres.

Après cette cruelle exécution, l'assassin *Sumbaco* dit que lui seul, dans toute son isle, connoissoit le véritable préservatif de ses flèches, qui ne lui furent pas d'un grand secours; puisqu'en 1665 les Hollandois vinrent abattre sa forteresse en un jour, par sept-mille boulets de canon.

Il paroît que c'est sans fondement qu'on a soutenu que ce contre-poison du Roi de Macassar étoit le

(*) *Voyage des Indes*. Livre III. chap. 29. Tome II.

noyau du *Tavarcaré*, ou de la noix Maldivique. L'estime inconcevable qu'en font tous les Princes des isles de l'Océan Indien, est plutôt fondée sur des préjugés superstitieux que sur une vertu alexipharmaque bien avérée (*).

Neuhof, ce voyageur si versé dans l'Histoire Naturelle, rapporte que les Hollandois, ayant été blessés à Macassar par des pointes envenimées qu'on leur souffloit avec un tube, apprirent d'un vieillard du pays qu'il n'y avoit d'autre remede que de prendre à l'intérieur de la fiente humaine: les essais qu'on en fit, produisirent très-souvent d'heureux effets, qu'on doit attribuer au sel alkali, contenu dans cette matiere, ainsi que dans tous les excréments des animaux carnivores.

Le principal symptôme qu'on remarque dans les personnes atteintes de ces alènes, est une extase violente: elles paroissent enivrées, chancellent & tombent mortes à la renverse: leurs chairs, dit Bontius, se corrompent tellement en une demi-heu-

(*) Clusius, Garcias du Jardin, Acofta, Laval, & Linscot ont beaucoup écrit sur la noix Maldivique: on peut aussi consulter une lettre fort curieuse de Mr. Speck.

L'Empereur Rodolphe II. présenta jusqu'à quatre-mille florins pour une de ces noix, qui, tout considéré, ne sont que des Cocos ordinaires, tombés dans la mer des Indes où elles effuyent une forte altération. Quand ces fruits se sont allégés, ils flottent & viennent aborder, ou plutôt échoüer, aux Maldives: ils ont tellement perdu leur crédit de nos jours, qu'on se souvient à peine de leur nom. Ce qui n'arrive que trop souvent à des remedes hétérodoxes ou exotiques, pronés, vantés, & annoncés avec le plus grand éclat par des charlatans, des jongleurs, ou des fourbes.

re, qu'on peut défosser leurs corps à la main, & en faire des squelettes. Quoique cet Auteur ait été Médecin dans l'isle de Java pendant plusieurs années, & qu'il ait eu plus d'occasions que d'autres pour s'instruire; j'ose néanmoins supposer qu'il y a de l'exagération dans son rapport; puisqu'on ne peut entrevoir dans ces flèches qu'un venin qui a la qualité la plus prompte possible de cailler le sang: cette coagulation occasionnera, à la vérité, en une demi-heure, un gonflement extraordinaire dans toute l'économie animale; mais d'où résulteroit, en si peu de temps, une putréfaction si subite, & la solution totale des attaches des muscles, si tenaces dans les corps sains? Bontius a prudemment laissé ce problème à résoudre aux Médecins de la postérité. Ce qu'on peut cependant alléguer de mieux pour le justifier, est sans doute l'exemple du *serpent pourrisseur*, ainsi nommé à cause du singulier effet de sa morsure, qui fait tomber en putréfaction le membre attaqué; mais cela ne s'étend pas sur le champ au reste du corps, comme Lucain dit qu'il arriva à un officier Romain, piqué par une espèce de serpent pareil à celui que nous nommons le *Pourrisseur*, pendant la prodigieuse marche de l'armée de Caton par les déserts de l'Afrique.

Outre les aiguilles à sarbacane, les Macassars ont encore des *Crics* & des poignards également empoisonnés, qu'ils employent à la guerre, & avec lesquels ils firent, au siècle passé, de grands ravages dans le Royaume de Siam, qu'ils auroient envahi sans le Chevalier de Forbin, que le hazard

voit mis à la tête des troupes Siamoisés. Il est vrai que les Macassars qui tenterent ce coup inouï, s'étoient rendus furieux en prenant de fortes doses d'*Opium*, qui, en les aveuglant sur le danger, les faisoient affronter la mort avec une intrépidité brutale (*).

Chez les Achemois on se sert aussi de ces petites flèches du calibre de celles de Macassar: en 1670, le Roi d'Achem en donna une vingtaine à Mr. Croke, président du comptoir Hollandois de Surate, qui, plusieurs années après, les souffla à des écureuils perchés sur des palmiers, lesquels tomberent morts dès qu'ils furent atteints.

On retrouve encore cette pratique dans l'isle de Ceylon, où l'on tire la matiere vénéneuse du *Nerium* ou du Laurier-Rose, qui a une qualité fort mal-faisante en Europe même. Il seroit à souhaiter qu'on éprouvât, sur les blessures faites avec ces armes, le sucre de cannes, & le sel de vipere.

Nous examinerons maintenant la nature des drogues & des végétaux que plusieurs Sauvages de l'Europe & de l'Asie ont employés aux mêmes usages, dans les temps de la plus haute Antiquité.

(*) On fait que tous les Orientaux, & les Turcs mêmes, se servent à la guerre de l'*Amphion*, ou de l'*Opium*, pour se procurer un courage artificiel. C'est un prodige que de voir une même drogue, prise à une certaine dose, assoupir l'homme, & prise à une dose double, le rendre alerte, vif, & furieux.

Pline rapporte dans son vingt-septième livre, que les Gaulois exprimoient du *Limeum* une substance venimeuse dont ils frottoient les flèches à chasser le Cerf. Nous ne savons pas positivement à quel genre de plante le *Limeum* doit se rapporter: les changements des noms, & l'incuriosité à vérifier les vertus attribuées aux végétaux par les anciens, ont porté la plus grande confusion dans la Botanique. Mr. Linnæus a décrit un sujet auquel il donne le nom de *Limeum* (*), & qu'il rejette dans la classe des Pentapetales qui renferment de petites semences dans des capsules globuleuses; mais qui oseroit décider que cette plante de Linnæus est la plante de Pline? D'ailleurs, le mot de *Limeum* est Gaulois, & non Latin; ce qui auroit dû concerter les commentateurs (**). Il paroît, par le passage suivant du même livre, que c'étoit une espèce d'Ellébore, de Morelle, ou de Jusquiame, puisqu'il faisoit entrer en délire les bœufs auxquels on le donnoit en forme de médicament: je suis d'autant plus porté à croire que c'étoit une expression d'Ellébore, que Pline dit, dans un autre endroit, que ces peuples usoient de ce suc pour oindre la pointe de leurs flèches, afin d'attendrir la chair du gibier.

Indépendamment de cette composition destinée à la chasse du Cerf, les Gaulois avoient d'autres

(*) *Systema Naturæ. Ed. X. No. 1128.*

(**) Picard prouve dans sa *Prisica Celtopædia* p. 174, que *Limeum* est un mot de l'ancien idiome Gaulois qui signifie une espèce de plante inconnue de nos jours.

armes plus violemment empoisonnées, & dont la matière étoit tirée d'un arbre que peu de personnes favent reconnoître aujourd'hui en France: ceux qui le prennent pour le *Frutex terribilis*, ou le Thymelée, font manifestement dans l'erreur. Il ressembloit pour le port au figuier; mais son fruit étoit comme celui du cornoüiller: quand on déchiqnetoit son tronc, il en ruisseloit une seve abondante qui donnoit une qualité mortelle aux dards qu'on y trempoit (*). Je suis presque certain que cet arbre, ainsi dépeint par Strabon, est le Caprifiguier qui croît naturellement en Provence & en Languedoc. & dont le suc laiteux est un puissant caustique: il enleve la peau de la main de ceux qui le touchent, corrode les chairs comme la pierre infernale, fait cailler le lait, & le redissoud quand il est pris. Ces propriétés du Caprifiguier ont dû sans doute produire d'affreux symptômes, lorsqu'une flèche enduite de son suc l'introduisoit dans le sang des animaux.

Il n'y a qu'une voix confuse sur l'espece de plante dont se sont servis les peuples de la Corse, de la Sardaigne, & de l'Italie: c'est, dit-on, l'Anonit: mais il y a au moins quarante sortes de végétaux auxquels on a donné ce nom générique; & ces quarante especes appartiennent à trois classes Botaniques, bien différentes entr'elles. Ce n'est pas

(*) *Hinc etiam fides est adhibenda, arborem in Gallia nasci seo simillimam, fructum autem corno similem gignere: unde pharetra fabricantur: eam, si incidat, letalem succum effundere ad inungendas sagittas utilem. Lib. IV. p. 138.*

mon intention de discuter ici ce conflit de noms & de choses: il suffit que la plupart des Auteurs nous apprennent que le *Thora Valdensis major* a été le plus communément employé. Cette plante doit être devenue fort rare, puisqu'elle a été si mal observée: on peut même soupçonner que Matthiolo & Bauhin, qui en ont écrit, ne l'avoient jamais vue; car c'est d'eux qu'est venue l'erreur encore générale aujourd'hui, que le *Thora* produit des fleurs à quatre pétales: Mr. Valmont le répète dans son excellent Dictionnaire de l'Histoire Naturelle que nous avons consulté à ce mot, & il y a lieu d'en être surpris; vu que le *Thora* a indubitablement une corolle à cinq pétales, premier caractéristique de la famille des Renoncules, auxquelles le *Thora* est apparenté de l'avis de Mr. Valmont même.

Il croît dans les îles de la Méditerranée, sur les Alpes, en Italie, & dans peu d'endroits de la France méridionale. Plin & Théophraste paroissent l'avoir ignoré, ainsi que Dioscoride qui n'en fait aucune mention. Sa fleur est rosiforme, ordinairement jaune, remplie d'étamines auxquelles on voit succéder des semences nues, rangées comme dans les Renoncules: la racine est formée de dix petits tubercules charnus en fuseau, qui viennent s'unir à une espece de couronne d'où part une tige grêle, pourvue de quatre feuilles rondes, de grandeur inégale. Tel est le *Thora*, la plus venimeuse de toutes les plantes Européennes à racines tubéreuses; surtout quand on le prend dans son sol natal; car il perd beaucoup de sa virulence par la transplanta-

tion dans les jardins, où la bonne terre l'énerve; & c'est encore un bonheur. Matthiolo l'a nommé *faux Aconit*, par une méprise qui n'est pas sans conséquence dans un Auteur si répandu, & plus il peut-être que Tournefort même par le vulgaire des Médecins.

L'expression des racines du *Thora* est encore employée de nos jours, dans quelques cantons des Pyrénées & des Alpes, pour oindre les armes de chasse, comme les piques & les baïonnettes: on la mêle aussi, avec beaucoup de succès, dans les appâts & les boulettes aux loups & aux renards. On déterre la plante en automne, car pendant sa floraison elle est trop foible: on en écrase les racines sur une pierre, ce qui produit une espece de bouillie épaisse, qui étant caustique & corrosive, décompose le sang des animaux qu'on blesse légèrement avec des armes qui en sont enduites (*).

Les autres plantes employées chez les Anciens pour armer les dards, sont les Aconits-Napels, & surtout l'*Aconitum-cynoctionum*, comme le dit expressément Dioscoride (**).

(*) Dodonée décrit une seconde espece de *Thora* auquel il donne par préférence l'épithete de *Valdensis*. Il ne diffère de celui dont nous venons de parler que par sa petitesse, & sert à envenimer les traits: son contre-poison est l'huile d'olive. On conseille encore les racines de l'Impératoire des prés.

Quant à l'*Anti-Thora*, il ne semble gueres répondre aux qualités surprenantes qu'on lui a attribuées, & je sai qu'on doit se défier de tout ce qu'on en a écrit.

(**) Lib. IV. cap. 81.

Le Géographe Strabon, que nous avons déjà cité, rapporte encore un fait qui paroît mériter quelque attention. Dans la Colchide, cette contrée si fameuse par ses poisons & ses empoisonneurs, il y a un peuple, dit-il, nommé les Soanes, qui enduit ses flèches d'un venin fort singulier, qui ne tue pas seulement les personnes blessées, mais qui répand encore une odeur si pénétrante & si nuisible, qu'elle incommode beaucoup ceux que le trait n'a pu atteindre (*). Il est impossible de deviner ou de concevoir comment on a pu composer une drogue dont la puanteur n'agissoit que quand la flèche étoit décochée; sans quoi celui qui auroit voulu la lancer, en eût été autant frappé que son ennemi; hormis qu'on ne suppose que les Colchides ayent possédé un préservatif particulier contre la dangereuse évaporation de leurs propres armes; mais c'est imaginer un phénomène inexplicable pour en expliquer un autre. Si l'on ne veut absolument pas suspecter ou recuser le témoignage d'un écrivain aussi judicieux & aussi sage que Strabon, il faut convenir de bonne foi qu'on ne sauroit rendre raison du fait qu'il rapporte; puisqu'on ne connoît aucune matière dans la Nature, capable de produire de tels effets sans le secours du feu, qui est nécessaire pour faire opérer la poudre puante dont on s'est servi, dit-on, en Europe immédiatement

(*) *Soanes veneno ad spicula mirifice utuntur, quod eos etiam qui venenatis sagittis non saucii sunt, odore offendit.*
Lib. XI. p. 350.

après l'invention du canon: j'ai même trouvé dans une ancienne Pyrotechnie, écrite par un Ingénieur Italien, le procédé pour composer cette poudre dont on doit remplir, à ce qu'il assure, des grenades & des bombes, qui, en se crevant, répandent une odeur si épouvantable qu'elle étouffe ceux qui sont à portée de la respirer. Cette méthode d'enfumer l'ennemi n'est plus pratiquée de nos temps, qu'à l'égard des Mineurs, qu'on repousse ou qu'on étouffe par la fumée du soufre, lorsqu'ils sont attachés à ouvrir un rameau où on leur envoie un boufflet, ce qui est bien plus aisé dans un souterrain qu'en plein air; aussi douté-je très-fort de la vertu que l'artificier ultramontain attribue à sa drogue: je doute encore de la vérité de l'histoire qu'on rencontre dans tant de livres, qui nous apprennent qu'un Chymiste de Londres, ayant voulu éprouver une poudre puante qu'il avoit composée, la renferma dans le canon d'un fusil qu'il tira par la fenêtre dans la rue, où deux ou trois personnes qui y passoient dans cet instant, furent mortellement incommodées par la vapeur.

Je terminerai ce chapitre par quelques discussions sur les armes funestes des anciens Brachmanes, & des Scythes qui enduisoient les leurs de saine de vipere & de sang humain, d'où il résultoit une si grande malignité qu'il n'y avoit pas de remède pour de semblables blessures, *irremediabile scelus*, dit Pline, qui ne spécifie pas la tribu Scythe dont il prétend parler. Cependant chez les hordes

septentrionales, on ne se feroit point avisé de chercher des viperes, que le moindre froid tue: on doit supposer qu'il est question des Scythes les plus méridionaux, & dont le climat pouvoit nourrir des reptiles de cette espece.

Le venin de la vipere est un sel acide, qui, en se crySTALLISANT, présente des angles ou des pointes extrêmement subtiles & tranchantes (*): pour peu qu'il touche le sang, il y produit un caillément & un trouble si considérables que la mort s'ensuit infailliblement, si on n'a recours à des remèdes prompts & efficaces. Ces qualités bien constatées peuvent nous expliquer le motif qui faisoit employer aux Scythes le sang humain dans la composition de leur poison: il y a toute apparence qu'ils offroient, comme le Docteur Tyson assure qu'on le pratique encore aux Indes, des tranches de sang caillé à des viperes, qui étant irritées jusqu'à la fureur, y vuidoient l'eau mortelle contenue dans les vésicules de leurs gencives. Cette terrible préparation, qui fait frémir la Nature, empêchoit la liqueur vipérine de se cristalliser; car quoiqu'on manque absolument d'expériences en ce cas, il y a pourtant lieu de croire que le venin de ces reptiles perd beaucoup de sa force, lorsqu'il devient sel cristallin par l'évaporation; puisque nous voyons que le tartre dissous à l'eau chaude fait tourner bien plus

(*) Voyez le *Traité de Vipera*, écrit en Anglois par Mr. Mead, & traduit en Latin par Mr. Nelson. Nous n'avons rien de mieux sur la vipere que cet excellent Traité.

promptement le lait que le tartre en poudre. D'un autre côté, le sang humain acquiert par la putréfaction une qualité très-pernicieuse, dont les Scythes ont pu avoir connoissance; puisqu'elle n'a point échappé à la basse méchanceté des Barbares de l'Afrique.

Il faut que les Romains aient, de temps en temps, essuyé des blessures faites avec des armes envenimées selon le procédé qu'on vient de décrire, car Pline étale une longue liste d'antidotes contre les plaies qu'il appelle Scythiques, *vulnera Scythica*; quoiqu'il assure dans un autre endroit qu'elles étoient toujours refractaires aux remedes. Il faudroit avoir beaucoup de loisir, & encoré plus de patience pour analyser les spécifiques découverts par ce Naturaliste: le plus court est de conseiller les sels Alkalins, qui suffisent pour arrêter l'effet de tous les traits empoisonnés avec la bave des serpents & des viperes.

Ce qui nous reste à rapporter en dernier lieu sur les flèches des Brachmanes, est emprunté de Diodore de Sicile (*), qui semble l'avoir tiré des écrits d'Aristote, auteur contemporain, & instruit peut-être par les officiers mêmes de l'armée d'Alexandre. Ce conquérant, né pour le malheur de l'Asie, pénétra dans l'Inde, par une suite de déprédations & de massacres, jusqu'à *Harmata*, dernière habitation des Brachmanes, qui se fiant sur le poison de leurs armes, osèrent sortir de leurs

(*) *Vita Alex. an. IX. p. 120. Trad. Cospi.*

murailles, au lieu d'attendre un siège en forme; on leur lâcha d'abord quelques troupes légères qui fuyant à dessein, les attirèrent sur l'avant-garde de la grande armée: là il s'éleva un combat rude & opiniâtre, pendant lequel les Brachmanes blessèrent un fort grand nombre de Macédoniens, & entr'autres Ptolémée, qui succéda à Ephestion dans la faveur d'Alexandre; mais les Indiens, ayant fini par être battus, s'abandonnerent à la discrétion du Vainqueur. Alors on remarqua les symptômes affreux qui survenoient aux soldats blessés, & à ceux-mêmes qui n'avoient été que légèrement effleurés pendant l'action: ils devenoient roides, sentoient des douleurs très-aiguës & des convulsions violentes: leur peau étoit comme glacée & marbrée de noir & de blanc; ils vomissoient de temps en temps une matière bilieuse, qui annonçoit que la mort étoit sur le point de les enlever. A ces signes, si exactement détaillés, on reconnoît le poison de la vipère, ou du *Cobra de Capello*.

Alexandre ne parut pas touché de l'état de ces malheureux, & ne montra de l'inquiétude que sur le sort de Ptolémée: tel étoit son caractère, qui ne s'est jamais démenti, de plus aimer un seul homme que tout le genre humain. Comme la plupart des Grecs ne pouvoient écrire l'Histoire sans y mêler des fables, & des fables très-absurdes; Diodore ajoute que le vainqueur des Indiens, s'étant endormi de tristesse, eut un rêve qui sauva la vie aux Macédoniens blessés: il lui apparut en songe un animal qui tenoit dans sa gueule une espèce d'herbe, dont

il expliqua les vertus; ce qui éveilla Alexandre, qui fit chercher l'analogue naturel de cette plante, qu'on trouva être le contre-poison des flèches de l'ennemi.

Il est manifeste, comme l'observe très-bien Strabon, que les plus vils adulateurs d'Alexandre ont forgé, selon le goût de leur siècle, ce conte puéile, dont on rencontre malheureusement cinq ou six copies dans nos histoires véridiques de l'Europe, qui disent que les vertus de la croifette, de la héroïne, de la fauge, & de la pimprenelle ont été divinement révélées, & cela à des Rois: Je me souviens même d'avoir lu que Henri III, Roi de France, ayant été attaqué du mal vénérien, son Médecin Péna eut une vision par laquelle le Ciel lui fit savoir qu'il devoit donner à son malade la racine de Bardane, qui tira Henri de danger.

Il y avoit dans l'armée Macédonienne des Médecins & des Philosophes assez habiles pour faire, sans rêver, quelque découverte sur la propriété des végétaux de l'Indoustan. D'ailleurs, les Brachmanes, pour fléchir leur vainqueur, lui auront enseigné le remède de ces blessures: car c'est un axiome que tous les peuples, policés ou sauvages, qui ont usé de venin pour les armes, en ont connu aussi le préservatif.

Le procédé des anciens Barbares de l'Inde n'avoit rien de fort remarquable: ils ramassoient une grande quantité de reptiles venimeux, qu'on écrasoit, & qu'on jettoit dans des vases exposés au soleil, qui faisoit tout le virus des serpents, où l'on

trempoit ensuite les traits & les épées. En rapprochant divers passages de la narration de Diodore, il semble que ces armes n'avoient pas la force instantanée des aiguilles de Macassar, ni des flèches des Caraïbes; vu qu'il s'écoula au moins une partie de la nuit entre l'instant de la blessure de Ptolémée, & l'instant du premier appareil: il vécut encore longtemps après, & devint, comme tant d'autres esclaves d'Alexandre, un Roi puissant dans les Etats usurpés par son maître.

Nous avons déjà vu qu'on se sert chez les Indiens modernes, contre la morsure des serpents, de la *Terre mérite* ou du *Curcuma long*: il se peut que les Brachmanes leur ont transmis cette recette comme le vrai spécifique contre les flèches corrosives: l'emploi qu'on fait chez nous du *Curcuma* avec tant de succès pour guérir la jaunisse (*), prouve qu'il est également propre à éteindre le venin de la vipère, du *Cobra de Capello*, & du *Geccha* dont la piquûre excite une vraie jaunisse, qui ne diffère de l'ictère ordinaire que par sa violence. Je sais que les Bramines Indiens, & surtout les Faquirs-Jaguis prétendent que les anciens Brachmanes leur ont conservé, dans un *Beth* du *Hanscrit* ou de *Vedam*, la recette de la pierre qu'on nomme vulgairement *Pierre de serpent à chapeau*, comme un excellent antidote contre les blessures des flèches envenimées, & des reptiles. Les Faquirs conviennent que cette pré-

(*) Voyez la continuation de la Matière Médicinale de M. Geotroi, à l'article de *Terra Merita*.

tendue pierre est une composition où ils font entrer la *Terre Sigillée*, qu'ils achètent des marchands Turcs; & c'est pourquoi elle *happe* à la langue, & fait ébullition quand on la jette dans l'esprit de nitre, & même dans de l'eau claire (*). Les Religieux Missionnaires dans les Etats du grand Mogol ont longtemps induit en erreur toute l'Europe, en y vendant fort cher ce spécifique qu'ils avoient à bas prix des Bramines. La bonne Physique a détruit entièrement cet indigne commerce.

La meilleure Pierre à Serpent, soit qu'elle vienne de nos Faquirs ou de ceux de l'Inde, ne mérite pas qu'on la conserve: j'ai même trouvé l'extrait d'une lettre de Mr. Rédi, dans laquelle il assure avoir éprouvé les plus excellentes pierres sur une vingtaine d'animaux piqués par des scorpions de Tunis, des vipères d'Italie, & des fiches enduites d'huile de tabac, qu'on fait être un poison des plus actifs. Il arriva quelque chose de fort particulier dans le cours de ces expériences: les animaux auxquels on appliquoit une de ces pierres soi-disant Alexipharmques, mourroient plutôt que les autres qu'on avoit également fait mordre par des scorpions frais, sans leur attacher aucune pierre. D'où l'on peut hardiment inférer qu'en frottant de la boue, ou de la terre glaisée mouillée,

(*) On a débité longtemps que cette prétendue pierre se trouvoit dans le ventre du serpent à chaperon, ainsi nommé à cause d'une peau longue & plissée qui enveloppe sa tête; mais ce serpent n'a pas des pierres dans le corps: celles qu'on voit dans les cabinets des curieux, ont été la plupart fabriquées dans la Pharmacie du couvent des Jésuites à Rome. Ce négoce fleurissoit du temps des P. P. Kircher & Boius.

sur une blessure de vipere, on y fait plus de bien, ou moins de mal, qu'en usant de mille pierres de serpens à chaperon.

Tels sont les faits les plus frappants que j'ai jugé dignes d'être rassemblés, pour éclaircir une matiere qui n'a jamais été traitée, & qui méritoit de l'être. La vie des hommes y est intéressée, & cela a suffi pour m'encourager dans mes recherches, dont j'ai rendu compte avec toute la clarté & la précision dont je suis capable. Il faut oublier jusqu'aux noms des drogues qui servent à l'empoisonnement des armes, & ne se ressouvenir que des remedes, qu'on se flatte d'avoir exactement indiqués.

Fin de la cinquième Partie.



RECHERCHES
PHILOSOPHIQUES
SUR
LES AMÉRICAINS.

SIXIÈME PARTIE.

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR.

Plusieurs motifs dont je ne puis rendre compte, m'ont empêché de suivre, dans cette sixième Partie, l'ordre des Sections adopté dans les autres; & le changement est si peu important qu'il faudroit être extrêmement difficile pour le désapprouver. J'avoue très-volontiers que ces Lettres n'ont pas été écrites mot pour mot comme on les trouvera insérées ici: j'en ai retranché des passages, j'y en ai ajouté d'autres; enfin j'ai tâché de les mettre en état de voir le jour; car je ne croi pas qu'il y ait du mérite à faire ostentation aux yeux du public de cette même liberté, de cette même négligence dont on use, & qu'on se permet très-souvent à l'égard de ses amis, auxquels on communique ses idées dans l'effusion d'une correspondance philosophique.

La Lettre sur la religion des Américains semblera peut-être trop courte, si l'on réfléchit au nombre presque infini des différens cultes qui régnoient au nouveau Monde; mais il en est des superstitions comme des autres erreurs de l'esprit humain: il y en a très-peu qu'il nous importe de connoître, & beaucoup que nous pouvons ignorer sans en être plus ignorants. Comme j'ai appris que Mr. de M . . . prépare un ouvrage sur les cruautés des Espagnols qui massacrèrent les Américains pour leur prêcher un Dieu

de paix, qui défend l'homicide, cette nouvelle a suffi pour m'empêcher de traiter fort au long ce triste sujet, que je regarde d'ailleurs comme un lieu commun, mille fois rebattu; mais qui pourra cependant encore exercer le génie & le style des écrivains élégants, qui mettront en épigrammes & en antithèses ce que Las Casas a dit très-naturellement.

Je ne donne pas l'Essai historique sur le Pontificat des grands Lamas comme un simple hors-d'œuvre: c'est une pièce justificative qui prouve que je n'ai pas eu tort de dire qu'il n'a jamais existé aucun rapport entre les dogmes des Mexicains & ceux des Mongales, qui par conséquent n'ont pas envoyé des Missionnaires en Amérique par le Kamtschatka, comme un Savant l'a soutenu.

La Lettre sur les vicissitudes du Globe, contient des idées nouvelles, & qui par là-même paroîtront hasardées: mais cette Lettre aura toujours à mes yeux le mérite d'être un témoignage de ma reconnoissance envers un Savant à qui j'ai des obligations.

Comme j'ai parlé, dans mon premier volume, de l'état des Missions de la Californie, j'ai ajouté ici quelques éclaircissements sur les Missions du Paraguay, parcequ'un de mes amis a voulu me persuader que je ne pouvois omettre cet article dans l'Histoire de l'Amérique & des Américains.





SIXIÈME PARTIE.

LETTRE I.

à Mr. * * *

Sur la Religion des Américains.

Vous me demandez s'il est vrai que les Péruviens & les Mexicains avoient, avant la découverte du nouveau Monde, une espece de Confession & de Communion. Je vous avoue que le consentement de tous les Historiens Espagnols ne permet gueres de douter que ces deux peuples Américains n'eussent, dans la somme immense de leurs superstitions grossieres, quelques usages qui ne différoient pas beaucoup de ce qu'on nomme la Communion parmi nous : mais si on examine bien attentivement les anciens cultes religieux qui ont dominé tour à tour dans les différentes parties de notre Continent, on y reconnoitra des institutions semblables ; & l'étonnement cessera.

A la grande assemblée des Gaulois qui se tenoit, au renouvellement de l'année, dans une forêt de la Beauce aux environs de Chartres, tous les *Druides*, les *Druidesses*, les *Samotheis*, les *Saronides*, les *Bardes*, les *Vacies* & les *Eubages*, qui composoient le nombreux Clergé de la Gaule, faisoient ranger le peuple en cercle où l'on chantoit, *Au gui, au gui l'an neuf, planté, planté* ; ensuite le grand Pontife, choisi d'entre

l'ordre des *Samothéis*, benissoit une certaine quantité de pains & quelques cruches d'eau, & après plusieurs cérémonies augustes & ennuyeuses, les prêtres alloient distribuer aux assistants des fragments de ce pain consacré, & une portion de cette eau lustrale qu'on buvoit & qu'on mangeoit avec plus de dévotion que d'appétit. On peut donc dire, en ce sens, que les Gaulois communioient avant Jules-César, comme nous les voyons encore communier de nos jours. Les Juifs célébroient leur Pâque avec un rôti d'agneau, des salades, & du vin doux: les Grecs & les Romains goûtoient les victimes, & faisoient des libations. Enfin, il n'y a gueres de Religions qui n'aient ordonné de manger & de boire à de certains jours en l'honneur de la Divinité du lieu, & je ne connois que les Mahométans qui n'aient pas de semblables Agapes, ou des festins prescrits par la loi.

Chez les Mexicains on formoit avec de la pâte de Mays une grande statue qui représentoit le Dieu *Vitzilipultzi*: on promenoit cette masse de farine pétrie en procession, on l'encensoit avec de la résine Copal, & on finissoit par la découper en morceaux, dont chaque sujet de la domination de Montézuma étoit obligé d'en manger un, soit dans le temple, soit chez lui lorsque des infirmités le retenoient à la maison. Heureux si ce peuple eût borné son zèle à faire de tels Dieux & à les dévorer; mais il faisoit encore ruisseler le sang humain dans le sanctuaire de ses idoles, & les plus ardents d'entre les dévôts portoient la rage du fanatisme jusqu'au point de manger la chair d'un prisonnier qu'on nourrissoit pendant douze mois dans le

Temple ; atrocité dont on a aussi accusé les Juifs, quo Flavien Jofephe défend par de fi mauvaises raifons qu'elles feroient croire à bien des gents qu'il y a quelque réalité dans cette imputation faite aux Hébreux par le Grec Apion (*).

(*) Pour réfuter cette énorme accusation d'Apion, Jofephe fe fert de quatre arguments, plus foibles les uns que les autres, & qui tous enfemble ne forment pas une demi-preuve. Voici fes objections & les réponfes qu'on y pourroit faire, fi l'on y vouloit répondre.

Objet. de Jofephe. Si l'on n'avoit nourri dans le temple de Jérufalem qu'un homme, & qu'on eût voulu manger cet homme au bout de l'année, il eft certain qu'une fi petite portion n'eût pu fuffire pour raffafier les feuls Juifs de la capitale de la Palestine, ou de la Terre Sainte.

Réponfe. Il n'étoit point néceffaire de raffafier tous ces fanatiques : aussi Apion ne le dit-il pas : il affure feulement que les Juifs fe préparoient à manger l'homme qu'Antiochus délivra du temple.

Objet. Si Antiochus avoit réellement trouvé dans le temple un étranger qu'on y nourriffoit pour le manger, ce prince n'eût pas manqué, pour gagner la faveur des Grecs, de conduire en pompe cette victime échappée dans fes Etats.

Rép. Antiochus étoit un grand Roi, qui avoit d'autres affaires que d'aller montrer en fpectacle un malheureux qu'il avoit fouffrait à l'implacable haine des Juifs contre tout le genre humain. D'un autre côté, le Grec délivré n'étoit pas fujet d'Antiochus ; pourquoi auroit-il donc confenti à être mené hors de fa patrie, où fes propres affaires les rappelloient après une fi longue abfence ? Si un Anglois rachetoit à Alger un François de la main des Turcs, feroit-on en droit de nier ce fait, fous prétexte que ce François n'a pas été montré en pompe dans toute la Grande Bretagne ?

Objet. Les Grecs n'étoient pas les feuls ennemis des Hébreux ; pourquoi ces Hébreux avoient-ils donc plutôt mangé un Grec qu'un Perfe, ou un Egyptien ?

Rép. Parcequ'apparemment il n'avoient pu prendre des Egyptiens & des Perfes, comme ils avoient pris ce Grec, au moment qu'il voyageoit fous la garantie du droit des gents adopté chez les autres nations. D'ailleurs, il n'étoit pas né-

Les Péruviens célébroient, au solstice d'été, une grande fête qu'on nommoit le *Raymi*: elle duroit neuf jours, pendant lesquels tous les travaux cessoient, le peuple s'attroupant alors pour faire ses dévotions dans les principaux endroits où l'on adoroit les Fétiches ou les idoles nationales, & pour se livrer d'abord après à des débauches effrénées, par un scandaleux contraste dont on retrouve des exemples dans tous les pays de la Terre. Le principal acte du *Raymi* consistoit à manger le pain sacré, qu'on appelloit *Cancu*, dont l'apprêt exigeoit beaucoup d'observances vaines & ridicules, ce pain ne pouvant être pétri que par les vierges dévouées au culte de *Pachacamac* ou du Soleil, & ces vierges ne pouvant cuire ce pain qu'après l'avoir soigneusement garanti de toute espece de souillure; & comme la superstition voit des souillures dans tout,

ceffaire de manger de tous ses ennemis pendant le courant de douze mois: aussi Apion ne le dit-il point.

Object. *La loi & la coutume défendoient de manger dans l'intérieur du temple de Jérusalem, donc il n'est pas vrai qu'on y ait nourri un homme.*

Rép. La loi & la coutume défendoient à Jérusalem de tuer des hommes entre le temple & l'autel, & cependant on y avoit tué plusieurs personnes, & entr'autres Zacharie, *quem occidistis inter templum & altare*. Donc on commettoit chez les Juifs beaucoup d'irrégularités contre la loi & la coutume: si on les a transgressées en un point, pourquoi n'auroit-on pu les violer en un autre? puisque c'étoit un moindre crime de manger dans le temple que d'y assassiner Zacharie. Ce n'est donc rien objecter que d'objecter la loi, dès qu'il consiste qu'elle n'a pas été respectée: c'est comme si l'on vouloit prouver qu'on ne fait pas des *Auto da fé* en Espagne, en disant qu'il y a chez les Espagnols une loi qui défend l'homicide.

Je laisse maintenant à juger au lecteur si Joseph a ou n'a pas détruit l'imputation d'Apion.

il n'étoit pas facile de rendre la pâte du *Cancu* aussi pure qu'elle devoit l'être: après l'avoir partagée en boulettes, ou en petits gâteaux, on faisoit venir des enfans au-dessus de cinq ans & au-dessous de dix, auxquels on froissoit le nez, & déchiquetoit le front avec des picrres aiguiffées: le sang qui découloit de ces blessures, étoit recueilli, & on en arrosoit légèrement le pain qu'on distribuoit à tous les assistans, qui le mangeoient en présence des idoles, des prêtres, & de l'Inca toujours assidu à présider à cette solennité.

Garcilaffo s'étonne qu'une telle institution ait fait dire aux auteurs Espagnols que les Péruviens communioient à la maniere des Chrétiens; mais en vérité je ne vois point qu'on doive s'étonner de cette comparaison, qui a toute la justesse qu'une comparaison peut avoir, soit qu'on envisage l'extérieur de cet acte religieux, soit qu'on considère le sens intrinsèque que les Chrétiens & les Américains y attachent; puisque les uns & les autres mangent dans leurs temples pour plaire au Dieu qu'ils adorent, lorsqu'ils sont convaincus d'avoir un repentir sincère de leurs fautes, en prenant le pain sacramental qui leur sert de justification. Si les uns sont à cet égard dans l'erreur, & les autres dans la voie de la vérité, cela n'empêche point que leurs usages & leurs idées n'ayent la plus parfaite ressemblance.

C'est une autre question de savoir si les Péruviens se confessoient avant le *Raymi*, comme le prétend absolument Acofta, qui avoit été Missionnaire à Cusco, vers l'an 1558. Il dit que ces peuples alloient révéler leurs péchez à des prêtres nommés *Yschusyres*, qui re-

noient en main une petite corde, & qui, en donnant l'absolution au pénitent, proféroient ces paroles, ou des paroles semblables: *Dieu m'a donné le pouvoir de rompre la chaîne de tes péchez, comme je romps cette corde*, qu'ils cassoient par le milieu; & le confesse étoit censé absous. Quand il s'y présentoit plusieurs cas graves, il falloit un nouveau cordon pour chaque nouvelle foiblesse, & un pécheur de quelque importance eût ruiné un de ces *Yschusyres* en cordons, si ce n'eût été la coûtume de les payer d'avance. Aosta ajoute que les femmes ne se confessoient qu'à des femmes, comme le pratiquent aujourd'hui les Chrétiennes de la Syrie, qui soutiennent qu'il est aussi indécent qu'injuste qu'une honnête femme aille faire confiance de ses sottises à un homme, qui ayant un cœur bien plus dur, & des passions bien différentes, ne sauroit être le juge d'un autre sexe que du sien. On a vu à Venise une fille qui se disoit la Messie des femmes, & qui raisonnoit à peu près comme on raisonne en Syrie; mais malheureusement pour elle, il n'y eut dans toute l'Europe que le seul Guillaume Postel qui lui donna raison.

L'auteur que nous venons de citer, rapporte encore qu'il existoit entre les confesseurs du Pérou une gradation de pouvoir, & que de certains crimes étoient réservés à des *Yschusyres* plus éminents en dignité, qu'on pourroit surnommer les charlatans par excellence (*).

(*) Gaspar d'Ens rapporte qu'on se confessoit aussi à Nicaragua: Herrera & Linscot ajoutent que cet usage étoit aussi

Quant aux Incas, ils ufoient, nous dit-on, d'un stratagème merveilleux pour fe dispenser de révéler, leurs péchez à des prêtres: ils foutenoient qu'étant Rois, ils n'avoient de juge compétent que Dieu feul, d'où ils concluoient qu'ils ne pouvoient fe confesser qu'au Soleil. Cette subtilité, qui feroit honneur en Europe même à un Cafuifte qui l'auroit propofée, étoit tellement fans replique au Pérou, que le Grand-Pontife de Cufco abfolvoit toujours d'avance l'Empereur & la famille Impériale, lorsqu'elle avoit envie de faire la Confeflion au Ciel.

Qui croiroit après cela que les Américains, fi accoutumés de fe confesser à des prêtres de leur religion & de leur pays, n'ont jamais pu, ou voulu fe confesser avec fincérité aux Miffionnaires Catholiques? Cela eft fi vrai qu'au feizième fiecle un homme fort zélé pour leur falut alla tout exprès à Rome, & fit un livre pour obtenir du Pape d'abolir la Confeflion auriculaire en faveur des Indiens Occidentaux, qui ne pouvoient, difoit-il, fe familiarifer avec cette cérémonie. L'auteur de l'ouvrage intitulé *de procurandâ Indorum falute* attaqua celui qui fit cette propofition au Saint Siege, & l'accabla d'une quantité d'injures baffes & atroces: „Je ne faurois comparer ton extravagance, lui dit-il, qu'à celle d'un Eccléfiastique Allemand qui vint, comme toi, à Rome, il y a quelques années, demander au Souverain Pontife un or-

établi à la Péninfule de Jucatan, où tous les facrificateurs fe marioient, hormis ceux qui faisoient les fonctions de Confesseurs jurés.

„dre pour déraciner tous les plants de vignes en Allemagne, afin d'empêcher dorénavant le Clergé de s'y enivrer.”

C'est aux Théologiens à apprécier cette comparaison & ces invectives d'un furieux contre une personne bien intentionnée, qui conseilloit un remède extraordinaire à un grand mal. Quoique le Pape rejettât avec mépris ce projet salutaire, les Ecclésiastiques Espagnols, établis aux Indes, n'en agirent pas moins comme ils voulurent (*), en refusant, ou en accordant les sacrements à ceux d'entre les Indiens qui leur paroissent être moins imbéciles que les autres : & le nombre de ceux auxquels on administre aujourd'hui la Communion, est très-peu considérable.

Je prévois que vous m'objecterez qu'Acosta, qui nous a fourni de si grands détails sur l'ancienne Confession des Péruviens, s'est fait illusion en voulant trouver à tort & à travers une conformité quelconque entre le culte des Chrétiens & celui des Américains,

(*) Il est étonnant que l'Espagne, si souvent esclave de la Cour de Rome, ait su, par la profondeur de sa Politique, soustraire à la *Camera Apostolica* le Mexique & le Pérou. Les Papes ne tirent aucune Annate de ces riches provinces : ils ne peuvent conférer ni Evêché, ni Canoniat, ni bénéfice dans toute l'étendue des Indes Espagnoles, les mois Papanx n'y étant pas admis. Enfin on a trompé en tout point l'avidité de Paul III, de Paul V, & de Léon X, qui érigeoient évêchez sur évêchez en Amérique, pour y fonder d'autant mieux la puissance Papale. On peut presque dire que Paul III abusa du droit de créer des Archevêques & des Evêques aux Indes, puisqu'il en fit à Mexico, à Lima, à St. Domingo, à Cusco, à Chiapa, à Quito, à Honduras, à Popayan, à Nicaragua, à Los Angelès, à Jucatan, à Guatimale, à Mechoacan, & dans une infinité d'autres endroits que je ne me rappelle pas.

parcequ'on aime à imputer aux autres les opinions dont on est soi-même imbu. Oui sans doute, je n'hésiterois point d'accuser cet Historien de s'être grossièrement mépris, si on ne savoit que la Confession a été de temps immémorial adoptée chez plusieurs nations où on ne l'auroit ni cherchée, ni soupçonnée. Avant qu'on eût quelque connoissance du *Sadder*, on se feroit moqué en Europe d'un voyageur qui eût assuré qu'on s'est confessé depuis plus de deux mille ans chez les Guebres de la Perse, ou les Ignicoles, dont le culte a été détruit en partie par le Mahométisme, comme la religion Judaïque a été détruite par le Christianisme: mais depuis que le Docteur Hyde nous a procuré une traduction latine du *Sadder*, extrait du *Zend-pasend-vosta* attribué à Zoroastre, ou à Zerdust, le législateur des Parfis, on ne sauroit nier qu'on n'y voye l'aveu du pécheur, l'absolution, la pénitence, & tout ce qui constitue la Confession formelle, telle qu'elle se pratique, ou qu'elle devrait se pratiquer dans les pays Catholiques. Comme le livre du Docteur Hyde est devenu fort rare, je vous citerai le passage qu'on lit à la PORTE XLIX, pour que vous soyez en état de juger si l'on peut l'entendre dans un autre sens que celui que j'y croi découvrir (*).

(*) *Quando alicui supervenit aliquod peccatum, recitet Pitapht & accedat ad sacerdotem, & ad purioris animæ Desturum. Cum ad Destur seu Præsulem aliquem veneris, & veniam seu remissionem petieris, ex ejus benedictionibus minuetur peccatum. Quando absolutionem alicui fecerit Destur religiosus, augetur ejus religio, & minuetur simultas. Certissimè scito, quod peccatum illud, quod ab eo requirebatur, exinde meritorum beneficium percepisse Si non invenerit aliquem Bihdim, tum*

Vous savez que les Myſteres d'Eleuſis, qui étoient, dès la plus haute antiquité, célébrés en Egypte, exigeoient une Confession générale de la part des initiés. Ces Myſteres paſſerent des bords du Nil dans l'isle de Crete, dans celle de la Samothrace, & de là dans le Continent de l'Asie mineure, où les honnêtes gents s'accoutumerent insensiblement à se confesser; il est vrai que Plutarque parle d'un jeune homme qui faillit de déchirer le voile, & de porter un coup mortel à cette pieuse institution. Comme les prêtres de Cérès vouloient le contraindre à se confesser, lorsqu'il se présenta aux Myſteres, il leur demanda effrontément de qui ils tenoient le pouvoir de remettre les péchez. *De Dieu même*, lui dit-on. *J'en suis charmé*, repliqua-t-il, *je me confesserai donc directement à Dieu, & non à vous, qui n'êtes que des sycophantes*. Cette hardiesse qui auroit pu entraîner une hérésie, si elle avoit fait quelque impression sur l'esprit des auditeurs, fut regardée comme une étourderie qui ne tiroit pas à conséquence: on s'étonna seulement

lucido animo coram Churshid, seu sole, se sistat. . . . propter commissâ peccata sua mæstus. De Religione Perfarum p. 461. in 4to.

Tavernier nous apprend que de son temps les Guebres de la Perse confessoient encore à leurs prêtres, qu'ils nomment *Cazi* ou *Kaddi*, les péchez dont ils avoient droit d'absoudre; car il y a des cas réservés au grand Pontife qu'on nomme le *Destour Destouran*, ou la *Regle des Regles*, & qui, selon Chardin, réside à Yezd, d'où il ne sort jamais: il y a dans cet endroit une espece de College, où l'on enseigne aux jeunes prêtres le Code religieux, tel qu'il est exposé dans le *Sadder*, qui a été rédigé sur les anciens livres, en 1500, par un Guebre qui se nommoit fils de *Melich-Shadic*, & qui étoit dans la fonction de *Destour*.

de voir aux Myſteres un Philoſophe qui ne croyoit pas aux Myſteres.

A Rome on abſolvoit les coupables dont les crimes étoient reſtés ſecrets, en les aſpergeant d'eau fulminale, qui doit avoir eu encore plus de vertu que l'eau luſtrale ordinaire. Les *Moulahs*, ou les Docteurs Perſans, qui content de Jeſus-Chriſt tant de choſes extraordinaires, & qui ne ſont aſſurément pas vraies (*), diſent qu'il avoit été initié en ſa jeunefſe aux Myſteres d'Eleuſis d'Egypte, [pendant le ſéjour qu'il fit dans ce pays, d'où l'idée lui vint d'établir la Confeſſion, en accordant à l'Iman Pierre le même pouvoir qu'avoient les Choens Egyptiens & les Hiérophantes Grecs, d'abſoudre les péchez capitaux.

Les Relations nous apprennent qu'on a auſſi obſervé une eſpece de Confeſſion chez les Japonois, & les Indiens reſtés fideles au culte du Dieu Brama & de la Vache. Ce qui doit nous convaincre qu'on a tenté, d'une extrémité du Monde à l'autre, de calmer les troubles de la conſcience outragée, en inventant des artifices frivoles pour faire taire des remors réels; & je ne ſai ſi l'on doit plaindre ou félici-

(*) On trouve dans Chardin, que les *Moulahs* de la Perſe aſſurent auſſi que Jeſus-Chriſt étoit en corréſpondance avec le Médecin Galien; mais comme nous entendons un peu mieux la Chronologie que les *Moulahs*, nous ſavons bien que c'eſt un conte Oriental, né de l'opinion que tous les peuples de l'Asie ont de Jeſus-Chriſt, qu'ils regardent comme un ancien Médecin qui guériſſoit la cataracte & la goutte. Tous les Miſſionnaires Catholiques ne ſont ſoufferts en Perſe, en Turquie, & aux Indes, qu'en qualité de Médecins & de Chirurgiens. Le petit peuple ſ'imagine en Perſe, que généralement tous les Chrétiens ſont Médecins, ou Charlatans.

ter les hommes d'y avoir, réussi, s'il est vrai qu'ils aient réussi.

Ces considérations vous feront peut-être revenir du préjugé où vous paroissez être en regardant comme une fable mal imaginée tout ce que les écrivains Castillans ont dit de la façon dont les Péruviens se confessoient. Je vous accorde volontiers que le Métif Garcilasso a tâché de suspecter leur témoignage; mais, si l'on y prend garde de près, on s'apercevra que son rapport ne diffère pas si essentiellement qu'on le croit, d'avec celui du Pere Acofta. „Les Péruviens „croyoient, dit-il, que le Soleil dévoiloit ses loix à „son fils, leur Inca; ainsi la défobéissance leur paroif- „soit un sacrilege, & souvent ceux qui le sentoient „coupables, alloient volontairement & publiquement „devant le juge déclarer les fautes qu'ils avoient com- „mises, & dont personne n'avoit connoissance; car „étant persuadés que l'ame se condamnoit elle-même, „& que leurs fautes causoient les malheurs publics & „particuliers, ils les vouloient expier par la mort, „pour empêcher que le Soleil ne leur envoyât d'au- „tres afflictions. C'est de là que les Historiens „Espagnols ont tiré que les Indiens du Pérou se con- „fessoient.” *p. 26. T. II.*

Je vous demande maintenant si, malgré ce passage, on n'est pas en droit d'affirmer que la Confession étoit établie là où les coupables n'avoient d'autres accusateurs qu'eux-mêmes, là où l'on se croyoit obligé, par principe de religion, de révéler ses fautes secrètes à des juges publics, là où l'on s'imaginait enfin que l'aveu ingénu & volontaire de ses péchez étoit

l'unique moyen de détourner la vengeance, & de défarmer la colere des Dieux irrités?

Si vous supposez que Garcilasso a un peu embelli la Confession des Péruviens, & que le Pere Acofta l'a rendue un peu ridicule avec ses cordons; il vous fera facile de discerner ce qu'il peut y avoir de vrai & de faux dans cette institution, qu'on a retrouvée en Amérique, parceque les mêmes causes ont dû produire des effets analogues par-tout où il y a des hommes: ils ont toujours été foibles & indulgents envers eux-mêmes: ils ont toujours été abusés par leur propre cœur, ou par la malice d'autrui.

Comme j'ai parlé assez au long, dans un chapitre particulier, de la Circoncision des Mexicains, il ne me reste rien à y ajouter, sinon de vous dire que je ne saurois me persuader que les prêtres du Mexique aient adressé aux enfants, après leur avoir fait une incision au prépuce & aux oreilles, ces paroles sacramentales, *souvenez-vous que vous êtes nés pour souffrir, souffrez donc, & taisez-vous.* Il y a des personnes qui ont admiré le grand sens de cette prétendue maxime, qui, à mon avis, ne renferme aucun sens: car il n'est pas décidé que nous ne soyons nés que pour souffrir; & quand nous souffrons, aucune loi divine ou humaine ne peut nous empêcher de nous plaindre, & de plaindre tous ceux que le sort contraire accable d'un même poids. Quand il y auroit des loix si absurdes parmi les hommes, la Nature opprimée n'en deviendroit pas plus muette, & n'en gémiroit pas moins. D'ailleurs comment pourroit-il venir dans l'esprit de quelqu'un, sinon d'un insensé, d'ordonner

à un petit enfant de se taire, sous prétexte qu'il n'est venu au monde que pour souffrir? J'aimerois donc mieux suivre en cela les auteurs qui nous ont transmis d'une façon contraire les paroles sacramentales des prêtres Mexicains, en assurant que ces imposteurs cruels disoient à ceux qu'ils circoncisoient, *souvenez-vous que vous êtes nés pour souffrir: tâchez donc de supporter le fardeau de la vie, & plaignez-vous, si vous voulez.* Il y auroit eu au moins quelque ombre de raison dans cette sentence, à laquelle on a peut-être aussi peu pensé qu'à l'autre.

Il n'en est pas ainsi du discours que tint Atabaliba, le dernier des Incas du Pérou, au Frere Vincent de la Vallé-viridi, qui vouloit le convertir à la foi Chrétienne, en lui parlant de Jesus-Christ, & en le menaçant de mettre ses Etats à feu & à sang. On convient généralement que ce Prince répondit en ces termes :

Cesse, odieux brigand, de me prêcher un Dieu né & mort Celui que j'adore est immortel. & le vain pouvoir des humains ne sauroit s'étendre jusqu'à lui: mon Dieu est donc sans comparaison supérieur au tien, que tu dis avoir été égorgé par les hommes. D'ailleurs, comment pourrois-tu me convaincre que tu ne m'en imposes pas, en me contant tant d'ineffables mysteres dont ni moi ni personne dans mon pays n'a jamais eu la moindre connoissance?

La Vallé répliqua d'une manière étrange & inouïe à cette question: il tira, de dessous sa robe, une Bible qu'il présenta au Péruvien, en lui disant: *prends ce volume, il contient la vérité: la parole de Die*

y est gravée, & tout ce que je t'ai annoncé, y est écrit. C'est à toi de croire, & non de douter.

Atabaliba prit cette Bible, l'examina attentivement, la porta à ses oreilles, & finit par la jeter à terre, & par cracher dessus, en s'écriant: *j'ai regardé le Quipos (*), & je n'y ai rien pu voir; je l'ai approché de mes oreilles, & je n'y ai rien pu entendre. Si la vérité y étoit écrite, pourquoi Dieu ne me feroit-il pas plutôt la grace d'y pouvoir lire qu'à toi, qui n'es qu'un scélérat obscur, venu de loin pour massacrer mon peuple, & me ravir mes Etats? Va chétif imposteur, je croi bien te valoir.*

Le moine, devenu furieux, ne s'amusa plus alors à disputer; mais il commença, dit Zarate, à crier de toutes ses forces, *aux armes, aux armes*, & le déprédateur Pizarre livra, à ce signal ou à ce tocsin, la célèbre bataille de Caxamalca, où l'Empereur du Pérou fut pris, & ensuite baptisé, & étranglé avec un billot contre le dossier de sa chaise. On s'attendrit en lisant la fin de ce Prince infortuné, que les richesses, qui sauvent si souvent le coupable, ne purent sauver malgré son innocence: il avoit, malheureusement pour lui, à faire à des soldats & à des moines.

Il est à jamais étonnant, me direz-vous, que pour prouver la vérité de la religion Chrétienne à un

(*) Les Péruviens, comme on fait, donnoient le nom de *Quipos* aux cordons qu'ils employoient pour conserver la mémoire des principaux événements. & faire des calculs. L'interprète Espagnol aura aussi appelé, la Bible *Quipos*, pour en donner une idée au Péruvien, qui n'avoit jamais vu des livres écrits ou imprimés.

Américain qui ne savoit ni lire ni écrire, on lui ait mis la Bible en main; mais si vous pensiez que le moine qui fit cette extravagance savoit lire lui-même, vous vous tromperiez. Le Clergé Espagnol croupissoit, au commencement du seizième siècle, dans une si incroyable ignorance, qu'il étoit rare de rencontrer un Ecclésiastique qui sût signer son nom, & qui n'eût la Bible pendue à sa ceinture par ostentation. Si quelque chose pouvoit diminuer l'horreur que nous inspirent tant de forfaits joints à tant de barbarie, ce seroit de voir le moine de la Vallé-Viridi puni par les Castellans mêmes, qui le firent publiquement assommer à coups de massue dans l'isle de *Puna*, où il s'étoit réfugié. Il y a des Historiens qui le regardent comme le premier Evêque du Pérou; mais je ne sai si l'on peut donner le nom d'Evêque à un scélerat, qui, au lieu de prêcher la paix, ne prêcha jamais que le meurtre; de sorte qu'il ne faut pas s'étonner s'il fut enfin victime de sa doctrine sanguinaire.

Ce Dieu immortel dont parla l'Inca, n'étoit autre chose que le Soleil, que les Péruviens nommoient *Pachacamac*, & qu'ils regardoient comme le créateur du Monde, & de tous les êtres divers qui le composent. Quant à leurs Divinités subalternes, ou leurs *Guacas*, ce n'étoient que des Fétiches, ou des objets déifiés par le caprice, la crainte, l'ignorance, & la superstition: on assure qu'ils adoroient aussi des statues représentant des diables si conformes à ceux de l'ancien Continent qu'on s'y seroit mépris: il ne leur manquoit ni cornes ni griffes, ni aucun des traits essentiels par lesquels des imbéciles ont dépeint le Dé-

mon, pour faire peur à d'autres imbéciles. Quel qu'ait été enfin le culte des anciens Péruviens, il est très-certain que les débris de cette nation qui subsistent encore de nos jours, ont conservé au fond du cœur un penchant secret & invincible pour les institutions religieuses de leurs ancêtres. En effet, comment pourroient-ils être convaincus de la vérité du Christianisme, lorsqu'ils réfléchissent sur la conduite que les Chrétiens ont tenue à leur égard, en les réduisant en esclavage, après les avoir dépouillés de ce que le Ciel & la Nature leur avoient donné, après avoir égorgé les trois quarts de leurs concitoyens & le dernier de leurs Rois, en violant impunément toutes les loix divines & humaines? Avouez que, quand on a le malheur d'être né Péruvien, il est presque impossible de se persuader que le Dieu des Espagnols vaille mieux que *Pachacamac*.

On a répété dans plusieurs livres, que l'Empereur Montézuma dit à Ferdinand Cortez que la religion des Espagnols étoit bonne pour l'Espagne, & que la religion des Mexicains étoit bonne pour le Mexique; de sorte qu'il falloit laisser les choses comme elles étoient: quand on accorderoit ce qui est très-incertain, quand on accorderoit que ce Prince a effectivement parlé ainsi, il ne s'ensuivroit cependant pas, qu'il avoit raison, comme Mr. de Montesquieu l'a prétendu. La religion du Mexique qui immoloit les victimes humaines, ne valoit rien pour ce pays-là, & eût été mauvaise dans tous les pays du Monde, & si celle des Espagnols ne parut pas meilleure aux yeux des Américains, ce fut sans doute lorsqu'ils virent

l'appareil des premiers *Auto da fé*. Ce qu'il y eut donc de déplorable en tout cela, c'est que la barbarie des conquérants égaloit celle des peuples conquis. Au lieu de l'autel sur lequel les prêtres de Vitzilipulzi égorgéient des hommes, les Dominicains élevèrent des bûchers: c'étoient toujours les mêmes sacrilèges, les mêmes abominations sous une autre forme; avec cette différence néanmoins que les Espagnols étoient inexcusables, puisqu'ils auroient pu s'instruire & apprendre à connoître Dieu dans les écrits de tant de Philosophes qui ont vécu en Europe. Les Mexicains au contraire étoient abrutis & plongés dans toute la nuit de l'ignorance: chez eux aucun Sage n'avoit paru pour leur enseigner à rendre à l'Être suprême un culte digne de lui.

N'exigez pas de moi que je vous donne quelques éclaircissements sur la prétendue religion des Américains purement sauvages. Ambulants & dispersés, leurs opinions sont aussi multipliées que leurs familles. Dans une cabane on voit des Pénates & des Lâres, dans une autre cabane on n'en voit point: on ne pense pas d'un côté d'une rivière comme de l'autre, & quand même cette confusion d'idées ne seroit pas aussi réelle qu'elle l'est, on n'en pourroit pas mieux débrouiller la Théologie des Sauvages; la pauvreté extraordinaire & presque inconcevable de leur langage, dans lequel on ne peut exprimer aucune notion métaphysique, étant un obstacle insurmontable pour quiconque tenteroit d'approfondir leurs sentiments sur la Divinité. D'ailleurs, à quoi nous serviroit-il d'être parfaitement instruits des dogmes religieux des Cristi-

naux, des Ticounas, des Moxes, des Algonquins, puisque nous ne pouvons douter que ces dogmes, quels qu'ils soient, ne renferment des superstitions affreuses? Défions-nous encore une fois de tout ce que les voyageurs ont compilé, dans leurs ennuyeux journaux, sur la religion de ces hommes errants sur des plages incultes, ou retirés dans des forêts obscures: on a à cet égard indignement abusé de la crédulité du vulgaire des lecteurs: Laët même ose nous dire dans son Histoire si estimée des Indes Occidentales, qu'il y a des esprits qui apparoissent aux Bresiliens; mais, ajoute-t-il, ils ne se montrent pas si souvent que quelques relations le donnent à entendre (*). Dites-moi s'il n'est pas permis, lorsqu'on lit de semblables puérités, de supposer que Laët avoit la fièvre, quand il s'est imaginé qu'il y avoit des esprits; & qu'il avoit encore la fièvre, quand il a cru que ces êtres se laissoient voir plutôt aux Sauvages de l'Amérique qu'aux Philosophes de l'Europe? Voilà cependant comme on a écrit tant de fois l'Histoire sans jugement; mais il est vrai aussi qu'on l'a lue encore plus souvent sans réflexion, sans critique, sans défiance.

Plusieurs Voyageurs ont assuré que de certaines peuplades de la Guiane & du Bresil adoroient une citrouille. Je ne disconviens pas que des Barbares ne soient en état de rendre un culte à des citrouilles ou à

(*) *Munusculis juxta positis illos spiritus placare nituntur: varius autem h' spiritus inter illos apparent, licet multi aliter tradiderint.*

des melons ; mais ce fait n'est cependant point exactement vrai. Tout comme les Sorciers de la Lapponie se servent d'un tambour qu'ils battent pour chasser le Démon, lorsqu'ils croient qu'il s'est logé dans le corps d'un homme malade qu'ils n'ont pu guérir avec leurs remèdes ordinaires ; ainsi quelques Jongleurs employent en Amérique une grande courge dont ils tirent la pulpe, & qu'ils remplissent ensuite de petits cailloux ou de noix : quand ils secouent cette espèce de crecelle, elle rend un son très-désagréable, qui accompagne tous leurs prétendus enchantements. Il est donc assez naturel que les Sauvages, qui ne sont pas initiés dans la Jonglerie, ayent peur de cette courge : aussi n'osent-ils la toucher, ni en approcher de fort près. On a retrouvé jusque chez les Patagons de ces instruments à chasser les esprits nocturnes ou mal-faisants, par le bruit qui en résulte lorsqu'on les agite fortement. Il est aisé de deviner comment des nations, qui habitent si loin les unes des autres, se sont rencontrées dans cette idée ; mais ce qui n'est pas si aisé à deviner ce sont les motifs que peuvent avoir quelques-uns de ces Jongleurs de la Guiane pour ne jamais manger ni de la chair de bœuf, ni de mouton, ni de cochon, ni enfin d'aucun animal que les Européens ont transplanté au nouveau Monde. Il seroit étonnant s'ils avoient reconnu par l'observation que l'aliment qu'on tire des animaux que la Nature n'avoit point accordés à leur Continent, est moins propre à nourrir les hommes de ce Continent-là, que la substance des animaux indigènes de l'Amérique. Comme la lepre écailleuse est terrible & endémique dans la

Guiane, on s'y fera vrai-semblablement apperçu que la viande de cochon irrite cette maladie, d'où les Sages ou les Médecins du pays auront conclu qu'il en étoit de même par rapport à toutes les especes de Quadrupedes apportés de l'Europe, & j'adopterois plutôt ce sentiment que d'attribuer leur abstinence à des motifs de religion.

Quoique les Sauvages n'ayent dans leur dictionnaire aucun mot pour exprimer la spiritualité ou l'immortalité de l'ame, ils admettent néanmoins assez généralement la resurrection des corps; mais ils affectent, dit Mr. Bancroft, de n'en jamais parler, & ne montrent pas la moindre envie de s'instruire là-dessus; de sorte qu'ils paroissent moins croire qu'espérer. Cette espérance de ressusciter a été presque universelle chez les anciens peuples, & les Chrétiens des premiers siècles avoient tellement outré les choses, qu'ils prétendoient que les dents des morts étoient des substances incorruptibles que Dieu se réservoir comme une espece de graine ou de semence pour faire regermer les corps décomposés par la putréfaction: *Constat dentes incorruptos perennare, qui ut semina retinentur fructificaturi corporis in resurrectione* (*). Cet absurde préjugé avoit été puisé dans le Paganisme; puisque les Romains ne brûloient pas les corps des enfants morts avant la pousse des dents; & on les appelloit pour cela *minores igne rogi*. (**). En parlant de l'usage d'em-

(*) Tertul. *De Resur. carnis*.

(**) Pline dit que ce n'étoit la coutume chez aucune nation de brûler les enfants morts avant la pousse des dents: *Hominem priusquam genito dente cremari, mos gentium non est*.

baumer les corps, j'ai fait voir qu'il tiroit son origine du dogme de la Résurrection, & j'en ai conclu que les Juifs qui embaumoiert aussi les cadavres, adhéroient aussi à ce dogme; qui étoit donc reçu dans la Judée longtems avant la naissance du Chrifianisme, dont les premiers sectateurs, prévenus comme ils l'étoient de l'incorruptibilité des dents, crurent sans doute pouvoir se passer du nitre, de la *Cedria*, & des autres drogues propres à conferver le corps.

On trouve aussi dans la doctrine des Rabbins, des idées assez conformes à celles de Tertullien sur l'indestructibilité d'un os du corps humain qu'ils appellent *Luz*, & qu'ils disent être dans l'épine du dos où il n'est point. Ce *Luz* est, suivant eux, une substance si dure que toute la puissance de la Nature ne fauroit non seulement l'anéantir, mais pas même la diviser, & voilà pourquoi ils prétendent qu'elle servira à la palingénésie. Je ne sai si je me trompe; mais il me paroît que cette idée des Rabbins est originaire de l'Egypte, & on peut conclure du passage de Pline que j'ai cité dans la note, que cette opinion plus ou moins altérée, a été très-répendue dans l'antiquité.

Si je vous ai inspiré de la défiance pour tout ce que les voyageurs ont rapporté de la religion des Sauvages du nouveau Continent, je ne dois pas omettre de vous prévenir aussi contre la grande *Histoire des Cérémonies Religieuses & des Superstitions*, dont le septième volume renferme, à mon avis, le plus de choses fausses, hazardées, & suspectes. Si, au lieu de s'ériger lui-même en auteur, le libraire Bernard eût employé à un ouvrage de cette importance des Philoso-

phes capables de faire un choix judicieux entre les matériaux, & des écrivains assez habiles pour les rédiger sans diffusion, il ne feroit jamais sorti de la main des hommes un livre plus instructif, plus utile, & plus redoutable pour le fanatisme; mais cet édifice, élevé sur un bon plan, a été si mal construit, si médiocrement exécuté, qu'on devoit le rebâtir de nouveau: on y a copié des voyageurs très-peu accrédités, inféré des relations mensongeres, & accumulé à l'infini des faits formellement contredits par des observateurs plus éclairés, ou mieux instruits.

L E T T R E II.

Sur le Grand-Lama.

Lorsque l'occasion s'est présentée de parler du Mémoire dans lequel Mr. de Guignes soutient que des prêtres de la Bukarie allèrent prêcher le culte du Dieu *La* ou *Xaca* dans l'Amérique, mille ans avant la découverte de l'Amérique; j'ai dit avec ingénuité ce que j'en pensois, & aucun motif n'a pu depuis m'inspirer d'autres idées. Au contraire, je me flatte maintenant de ne m'être pas précipité en condamnant un système si déraisonnable. Depuis la mort de Mr. Fourmont, nul Européen n'a fait de plus grands progrès dans la langue & l'histoire de la Chine que le fameux Pere Gaubil, qui se trouvoit encore à Pékin en 1756: obsédé par les lettres de ses correspondants, il a bien voulu entreprendre des recherches sur ce préten-

du voyage des Lamas au nouveau Monde ; mais n'en ayant trouvé aucune trace dans les Géographes & les Historiens Chinois le plus généralement estimés, il a traité ce conte comme il le méritoit, en le reléguant parmi les fables historiques. Comme je n'avois aucune connoissance de ces recherches faites à la Chine, dans le temps que j'étois occupé à composer mon premier volume, j'ai été agréablement surpris de voir mon sentiment se confirmer d'une façon si formelle, à quoi je ne m'étois pas attendu de si tôt. Permettez moi de vous défabuser encore sur un autre fait, également faux, auquel le Mémoire de l'Académicien François a donné lieu : on a publié dans toute l'Europe qu'on avoit trouvé au centre de la nouvelle Angleterre une pierre qui contenoit une inscription en caractères du Thibet, qui est, comme vous savez, le pays où réside le Grand-Lama. Après m'être procuré toutes les informations possibles sur ce prétendu monument, je puis hardiment vous assurer qu'on n'a jamais découvert aucune inscription en aucun caractère dans toute l'étendue de l'Amérique, depuis le pays des Eskimaux jusqu'à la pointe de la Terre del Fuego. Cette pierre de la nouvelle Angleterre est comme la médaille de Jules-César qu'on disoit avoir été découverte au voisinage des Patagons, chez des Sauvages qui se nommoient les *Césaréens*. D'où vous pouvez juger jusqu'à quel point on a osé porter l'audace de feindre les choses les plus incroyables pour appuyer les systèmes les plus absurdes.

Supposez maintenant que le Pere Gaubil n'eût jamais été à la Chine, & qu'on n'eût pu, par aucun

moyen, consulter de bons Auteurs Chinois sur cette prédication imaginaire des prêtres de la Bukarie en Amérique, je pense qu'il eût suffi, pour détruire ce paradoxe, de démontrer l'impossibilité d'un tel voyage par les mers orageuses & inconnues de la Tartarie: il eût suffi de prouver, comme je l'ai fait, qu'il n'a jamais existé la moindre conformité entre les religions du nouveau Monde & celle des Grands-Lamas, dont j'ai envie de vous faire l'histoire, sans m'assujettir aux loix d'une Dissertation méthodique, ou d'un Traité en forme.

Il conte, par des monuments authentiques & incontestables, recueillis au Thibet (*), que 1340 ans avant notre ère vulgaire, il régnoit déjà dans cette contrée un Grand-Lama, nommé *Prafrinno*. La succession de ces Pontifes, non interrompue pendant plus de trois-mille ans, a duré jusqu'à nos jours, & durera probablement encore longtemps. *Nec metas rerum, nec tempora pono.*

Il n'y a aucune religion qui puisse se vanter d'avoir bravé une telle suite de siècles sans grand malheur & sans désastre. Le culte des Chinois a été plus d'une fois altéré par l'arrivée des divinités étrangères,

(*) On a donné au Thibet, comme à plusieurs autres contrées, différents noms qui signifient toujours le même pays: on l'a appelé *Bortan*, *Tangut*, *Topet*, *Tupet*, *Tibt*, *Topt*, *Tsan-Li*, *Brantola*, *Brancola*, & *Lassa*; mais *Lassa* est proprement la partie du Thibet qui appartient au Grand-Lama: aussi *Lassa*, traduit littéralement, signifie *le pays donné au Dieu La*. Dans les *Observations Géographiques* du Pere Gauthier, la ville capitale de *Lassa* est au 29ième degré & six minutes de Latitude Septentrionale.

& les prédications fanatiques de *Laokium*, & des novateurs qui, par le charme de l'enthousiasme, ont entraîné dans leurs sectes la populace éblouie. Les Juifs ont vu finir leur Hiérarchie, démolir leur temple & aboyer leur Sanhédrin. Alexandre & Mahomet ont fappé tour à tour l'ancienne religion des Guebres ou des Ignicoles. Celle des Egyptiens, qui ne paroiffoit jamais devoir finir, expira furtout sous les efforts de Théodofe. On fait quel a été le fort de la religion des Grecs. Tamerlan & les Mongois, en conquérant l'Inde, y ont porté un coup destructif au culte du Dieu *Brama*. Mais ni le temps, ni la fortune, ni les hommes n'ont pu ébranler le pouvoir Théocratique des Dalai-Lamas: leur plus grand ennemi même, nommé *Tfe-Vang-Raptan*, Kan des Eleuths, qui pilla le grand temple de Putola en 1710, après avoir attaqué les droits du Sacerdoce par un Manifeste injurieux & rempli de blasphêmes, ne put réussir à détrôner le Lama, qui appellant le Ciel & la Chine à son secours, repoussa le brigand qui l'insultoit, & affermit mieux que jamais les fondemens du Saint Siege, qui n'a effuyé aucun orage de quelque conséquence depuis cette époque.

Je fai que le Pere Georgi prétend que *Prafrimus* a été le fondateur de l'autel & du trône des Lamas, où il s'affit le premier; mais je ne saurois adopter cette opinion; puisque la religion Lamique étoit déjà propagée au-delà de la Mer Caspienne plus de cinquans ans avant notre ère; & l'on voit, par un passage de Strabon, que les Getes avoient depuis très-long-temps un grand Pontife dont il rapporte l'institution

à *Zamol* ou à *Zamolxis*, qu'il fait contemporain de Pythagore, mais qui doit avoir été bien antérieur au siècle de ce Philosophe: car Hérodote, qui eût pu connoître ce *Zamol* s'il eût vécu du temps de Pythagore, assure que c'étoit un très-ancien personnage. Ce que les Grecs en ont écrit, est si mêlé de ténèbres & d'incertitudes, qu'on n'y peut entrevoir aucune vérité. Il est bien plus probable que les Getes avoient puisé dans la Tartarie, d'où ils étoient originaires, le culte du Dieu *La*, & l'avoient porté avec eux dans la Valachie & la Moldavie, où ils se fixerent; de sorte que leur Pontife, résidant sur le mont *Kagajon*, n'étoit proprement qu'un vicaire ou un *Kuruktus* du Grand-Lama, qui a actuellement sous lui deux-cents de ces *Kuruktus*, dont le principal a son siége & sa pagode chez les Calmouks, qui le nomment leur *Catoucha*, dont la conduite peu louable a donné de grands mécontentemens à son chef, ainsi que vous le verrez par la suite de cette Lettre.

Comme les anciens Germains étoient une filiation ou une colonie des Tartares, je ne croi pas m'être trompé, lorsque j'ai soupçonné que la déification des femmes en Allemagne, & l'autorité Théocratique qu'elles y ont exercée, dérieroient du culte Lamique, amené dans cette région par les peuples émigrés; car *Velleda*, *Lahra*, *Jecha*, *Gauna*, *Retto*, *Siba*, *Wonda*, *Freja*, *Aurinia*, (*) & tant d'autres filles

(*) On conçoit bien que tous ces noms ont été fort corrompus par la terminaison latine: je n'entreprendrai point de les rétablir tous dans leur langue originale. Il suffira d'observer

adorées au-delà du Rhin, dont l'Histoire nous a conservé le souvenir, y ont joui de toutes les prérogatives attachées à la dignité des Dalaï-Lamas du Thibet (*). Aussi Tacite nous apprend-il que *Velleda*, qui demeuroit sur la Lippe, se tenoit toujours renfermée dans une tour où elle ne communiquoit qu'avec des gens affidés, qui, comme les médiateurs & les interpretes de la Divinité, alloient signifier au peuple les volontés de sa Prêtresse qu'il ne voyoit pas. Cette étiquette s'observe encore à peu près de même au château de Putola où réside le Grand-Lama, qui ne se montre que fort peu en public; mais il admet à son audience les envoyés & les ambassadeurs, & reçoit la visite des Princes qui viennent le complimenter: on a même vu un de ces souverains Pontifes faire le voyage de Pékin pour y conférer avec le Tartare *Schun-Ti*, Empereur de la Chine. Le Pere du Halde, qui s'éloigne un peu du sentiment de Gaubil, place ce voyage sous le règne de *Ven-Tsong*, qu'on fait avoir précédé *Schun-Ti* sur le trône, & il ajoute que ce Prince si judicieux & si équitable, fut extrêmement blâmé d'avoir reçu le Lama dans son palais avec les

ver qu'*Aurinia* est corrompu d'*Alt rune*, & *Velleda* de *Welt*, qui signifioit dans l'ancien Tudesque, Vierge ou Pucelle.

(*) On assure que cette singulière idée de canoniser une femme pendant la vie, & de la respecter comme une image de la Divinité, s'est renouvelée en Allemagne, depuis quelques années, chez les fanatiques qu'on nomme les *Sionites*, qu'on accuse d'avoir quelque part un temple où ils réverent une femme ou une fille, qu'ils honorent du titre de *Mere de Zion*. Les visions de ces sectaires me sont si peu connues que je ne saurois dire s'il y a quelque réalité dans les superstitions qu'on leur impute.

plus grands honneurs: un Chinois qui se trouva pendant cette entrevue à la Cour, eut le courage, dit-il, d'injurier le Pontife du Thiber, & refusa de le servir avec les distinctions dues à son rang; mais c'est là un conte réellement indigne de l'Histoire, que les Jésuites ont imaginé par des motifs que l'on devine. Il est certain que *Schun-Ti* & son prédécesseur *Ven-Tsong* étoient des Tartares Mongols, & attachés, par conséquent, à la Religion Lamique, qui avoit été celle de leurs peres: il n'y eut donc rien de surprenant, ni surtout rien de blâmable dans la conduite d'un de ces Princes, qui reçut chez lui avec les derniers égards le Chef de sa Religion, & du Halde n'a pas même respecté la vrai-semblance, lorsqu'il prétend qu'un Chinois osa, dans le palais des conquérans de la Chine, & en présence de son Souverain, dire des injures à un étranger, ce que l'on ne lui eût pas même permis dans la maison d'un simple particulier.

Si l'on en excepte les fêtes solennelles & les occasions extraordinaires, il est rare de voir paroître les Dalaïs; mais leurs portraits sont toujours exposés, & suspendus au-dessus du portail du temple de Putola. Deux de ces portraits ont été copiés par des voyageurs qui les ont fait graver à leur retour: on en peut voir un dans les observations qu'Ysbrand-Ides a ajoutées à son Journal de la Chine, & l'autre dans les Relations des Missionnaires Gruéber & d'Orville. Dans Ysbrand, ce Pontife est représenté comme un jeune homme imberbe, bien fait, & dont les habits ne sont

pas magnifiques, ni les ornements outrés : dans Guéber, il a la figure & l'attitude d'un vieillard.

La difficulté d'approcher ce Prêtre-Roi doit nous faire rejeter comme des fables tout ce que disent quelques aventuriers d'Europe, qui se glorifient de lui avoir parlé. Le Capucin *Horatio de la Penna* a poussé l'exagération jusqu'à oser publier qu'il avoit été en correspondance avec le Grand-Lama ; & dans cette correspondance chimérique, on voit une lettre par laquelle le Pontife Tartare permet au Moine Italien de prêcher la religion Chrétienne au Thibet ; *car ayant fait examiner, dit-il, votre culte & vos dogmes, je les croi vrais, & très-capables de procurer la paix & le salut de mes fideles sujets. Prêchez donc, Frere, mais n'imites pas la conduite de ceux que vous nommez des Jésuites, & qui poussés par une avarice insatiable ne sont venus dans mes Etats, que pour y commercer, & pour y exciter des troubles que j'ai eu beaucoup de peine à calmer.*

Il faut être à la fois bien-impudent & bien imbécile pour imaginer des faussetés si palpables & si révoltantes. Comment le Lama se feroit-il méprisé lui-même jusqu'au point d'écrire à un Capucin ? Comment auroit-il pu avouer à ce Capucin que la religion Chrétienne est vraie, & l'exhorter à la prêcher ? C'est comme si l'on disoit qu'un Iman Turc avoit obtenu du Pape la permission de prêcher le Mahométisme en Italie, parceque le sacré College a reconnu que le Mahométisme étoit une religion vraie & très-propre à sauver les Italiens. *Horatio de la Penna* auroit dû garder pour lui & ses confrères

ces ces absurdités qu'il a hazardées sans doute pour extorquer des aumônes des Catholiques d'Europe, sous prétexte d'employer ces secours à l'avancement du Christianisme au Thibet, & d'augmenter ainsi les revenus des Capucins, en décriant les Jésuites.

Je puis vous assurer qu'il n'y a pas un mot de vrai dans ces séditions si dangereuses, allumées par les soi-disants Jésuites dans les Etats de la domination du Dalaï-Lama, où la police est trop bien établie pour que des Vagabonds, & des Etrangers sans aveu, pussent y attenter au repos public. Cette fable vient de ce que ces Religieux, expulsés de la Chine, allerent en grand nombre se jeter dans le Thibet, d'où le Lama, qui ne savoit que trop bien tout ce qui s'étoit passé à la Cour de Pékin, les fit promptement chasser: & l'on dit que quelques-uns eurent le malheur de tomber entre les mains des *Amiaks*, ou des petites hordes des Tartares errants, qui ne leur ayant pas trouvé des passe-ports signés du *Deva*, les pendirent aux arbres, comme des voleurs de grand chemin.

S'il y a un pays au Monde où le Christianisme ne s'établira jamais, c'est sans doute au Thibet; parceque la puissance spirituelle & temporelle y étant combinées, & réunies dans un même chef, ce Monarque Ecclésiastique s'opposera toujours aux progrès d'une religion étrangère, qui ne pourroit s'accroître qu'au détriment de son autorité, dont on est pour le moins aussi jaloux en l'artarie que partout ailleurs. D'un autre côté, la foule des petits Lamas ou des prêtres subalternes, dont on en compte plus de cent-

soixante-mille, ne souffrira jamais que des prédicateurs venus d'Europe, soit qu'ils aient un capuchon ou un chapeau, soit qu'ils portent autour du corps une corde ou une fangle, aillent déclamer contre le Dieu *La* & la Métempycose. Les *Kutuktus*, qui sont des especes d'Evêques du Dalai-Lama, n'ayant d'autres revenus que les aumônes qu'on apporte aux pagodes de leurs Diocèses respectifs (*), seroient bien aveugles sur leurs propres intérêts, s'ils permettoient aux émissaires de la Propagande de s'approprier les charités des dévots, en les convertissant. On a accusé ces petits Lamas & ces *Kutuktus* de végéter dans une si profonde ignorance qu'ils ne savoient ni lire ni écrire; mais cette calomnie de nos Missionnaires, est sans fondement comme sans vrai-semblance: il n'y a point d'Ecclésiastiques qui composent plus d'ouvrages sur des matieres abstraites & des questions métaphysiques que ces Clercs du Thibet, où les livres sont encore plus communs qu'à la Chine, & le Czar Pierre I découvrit, dans une ville déserte de la Sibérie, une immense bibliothèque abandonnée, dont tous les volumes, écrits en la langue du Thibet, avoient été composés par des prêtres Lamas: on envoya quelques-uns de ces rouleaux à feu Mr. Fourmont, qui aidé par un Savant de ses amis, en déchiffra plusieurs en-

(*) Il y a des voyageurs qui assurent que les *Kutuktus*, ou les Evêques Lamas, levent les dîmes dans leurs Diocèses; mais c'est une fable. Ils n'ont absolument aucun revenu fixe, & plusieurs d'entr'eux sont si pauvres qu'ils ont de la peine à donner des robes de livrée à leurs domestiques & à leurs vicaires.

droits assez clairement pour pouvoir assurer que ces ouvrages traitoient de l'immortalité de l'ame, & de ses transmigrations. Les Seigneurs Thibétains & les *Kuruktus* ne voyagent jamais sans avoir à leur suite quelques chevaux chargés de ballots de livres, proprement écrits, & enluminés avec des mascarons aux lettres initiales, sur du papier de coton qui, étant bien gommé & plié en double, a plus de consistance que le papier Chinois. Le célèbre Bernier rapporte qu'il avoit connu au Royaume de Cachemire, un Médecin Lama, qui avoit dans ses bagages une grande pacotille de livres de Médecine; car les Savants de ce pays ne s'adonnent pas uniquement & exclusivement à la Morale & à la Métaphysique; ils cultivent encore d'autres sciences plus ou moins réelles, & vont étudier l'Astronomie & l'Astrologie à Balk, cette fameuse école de l'Asie, qui fournit d'Astrologues toutes les Cours des Princes de l'Orient. Quant aux Colleges qui se trouvent dans le Thibet même, on assure qu'ils sont au nombre de douze, & qu'il y en a principalement deux qu'on regarde comme les *Han-lins* de la Chine ou les Universités de l'Europe. Le Grand-Lama s'occupe aussi quelquefois à diriger de jeunes gens dans le cours de leurs études, & il dirige surtout ceux qui sont destinés à l'Episcopat: le *Kuruktus* Chung-Tumba, dont je parlerai dans l'instant, avoit été au nombre de ces disciples chéris, formés par la voix même du Pontife; ce qui rendit dans la suite sa révolte si criminelle & son ingratitude si odieuse. La mauvaise idée qu'on a conçue de l'état des sciences chez les Thibétains, provient de cette inclination

qu'ont la plupart des Tartares pour la vie ambulante, qui est précisément l'opposé de la vie contemplative qui n'aime que le repos; mais il y a dans ce pays-là des villes & des pagodes murées, où les Lamas se fixent, & où ils vivent même dans la retraite; de sorte que le loisir ne leur manqueroit pas, s'ils avoient & d'eux-mêmes l'envie de s'instruire. Ce qu'il y a de véritablement pernicieux, ce sont les incursions que font de temps en temps les nations barbares, qui viennent des parties septentrionales, & qui répandent tellement la terreur, qu'à leur approche les maîtres & les écoliers desertent les écoles, & c'est sans doute à un événement de cette nature qu'on doit attribuer la découverte de la grande Bibliothèque abandonnée dans l'Empire du Contaisch.

Quand le Jésuite Gerbillon étoit encore valet de chambre de l'Empereur Chinois *Kang-Hy*, il proposa à ce Monarque de faire lever une carte de la Tartarie, qu'on n'auroit jamais pu exécuter, même médiocrement, sans le secours de deux prêtres Lamas, qui aidèrent à arpenter le terrain, & à prendre la hauteur avec des Astrolabes & des Quarts de cercle. D'où vous pouvez juger si la barbarie s'est tellement emparée de leur esprit que leurs rivaux veulent nous le faire accroire; & je doute que le Pere Regis, qui leur objecte de ne savoir lire, eût été lui-même en état de dresser une carte géographique selon les règles.

L'Alphabet dont on use au Thibet, a une supériorité décidée sur les caractères Chinois; puisqu'il ne comprend qu'un petit nombre de signes mobiles, dont la combinaison exprime tous les sons & toutes les ar-

ticulations, comme nos lettres. Ce caractère sur lequel Veffiere de la Croze, Bayer, Hyde, les Peres Gaubil & Georgi ont tant écrit, est peut-être le prototype & le plus ancien de tous les Alphabets connus : par l'étude & la comparaison qu'on en a faite, on a remarqué qu'il étoit composé des mêmes éléments que le fameux caractère Brachmane, employé par les Indous dans un temps où l'Italie & la Grece ressembloient encore au Canada.

Ce qui prouve indubitablement que la langue du Thibet est riche en mots, c'est l'usage continuel qu'on en fait, pour discuter des sujets abstraits & des problèmes Métaphysiques, qui exigent, comme vous savez, une variété infinie de termes pour énoncer les différentes nuances des idées & des sensations. Un Officier du Régiment de *Laly*, ayant eu occasion d'acheter aux Indes plusieurs livres écrits en la langue Thibétaine qu'il avoit apprise, y découvrit un rapport fort marqué avec l'ancien idiome de l'Irlande. Cette analogie nous étonneroit bien davantage, si nous ne savions que la langue Allemande ressemble aussi extrêmement au Persan moderne, qui est un Dialecte du Tartare. Les conquêtes & les établissemens des *Asés* ou des Scythes Asiatiques en Europe, expliquent naturellement ces phénomènes de l'Histoire des Nations.

J'ai cru devoir descendre dans ces détails pour vous prévenir contre les pitoyables histoires qu'on nous fait du culte du Dalai-Lama. On a imprimé, & répété mille fois que les Tartares s'imaginent que leur Grand-Pontife ne meurt jamais; mais c'est une fausseté avérée, la nouvelle de sa mort étant toujours

annoncé avec éclat à Lassa, à Brancola, & dans tout le pays: on dépêche même des couriers à Pékin pour en informer l'Empereur & les *Kutuktus* qui résident à la Chine, où ils jouissent des honneurs du Mandarinat. Dès que cet événement est divulgué, on ôte, de dessus le portail de la grande église, l'effigie du Lama défunt, & on y expose le portrait de son successeur, au moment même qu'on le consacre.

Le compilateur du Halde rapporte sérieusement qu'on a soin de substituer, à l'insu de tout le monde, au Lama devenu vieux & malade, un jeune homme qui lui ressemble; mais comme un jeune homme bien portant ne sauroit jamais ressembler à un vieillard malade, on sent bien que cette fourberie, impossible dans l'exécution, est un conte puérile qui se réfute de lui-même. D'autres compilateurs ont soutenu qu'aucun homme ne pouvoit voir le Dalai en face, à cause du voile qu'il porte, disent-ils, toute sa vie sur le visage (*); ce qui est encore une fausseté avérée. Ce Pontife n'avoit aucun masque, lorsqu'il reçut l'Envoyé de l'Empereur *Kang-Hy*: après s'être appuyé d'une main sur le bord de sa chaise, il se leva tant soit peu de dessus son coussin, & s'étant remis en place, il parla longtems à l'Ambassadeur qui se tint debout, & ne fléchit qu'à l'arrivée & au départ. Comme on admet à cette audience solennelle plusieurs Etrangers de

(*) Si le Dalai-Lama portoit effectivement un voile sur le visage, on n'auroit pas besoin de chercher quelqu'un qui lui ressemble pour le remplacer après sa mort, comme le veut du Halde. Toutes les fables qu'on a débitées à ce sujet, se détruisent donc les unes les autres.

distinction, attirés par la curiosité, on eut ce jour-là tout le temps de considérer le Saint Pere coëffé d'un énorme bonnet brodé en or, & revêtu d'une robe traînante de laine teinte en rouge, qui est la couleur de tout le Clergé du Thibet & de la Mongalie. Ce qui a donné lieu à la prétendue immortalité des Lamas, dont les voyageurs mal-instruits ont si mal parlé, c'est que la religion du pays ordonne de croire que l'esprit saint & auguste qui a animé un Dalai, passe, immédiatement après sa mort, dans le corps de celui qui est légitimement élu pour remplir le souverain Pontificat. Le système de la Métempfyose, adopté sans réserve dans ces contrées, y affermit tellement les habitants dans l'idée de la transmigration de l'esprit divin, qu'on ne sauroit par aucun argument les retirer de ce préjugé. Lorsque nos Papes prétendoient encore à l'infailibilité, ils ne propoisoient pas à la foi des fideles un moindre miracle que celui qu'admettent les Thibétains en faveur de leur Archiprêtre. Il est égal de croire qu'un homme ne sauroit se tromper, ou de croire que Dieu daigne successivement inspirer à plusieurs hommes une même volonté, une même intention. Les Chinois, qui, selon Gaubil, n'ont appris à bien connoître la religion Lamique qu'au quatorzième siècle (*), ont été longtemps dans

(*) Le Pere Gaubil dit que l'Histoire de la Chine parle pour la première fois du Grand-Lama, sous le règne de *Kejuk-Kan*, petit-fils de *Gengis-Kan*; mais j'ai beaucoup de peine à me persuader qu'il se soit écoulé plus de deux-mille années avant que les Chinois eussent quelque connoissance de la religion d'un pays dont ils sont si voisins: il est plus probable

la même erreur que toute l'Europe, à l'égard des Dalai-Lamas, qu'ils nomment encore aujourd'hui *Ho-fo*, ou Dieux vivants; cependant il s'en faut de beaucoup que ces prêtres usurpent un tel titre, ou s'arrogent, comme disent les Théologiens, un culte de *Latrie*. Ils avouent qu'ils ne sont pas des Dieux; mais ils prétendent représenter la Divinité en Terre, & jouir d'un pouvoir Théocratique illimité, approuvé, autorisé, établi par le Ciel: en conséquence de cette prétention, énorme à la vérité, mais pas si énorme qu'on a voulu nous le persuader, ils décident en dernier ressort dans les matières de religion, & ne reconnoissent aucune puissance au-dessus d'eux dans le spirituel; car ils ne se mêlent jamais directement d'aucune affaire politique, hormis qu'il ne se présente des ambassadeurs étrangers qui exigent audience: ils n'administrent pas même leurs propres revenus, qui ne sont pas si importants que la seule somme que les Papes tirent de l'Allemagne, & des Etats patrimoniaux de la Maison d'Autriche; parceque d'un côté ils n'exigent presque rien de leurs Sectateurs, & que de l'autre le Thibet n'est point bien peuplé, comme *Désideri* l'assure positivement; car *La Penna*, qui s'y trouvoit en 1742

que les Bonzes de la Chine se sont opposés à l'arrivée & à l'établissement des Lamas, aussi longtemps qu'ils ont pu: ils auroient peut-être réussi à les exclure à jamais sans les conquêtes des Tartares, qui ont si bien introduit la religion du Grand-Lama à la Chine, qu'on y compte aujourd'hui une foule d'hommes qui la suivent, & qui ont des temples publics & privilégiés. Au reste il est bon de savoir que les Chinois nomment *Fo* le même Dieu que les Tartares nomment *Lo ou Xaca*.

sous le règne de *Mivagu*, prétend qu'il contenoit alors trente-trois millions d'hommes. Je ne saurois dire combien les calculs de *La Penna* me paroissent exagérés; mais ce qu'il y a de bien certain, c'est que le *Lassa* proprement dit, est le meilleur canton de tout ce vaste pays, qui s'étend par un espace de vingt degrez de l'Orient à l'Occident, sur une largeur de plus de deux cents lieues. La véritable cause, qui s'y oppose à la multiplication de l'espèce humaine, existe, selon moi, dans la mauvaise forme du Gouvernement, qui étant en quelque sorte Théocratique, & en quelque sorte Féodale, ne sauroit y porter les hommes vers cet esprit de travail, ni vers cet amour de l'ordre d'où dépend la prospérité d'un Etat. Je sai bien qu'on a attribué à une raison physique cette dépopulation des pays du Grand-Lama. on a soutenu qu'il y naissoit sans comparaison plus de garçons que de filles; ce qui y a fait établir, à ce qu'on disoit, la Polyandrie ou le mariage d'une seule femme avec plusieurs hommes. Il se peut que, dans une contrée où il y a tant de moines qui font vœu de chasteté qu'ils n'observent point, le nombre des femmes publiques s'est excessivement augmenté; mais la véritable Polyandrie, & surtout la disproportion entre les individus des deux sexes, sont, à mon avis, des choses qu'on a trop légèrement crues.

Quand aux offrandes, que les pélerins étrangers apportent aux pagodes du Dalai, elles ne sont sûrement pas considérables; quoique ces pélerins viennent d'ailleurs de très-loin. On en voit quelquefois dans le Temple de Putola, qui ont été plus d'un an

en chemin: il en arrive des provinces situées au Nord de la mer Caspienne, entre le Wolga & le Jaik, & il en arrive encore de la Péninsule du Gange: ce qui n'est pas étonnant; puisque les Mongols, qui ont conquis l'Indoustan, ont dû naturellement conserver quelque respect pour la religion du pays d'où ils sont originaires.

Le premier Ministre du Lama, qui porte indistinctement le titre de *Deva* ou de *Tpa*, dispose dans le temporel, a soin des finances, des vivres, de la police, tient le bureau de la correspondance, entame & termine les affaires, décide dans les procès, accommode les plaideurs, négocie avec les Princes voisins ou alliés, & conclut lorsque les traités ne sont pas de nature à être portés devant le Saint P re.

Il y a eu de ces *Tipas*, ou de ces *Devas*, qui en abusant de la facilité, ou de la faiblesse de leur maître, & de l'autorité qu'on leur avoit confiée, ont eu la hardiesse de s'ériger en Princes souverains: on soupçonne même, avec beaucoup de raison, que les Rois actuels du Thibet ont été anciennement des *Devas* ou des premiers administrateurs qui ont secoué le joug de leur chef: on les a fait rentrer, de temps en temps, dans l'obéissance; mais on n'a jamais pu parvenir à leur arracher entièrement le pouvoir qu'ils ont usurpé (*). Non seulement les ministres temporels

(*) Il y a eu au Thibet un Pontife qui a pris le titre de Dalai-Lama, ce qui signifie *Grand Prêtre du Dieu La*, long-temps avant qu'il ait été question des Rois du Thibet, dont le premier, nommé *Gua Thirizhengo*, régnoit l'an 1193 avant Jésus-Christ. Je suis obligé de relever ici une énorme bévue

du Lama ont quelquefois aspiré à l'indépendance; mais on a vu encore, au grand scandale des fideles, des Evêques, ou des *Kuruktus*, qui poussés par la coupable ambition de régner, ont prétendu se soustraire aux loix & à la juridiction du chef de leur Eglise: le *Caroucha* des Calinouks est compté au nombre de ces Schismatiques, parceque depuis l'an 1707 il ne respecte plus, dans son Diocesi, les décisions émanées du Saint Siege; quoiqu'il n'ait jamais attenté aux dogmes, ni perverti aucun article de la croyance reçue.

Ce Patriarche Calmouk ne persiste avec tant d'opiniâtreté dans sa rebellion, que parcequ'il sent que son peuple, toujours heureux à la guerre, est devenu en Tartarie une puissance prépondérante dont les armes le garantiront longtems du châtiment que méri-

du Pere Georgi. Dans son *Canon des Rois du Thibet*, il dit que la succession de ces Princes n'a pas été interrompue depuis *Gnia Thritzhengo* jusqu'à Jésus-Christ, & pour remplir un laps de onze-cents-quatre-vingt-vingt-quatre Rois, ce qui est impossible selon le cours ordinaire de la vie des hommes. En supputant les listes chronologiques de tous les Rois qui nous sont connus, on trouve que chaque règne équivalant à peu près à vingt-un ou vingt-deux ans: ainsi le vingt-quatre Rois du Thibet qui ont régné après *Gnia Thritzhengo*, ne peuvent compter qu'un laps de quatre-cents & quatre-vingt ans; mais supposons qu'ils en aient régné huit-cents, il subsistera toujours dans le Canon du Pere Georgi une erreur de plus de trois-cents ans; & cette erreur même me confirme de plus en plus dans l'opinion que les Souverains actuels du Thibet ont été anciennement des *Devas* ou des Ministres du Grand Lama, qui les aura de temps en temps dépouillés de leur titre de Roi, ce qui a pu occasionner le vuide qu'on voit dans la liste chronologique de ces Princes depuis l'an 1193 avant notre ère.

te sa défobéissance ; mais si jamais la fortune abandonnoit les Calmouks, pour se ranger du côté de leurs ennemis, on verroit leur Primat retourner au giron de l'Eglise plus promptement qu'il n'en est sorti : aussi les Grands-Lamas ne s'inquiètent-ils pas beaucoup de ces usurpations momentanées de quelques Evêques audacieux & entreprenants ; parce-que la discorde & les guerres continuelles qui régnerent entre les peuples des Tartares, amènent de temps en temps des révolutions qui remettent les affaires dans leur ancien état en ruinant les dissidents ou les mutins : comme l'on en vit, vers la fin du dix-septième siècle un exemple mémorable dans la personne de Chung-Tumba, *Kuruk-tus* des Kalkas, & frere du Kan de cette nation. Il résidoit sur la riviere de Toula dans une belle pagode, où il eût pu finir tranquillement ses jours ; mais son mauvais génie lui inspira l'idée de se rendre indépendant de la Cour de Lassa. Le Kan son frere, loin de s'opposer à ce projet, en pressa l'exécution, ce qui ruina ses Etats, & fit couler des flots de sang. Ce fut à un congrès tenu dans la Tartarie en 1687, qu'éclata la rébellion de Chung-Tumba : il ne voulut pas accorder la place d'honneur au Légat que le Grand-Lama avoit envoyé à cette assemblée nationale, & il y déclara, qu'il ne reconnoissoit d'autre autorité spirituelle, dans son Diocèse, que la sienne propre. A la nouvelle de ce soulèvement, le Pontife engagea Caldan, Roi des Eleuths, à faire une invasion dans les terres des Kalkas, & à se saisir, s'il étoit possible, de Chung-Tumba, déjà déshonoré par plusieurs crimes qui avoient précédé l'époque de sa révolte. Caldan,

qui de son côté n'étoit pas content des Kalkas, les at-
 taqua, les vainquit, renversa les pagodes de leur Evê-
 que schismatique, & accompagné de la victoire & de
 la terreur fit un dégât incroyable dans tout le pays.
 Cependant Chung-Tumba échappé presque seul de
 ce massacre, qui avoit entraîné la destruction d'une
 des plus nombreuses peuplades de la Mongalie, se re-
 fugia entre les bras de l'Empereur de la Chine, dont
 il se déclara vassal, & à cette condition humiliante il
 obtint un asyle. Le Roi des Eleuths & plusieurs Kans
 soutinrent qu'Il devoit être livré au Grand-Lama, &
 jugé suivant les loix canoniques: en conséquence on
 le réclama dans des lettres écrites avec beaucoup d'é-
 nergie à l'Empereur Kang-Hy; mais les Chinois
 charmés de voir les Tartares défunis, ne voulurent
 pas acquiescer à leur demande, & au lieu d'appaîser
 les troubles, ils les augmentèrent, au point qu'il en
 résulta des guerres très-sanglantes, pendant lesquelles
 le *Caroucha* des Calmouks exécuta avec succès un
 projet qui avoit si mal réussi à l'inprudent Chung-
 Tumba.

La politique du Dalaï consiste à avoir pour amis
 ou les Eleuths, ou les Mongales, ou les Chinois: at-
 taqué par les uns, il leur oppose les autres. En 1625,
 les Rois du Thibet le priverent de la moitié de ses
 Etats, & il les reconquit amplement neuf ans après,
 avec les armes des Eleuths de Kokonor. Assailli, au
 commencement de ce siècle, par les Eleuths Sdouga-
 ris, il les repoussa avec les forces de la Chine qui a
 intérêt que les Tartares ne deviennent pas trop puis-
 sants aux dépens du Lama, & que le Lama ne s'éleve

ni ne se fortifie par la réunion, ou la conspiration des Tartares. La Cour de Pékin, pour empêcher ces deux inconvénients, entretient dans le Thibet la célèbre faction des *Bonnets jaunes* & des *Bonnets rouges*: le jaune est la couleur de l'Empereur de la Chine, le rouge est la couleur du Grand-Lama. Ces deux partis, extrêmement vigilants & extrêmement jaloux, ne se réunissent jamais, sinon quand le Lama est assez foible pour avoir besoin des Chinois: en tout autre temps, ils se contrebalancent dans un si parfait équilibre qu'il est difficile à ce Prêtre-Roi de faire la moindre alliance avec les Princes voisins, sans que les *Bonnets jaunes* n'en donnent aussi-tôt connoissance au cabinet de Pékin.

Cette faction ressemble si bien à celle des *Guel-fes* & des *Gibelins*, entre nos Papes & les Empereurs d'Allemagne, qu'on est surpris de voir tant de conformité dans la politique & les intérêts de deux Cours aussi éloignées que le sont Rome & Lassa; mais les Papes n'ont plus ni le crédit ni les ressources que les Lamas ont su se ménager. Tous les Princes Européens sont aujourd'hui généralement convaincus que le joug de Rome, qui veut de l'argent pour ses Bulles, ses Brefs, & ses dispenses, sans jamais faire crédit, est très-onéreux au peuple, qu'il épuise; tandis que les Lamas n'exigeant rien de personne, il n'en coûte pas beaucoup pour être de leur religion: & comme leurs Etats jouissent souvent d'une paix profonde, au moment que le feu de la guerre embrase les provinces voisines; des Kans, ou trop pusillanimes pour entrer en lice, ou assez modérés pour n'y pas entrer, vien-

nent se jeter, avec tous leurs *Amiaks* ou leurs hordes, dans le patrimoine de l'Eglise, en payant à son chef une petite redevance pour son droit d'asyle, & pour les fraix qu'occasionnent les troupes qui mettent les frontieres à l'abri des insultes. On voit quelquefois des princes ainsi réfugiés ou retirés séjourner jusqu'à vingt ans dans le territoire de l'Eglise, sans-qu'ils inquiètent ou soient inquiétés; mais quand la Chine commence à craindre une union trop étroite entr'eux & le Pontife des Thibétains, elle tâche par ses intrigues de leur inspirer mutuellement de la défiance pour les diviser: cependant le besoin qu'ont les Princes Tartares du Lama, & la jalousie des Chinois contre les Tartares, affermissent l'autorité du Sacerdoce & font respecter l'Eglise qui protege les foibles & les pauvres, sans rien demander aux riches.

Pour ce qui concerne la vie privée du Dalai, on n'en fait, & on n'en peut rien savoir de certain. Dans l'*Atlas de la Chine* rédigé par Mr. d'Anville, il est dit qu'on ne sert journellement au Pomife Tartare pour sa subsistance, qu'une once de farine détrempée dans du vinaigre, & une tasse de Thé. C'est de cette pitance, ajoute-t-on, que le Dalai-Lama, malgré le haut rang qu'il tient, & malgré le pouvoir qu'il a, est obligé de se souenter (*).

Mr. d'Anville, dont je respecte infiniment le savoir & les lumieres, a adopté en cela le rapport de quelques voyageurs, qui auroient dû faire attention qu'un homme ne sauroit vivre d'une once de farine

(*) *Atlas de la Chine*, p. 9. paragr. 7. in folio.

par jour, & qu'il en falloit bien plus au Vénitien Cornaro qui, sans être Pape ou Lama, a éprouvé jusqu'à quel degré on peut pousser la sobriété dans le boire & le manger. Aussi longtems qu'on voudra, par de telles exagérations, jeter du ridicule sur les mœurs des peuples lointains, on ne leur inspirera jamais une haute idée de notre Logique; & rien ne leur sembleroit plus ridicule que nos livres, s'ils daignoient les traduire. Si les voyageurs, qui ont conté des choses si peu judicieuses, eussent goûté de la pâte faite au vinaigre, il y a toute apparence qu'ils n'eussent pas régalez d'un mets si détestable un grand Monarque de la haute Asie.

Toutes les nations Hippomolgues composent, avec le lait de jument, une boisson qu'on nomme *Kumm*, très-estimée par ceux qui y sont accoutumés dès leur jeunesse: ce *Kumm* se boit dans une immense étendue de pays, depuis Caffa dans la Crimée jusqu'au fleuve *Amour*, ou le *Sagalien Ulla*; mais encore une fois, ce breuvage, quoiqu'un peu aigrelet, n'est pas du vinaigre, comme le savent les voyageurs qui ont parcouru quelques districts de la Tartarie. On sert de ce *Kumm* au Dalaï-Lama, comme à tous les Kans, & à tous les Princes Mongales & Eleuths: ainsi il n'y a rien de singulier dans cet usage, sinon l'erreur à laquelle il a donné lieu.

S'il est vrai au reste, que le Pontife Thibétain veut bien se soumettre à une certaine diète, c'est apparemment pour mortifier ses sens, ou pour favoriser les dévots qui mangent ses excréments avec avidité, à ce que disent Gruéber & Gerbillon: ce dernier rap-

porte même que l'ambassadeur, envoyé par le Lama à *Kang-Hy*, lui offrit un paquet bien enveloppé où il y avoit de ces immondices, que l'Empereur Chinois s'excusa d'accepter sous différents prétextes; mais il me paroît qu'on pourroit se dispenser aussi de croire ce conte sous mille prétextes. Tavernier, qui n'étoit pas un grand Géographe, & qui a confondu le Roi de Boutam avec le Dalai, parle aussi de cette dégoûtante absurdité, dans un endroit de son Voyage qui est trop remarquable pour que je le supprime.

„Ils m'ont conté, dit-il, une chose qui est bien
 „ridicule, mais qui est bien véritable à ce qu'ils di-
 „sent, qui est que lorsque le Roi a satisfait aux néces-
 „sités de la Nature, ils ramassent soigneusement son
 „ordure pour la faire sécher & la mettre en poudre,
 „comme le tabac qu'on prend par le nez; qu'ensuite,
 „l'ayant mise dans de petites boîtes, ils vont les jours
 „de marché en donner aux principaux marchands, &
 „aux riches payfans, de qui ils reçoivent quelques
 „présents; que ces pauvres gents emportent cette pou-
 „dre chez eux comme quelque chose de fort précieux,
 „& que lorsqu'ils traitent leurs amis, ils en saupou-
 „drent leurs viandes. Deux de ces marchands de
 „Boutam qui m'avoient vendu du Musc, me montre-
 „rent chacun leurs boîtes & la poudre qui étoit de-
 „dans, dont ils faisoient grand état.” (*)

(*) *Voyage des Indes*, T. II. liv. 3. p. 471. à la Haye 1718.

Coréal rapporte un fait semblable touchant les *Guicares*, peuple sauvage de l'Amérique, qui habite entre le Paragui &

Je ne prétends pas fixer le degré de croyance que méritent & Tavernier, & Gerbillon, & Gruéber: je fai que si les superstitieux ont porté la fureur jusqu'au point de manger des hommes, ils sont bien capables de se fouiller par l'aliment qu'on leur impute d'aimer; mais défions-nous toujours du merveilleux, aussi longtemps qu'il n'est attesté que par des témoins ou suspects, ou prévenus, ou mal informés. Il est certain que ces pratiques impures, si on les a réellement vu observer parmi quelques piétistes du Thiber, doivent être comptées entre les abus, & non entre les préceptes de la Religion Lamique, qui avec un tel dogme n'eût pas fait de si incroyables progrès dans la plus grande partie de l'Asie. Cette Religion dont la Morale est irréprochable, enseigne l'existence d'un premier Etre que leurs livres sacrés nomment tantôt *La* & tantôt *Xaca*: ce dernier mot paroît avoir été corrompu par la mauvaise orthographe des voyageurs d'Europe; lorsqu'ils écrivent des noms propres ou appellatifs, tirés des langues de l'Asie: il y a bien de l'apparence que les Mongales prononcent *Tschaka*, qui signifie *Seigneur* ou *Maître*, expression dont les plus anciens peuples du Monde ont presque toujours fait usage pour désigner l'Etre suprême. Jusqu'à présent il n'y a encore rien de repréhensible, comme l'on voit, dans la doctrine des Lamas; mais ce qui l'est beaucoup, ce sont les contes absurdes dont ils repaissent le peuple, en lui persuadant

le Bresil; mais je doute que les deux Missionnaires, qui lui conteront cela à Lima, soient fort croyables.

dant que ce Dieu *Xaca* ou *Tschaka* s'est incarné deux-mille ans avant notre ère, pour naître d'une vierge, qu'ils appellent *Lamoghiupral* (*).

Cette idée de faire sortir les Dieux & les grands hommes du sein d'une vierge, a été très-anciennement en vogue parmi les Tartares, & c'est dans leur Histoire qu'on découvre la première tradition touchant ces naissances surnaturelles, comme l'on peut aisément le démontrer par un passage de Diodore de Sicile: *les Scythes les plus voisins de l'Inde, dit-il, prétendent tirer leur origine d'une vierge, qui sortit tout à coup du centre de la terre, & accoucha d'un garçon nommé Scytha, qu'ils regardent comme la souche de leur nation, & l'auteur du nom qu'elle porte encore.* Il ne faut pas tant s'étonner après cela, si les Tartares modernes, qui descendent de ces anciens Scythes dont il est ici question, ont souvent renouvelé ce prodige en faveur de leurs Héros: on en trouve d'abord un exemple frappant dans la *Généalogie* d'Abulgazi, & nous savons que c'est une opinion généralement adoptée parmi les Mongols, que Gengis-Kan est né d'une vierge, ainsi que Timurling ou Tamerlan, & comme cet Empereur a fondé une Académie des Sciences à Samarcand dans la Bukarie, on y célèbre, avec beaucoup de pompe, l'anniversaire de sa naissance, & le Secrétaire de l'Académie, assemblée extraordinairement à cette occasion, commence toujours son discours par cette phrase consacrée: *Messieurs, vous êtes convo-*

(*) LAMOGHIUPRAL, traduit littéralement, signifie *Vierge-mère du Dieu La ou Xaca.*

qués pour prendre part à la joie que m'inspire le jour à jamais mémorable auquel le grand *Timurling*, notre très-glorieux fondateur, naquit d'une vierge dans l'heureuse ville de *Samarcand*. Pour vous convaincre que ces idées sont extrêmement du goût des *Asiatiques*, il suffit de vous dire que *Mahomet* est le premier homme qui ait soutenu que la vierge *Marie* avoit non-seulement conservé sa virginité après ses couches, mais que la conception avoit été immaculée, & à l'abri du péché originel. Feu *Mr. l'Abbé l'Avocat (*)*, Bibliothécaire de la *Sorbonne*, & un des plus zélés *Catholiques* qu'on ait vu en France, convient que les *Franciscains*

(*) Voici comme cet *Abbé* parle à cette occasion du *Prophete des Turcs*.

„*Mahomet*, dit-il, est le plus ancien auteur qui ait fait mention de l'immaculée Conception de la *Vierge*, dans son *Alcoran* *SURA III. 36.* voyez aussi *Maracci Prodom. ad refutationem Alcorani. Part. 4. p. 86. Col. II.* Il avoit pris cette croyance des *Chrétiens Orientaux*, réfugiés de son temps dans l'*Arabie*. Depuis ce temps jusqu'à *St. Bernard*, il ne se trouve aucun *Ecrivain* qui en parle en termes formels. Les *Croisés* rapportèrent, au douzième siècle, cette croyance en Occident.” *Diction. Histor. Art. Mahomet.*

Il faut remarquer que l'*Abbé l'Avocat* suppose, dans cet article, une chose qu'il lui eût été impossible de prouver. Il suppose que *Mahomet* avoit pris cette croyance des *Chrétiens Orientaux*, ce qui est une fausseté avérée; puisqu'aucun *Chrétien* de l'*Orient* ne croit aujourd'hui à l'immaculée Conception, & qu'on n'en trouve pas un mot dans tous les *Auteurs* qui ont précédé *Mahomet*, ce qui ne se seroit pas arrivé sans doute, si ce dogme eût été connu dans le quatrième ou le cinquième siècle.

Les *Croisés*, qui nous ont apporté de l'*Orient* ce dogme, occasion de tant de querelles en ont apporté aussi les chapelets, les premiers oignons de *Safran*, les premières griffes de *Renoncules doubles*, l'art de maroquiner les cuirs, & la lépre. On les accuse aussi d'avoir apporté la petite vérole; d'où on peut juger s'ils ont fait plus de bien que de mal.

ont puisé dans l'*Alkoran* le dogme de l'*immaculée Conception*, dont les anciens Chrétiens n'ont eu aucun soupçon. Les Persans font naître d'une vierge une foule d'hommes illustres, & entr'autres Pythagore; mais ils ont un respect singulier pour la vierge Marie qu'ils nomment *Bibi Mariam*, & si un Juif osoit en leur présence attaquer sa virginité, ils le mettroient en pieces; tant ils sont épris de ce dogme, dans quelque religion qu'ils le rencontrent (*).

Pour revenir à l'Académie de Samarcand, je vous dirai qu'il n'est pas étonnant qu'il y ait des flatteurs dans la Bukarie, mais qu'il l'est beaucoup que

(*) „C'est une des plus fermes opinions des Mahométans, que Jésus-Christ est né d'une vierge, laquelle a toujours demeuré vierge: & si quelque Juif étoit assez mal-avisé pour dire le contraire en leur présence, on le déchireroit. Ils mettent la Ste. Vierge au rang des Prophetes, l'appellant *Haweth-Mariam*, ou *Bibi-Mariam*, c'est à dire *Dame Marie*; mais ils nient que Jésus-Christ ait été conçu du Saint Esprit, parcequ'ils ne connoissent pas de St. Esprit: faisant au lieu de cela un conte ridicule, qu'elle conçut de la salive d'*Adam*: qu'*Adam* ayant été créé dans le Paradis, il toussa; que la salive qui sortit de sa bouche en toussant, fut par ordre de Dieu, recueillie par l'Ange Gabriel qui la versa dans le sein de la Sainte Vierge, où elle devint la vertu générative dont Jésus-Christ fut conçu.

„Quelques Docteurs du Mahométisme, qui sont venus dans les derniers siècles, reconnoissant le pouvoir qu'avoit sur les Chrétiens, pour les tenir attachés à leur religion, le point de la naissance de Jésus-Christ d'une vierge, le avancé que le Philosophe *Pythagore* étoit aussi né d'une vierge; & deux Empereurs de la Grande Tartarie, dont le dernier étoit le fameux *Tchengis-Can*, qui conquit la plus grande partie de l'Asie. Mais ce sont des inventions du pere du mensonge pour empêcher les hommes de croire au Sauveur du Monde, qu'on ne doit pas considérer davantage que les fables payennes, où l'on trouve aussi que *Platon* étoit fils d'une vierge, comme *Saint Jérôme* le rapporte au livre con-

les Tartares Lamas adoroient déjà un Dieu, qu'on croyoit né d'une vierge, plusieurs siècles avant l'établissement du Christianisme. On a nié cette ressemblance, en nous assurant que la religion Lamique n'avoit commencé que vers l'an 1100, & que des prêtres Nestoriens en avoient été les véritables fondateurs. Je suis fâché que Mr. Thévenot ait adopté ce sentiment si contraire à l'Histoire, & à la Chronologie; puisqu'il est démontré par le septième livre de Strabon, & les annales du Thibet, que le culte Lamique, & l'érection du souverain Pontificat à Lassa, sont de la plus haute antiquité, & indubitablement antérieurs à notre ère vulgaire. On ne découvre pas un trait de rapport entre le Nestorianisme & les dogmes des Lamas, qui adhèrent opiniâtrément à l'hypothèse de la Métempfyose, que les Nestoriens regardent, & ont toujours regardée comme la plus absurde impiété qui puisse tomber dans l'esprit d'un homme qui pense. Jugez après cela s'il est bien vrai que les Tartares ont reçu leur foi de la bouche des Nestoriens, qui ne paroissent jamais avoir été plus avant dans l'Asie qu'à Caramit & à Musal où leurs anciens Patriarches avoient fixé leur séjour, car j'ignore si ces hérétiques ont encore un Patriarche ou non (*).

„contre Jovien.” *Voyage de Chardin. Tome II. in 4to. p. 269*
Amsterdam 1735.

(*) On a de nos jours renouvelé les disputes sur ce voyage des Nestoriens à la Chine, & sur l'authenticité de la Croix qu'on dit y avoir été trouvée en 1625. Mr. de la Croze regardoit ce monument comme une pièce supposée par les Jésuites: là-dessus on lui a répondu que ces Religieux avoient toujours été trop ignorants dans les langues Orientales pour avoir pu

Les Freres Afcelin & Plan Carpin, qui allerent en 1246, par ordre du Pape, chez une horde de Tartares, dirent à leur retour qu'ils avoient rencontré chez cette horde des Missionnaires Nestoriens, qui tout puissants à la Cour y tenoient en tutelle le célèbre *Batou-Kan*, petit fils de *Genkis-Kan*: ce sont ces damnables Nestoriens, ajoutent-ils, qui nous ont empêché de baptiser & de convertir les Tartares. On comprend bien que ces Ecclésiastiques, pris pour des Nestoriens, étoient de véritables prêtres Lamas, ou des *Kuruktus*; mais comme Afcelin, & son collègue avoient beaucoup entendu parler des Nestoriens sans les connoître, ils crurent en voir par-tout, jusqu'en Tartarie; ce qui n'est pas bien merveilleux, puisque le Pape Innocent avoit choisi pour chefs de sa comique Ambassade les deux plus ignorants moines de la Chrétienté. Si *Batou-Kan* eût réellement été dirigé par des prêtres Nestoriens, il est très-certain que ces prêtres auroient commencé par le baptiser; puisqu'ils admettent la nécessité de ce sacrement, aussi bien que les

forger les caracteres Syriaques qu'on lit sur cette croix. Cette raison vaut sans doute mieux que celle qu'alléguoit le savant Abbé de Longuerue, qui prétendoit qu'avant l'an 1625, les Jésuites n'avoient point encore pénétré à la Chine; puisqu'on sait qu'ils y entrèrent dès l'an 1581. D'un autre côté on a tâché de prouver que les Historiens Chinois ont donné le nom de *Fo* à Jésus-Christ, de sorte qu'il faut quelquefois entendre des Chrétiens, ce qu'ils disent des disciples de *Fo*.

Il est certain qu'on prit nos premiers Missionnaires à la Chine, pour des prêtres Lamas, & quand on fut qu'ils n'étoient pas Lamas, on les prit pour des Mahomérans: cela démontre qu'on n'y avoit plus, au seizième siècle aucune idée du Christianisme qu'on dit y avoir été prêché dans le septième, par Olopuen & ses compagnons.

Catholiques, de qui ils ne diffèrent qu'en une chose peu importante: ils nomment la Vierge *Christotocas*, au lieu de l'appeller *Théotocas*, & cette différence suffisoit pour faire rejeter leur doctrine au Thibet, où la vierge *Lamoghiupral*, mere du Dieu *Xaca* ou *La*, est censée *Théotocas*, & quiconque diroit le contraire blasphémeroit, & courroit risqué d'être châtié très-sévèrement par le Consistoire de Lassa.

Quant à *Batou-Kan*, ce prétendu zéléteur du Nestorianisme, loin d'avoir été jamais baptisé, il a poursuivi au contraire, autant qu'il a été en lui, les Chrétiens de l'Asie.

Le Pere Georgi, un peu plus habile que le déclamateur Ascelin, a compris combien il étoit ridicule de faire dériver le culte Lamique des rêveries de Nestorius; mais il n'a pas été plus heureux dans ses propres conjectures, lorsqu'il soutient que c'est aux Manichéens réfugiés dans le Thibet qu'on doit la plupart des fables sur la naissance miraculeuse de *Xaca*: il déclame à cette occasion, avec violence contre feu Mr. de Beaufobre, qu'il ose nommer un calomniateur, parceque, dans son *Histoire du Manichéisme*, il parle irrévéremment de Saint Augustin. C'est une pure imagination du Pere Georgi de faire voyager des Manichéens au Thibet, où l'on ignore aussi parfaitement leur nom que leurs visions: c'est manquer de charité, de politesse, de respect, que d'injurier Mr. de Beaufobre qui, après tout, n'étoit pas obligé de dire du bien de St. Augustin, ni d'insérer dans son Histoire que les Manichéens ont été prêcher dans un endroit où on ne leur auroit pas permis de prêcher, quand même ils en

eussent eu l'envie. Quoiqu'il en soit, la religion Lamique s'est propagée dans une si vaste étendue de pays qu'on peut dire qu'elle a envahi une portion considérable du Globe: elle domine dans tout le Thibet, a occupé toute la Mongalie, a pénétré dans plusieurs provinces de la Tartarie jusqu'à la Sibérie, s'est introduite dans les deux Bukaries & le Royaume de Cachemire, s'est établie aux Indes & à la Chine; de sorte que le *Dalaï-Lama* a plus de sectateurs que le *Dari* des Japonois, le *Grand-Moufti* des Turcs, le *Grand-Cedre* des Perses, le *Patriarche* des Grecs, le *Destour-Destouran* des Guébres ou des Ignicoles, le *Catholicos* des Géorgiens, le *Chitomé* des Abyssins, le *Proto-Pope* ou le Patriarche des Moscovites, le *Grand-Divan* des Sabis, le *Grand-Mana* des Manichéens de Bassora, le *Primat* des Bramines Indiens qui réside à Bénarez, & le *Grand-Talapoin* des Siamois adonnés au culte de *Sommona-Codom*. De tous ces chefs de sectes, il n'y en a aucun dont le troupeau soit comparable à la foule des Asiatiques qui croient au Dieu *La*, & à son Vicaire.

Je ne puis m'empêcher de vous communiquer ici une découverte historique que je croi avoir faite. Je soupçonne que les Tartares Lamas ou les Mongales ont, dans des temps très-éloignés, conquis le Japon, & porté dans ces Isles leurs mœurs & leur religion, en y établissant un Grand-Prêtre, soumis au *Dalaï-Lama* du Thibet: ce Souverain ecclésiastique du Japon, que nos relations nomment tantôt *Fo*, & tantôt *Dari* qui est une corruption de *Dalaï*, a eu sous lui différents Evêques, que nos relations nomment en-

core *Kuches* (*) qui est une corruption de *Kuruktus*, & différents *Devas* ou Ministres temporels dont il n'y en a aucun qui ne se soit déclaré indépendant, après avoir secoué le joug de la domination Théocratique. Les plus forts d'entre ces rebelles ont, dans la suite des temps, écrasé & anéanti les plus foibles, au point que le pouvoir suprême est tombé entre les mains d'un petit nombre de compétiteurs, impliqués dans des guerres longues & meurtrières. Le Sacerdoce, toujours subsistant & toujours humilié par la faction prépondérante des tyrans du Japon, n'est devenu enfin qu'un vain titre, qui donne peu ou point d'autorité, mais beaucoup d'embarras à celui qui le porte.

Cet établissement des Tartares Lamas au Japon vous paroîtra de plus en plus véritable, si vous considérez que le Dieu *Xaca* des Japonois modernes est aussi la principale divinité des Lamas, qui la connoissent sous le même nom de *Xaca*. Je ne me souviens pas d'avoir lu un Historien qui ait réfléchi à cette conformité, ou qui en ait tiré les mêmes conséquences que moi pour éclaircir le point le plus intéressant de l'Histoire du Japon: cependant le Grand-Pontife qui y représente exactement le Dalai-Lama, ces ministres plénipotentiaires qui y ont administré le temporel, comme les *Devas* du Thibet, ces *Kuruktus* en tout égaux aux Evêques Thibétains, cette infinité des *Bonzes* Japonois dont les institutions & la regle ressem-

(*) Les relations les plus modernes écrivent *Cubo*, comme elles écrivent aussi *Dairi*, & *Dairo*, suivant la prononciation des Portugais.

blent entièrement à celles des Lamas, & ce Dieu *Xaca*, ne me permettent gueres de douter de cette ancienne invasion des Tartares Mongales dans le Japon (*), qu'il faudroit placer vers l'an 660 avant notre ère, si l'on suivoit le canon ou la liste chronologique des *Daris*, telle qu'elle a été publiée par Charlevoix. Au reste ces Pontifes conserverent longtemps leur autorité temporelle: ce ne fut que dans le douzième siècle qu'ils commencèrent à la perdre, & ce ne fut que dans le seizième qu'ils la perdirent.

Le soixante-septième des *Daris*, qui régnoit en 1169, fatigué des troubles & des guerres intestines

(*) Ce qui ajoute beaucoup de probabilité à ma conjecture sur l'origine du Grand *Dari* du Japon, c'est que les Chinois le nomment dans leurs Histoires *Ho-Fo*, ou simplement *Fo*, nom qu'ils donnent aussi, comme nous avons vu, au Grand-Lama du Thibet; parcequ'ils connoissent, sous le nom de *Fo*, le même Dieu qu'on connoît au Thibet & au Japon sous le nom de *La* ou de *Xaca*.

Les Chinois ont encore un autre Dieu *Fo* qui leur est venu des Indes, & que Mr. d'Anville suppose être le même que celui qu'on adore au Thibet; mais des raisons trop longues à déduire ne me permettent pas d'adopter ce sentiment.

Malgré ce que je viens de rapporter sur le peu d'autorité qu'ont eue au Japon les Grands *Daris*, il paroît cependant que quelques-uns de ces Pontifes plus heureux ou plus poliques que d'autres, ont de temps en temps su se faire craindre ou respecter; & l'on voit, dans les Mémoires qui ont servi à l'établissement de la Compagnie Hollandoise, un de ces Grands Prêtres qui envoya à l'Empereur du Japon deux filles qu'il auroit été puceles, en lui ordonnant de coucher avec elles, afin de se procurer des héritiers dont le défaut faisoit craindre une guerre civile, & il semble que ce Prince eut quelque jésérence pour les ordres du *Dari*; puisqu'il se maria, ce qu'il avoit constamment refusé de faire jusqu'alors; parcequ'il avoit été livré à de certaines débauches qui lui avoient inspiré de l'aveision contre le sexe,

qu'excitoient sans cesse ses vassaux, qui avoient été d'abord ses ministres, forma le projet de les faire rentrer dans les bornes d'où ils étoient sortis : il choisit pour cela un homme dangereux & entreprenant, nommé Joritomo, qui lui paroissoit être fidèle, & qui ne l'étoit pas. Dès que ce Général se vit pourvu de la charge de *Séogon*, il se servit du pouvoir sans bornes qu'on lui avoit confié pour défaire les petits tyrans, & ensuite il s'en servit pour usurper lui-même l'Empire ; de sorte que le Dari, qui avoit voulu se tirer d'un embarras, tomba dans un abyme. Il s'écoula néanmoins plus de quatre-cents ans avant que les successeurs de Joritomo purent parvenir à une indépendance complete ; ce qui n'arriva que sous le règne de Taïko & de Nohunanga. Alors commença ce gouvernement atroce & despotique qui ne reconnoissant plus le frein des loix, ni le frein de la religion, ôta tout aux sujets pour tout donner au Souverain.

J'ai oublié de vous faire observer que l'autorité que les Dalaï-Lamas ont exercée depuis si longtemps dans une grande partie de l'Asie, a donné lieu à nos plus anciens voyageurs d'Europe de placer au Nord de l'Inde l'Empire du *Prêtre-Jean*, qu'on voit marqué dans les Cartes de Mercator de Ruppelmonde. Les Portugais qui chercherent ce *Prêtre-Jean* en Abyssinie, crurent l'avoir trouvé dans la personne du *Chitomé*. Tant il est vrai que les fables contiennent toujours un germe de vérité, & les folies une ombre de raison. Pendant que les Européens prenoient le Grand-Lama, & le Grand-Chitomé ou le Grand-Né-gus de l'Abyssinie, pour des prêtres Catholiques, les

Chinois prenoient nos Missionnaires pour des prêtres Lamas, en les appellant les *Bonzes de l'Occident*, nom qu'ils donnent indistinctement à tous les Ecclésiastiques du Thibet. Il est difficile de dire de quel côté étoit la plus grande méprise, puisqu'on ne sauroit disconvenir que la religion Catholique n'ait une conformité extérieure avec le culte Lamique : jamais l'erreur n'a mieux ressemblé à la vérité, un Dieu qui naît d'une Vierge, & un chef spirituel qui représente Dieu en terre, étant des caracteres essentiels qu'on retrouve également dans la croyance des Tartares, & dans celle des Catholiques ; quoiqu'il soit démontré que ces deux religions n'ont rien copié, rien emprunté l'une de l'autre. Ainsi les Chinois sont bien excusables d'avoir pris les soi-disants Jésuites pour des Bonzes, & les Capucins pour des Faquirs.

J'espère que cet essai historique sur le Pontificat des Dalai-Lamas vous plaira d'autant plus qu'il est écrit avec impartialité, puisé dans de bonnes sources, & purgé de toutes les fables que l'ignorance des voyageurs a débitées. Vous y observerez que c'est un grand avantage pour une religion quelconque d'avoir des dogmes fixes, & un chef suprême dont l'autorité maintient ces dogmes dans leur état primitif, en condamnant toutes les opinions nouvelles & téméraires que l'orgueil & la superstition font hazarder aux hommes dans tous les siècles & dans tous les pays. J'ose dire que si les Papes avoient voulu, ils auroient pu acquérir assez de pouvoir en Europe pour la délivrer à jamais des guerres & des disputes de religion, & réunir tous les esprits & tous les sentimens : s'ils n'a-

voient pas exprimé de l'argent de tous les pays d'Obéissance pour leurs billets & leurs autres papiers; s'ils n'avoient jamais prêché des Croisades, & érigé des Inquisitions; s'ils n'avoient jamais fait la guerre pour conquérir sur leurs voisins; s'ils n'avoient jamais délié les sujets de leur serment de fidélité, mis les Royaumes en interdit, & les Princes au ban de l'Eglise; s'ils avoient respecté davantage les Philosophes & les Savants; s'ils avoient entièrement aboli, ou tout au moins diminué les ordres monastiques; s'ils n'avoient jamais admis des ignorants ou des fanatiques aux dignités épiscopales; s'ils n'avoient pas accordé le caractère du Sacerdoce à des fainéants, sans savoir s'ils ne s'étoient jamais mêlés dans les affaires politiques de l'Europe, ils auroient acquis infiniment plus de puissance qu'ils n'en ont jamais eu quand ils y ont aspiré. Ils auroient donné aux hommes des conseils charitables, des leçons de modération, des exemples de vertu; en ne désirant rien, ils auroient eu le droit de tout dire contre les vices, les passions, & les abus.

Je conviens qu'on peut faire à la Cour de Lassa, la même imputation qu'à la Cour de Rome, sur la multiplication des ordres monastiques, les petits Lamas étant en aussi grand nombre au Thibet, que les moines en Italie & en Espagne. Dans tous les pays où la Théocratie s'est établie, on a toujours observé que la classe des prêtres s'est accrue au point d'appauvrir les autres ordres de l'Etat, pour s'appauvrir ensuite elle-même: car comme dans une telle forme de Gouvernement, le Commerce & l'Agriculture doivent périr, la source des richesses tarit tellement, que ceux

qui vouloient tout avoir, se trouvent enfin égaux à ceux qui n'ont jamais rien eu. Ce seroit un autre inconvenient, si dans cette classe même des prêtres il existoit une inégalité de fortune effrayante, au point que ceux, qui seroient chargés des fonctions les plus pénibles du sacerdoce, languiroient dans une indigence honteuse; tandis que ceux qui seroient exemts des fonctions pénibles, jouïroient d'un superflu considérable. Il y a dans les Etats Catholiques des Curés infiniment plus occupés des soins de leurs paroisses que toute une communauté de Bénédictins; cependant ces Bénédictins, qui ne font absolument rien, ont jusqu'à dix-mille fois plus de revenus que tel Curé qui travaille sans cesse à secourir les malades, à prêcher, à catéchiser, à instruire la jeunesse. Je l'ai dit & je le répète, c'est-là un grand mal. On s'apperçoit aisément que les Chéfs des Théocraties ont cru qu'en multipliant les ordres monastiques, ils armoient une milice capable de défendre leur autorité; mais ils se sont trompés; puisque c'est par les ordres monastiques que la Cour de Rome recevra sans doute le plus dangereux échec qu'elle ait jamais effuyé. Dans le Manifeste publié en 1710 par Tché-Vang-Rapran contre le Dalai-Lama, on trouve ce passage remarquable. *Tu as créé Lamas une foule d'hommes, afin de les soustraire à la juridiction de leurs Kans & de leurs Princes légitimes: comme tu n'as eu aucun droit de leur accorder la prêtrise, ni eux aucun droit de l'accepter, je déclare tous les petits Lamas qui excèdent le nombre prescrit par la loi, rebelles à leurs Princes, & en conséquence de leur rebellion,*

je les fais esclaves, & les conduirai enchaînés au pays des Eleuths.

Tsé-Vang ne tint que trop bien parole : il fit grotter une infinité de prêtres Lamas qu'il enmena avec lui ; & s'il eût été aussi heureux dans sa seconde expédition que dans sa première, il eût exterminé les trois quarts des moines du Thibet ; mais ce Tartare agissoit en brigand & non en réformateur : aussi ne proposé-je pas sa conduite comme un bon exemple.

LETTRE III.

à Mr. M.

Sur les vicissitudes de notre Globe.

Comme on comptoit déjà en 1764 quarante-neuf systèmes différents, proposés pour expliquer les désastres & les révolutions physiques que notre singulière planète a essuyées, il m'a paru qu'il étoit plus difficile de discuter tant d'opinions, que d'en hasarder de nouvelles. J'ose donc, Monsieur, vous communiquer quelques observations que j'ai faites en différents temps, & qui n'étant ni assez développées, ni assez déduites, contiennent plutôt le germe d'une hypothèse qu'une hypothèse même.

Il est bien surprenant que les trois grands Caps ou les trois grands promontoires de la Terre, celui de *Horn*, celui de *Bonne Espérance* & celui de la *Terre de Diemen* soient tournés au Sud. Il convient de considérer cette position remarquable dans la Carte réduite

te de Mr. Bellin, où elle est plus sensible que dans les Mappemondes ordinaires.

La pointe des trois grands Continents dirigée vers le Midi me fait soupçonner que d'immenses volumes d'eaux ont roulé avec violence du Sud au Nord par différentes directions, & qu'ils ont fait des brèches partout où les terres molles ou sablonneuses ont cédé au choc de l'Océan ému (*). Les Caps les plus fameux, après ceux que je viens de nommer, sont situés dans le même sens, & regardent plus ou moins obliquement le Pole Austral: tel est le Cap de *Komorin* en Asie, celui de *Malacca* dans la péninsule de ce nom, celui de *St. Marie* dans l'isle de *Madagascar*, celui d'*Ostokoi-nos* dans la péninsule du *Kamschatka*, celui de *Sandewk* dans la *Nouvelle Zemble*, celui d'*Arria* dans la grande isle de *Jeso-Gazima*, celui de *Farwel* dans le *Grænland*, celui de *St. Lucar* dans la *Californie*, & celui de *Bahama* dans la *Floride*. Quand on veut voir ainsi les objets en grand, on ne doit avoir aucun égard aux petites jetées de terre qui s'avancent plus ou moins dans la mer, & qu'on appelle indistinctement des promontoires & des caps, parceque la langue de la Géographie est, comme celle de beaucoup d'autres sciences, très-pauvre en mots, d'où il arrive que les idées se confondent quand les termes énergiques &

(*) On peut dire que les trois grands promontoires de la Méditerranée sont aussi tournés vers le Sud, la pointe de la Calabre, la pointe de la Morée, & la pointe de la Crimée. Le plus ou moins de divergence de ces caps vers le Rumb du Sud-Est & du Sud-Ouest n'est d'aucune importance, puisqu'il est toujours vrai qu'une ligne tirée du centre de ces trois promontoires, vient aboutir à l'Equateur.

propres manquent: cependant il y a une différence bien essentielle entre un cap qui borne un grand Continent, une grande péninsule, une grande isle, & un autre cap qui n'est qu'un angle saillant, qu'une sinuosité de la côte formée par des causes particulières.

La plus grande brèche que les eaux aient ouverte dans notre Continent, paroît être entre l'Afrique & la nouvelle Hollande, jusqu'au Cap de *Komorin*, qui composé de blocs de rochers inébranlables a vraisemblablement divisé les courants venus du Sud: un de ces torrents, détourné de sa première route, semble avoir absorbé tout l'espace occupé aujourd'hui par la Mer Rouge, dont le Golfe Adriatique n'est, selon moi, qu'une continuation: car je m'imagine que la même puissance qui a poussé les eaux dans les terres à *Babel-Mandel*, les a fait couler jusqu'aux environs de *Venise*, en surmontant l'Isthme de *Suez*, qui a été desséché depuis, soit par la retraite de la Méditerranée, soit par la diminution de la Mer Rouge. En examinant la nature des terres sur l'Isthme de *Suez*, on s'apperçoit aisément que la Mer y a coulé dans des temps très-reculés.

Quant au Golfe Persique, il semble avoir été produit par la même irruption, & la tendance de l'Océan vers le pôle septentrional. Les anciens ont eu raison de supposer que la Mer Caspienne étoit une prolongation du Golfe de Perse; ce qui n'a jamais été plus probable que depuis qu'on connoît la figure exacte de la Mer Caspienne, par les cartes que le Vice-Amiral *Krøys* a insérées dans son *grand Atlas du cours du Volga*. En parcourant l'espace intermédiaire du Golfe

Perfique à la Mer Caspienne sur une ligne idéale, tracée entre le 71^{ème} & le 72^{ème} degré de longitude depuis le Cap *Naban* jusqu'à *Ferrabat*, on retrouve des vestiges indubitables d'un ancien lit de la mer: ce sont des campagnes d'un sable mouvant, mêlé de fragments de coquillages, & de débris de corps marins. Au sortir de ces plaines arides, on entre dans le grand désert sablonneux qui est à 40 *Farsangues* au Nord d'*Isfahan*: au sein de cette solitude, on découvre d'énormes monceaux de sel, éparés sur une surface de plusieurs lieues en tout sens: les habitants du pays nomment encore aujourd'hui ce canton, quoique situé fort avant dans le Continent, *la Mer salée*, & nos Cartes l'indiquent par le nom de *Mare falsum*: à la droite de cette campagne de sel règne un long cordon de Dunes, ou de collines sablonneuses, que les vagues ont entassées, & qui se prolongent par le Sud-Est jusqu'aux racines du mont *Albours*, qui a jadis été un volcan redoutable, que la retraite de la mer a éteint. En avançant toujours sous le même Méridien au-delà du *Conchestan*, le terrain s'incline, & la pente continue insensiblement jusqu'à *Ferrabat*.

Cette ligne que je viens de décrire comme une ancienne trace, ou un ancien bassin de l'Océan, pénétre le cœur de la Perse, qui est en effet une région sèche & stérile, où l'eau manque au point que sans le secours des canaux artificiels, & l'invention des aqueducs, il seroit difficile aux hommes d'y subsister, comme on peut s'en convaincre en lisant Chardin & Tavernier.

On fait que dans plusieurs pays, très-éloignés les uns des autres, on rencontre, en creusant, des forêts entières, couchées sous terre depuis vingt jusqu'à soixante pieds de profondeur: si ces forêts avoient été abattues, comme on le croit, par les grandes révolutions du Globe, elles devroient, suivant mon systême, ne présenter que des arbres fossiles, dont les racines seroient tournées vers le Sud & les branches vers le Nord; cependant, parceque j'en ai vu, & par le rapport de toutes les personnes qui ont examiné la position de ces arbres ensevelis dans les tourbieres & les marais de la Frise, de la Hollande, & de la Groningue, il est certain qu'on les trouve couchés avec le pied vers le Nord-Est, & la couronne vers le point opposé: ce qui prouve que la force qui les a consternés, étoit dirigée d'un de ces Rumbs vers l'autre, & du Nord-Est au Sud-Oüest. Mais pourquoi veut-on attribuer aux vicissitudes générales de notre planète, ce que des accidents particuliers ont pu produire? C'est l'inondation de la Chersonese Cimbrique, arrivée, selon le calcul de Picard, l'an 340 avant notre ère vulgaire, qui a noyé & enterré les forêts de la Frise, & formé tous ces marais qui sont depuis Schelling jusqu'à Bentheim. Les arbres fossiles qu'on exploite en Angleterre dans la province de Lancastre, ont aussi passé longtems pour des monuments diluviens: mais par l'examen qu'en ont fait quelques Naturalistes, on a reconnu que la racine de ces arbres avoit été coupée à coups de hache; ce qui joint aux médailles de Jules-César, qu'on y a trouvées à la profondeur de dix-huit pieds, a suffi pour détermi-

ner à peu près la date de leur dégradation; puisqu'il est très-probable que ce sont les Romains qui ont éclairci ces bois, pour en chasser les Sauvages Brerons, qui s'y cachotent, lorsqu'ils avoient été battus dans les plaines. Tant il est vrai que toute l'Europe, si l'on en excepte la seule Italie, n'étoit encore qu'une immense forêt, il y a dix-huit-cents ans.

J'ai observé avec étonnement qu'il y a plus de terres à sec en-deçà de l'Equateur qu'au-delà, où il y a plus de mer. Le Continent des Terres Australes ne sauroit avoir l'étendue qu'on lui attribue; car les navigateurs ont fait la reconnoissance de l'Océan du Sud, jusqu'au 55ième degré de latitude dans notre hémisphère, & jusqu'au 60ième dans l'hémisphère opposé, sans toucher à aucune côte continue & fort allongée, sans découvrir aucun indice de quelque grande terre. Enfin, qu'on calcule comme on voudra; on fera toujours contraint d'avouer qu'il y a une plus grande portion de Continent située dans la latitude septentrionale que dans la latitude australe, où les eaux l'ont entamé.

C'est fort mal à propos qu'on a soutenu que cette répartition inégale ne sauroit exister, sous prétexte que le Globe perdrait son équilibre, faute d'un contrepoids suffisant au pôle méridional. Il est vrai qu'un pied cube d'eau salée ne pèse pas autant qu'un pied cube de terre; mais on auroit dû réfléchir qu'il peut y avoir sous l'Océan des lits & des couches de matières dont la pesanteur spécifique varie à l'infini, & que le peu de profondeur d'une mer versée sur une grande surface contrebalance les en-

droits où il y a moins de mer, mais où elle est plus profonde.

J'observe avec la même surprise que presque tout l'espace du Globe, placé directement sous la Ligne Equinoxiale, est aujourd'hui submergé par l'Océan: ce qui est bien difficile à combiner avec ce qu'on a dit de cette élévation circulaire que la Terre doit avoir sous l'Equateur: si cette élévation étoit aussi considérable qu'on l'a supposée, il est manifeste que les eaux, tendant à l'équilibre, iroient s'accumuler à la hauteur de cinq lieues sous les Poles; de sorte qu'il ne resteroit entre les Tropiques qu'une large bande de terre aride. Or, comme on voit, exactement le contraire par l'inspection des Cartes, il faut convenir ou que toutes les loix de l'Hydrostatique sont fausses & illusoires, ou qu'il est impossible que la longueur de l'axe terrestre soit à la longueur de l'Equateur terrestre, comme 174 sont à 175. Mr. de Buffon n'est pas le seul qui ait accusé cette mesure d'inexactitude (*); d'autres Physiciens & d'autres Astronomes ont également senti les inconvénients qui résultent de cette erreur évidente de Cosmographie.

(*) Mr. de Buffon prétend que la longueur de l'Equateur terrestre est à la longueur de l'axe, comme 230 sont à 229: quoique ce calcul semble approcher beaucoup plus de la vérité, & moins contredire les phénomènes, on ne peut cependant le regarder que comme une supposition gratuite. Il suffit de savoir que le Globe n'est pas si aplati aux poles qu'on l'a cru: on ne parviendra peut-être jamais à connoître la véritable longueur de l'axe & la véritable longueur de l'Equateur terrestre.

Il est démontré qu'on ressent un degré de froid beaucoup plus rigoureux en avançant vers le pôle du Midi, qu'en approchant de celui du Nord; tandis que le Soleil parcourt, à une seconde près, autant de degrés dans une latitude que dans l'autre, & envoie une égale quantité de rayons à nos Antécédens qu'à nous. Cependant il s'en faut de beaucoup que la chaleur soit la même, aux mêmes saisons, à des hauteurs correspondantes, sous le même Méridien. J'ai souvent réfléchi sur ce phénomène, & il ne s'est pas présenté à mon esprit une explication plus satisfaisante que celle que je viens de donner: je veux dire que j'attribue cette différence de température à une plus grande quantité de terres habitables qui gisent dans notre latitude qu'au-delà de l'Equateur: ce qui suffit pour produire l'effet qui nous étonne, la surface de l'eau refroidissant infiniment plus l'atmosphère que la surface du Continent: on s'en aperçoit même sur les lacs & les grands fleuves, sans le secours du thermomètre.

L'augmentation du froid vers le pôle du Sud ajoute un nouveau degré de probabilité à mon opinion sur le peu d'étendue des Terres Australes: si elles avoient tant de profondeur & de circonférence qu'on le soupçonne, on n'éprouveroit pas tant de froid en allant au Midi. Dans la latitude Septentrionale les glaces sont fondues tout au moins vers le commencement de Mai: les vaisseaux s'élevent alors jusqu'au 79ième & quelquefois jusqu'au 80ième degré; mais les navigateurs qui ont voulu avancer au Sud, ont toujours été offusqués par la brume, & bar-

rés par les glaces, soit en été soit en hiver, sous le 60ième parallèle.

Ainsi on a été à cinq-cents lieues, ou à vingt degrez, plus avant au Nord qu'on n'a jamais pu aller au Sud: ce qui est sans doute très-surprenant. En vain Mr. de Buffon veut-il nous persuader que les glaces de la mer du Sud sont formées par les gros fleuves qui descendent des Terres Australes: cela ne résoud point la difficulté; puisqu'il ne s'agit pas de savoir où & comment les glaces se forment; mais il s'agit de dire pourquoi elles se fondent en été au 60ième degré dans notre latitude, pendant qu'elles ne se fondent jamais, en aucune saison, au 60ième degré dans la latitude opposée. Convenons donc que le froid n'y est, en tout temps, si violent que parceque l'immense surface de la mer y empêche l'atmosphère de s'échauffer assez pour faire entrer en fluidité les montagnes de glaces qui flottent sous le parallèle où tous les Argonautes ont été arrêtés. Mr. le Président de Brosses, dans son *Histoire des navigations aux Terres Australes*, prétend que ce phénomène est causé par le changement de l'Ecliptique; mais j'avoue sincèrement que je ne comprends rien à cette explication. D'ailleurs, comme il n'est pas prouvé que l'Ecliptique soit sujette à une variation quelconque, il me paroît que Mr. le Président auroit dû commencer par démontrer la cause, avant que d'en déduire l'effet.

Si une puissance a poussé les eaux du Sud au Nord, une autre puissance de réaction a dû & doit encore les ramener vers le point d'où elles sont parties. Les observations des Naturalistes de la Suede ne

nous permettent pas de douter de la retraite de la mer du Nord, qui baisse à peu près de quatre pieds six pouces, en un siècle: il est bien vrai que le Clergé de la Suede, blessé apparemment par cette découverte, présenta, en 1747, aux États du Royaume un libelle dans lequel il accusa d'hérésie tous les Savants qui ont parlé ou écrit en faveur du système de la diminuation de la mer, parceque ce système, dit-on, ne tend qu'à affoiblir la foi aveugle qu'on doit aux anciens livres Juifs. Le célèbre Mr. Olof Dalin opposa des faits, des expériences, des démonstrations, à ces scandaleuses imputations du Clergé, auquel les États imposèrent silence sous peine de châtement; mais un Evêque de la Finlande, nommé *Maître Jean Brouallius*, a osé, malgré cette sage défense de la Diète générale, publier une dissertation dans laquelle il tâche de prouver que quinze Physiciens qui ont observé le reculement de la mer, ont été quinze aveugles, parcequ'ils n'avoient pas des Evêchez. J'ai lu en entier cette dissertation de *Maître Brouallius*, qui, relégué dans son petit Diocèse d'Abo, ne paroît pas avoir été trop instruit de l'état de la question agitée à Upsal & à Stockholm: il s'amuse à prouver qu'aucune goutte d'eau ne sauroit être anéantie, & si cela est, dit-il, pourquoi les damnables sectateurs de feu Mr. Maillet veulent-ils que la mer du Nord soit plus basse aujourd'hui qu'au temps de *Ticho Brahé*? Mais Mrs. Dalin & *Swedenbourg* n'ont jamais avancé qu'une goutte d'eau pouvoit être anéantie: ils ont seulement conclu que la mer, en se retirant du Nord, se rapprochoit du Sud. Aussi Mr. *Bauk* a-t-il observé que la Baltique gagne considérable-

ment sur les côtes de la Poméranie, à mesure qu'elle quitte celle de la Suede. (*) C'est en vain que l'Evêque d'Abo objecte le prétendu aplatissement du Globe, & soutient que l'élévation qu'il place sous l'Equateur, s'oppose à l'action de l'eau qui retourne d'un pôle vers l'autre; puisqu'on peut tracer sur la surface de l'Océan sans aucune interruption & sans heurter contre aucune Terre, une ligne droite, longue de cent-vingt-neuf degrés de latitude, qui traverse & l'Equateur & les deux Tropiques. Ainsi tous les obstacles qu'on a imaginés dans la Zone Torride n'existent point.

J'ignore aussi profondément la cause de la première progression de l'Océan vers le Cercle Boréal, que la cause contraire de sa marche rétrograde vers le point opposé; mais s'il y avoit quelque justesse dans mes observations, il faudroit conclure qu'il existe dans la Nature un mouvement périodique, inconnu jusqu'à présent, qui fait rouler alternativement les eaux de la mer d'un pôle à l'autre; de sorte que les déluges ne sont pas des événements brusques, mais des effets nécessaires de la constitution de notre Monde: & c'étoit le

(*) Il est vrai que Mr. Bauk ou Baukuis attribue la progression de la Baltique sur les côtes de la Poméranie, à des vents qui ont soufflé pendant deux siècles assez constamment du Nord au Sud; ce qui est toujours très-singulier. Il se peut que ces vents plus réglés qu'ils ne l'ont jamais été, ont quelque rapport à la tendance qui paroît avoir l'Océan pour quitter de plus en plus le Pôle arctique. S'il est vrai, comme l'on auroit déjà l'avoir observé, qu'il ne tombe plus tant de pluie qu'il en tomboit, il y a quatre-vingt ans, la plus grande fréquence des vents du Nord peut y avoir contribué, au moins dans nos contrées, où il pleut rarement lorsque ces vents soufflent.

sentiment des anciens Philosophes de l'Égypte, qui ont sans doute été les dépositaires d'un grand nombre de mémoires & de monuments historiques sur les destins de notre planète, Ces Philosophes Egyptiens dirent au Grec Solon: *certis temporum curriculis illuvies immissa cœlitus omnia populatur: multaque & varia hominum fuere exitia; ideo qui succedunt, & litteris & Musis orbari sunt* (*). D'où on peut inférer qu'ils regardoient les déluges comme des événements périodiques, & les siècles d'ignorance, & la ruïne des arts, comme des suites nécessaires des déluges.

Si les expériences faites sur les côtes du Danemarck & de la Suède, nous démontrent que les eaux retournent aujourd'hui du Septentrion au Midi, ne nous étonnons pas de trouver moins de terres à sec au-delà de l'Équateur qu'en-deçà.

Si la diminution de la mer est aussi sensible qu'on l'assure, dans les régions boréales, on devrait s'appercevoir, dira-t-on, de quelque chose de semblable dans notre petite Méditerranée. Quoique cette conséquence ne soit pas fort juste, on ne manque pas d'autorités pour prouver que la Méditerranée baisse en effet d'un siècle à l'autre; & je ne connois que *Manfredi* qui ait voulu porter quelque atteinte à cette hypothèse. Il convient qu'en confrontant les mesures modernes avec les anciennes, on s'apperçoit que le fond de la Méditerranée a beaucoup haussé; d'où il conclut que le niveau de l'eau a dû suivre la même proportion, & haussé d'autant que le fond s'est accru: ce qui est

(*) Plato in *Timæo*.

un Sophisme, ou un raisonnement captieux; puisque la Méditerranée n'a pu s'élever au-dessus de ses anciennes bornes par l'accroissement du fond; car à mesure de son élévation, il se seroit écoulé un égal volume d'eau par le détroit de Gibraltar, ou bien les côtes anciennement à sec, lorsqu'elles étoient de niveau avec la mer, se seroient noyées en devenant plus basses que la superficie de la mer. Or on voit en Italie une infinité d'endroits que la mer a abandonnés, comme le port de Ravenne; & on n'en sauroit indiquer un seul où la Méditerranée ait enfoncé ou surmonté la côte, ce qui seroit infailliblement arrivé si *Manfredi* avoit raisonné juste. Il ne faut pas m'objecter l'état des *Marais Pontins* qui n'ont jamais tant abondé en eaux que de nos jours; ces Marais n'étant pas formés, comme on le croit, par les débordements de la Méditerranée, mais par les torrents & les pluies qui descendent de l'Apennin, & qui manquant d'issue & de canaux d'écoulement, s'entassent de plus en plus dans les bas-fonds.

Il est absurde d'imaginer, comme a fait *Manfredi*, que le fond du bassin de la Méditerranée ait haussé par le sable & le limon charié par les fleuves. Il faudroit pour cela que toute l'Égypte eût été excavée par le Nil, l'Italie par le Pô, l'Allemagne par le Danube: cependant ces fleuves n'ont pas creusé visiblement leurs lits depuis plus de mille ans.

La vase que les eaux fluviales voient n'est pas si considérable qu'il le paroît, & il y a en cela une illusion optique, très-réelle. Les eaux d'une rivière quelconque, les plus troubles au jugement des yeux, ne contiennent qu'environ soixante grains de terre sur

cent-vingt livres d'eau. En faisant déposer de l'eau du Nil dans un tube de verre, on a vu que le sédiment n'étoit pas d'un huitième de ligne sur un volume d'eau qui sembloit avoir cinquante fois plus de limon qu'on n'en a obtenu par la précipitation.

Quant au sentiment de *Donati*, qui soutenoit que le fond de la Méditerranée haussait par l'accumulation ou l'entassement continuel des productions des testacées, des polypes & des crustacées, c'est aussi un sophisme, qu'on peut encore plus aisément développer que celui de *Manfredi*. Dans de certaines plages favorables il se forme sans doute quelquefois des bancs de coquillages de plusieurs lieues d'étendue & d'une hauteur considérable; mais comme les huîtres ne créent pas leurs écailles, elles en prennent tous les éléments dans le fond même de la mer, & dans la substance glutineuse de l'eau salée: ainsi à mesure que les animaux à polypiers ou à coquilles, bâtissent dans un endroit, la matière diminue dans un autre: ils ne font que la transporter; & quoique ce transport ne se fasse peut-être point à des distances aussi grandes que celles que parcourent les abeilles pour chercher le baume des peupliers & le suc des fleurs, il n'en est cependant pas moins réel. Au reste les observations les plus frappantes qu'on ait publiées jusqu'à présent sur la diminution de la Méditerranée, sont celles que Mr. *Hasselquist* a faites dans les environs de Smyrne en 1750. (*)

(*) Voyez *D. F. Hasselquists Reise nach Palästina, herausgegeben von C. Linnæus, p. 42. Rostock 1762.*

Les tremblements de terre ont dû aussi ravager quelquefois notre Globe ; mais je doute qu'ils aient jamais été aussi destructifs que les inondations. Je m'étonne même qu'aucune histoire, aucune tradition ne fasse mention de quelque bouleversement mémorable, occasionné par les secousses de la Terre, entre le 52ième & le 61ième degrez de latitude septentrionale, dans le cœur du Continent : je ne croi pas qu'aucune ville d'Allemagne ait jamais été renversée comme Lisbonne ; on n'en a pas même d'exemple dans le Nord de la France. Ce n'est que quand on avance vers le Pole ou vers la Ligne au-delà des points marqués, que les tremblements deviennent à la fois fréquents & terribles.

Une autre observation qui n'est pas moins intéressante, c'est que la plupart des Volcans de notre hémisphère sont situés dans des isles, ou fort près de la mer, le *Hecla* dans l'Islande, l'*Etna* dans la Sicile, le *Vésuve* sur le bord de la Méditerranée : on peut compter au nombre des petits volcans les *Isles Liparines*, qui fument très-souvent, quoiqu'elles ne renferment pas, comme on l'a soupçonné, un tuyau de communication entre le *Vésuve* & l'*Etna*. Entre les grands Volcans, on compte le *Paranucan* dans l'isle de *Java*, le *Conopy* dans l'isle de *Banda*, le *Balaluan* dans l'isle de *Sumatra* : l'isle de *Ternatè* a un mont brûlant dont les éruptions ne le cedent pas à celles de l'*Etna*. On connoît les volcans des isles de *Firando*, de *Chiangen*, & de *Ximo*. Enfin de toutes les isles & les îlots qui composent l'Empire du Japon, il n'y en a aucune qui n'ait un volcan plus ou moins considérable, ainsi que les isles *Manilles*, les *Agores*, les isles du *Cap verd*, &

partout celle *del Fuego*. Aux isles *Canaries* est le *Pic de Téneriffe*; qui vomit encore des tourbillons de feu, & c'est le feu qui a élevé cette immense pyramide de débris de rochers calcinés, irrégulièrement entassés, & couverts de cendres & de laves. Les isles des *Papous*, celles de *Ste. Hélène*, de *Socra*, de *Milo*, de *Mayn*, ont aussi leurs foyers plus ou moins allumés.

Il est impossible d'indiquer sur toute la surface de notre Continent la vingtième partie d'autant de volcans que je viens d'en trouver sur des isles; & sur-tout depuis que la plupart des monts ardents qu'on dit avoir existé en *Asie*, se sont éteints; ainsi que ceux dont on voit les ruines sur les côtes d'*Angola* & de *Congo*.

Cette singulière position des volcans dans les isles me fait soupçonner que l'eau de la mer est un ingrédient nécessaire pour produire l'inflammation des *Pyrites sulphureuses* & *ferrugineuses*, qui semblent être le principal aliment de tous les volcans connus. Il conste par les expériences faites sur ces especes de *Pyrites*, qu'elles ne s'enflamment jamais que par le contact de l'eau, ou de l'humidité de l'atmosphère; ce qu'on doit attribuer à la propriété qu'a le fer de décomposer le souphre au moyen de l'eau. Par les dépôts de laves découverts dans les *Pyrénées*, dans les *Alpes*, dans les montagnes de l'*Auvergne*, de la *Provence*, & dans plusieurs vallées de l'*Apennin*, on a conclu que tous ces endroits ont eu anciennement des volcans, les laves étant des substances dont on ne peut rapporter l'origine qu'aux monts brûlants. Mais pourquoi ces foyers, placés aujourd'hui dans la terre-ferme, se sont-ils éteints, tandis que les volcans des isles ont continué à

brûler? La cause en est bien claire selon moi: c'est que la mer s'étant retirée de leur voisinage, le feu a cessé, dès que la décomposition des Pyrites n'a plus eu lieu dans les entrailles de la Terre, faute d'une quantité suffisante d'eau. On voit par la description que Mr. de Tournefort nous a laissée du *Mont Ararat*, qu'il a jadis eu plusieurs bouches qui ont versé des cataractes de feu; ce qui me porte à croire que dans des temps très-reculés, la mer a baigné les racines de cette montagne, qui est de nos jours à une grande distance de la côte; aussi ne jette-t-elle plus ni flammes ni fumée.

Attribuer l'extinction des volcans de la terre-ferme à la disette totale des matières phlogistiques souterraines, c'est proposer une erreur manifeste; puisqu'il n'y a aucune raison de soutenir que ces matières auroient été plutôt consumées dans le Continent que dans les îles, ou au bord de l'Océan. Le Vésuve qui brûle de nos jours, a brûlé depuis plus de trois-mille ans, comme je tâcherai de vous le démontrer par des arguments qui vous satisferont peut-être.

En poussant les fouilles d'*Herculanum* aussi avant qu'il a été possible, on est enfin parvenu jusqu'au pavé des rues, & aux fondemens des maisons de cette ville ensevelie: on a détaché de ce pavé & de ces fondemens plusieurs pierres, qu'on a tirées au jour, afin d'examiner à quelle classe de la Lithologie on devoit les rapporter; & par les essais qu'on en a faits, on a aperçu que c'étoient des laves taillés en carreaux. Ainsi on trouvoit déjà des matières vitrifiées par les feux d'un volcan, dans le temps que les *Afroniens* ou les *Aurontes* bâtirent *Herculanum*, qui est une des plus ancien-

nos villes de l'Italie, puisqu'elle tomba sous le pouvoir des premières colonies Grecques ou Phéniciennes qui pénétrèrent en Europe par la Méditerranée. on ne sauroit fixer l'époque de sa fondation plus tard qu'à l'an 1330 avant notre ère vulgaire ; de sorte qu'il s'est écoulé trois-mille-quatre-vingt-dix-huit ans depuis cet événement jusqu'à nous ; & comme le Vésuve fournissoit déjà alors des laves, c'est une preuve qu'il s'étoit allumé longtemps avant la fondation d'*Herculanum* où on a employé ces scories pour affermir les principaux édifices. L'Etna, déjà si fameux, par ses embrasemens, plusieurs âges avant la naissance d'Homère & d'Hésiode, doit avoir brûlé de temps immémorial. Si les matières combustibles de ces deux grandes fournaies du Globe n'ont pu être épuisées pendant un si prodigieux laps de siècles, on n'est pas autorisé à supposer que les volcans de notre Continent ne se sont éteints que faute de nourriture.

Le Vésuve peut contenir dans sa convexité solide, depuis sa base jusqu'à son entonnoir, 1510460879 pieds cubes de terres & d'autres substances quelconques : cependant si on calcule ce qu'il a jeté de cendres, de sables, de laves, de pierres-ponces, de pyrites, de pierres phosphorites, de pozzolane, de scories, de mâchefer, de bitume, de sel ammoniac, d'alun, de soufre, de métaux fondus, & de matières raréfiées qui s'élevent sous la forme de fumée & de brouillard, on verra que la masse & le volume en sont plus considérables que le corps total de la montagne, dont le creusët répandit, en 1737, un si énorme torrent de matières liquéfiées que *Francesco Serrao* les évalua à 319658161

pieds cubiques: il a fallu tout au moins un écoulement semblable pour engloutir *Herculanum & Pompeia*, Pendant le célèbre incendie de l'Étna en 1683, il en sortit deux fleuves de laves qui avoient trente palmes de profondeur, & qui se débordèrent à onze lieues de loin, *quisque suum popularis iter*. D'où on peut aisément conjecturer quelle doit être la capacité du réservoir ou plutôt de l'abyme d'où ces matières calcinées & vitrifiées sont extraites par la force combinée du feu & de l'eau (*).

Ce qu'on a écrit jusqu'à présent sur la formation des montagnes, est sujet à tant de difficultés qu'il est impossible, quelque facile qu'on soit, de se contenter des systèmes proposés à ce sujet, & qui ont absolument perdu leur crédit, depuis qu'on fait que les plus hautes pointes montagneuses ne sont, dans aucun endroit de la Terre, couvertes de dépouilles marines, de coquillages, de dendrites, & d'autres pétrifications, quelque nom qu'on puisse leur donner: la mer n'a donc pas surmonté ces hauteurs, comme tant de Naturalistes l'ont dit pour donner quelque consistance aux idées vagues sur lesquelles roulent leurs hypothèses. Je ne saurois me résoudre à croire que c'est l'Océan qui a formé les rochers dans lesquels on voit souvent des lits d'une seule espèce de pierre, prolongés pendant plus de trois lieues. Comment les eaux auroient-elles pu

(*) Le P. Della Torre a soutenu dans son *Histoire du Vésuve*, que les matières que ce volcan a jetées n'équivalent point à la totalité de la montagne; mais il s'est trompé extrêmement, comme l'on peut le voir par l'ouvrage intitulé *Divisamento critico sulle correnti opinioni intorno a fenomeni del Vesuvio*.

rassembler tant de substances similaires dans un endroit pour les déposer en un autre, & prévenir tout mélange de matières hétérogènes au moment de la cohésion des corpuscules lapidifiques? Qu'on discerne des débris de coquillages dans les marbres, cela n'est pas étonnant, puisque tous les marbres ne sont que des coagulations; mais on n'a jamais vu, & on ne verra jamais aucune coquille, ni aucun corps marin, dans cette pierre de roche de laquelle je parle ici; ce qui prouve indubitablement que cette sorte de pierre, dont on trouve des montagnes entières, n'a point été décomposée & recomposée par les vagues de la mer: c'est une substance homogène, primitive, & aussi ancienne que le Monde. J'aimerois autant qu'on écrivît un Traité sur la formation des étoiles que sur la formation des rochers, qui ont été élevés par les mains puissantes de la Nature créatrice, à qui nous devons la petite planète sur laquelle les Philosophes raisonnent. Il paroît qu'en raisonnant sur les montagnes, on n'a pas fait une distinction fort nécessaire; on a confondu avec ce qu'on nomme en général des montagnes, les grandes élévations convexes, telle que celle de la Tartarie Orientale, qu'on peut regarder comme la bosse la plus énorme du Globe. Pour s'assurer de la réalité de cette élévation, il n'y a qu'à observer que des fleuves considérables & de grandes rivières descendent de cette pente selon différentes directions opposées entr'elles; ce qui démontre à la fois que le terrain y est convexe & extrêmement exhaussé, sans qu'on y découvre une seule montagne comparable à celles de la Suisse.

Les principaux fleuves qui découlent de cette hauteur vers les points cardinaux du Monde, sont l'*Oby*, qui se décharge au Nord dans le golfe d'*Obskaia-Guba*; le *Geniska* ou le *Genissea*, qui se perd dans la Mer glaciale, vis à vis de la pointe de la nouvelle Zemble; le *Chatanga*, le *Lena*, le *Fana*, & le *Kowirna*, qui se jettent tous quatre dans la même mer; l'*Ula*, & l'*Amour*, ou le *Sagalien Ulla*, qui vont porter vers le Nord-Est leurs eaux dans la mer de *Kamscharka*; le *Hoang*, ou le fleuve safrané, qui, né à *Kokonor* au pays des *Eleuths*, perce la grande muraille, & va, après un cours de 600 lieues, se déboucher à l'Est dans le golfe de *Nankin*. Je pourrois compter encore le *Gange* & l'*Indus*, qui coulent directement vers le Sud; mais comme on pourroit m'objecter qu'ils ne viennent pas de la Tartarie proprement dite, je ne les comprends pas dans mon énumération; mais j'y mets le *Falk* & le *Femba*, qui serpentent vers l'Occident, & se déchargent dans la Caspienne. Il n'y a aucun de ces fleuves, tous plus grands que la *Seine*, qui n'ait sa source dans la Tartarie: il n'y en a aucun qui ne parte de cette hauteur dont je viens de vous parler, & qui doit être bien plus considérable que ne le disent les Jésuites, qui prétendent l'avoir mesurée; mais cette entreprise eût exigé plus de connoissances géométriques, pour la pratique des nivellements, que n'en possédoient *Gerbillon*, *Verbiest*, & leurs semblables.

La Suisse est en petit pour l'Europe ce qu'est la Tartarie en grand pour l'Asie; avec cette différence que la Suisse a des montagnes perpendiculaires, infiniment plus élevées que le mont *Sabatzi-Nos* dans la par-

rie de la Tartarie que les modernes nomment la *Sibérie Yakuzienne*. Si la diminution des montagnes fort escarpées est aussi effective qu'on veut nous le persuader, la Suisse deviendra, au bout de plusieurs millions de siècles, une élévation convexe, de pyramidale qu'elle est de nos jours. Les pluies, les neiges fondues, les sources, les torrents qui descendent des pointes montagneuses, doivent détacher & entraîner dans la plaine, par le seul effort de leur poids & de leur chute, une certaine quantité de terres, de pierres, & de sables: les angles & les côtés les plus exposés à l'action & au choc de l'air doivent se fêler & se décomposer: les vents doivent en balayer les fragments les plus menus: les piliers, qui supportent des masses de rochers isolés, doivent s'affaïsser à la longue, & occasionner des éboulements effroyables, tel que celui qui écrasa la ville de *Pleurs*, & tel que celui qui s'étoit fait quelques mois avant l'arrivée d'*Hannibal* sur les Alpes. Tout cela est vrai: mais le temps requis pour tronquer le sommet d'une montagne & l'aplatir pourroit bien aussi user notre Planete, & amener enfin la Nature au dernier degré de décrépitude. Il suffit de commencer à être pour se voir condamné à finir; notre existence même ne durera pas cinq-cents ans si l'on en croit *Newton*, qui a calculé que la plus forte des 39 Comètes connues jusqu'à présent viendra, en l'an 2255, heurter si violemment notre Soleil qu'il n'y a plus aucune espérance qu'il soit encore en état d'éclairer les habitants de notre Monde, après cet accident. Il faut que ce soit un grand plaisir de prédire des malheurs, puisque le plus sage des Philosophes n'a pu résister au penchant de

prophétiser, & d'annoncer l'instant de la combustion de l'Univers, dont il avoit apparemment puisé le goût dans l'Apocalypse, lorsqu'il la commenta. Tant il est dangereux de lire des livres qu'on ne comprend pas, & plus dangereux encore de les commenter.

Comme c'est sur les plus grandes élévations convexes de notre Continent qu'on doit chercher les plus anciens peuples, les Tartares l'emportent à cet égard, & s'il y a une nation qui puisse les égaler, ce doivent être les habitants de cette partie de l'Afrique, qui est entre les cataractes & les sources du Nil. Cependant les Historiens Grecs & Romains, quelque entêtés qu'ils aient d'ailleurs été de leur antiquité, ont toujours reconnu les Scythes pour les aînés des hommes. Le passage le plus intéressant des écrits de l'abréviateur Justin est, à mon avis, le chapitre premier du second livre, où il rend compte de la contestation élevée entre quelques Egyptiens & quelques Scythes sur l'ancienneté de leurs nations: ces Scythes dirent aux habitants de l'Égypte, *Scythiam adè editiorem omnibus terris esse, ut cuncta flumina ibi nata in Mæotim, tum deinde in Ponticum & Ægyptium mare decurrant. His igitur argumentis superatis Ægyptiis, antiquiores semper Scythæ visi.*

Rien de plus surprenant que de voir vérifié, par les connoissances Géographiques qu'on a aujourd'hui de la Tartarie, ce discours que Trogue Pompée, qui vivoit sous Auguste, avoit puisé dans des Historiens bien antérieurs au siècle d'Auguste. Les Chinois conviennent qu'ils descendent des Tartares, qui ne descendent de personne, & qui méritent, par conséquent, le titre d'Aborigènes, que tant de

nations qui ne le méritoient pas, ont usurpé tant de fois.

J'ai déjà fait observer, dans mes *Recherches philosophiques sur les Américains*, que les montagnes, quelque hautes qu'elles soient, n'ont pu, pendant les grandes inondations, servir de retraite aux hommes échappés au naufrage de leur patrie, parceque les sommets de ces montagnes, d'autant plus stériles, d'autant plus arides qu'elles sont plus élevées, ne sauroient produire assez de plantes alimentaires pour sustenter les familles réfugiées avec leurs troupeaux: dix personnes ne vivoient pas dix jours sur la pointe du mont *Jura*, où le froid & la faim les assailliroient tour à tour. C'est sur des convexités semblables à celle de la Tartarie que les débris de l'espece humaine ont dû trouver des asyles contre la crise des éléments & la fureur des eaux débordées.

Si les Tartares n'avoient pas tant de fois détruit, pendant leurs guerres, les bibliothèques formées par les Savants du Thiber; si un malheureux Empereur de la Chine n'avoit ordonné à ses sujets, sous peine de vie, de brûler tous les livres & tous les manuscrits (*),

(*) La destruction générale des livres Chinois par un Barbare dont le nom ne mérite pas d'être prononcé, l'incendie de la Bibliothèque d'Alexandrie sous Jules-César, l'incendie de cette même Bibliothèque, rétablie en partie, sous le Calife Omar, la destruction des anciens Auteurs Grecs & Romains sous le Pape Grégoire, sont, à mon avis, les plus tristes événements de l'Histoire du genre humain, parcequ'ils nous ont privés d'une infinité de connoissances que les hommes ne pourront jamais recouvrer: les archives du Monde y ont péri. Cependant nos Chronologistes modernes fixent hardiment l'époque de l'origine de toutes les nations: à voir la hardiesse

on auroit sans doute pu recueillir, dans la haute Asie, beaucoup de faits très-propres à éclaircir l'histoire de notre Globe, qui nous paroît si moderne, quand on consulte les monuments des hommes; & qui est si ancien, quand on consulte la Nature. Un Naturaliste dont les idées & les destins ont été également bizarres, s'étoit flatté, il y a quelques années, d'avoir découvert un moyen pour connoître l'âge des pétrifications, d'où on a voulu ensuite déduire une Théorie pour connoître l'âge du Monde; mais c'est se faire illusion que de croire qu'une méthode défectueuse puisse jamais conduire à des résultats exacts.

L'Empereur défunt ayant demandé au Grand-Seigneur la permission de faire arracher quelques pieux sur lesquels a été fondé le pont que Trajan fit jeter sur le Danube dans la Servie, on examina attentivement ces poutres, & l'on vit que la pétrification n'y étoit avancée que de trois quarts de pouce, en quinze-cents & quelques années; d'où on conclut qu'une piece de bois d'égale épaisseur, & haute de quarante pieds, se pétrifieroit d'un pouce en vingt siècles, & employeroit, pour arriver à sa transmutation totale, neuf-cents-soixante-mille ans. Or comme on déterre des arbres pétrifiés dont le tronc a plus de quarante pieds de hauteur, qu'on juge, dit-on, du temps où ces arbres doivent avoir été abattus, ou enfouis. Ce raisonnement seroit admirable, s'il ne ren-

avec laquelle ils proposent leurs vains calculs, on croiroit qu'ils ont lu & relu tous les livres & tous les manuscrits détruits à la Chine, au Thibet, en Egypte, & à Rome; mais ils en ignorent jusqu'aux titres.

fermoit un défaut qui l'affoiblit au point qu'il ne signifie plus rien; le paralogisme consiste dans la supposition qu'il n'y a pas des eaux, des terres, & des substances où la pétrification s'exécute beaucoup plus promptement que dans cette partie du Danube où étoit situé le pont de Trajan. Il y a sans doute des endroits où les sucres lapidifiques abondent davantage, & où les corps du règne animal & végétal sont plutôt transformés par l'imprégnation de ces sucres. Comme il est impossible de déterminer la durée moyenne du temps qu'un corps quelconque emploie pour se pétrifier, à cause des différences presque infinies des circonstances, des terrains, des qualités de l'eau & de l'air, & des positions mêmes de ce corps, on conçoit bien que cette méthode, ne pouvant jamais être perfectionnée, ni même améliorée, ne sauroit servir à résoudre le problème auquel on l'a voulu appliquer. Ainsi le degré de pétrification des poutres tirées du Danube ne nous instruit pas mieux que les coquillages qu'on voit dans plusieurs pierres au haut des pyramides de l'Egypte. Mr. Pococke dit même avoir observé un de ces momuments à Saccara, qui lui paroissoit presque tout bâti d'écaillés d'huîtres. (*)

Je ne croi pas non plus qu'on pourra jamais tirer quelques résultats sur le temps requis pour la pétrification d'un corps, de l'artifice que des Physiciens ont voulu employer pour copier cette opération de la Nature. Le procédé qu'ils ont publié, est d'autant plus remarquable qu'ils conseillent de se servir de bois

(*) Description de l'Egypte. T. I. p. 293. in 4to.

d'Aune, qui me paroît être le moins pétrifiable de tous les bois: ils veulent qu'on le fasse d'abord macérer dans une forte infusion de houblon dont la vertu m'est très-suspecte. Enfin je doute qu'il existe aujourd'hui en Europe du bois non incrusté; mais réellement pétrifié par artifice, & tellement transmué en une substance filicée qu'on puisse en tirer du feu par le moyen de l'acier.

En finissant cette lettre, je tâcherai, Monsieur, de répondre à quelques objections qu'on m'a faites sur l'endroit de mon ouvrage où je dis *qu'on n'a jamais découvert nulle-part des monuments de l'industrie humaine, antérieurs au déluge*. On a cru que j'aurois dû en excepter les haches de pierre qu'on déterre en Suede, & en Allemagne, à de très-grandes profondeurs, & qui doivent être extrêmement anciennes, ayant été employées avant l'invention du fer & du cuivre. J'avoue que ces monuments peuvent être anté-diluviens: mais ils peuvent être aussi bien postérieurs à cet événement, car les Sauvages du nouveau Monde s'en servent encore aujourd'hui: quand on trouvera donc, dans mille ans, de semblables instruments dans le Canada, ou dans les bois de la Guiane, on se trompera si on les prend pour des antiquités antérieures au déluge.

J'ai vu trois espèces de haches de pierre, découvertes en Allemagne; & par la comparaison que j'en ai faite avec celles qu'on nous envoie de l'Amérique, je n'y ai pu discerner la moindre différence, ni quant à la forme ni quant à la matière; hormis qu'il y a de ces instruments venus du nouveau Monde, qui sont faits de pure Agate, & que je n'en ai pas encore ren-

contré de cette sorte de pierre parmi ceux qu'on déterre en Europe. Ces haches sont quelquefois enfouies, comme on l'a dit, à de très-grandes profondeurs; mais on en trouve aussi dans les tombeaux Celtiques (*), & à la superficie du sol: il y a quelques années que le hazard me fit découvrir, dans un terrain marécageux où je m'occupois à herboriser, une hache & un marteau de pierre, qui n'étoient pas à un demi-pied en terre.

Les pyrites, les céraunias, & des pierres d'une substance très-dure, tantôt argileuse & tantôt silicée, ont été le plus communément employées par les Sauvages des deux Continents, avant l'invention du cuivre & du fer, pour en fabriquer des pointes de flèches, des couteaux, des coins, des haches, & des marteaux. Rien n'est plus ridicule que d'entendre dire à de prétendus Physiciens que tous ces instruments ne sont que des pierres naturellement figurées, qui n'ont jamais été destinées aux usages qu'on leur attribue; mais il ne faut qu'être légèrement versé dans la connoissance des fossiles & des minéraux, pour distinguer, au premier coup d'œil, les pierres formées par les jeux de la Nature, d'avec celles que les mains des hommes ont taillées. Ces Physiciens mériteroient bien qu'on les envoyât chez les Sauvages de l'Amérique, qui leur enseigneroient comment on aiguise & emmanche une pyrite pour en faire une hache, quand on a le double malheur d'abonder en or, & de manquer de fer.

(*) Si on trouve des haches de pierre dans les tombeaux des anciens Celtes & des anciens Germains, on conçoit que ces monuments ne sauroient être réputés pour anté-diluviens.

Telles sont, Monsieur, les observations que je prends la liberté de vous communiquer : j'aurois pu y joindre de longues remarques sur le sentiment de ceux qui prétendent que l'Amérique a jadis été réunie à l'Afrique; mais je n'ai pas voulu abuser de votre temps & de votre patience. La différence très-marquée entre les animaux des deux Continents, & surtout entre ceux qui habitent les Tropiques, démontre assez le peu de probabilité de cette hypothèse, dont une plus ample discussion eût trop retardé le plaisir que j'ai de vous assurer de la gratitude & du respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant
 Serviteur * * * *

Ce 3 de Nov. 1768.

L E T T R E IV.

à Mr. * * *

Sur le Paraguay.

Si on pouvoit démontrer que Mr. de Montesquieu étoit bien informé de l'état des Missions du Paraguay, lorsqu'il en a parlé avec tant d'éloge, il ne conviendrait à personne de rejeter le témoignage d'un écrivain si respectable; mais j'ose dire qu'il est impossible que l'Auteur de *l'Esprit des Loix* ait été instruit de la nature d'un établissement dont aucun homme de l'Europe, si on en excepte le Général des Jésuites, & son Secrétaire au département de l'Amérique, n'avoit alors

aucune connoissance. C'étoit un secret impénétrable, *quod latet arcana non enarrabile fibra*; & ce secret même a fait plus de tort à ces Religieux qu'ils ne le pensent; puisqu'il est naturel, quelque bien intentionné qu'on soit, de soupçonner des intrigues criminelles dans tout ce qu'on cache, avec tant de soin & d'anxiété, aux yeux du public.

Je blâme extrêmement les chefs des Missions de s'être opposés, en 1731, à la visite que l'Audience Royale de *Chuquisaca* voulut faire de l'intérieur du Paraguai, dont on parloit très-mal depuis plus de cinquante ans. Si toutes les horreurs que la Renommée en divulguoit, n'avoient été que des calomnies, pourquoi ne pas accepter l'inspection projetée? Pourquoi ne pas saisir avidement une occasion si éclatante de se justifier, devant l'Europe & devant l'Amérique, des crimes dont on étoit accusé? La vertu ne perd jamais à se montrer.

Il y a dans le Tribunal de *Chuquisaca* un Fiscal qui porte le titre de *Protecteur des Indiens*: cette charge importante n'est que trop souvent livrée à des prévaricateurs, à des juges lâches, foibles, ou avarés, qui loin de soulager les Américains, les oppriment, ou les laissent opprimer, ou ne les vengent pas; mais en 1731 cet emploi avoit-été confié à Dom Joseph de Antequera, homme éclairé, intègre, & courageux, qui touché de l'esclavage horrible où l'on accusoit les Jésuites d'avoir réduit les habitants du Paraguai, se crut obligé en conscience de reconnoître par lui-même l'état des choses, & de remédier au mal, autant qu'il seroit en lui. Il présenta un mémoire raisonné à l'Audience pour obt-

nir la permission d'aller visiter le Paraguai ; ce qui lui fut accordé du consentement de tous les assésseurs, qui le munirent d'un plein-pouvoir, & d'une patente expédiée selon les formes usitées, par laquelle il étoit ordonné à tous les Missionnaires de le respecter en sa qualité de Visiteur, de lui procurer les éclaircissements qu'il desiroit, & d'obéir aussi promptement à ses ordres qu'aux décisions immédiates de Sa Majesté Catholique.

Antequera partit la même année, accompagnée d'un seul Alguazil-major, nommé *Joseph de Mena*. Arrivé à la ville de l'Assomption, il fit signifier aux Jésuites les motifs de sa venue, & leur communiqua une copie de la patente dont il étoit chargé. *Los Padres* lui firent répondre qu'il s'étoit donné une peine inutile, qu'ils ne permettroient jamais qu'il mît le pied dans leurs Missions, & que s'il l'entreprendoit, il s'en repentiroit infailliblement. Antequera, qui ne connoissoit pas toute la méchanceté de ceux qu'il prétendoit réformer, méprisa ces menaces, & se mit en chemin ; mais un gros peloton d'Indiens armés, & commandés par des Jésuites la pique en main, tomba si brusquement sur lui qu'il n'échappa que par une fuite précipitée à la fureur de ces assassins ; qui blessèrent dangereusement l'Alguazil *Ména*, qui vouloit résister à un Jésuite Allemand qu'il avoit en tête.

L'affaire n'en resta pas là : le chef des Missions rebelles écrivit à *Don Armendariz, Marquis de Castel Fuerte*, trente-troisième Vice-Roi du Pérou, & dévoué sans réserve aux intérêts de la Société : il lui représenta dans sa lettre qu'un certain aventurier, nommé *Antequera*, ayant paru à la ville de l'Assomption, avoit

voula s'y faire déclarer Roi de Paraguai; mais que les Jésuites, comme de très-fideles sujets de Sa Majesté Catholique, leur gracieux Souverain, avoient fait chasser ce bandit digne du dernier supplice, & qu'en récompense d'un service si signalé, ils s'attendoient à une gratification de la part de Son Excellence.

Le Marquis de *Castel*, ayant lu cette lettre, ordonna, sans examen ultérieur, à ses satellites de jeter le Visiteur *Antequera* dans un cachot à *Lima*, où on lui fit une espèce de procès, dans lequel ses avocats écrivirent cinq-mille feuilles de papier pour prouver son innocence, qui n'avoit pas besoin d'être prouvée; car peut-on imaginer une absurdité plus grossière que de soutenir qu'un Membre de l'Audience de *Chuquisaca*, député par son Corps, muni d'une patente authentique, & accompagné d'un seul domestique, avoit voulu envahir une province entière? Vous pensez sans doute, Monsieur, qu'on renvoya cet infortuné, qu'on le rétablit dans sa charge, qu'on le loua de son zèle, qu'on le paya de ses peines, qu'on l'exhorta à continuer, qu'on châtia ceux qui avoient osé l'interrompre dans la respectable fonction de son ministère: mais vous vous trompez. Le Marquis de *Castel* voulant à tort & à travers qu'*Antequera* fut pendu, on le pendit en effet le cinquième de Juin (*).

(*) Si vous me demandez ce que devint l'Alguazil *Mena*, je vous dirai qu'il fut, ainsi que son maître, pendu, quoiqu'à

La ville de *Lima*, à la vue de cette exécution très-inattendue, en fut si indignée qu'elle se révolta contre son trente-troisième Vice-Roi: tout le Pérou, à la nouvelle de cet assassinat, se souleva d'une extrémité à l'autre; tant les injustices manifestes ont de pouvoir sur le cœur humain dans tous les pays du Monde. Cette révolte si excusable, si jamais une révolte pouvoit l'être, fit couler le sang de plusieurs milliers d'hommes, dont on n'impute le massacre qu'aux Jésuites, qui auroient pu le prévenir. S'ils n'avoient rien eu à craindre, si leur conduite au Paraguai eût été irréprochable, ils ne se seroient pas opposés à la visite d'*Anrequera*, dont la mort fut regardée comme une calamité publique & un excès inouï de la tyrannie. Les honnêtes gents de *Lima*, de *Cuzco*, de *Cuença*, de *Chuquisaca*, prirent le deuil, sans se soucier du ressentiment de leur Vice-Roi, déshonoré par le supplice d'un innocent poursuivi par des moines; & depuis cette triste époque le crédit des Jésuites a toujours diminué dans ces contrées, jusqu'au moment de leur entière expulsion, qu'on a regardée, dans le Pérou, comme un coup de la Providence.

Le plus affreux désordre que le visiteur eût trouvé au Paraguai, si on ne l'avoit pendu à *Lima*, c'eût été l'oppression de ses habitants sous l'insupportable joug de leurs prétendus convertisseurs. Cela est si vrai que

demi mort des suites de la blessure qu'il avoit reçue à l'escarmouche de l'*Assomption*.

le Pape Benoît XIV, qui ne s'étoit pas dispensé d'aimer les hommes pour faire la fortune des prêtres, a publié deux Bullès dans lesquelles il excommunie clairement & formellement les Jésuites Missionnaires au Paraguai; parcequ'il étoit venu à sa connoissance, dit-il, qu'ils réduisoient en esclavage tous les Indiens qu'ils avoient le malheur de baptiser, & qu'ils les gouvernoient comme des animaux qu'on tire de leur état de liberté pour les subjuguier, & pour les soumettre aux travaux. Employer la Religion comme un instrument du Despotisme, c'est le crime le plus réfléchi, & par conséquent le plus atroce qu'on puisse imaginer: c'est se moquer de Dieu pour tyranniser les hommes. Et pourquoi faire esclaves les Indigènes du Paraguai, sinon pour s'approprier le fruit de leur sueur, & le produit de leur travail? Car on ne nourrit pas des milliers de forçats par le seul plaisir de leur commander ou de les battre. L'ambition peut être combinée avec l'avarice; mais l'avarice l'emporte toujours.

Ces oppresseurs politiques des Indiens avoient donc de bonnes raisons pour défendre l'entrée de leurs Etats à tout étranger, de quelque qualité ou de quelque pays qu'il fût. On a voulu nous faire accroire que cette défense n'a jamais existé, & que c'a été une^e pure invention de ces mêmes nouvelistes qui avoient couronné Roi de Paraguai un certain scélérat qu'on nommoit le *Frere Nicolas*, qu'on disoit être né à Leipsig; mais comme je n'ai avancé, & n'avancerai dans le cours de cette Lettre,

que des faits incontestablement vrais, que personne ne fera jamais en état de démentir, je vous fournirai la preuve de ce singulier édit. L'Espagnol Don Jüan, envoyé sous l'Equateur pour y mesurer la Terre, qu'il ne mesura pas, a publié une relation de son voyage, dans laquelle il donne tant de marques de sa tendresse & de son affection pour *Los Padres*, qu'on ne sauroit refuser son témoignage, de sorte qu'on peut le citer hardiment.

„Les Missionnaires ne souffrent jamais, dit-il, qu'aucun habitant du Pérou, de quelque nation qu'il soit, Espagnol, ou Métif, ou autre, entre dans les Missions qu'ils administrent au Paraguai, non pour cacher ce qui s'y passe, *par crainte qu'on ne partage avec eux le commerce des denrées qu'on y recueille*, ni par aucune des raisons avancées gratuitement *par des personnes envieuses*; mais pour que les Indiens, qui ne font que sortir de leur barbarie, & d'entrer dans les voies de la lumière, se maintiennent dans cet état d'innocence & de simplicité. Ne connoissant d'autres vices que ceux qui sont communs parmi eux, & qu'ils ont aujourd'hui en abomination . . . Ces Indiens ne connoissent ni l'inobéissance, ni la rancune, ni l'envie, ni les autres passions qui font tant de maux dans le Monde: si les étrangers venoient chez eux, à peine y seroient-ils arrivés que leur mauvais exemple leur apprendroit des choses qu'ils ignorent, & bientôt renonçant à la modestie & au respect qu'ils ont pour les instructions de leurs Curés, on exposeroit le salut de tant d'ames. . . Ces Indiens vivent aujourd'hui

„d'hui dans la parfaite croyance que tout ce que
 „le Curé dit, est bien, & que tout ce qu'il blâme,
 „est mal (*).”

Cette façon d'excuser les tyrans du Paraguai est si ridicule, & surtout dans l'ouvrage d'un écrivain qui prétendoit être Géometre, que je ne me souviens pas d'avoir lu une apologie plus pitoyable. Si un étranger avoit voulu pénétrer dans l'intérieur du Paraguai, malgré la défense de ces moines, qu'il n'étoit pas obligé de reconnoître pour souverains du pays, on l'eût sans doute repoussé à main armée: on l'eût assassiné pour l'empêcher de scandaliser les Indiens; mais pourquoi *Ansequera*, qui ne venoit que dans la vue d'adoucir le sort de ces créatures malheureuses, ne fut-il point admis? Pourquoi ne respecta-t-on point les ordres exprès de l'Audience de *Chuquisaca*, qui représente la personne même du Roi d'Espagne en Amérique? Voilà ce que l'apologiste eût dû nous expliquer, sans s'appesantir sur le salut des Indiens, qui n'a jamais entré pour rien dans toute cette affaire. Les Scythes du Pont-Euxin, qui immolèrent les étrangers, sont mille fois plus excusables que des Religieux qui n'ayant au-

(*) Voyage au Pérou. Tome I. in 4to. p. 549.

On peut se convaincre par ce passage qu'il n'y a pas un mot de vrai dans la prétendue relation d'un moine Franciscain, qui assure qu'il a pénétré dans toutes les Missions du Paraguai d'un bout à l'autre. Je ne comprends pas comment Mr. Surgy a pu faire usage d'une pièce si pitoyable dans ses *Mémoires Géographiques*.

eun droit ni sur le Paraguai ni sur les habitants, y dictoient des loix barbares & contraires à tous les principes du droit des gens: je ne croi pas que l'histoire nous offre un seul exemple d'un tel abus, si long-temps toléré par ceux qui auroient dû s'y opposer de tout leur pouvoir.

Dès l'an 1609, les Jésuites avoient dans la province du Paraguai huit couvents, & deux résidences (*), qui ne faisoient encore aucune disposition pour s'emparer du pays, la Société de Jésus n'étant occupée alors que de son College de *Porosé*, qu'on venoit de construire à côté de la grande Mine, & de ses Missions du Mexique qui furent décréditées ensuite par la fameuse lettre de *Jean de Palafox*, Evêque de *Tlaxcala*, ou de *Los Angeles*, qui se plaignit au Pape que les Jésuites avoient voulu le faire lapider, qu'ils tenoient une foire dans leurs couvents, qu'ils s'étoient rendus maîtres de quelques mines d'or & d'argent, & qu'ils avoient appris aux Indiens à ajouter à l'Oraison dominicale cette clause édifiante, *Seigneur, délivrez-nous de tout mal, & de notre Evêque Palafox*. Quoique ce vénérable serviteur de Dieu soit mort depuis plus de cent ans, les Américains de *Tlaxcala* récitent encore aujourd'hui cette priere mot à mot, comme on l'avoit enseignée à leurs ayeux.

(*) En 1609 on ne comptoit dans tout le Paraguai que 116 Jésuites, & le nombre n'a point été tant augmenté depuis qu'on se l'étoit imaginé, comme je le dirai dans l'instant.

Cette lettre, adressée au souverain Pontife, & plusieurs autres motifs firent comprendre aux Jésuites qu'ils travailloient en vain dans le centre du Mexique & du Pérou, où ils étoient entourés de trop de surveillants, & tenus sous la main & les yeux des Vice-Rois, sur la faveur desquels on ne pouvoit pas toujours compter; ce qui les détermina à porter tous leurs efforts vers le Tucuman & le Paraguay, provinces écartées, & peu inconnues aux Espagnols mêmes. Comme il s'agissoit de s'emparer de la traite exclusive du Thé ou de l'Herbe Paraguaise, ils virent que ce projet n'étoit pas praticable s'ils n'avoient avant tout réuni, dans des lieux marqués, plusieurs milliers d'Indiens, pour les appliquer à la culture. Pleins de ce projet, ils firent par leurs émissaires saisir tous les Sauvages des deux sexes qu'on put ramasser sur les rives du Parana, du Guayra, & de l'Uruguay, afin de les transplanter dans le cœur du Paraguay: en joignant à ces colonies quelques hordes de Chiquites & de Guaranies, on parvint, après plusieurs années de travail, à former une petite nation sédentaire, à peu près de quatre-vingt-mille hommes, qu'on fit cabaner dans les cantons qu'on leur assigna pour y cultiver le Thé, dont on détruisit les plans dans tous les autres endroits, comme les fer-

Dans le courant de cette même année, il y avoit 370 de ces Religieux au Pérou, 340 dans le Mexique, 100 dans la Nouvelle Grenade, & aucun chez les Patagons.

miers du Tabac ont fait en France, en Espagne, & en Autriche; de sorte qu'au bout de 19 ans les Jésuites plierent cette riche branche de commerce entre leurs mains, & fournirent exclusivement toute l'Amérique méridionale de cette drogue, qui y est d'un usage indispensable. Pour empêcher qu'il ne s'échappât des graines, ou qu'on ne reconnût l'espece de la plante par l'examen des feuilles, ils imaginèrent de la pulvériser & de la falsifier: cette méthode a si bien réussi que peu de Botanistes savent définir le caractère de ce végétal précieux aux Américains. Le Dictionnaire Encyclopédique semble distinguer le *Caamini* d'avec l'Herbe Paraguaïse: cependant ce n'est que la même chose sous des noms différens; & je puis vous assurer que le *Caamini* est composé des sommités & des follicules de la plante Paraguaïse, dont les tiges & les rameaux servent à fabriquer un Thé plus grossier, inférieur en qualité & en prix.

Plusieurs Indiens, dépouillés de leurs plantations, n'ayant plus de quoi vivre, furent contraints de se soumettre aux Jésuites pour ne pas mourir de faim: d'autres allèrent porter leurs plaintes à Cusco, à Buenos-Ayres, & devant les Gouverneurs Espagnols des principales villes, qui en instruisirent leur Cour, & il n'y a aucun doute que ces griefs n'aient été plusieurs fois examinés au grand Conseil des Indes à Madrid, où le crédit de la Société l'emporta toujours sur le zèle des Ministres, qui gémissaient en secret de voir deux brillantes provinces de l'Espagne, le Paraguaï & la

Californie, envahies par des Saints au milieu de la paix.

L'auteur d'un ouvrage fort singulier, intitulé *Essai sur le Commerce des Jésuites*, évalue les profits qu'ils ont faits sur le *Caamini*, le *Matte*, & le *Palos* du Paraguay, à plusieurs millions de piastras, & il s'appuie de l'autorité de Mr. Frésier. Je ne puis rien vous apprendre de positif à cet égard, le prix courant de cette marchandise ayant souvent varié, suivant qu'on a plus ou moins travaillé aux mines, où elle est absolument nécessaire pour calmer les symptômes que produisent les vapeurs mercurielles sur les travailleurs. L'arobe en a valu quelquefois trente-six piastras fortes, & on compte qu'il s'y en consume, année commune, quatre millions de livres pesant. Là-dessus il faut défalquer ce qu'ont coûté aux Jésuites les instrumens d'agriculture, l'attirail des laboratoires, des ateliers, la construction des logemens, & surtout l'entretien de leurs Indiens, qui n'ayant rien en propre, pas même leurs idées, recevoient journellement leur nourriture, & deux sareaux, ou deux souquenilles de toile de coton, par an. La portion congrue de chaque esclave au-dessus de dix-sept ans, leur a coûté 87 livres tournois, & vers l'an 1756, ils possédoient, en y comprenant quelques Nègres, plus de trois-cents-mille serfs, auxquels on donnoit la pitance, sur laquelle l'esprit d'économie avoit tellement raffiné qu'on ne mettoit jamais du sel dans l'aliment des Indiens; &

c'est à la mauvaise qualité des nourritures avec lesquelles on les sustentoit, qu'on attribue les maladies terribles & continuelles qui ravageoient le Paraguai; mais il paroît qu'il faut plutôt en accuser l'opiniâtreté des Jésuites à ne vouloir pas inoculer les enfants, de crainte de les perdre, dans un pays où la lepre écailleuse & la petite vérole sévissent extraordinairement. Les Sauvages y étoient aussi tourmentés sans cesse par des vers intestinaux, & les Missionnaires leur faisoient prendre pour cela de violents vomitifs; ce qui a pu produire très-souvent de mauvais effets.

La Cour d'Espagne contribuoit annuellement aux fraix des Missions 11000 piastres, qu'on avoit su lui extorquer sous prétexte de faire une douceur au Pere Provincial, & de fournir du chocolat à ses ouvriers apostoliques, qui, d'un autre côté, se moquoient des Evêques de *Buenos-Ayres*, de l'*Assomption*, & de *Sant-Fago del Estro*, qui prétendoient avoir le droit d'examiner les Curés des Missions, où on ne leur eût pas permis de mettre le pied, non plus qu'aux Gouverneurs qui prétendoient avoir droit de conférer les Curés dans toute l'étendue du Paraguai. Outre le Thé, on cultivoit encore, dans cette terre de désolation, le coton, le tabac, & les cannes à sucre: toutes ces récoltes étoient versées dans de grands magasins au nombre de trente, Aucun Indien ne pouvoit garder chez lui une seule livre de Caamini, ni une once de coton, sous peine de recevoir dou-

ze coups d'étrivières en l'honneur des douze Apôtres, & de jeuner trois jours dans la maison de correction: car comme le nombre des esclaves faisoit la richesse de *Los Padres* ils ne châtoient de mort que rarement, & jamais sinon pour ce qu'il leur plaisoit d'appeller crime de rébellion & de félonie.

Les deux Procureurs généraux, établis à *Santa Fé* & à *Buenos-Ayres*, tiroient la majeure partie des productions du Paraguay, & les faisoient embarquer pour différents ports de l'Amérique & de l'Europe, d'où ils ne recevoient en retour que du fer en barres & en plaques, pour fabriquer les outils nécessaires au labour & à l'exploitation des terres.

Je ne vous ai point parlé d'un article important qui concerne les cuirs: les Jésuites avoient établi par une loi générale & irrémédiable, que tout Indien, qui tuoit un bœuf, devoit en porter la peau à la Mission la plus prochaine où on la faisoit sécher, & comme dans le Paraguay la peau valoit plus que le bœuf, cette loi-là n'avoit point été faite sans raison: chaque cuir étoit revendu en Espagne ou ailleurs pour six écus. L'Auteur Allemand, qui a publié une description très-détaillée & très-bien faite des côtes des Patagons, & du Fleuve de la Plata, assure que les Missionnaires envoyèrent au siècle passé, une cargaison de trois-cents-mille de ces peaux à leurs comptoirs d'Eu-

rope; (*) ce qui auroit produit, comme vous voyez, un capital de plus d'un million d'écus. Mais je croi certainement qu'il s'est glissé quelque erreur dans les chiffres, que vous pourrez vérifier, si vous êtes à portée de consulter la Relation du P. Sepp, d'où ce fait a été extrait. Il est vrai que les Jésuites ont prétendu que ce P. Sepp, quoiqu'il fût de leur Ordre, a exagéré les richesses du Paraguay, dont Escandon & Nussdorffer, écrivains plus modernes, ne veulent pas même entendre parler. D'où on peut conclure que ces Religieux n'étoient pas encore aussi habiles en 1680, qu'ils le sont devenus depuis: aussi ont-ils tâché de supprimer la Relation, de Sepp, qui est rare.

Le Pere Supérieur faisoit de fréquents voyages au bourg de *La Candelaria*, situé au centre des Missions, & qu'on en regardoit comme la capitale: il est très-certain qu'il y a eu dans cet endroit, comme dans plusieurs autres, un arsenal, que les Jésuites nommoient pieusement leur *Béaterie*; quoiqu'il y eût plus de sabres & de halibardes que de béats. Les dimanches & les jours de fête, au sortir de la messe, on exerçoit les Indiens à tirer au blanc avec des fusils, & de petites pièces à la Suédoise: ces armes devoient être, avant le soir, remises dans l'arsenal, & les

(*) *Beschreibung des Plata-Flusses*, pag. 272.

clefs de l'arsenal devoient être remises au Provincial, ou à son délégué, ou à celui qui le représentoit. Il arrivoit à *La Candelaria* toutes les semaines des coureurs, expédiés par les Curés qui gardoient les frontieres, ce qui leur occasionnoit des embarras & des soins infinis; & malgré toute leur vigilance, les Portugais ont surpris un de ces gardes-côtes au moment qu'il alloit à la reconnoissance, après avoir veillé deux jours & deux nuits. Il est aussi souvent arrivé aux Commandants de la Société, de tomber entre les mains des Guapaches ou des Indiens errants, qui les massacroient & les dépouilloient de leurs vêtements pour s'en couvrir eux-mêmes. Coréal dit qu'en allant de *Sant Fago* à *Salta*, il rencontra cinquante de ces Guapaches barbouillés, armés, & qui paroissoient revenir d'une expédition d'éclat: trois d'entr'eux portoient des foutanes noires, des barrettes & des croix; de sorte que ce Voyageur ne douta point un instant que cet équipage ne fût la dépouille de trois Jésuites tués dans le combat, & déshabillés par l'ennemi. (*) De tels revers avoient engagé ces Missionnaires à employer tous les moiens imaginables pour attirer à leur service des Officiers d'Europe, afin de discipliner les Paraguais: car entendant mieux la Théologie que la Tactique ils s'étoient enfin con-

(*) *Voyage aux Indes Occidentales*, pag. 245. T. I.

vaincus que leur peu de capacité dans le métier des armes n'aguerriroit jamais des Troupes qui avoient plus d'une fois reculé devant les Chirurgiens, devant les Caraïbes, devant les Guapaches, devant les coureurs de *San Paulo* dans la Capitaine de St. Vincent, & qui étant un jour postées de la maniere du monde la plus avantageuse, s'étoient néanmoins laissé enlever une partie du parc d'artillerie. Mais le temps a manqué pour exécuter des projets, opposés autant à l'esprit du Christianisme qu'aux lumieres du sens commun. L'établissement des Pensilvaniens qui n'ont voulu avoir ni canons, ni Généraux, ni Soldats, est devenu une des plus florissantes colonies de l'Amérique; & le Paraguai n'eût jamais été qu'une contrée malheureuse où quelques hommes eussent été très-riches; & le peuple très-pauvre: car tel est l'effet infallible de tout gouvernement despotique.

Les spéculatifs ont cru que les Jésuites s'étoient attroupés en foule dans cette partie du nouveau Monde, qu'ils traitoient comme un pays conquis; mais au contraire ils y étoient en très-petit nombre, comme on le sait, à n'en pas douter, par l'extrait même de la liste de ces Religieux que la Cour d'Espagne en a fait chasser jusqu'à présent. On ignore la véritable raison d'une conduite si bizarre en apparence: il faut que les Généraux qui ont suivi *Aquaviva*, n'ayent pas jugé à propos de confier le secret du Paraguai à trop de compagnons:

il faut qu'ils se soient défiés surtout des Jésuites Espagnols & Portugais; puisqu'ils tiroient la plupart des recrues, pour l'Amérique méridionale, des provinces de l'Allemagne, & principalement de celles du haut & du bas Rhin, où ces moines font en général très-ignorants, & même inférieurs aux Cordeliers. De tels hommes étoient bien propres à donner la bastonnade aux Chiquites, à catéchiser les Guaranies, & à emballer le *Caamini*.

Plusieurs personnes ont admiré, & admirent encore, l'établissement du Paraguai comme un ouvrage supérieur de la politique & de l'industrie; mais il n'est pas si difficile qu'on le pense, de soumettre des Sauvages abrutis, quand on vient à eux armé de la force & de la religion. Il n'est jamais glorieux de réussir à faire des esclaves. A quoi a-t-il servi, après tout, de vouloir s'emparer des Missions du nouveau Monde, en en expulsant les autres ecclésiastiques? A quoi a-t-il servi d'opprimer avec sagesse, & de tourmenter, pendant un siècle & demi, quelques milliers d'Américains? A rien, sinon à rendre les Jésuites de plus en plus odieux aux yeux de l'Univers. La postérité sera étonnée en lisant notre Histoire: elle ne concevra point comment les Souverains ont pu accorder tant de pouvoir à des moines qu'on doit regarder comme les plus grands ennemis que les Souverains aient jamais eus.

Voilà, Monsieur, les éclaircissements que vous avez exigés de moi sur le Paraguai, pour les join-

dre au tableau que j'ai fait de la Californie dans un autre endroit de mes écrits. J'espère que la brièveté de cette Lettre vous plaira; car en vérité je n'ai pas eu le courage d'entrer dans de plus grands détails sur la malheureuse condition des habitants du Paraguai, tyrannisés par des maîtres que personne ne voudroit avoir pour valets.

EIN DU TOME II.



T A B L E

D E S

M A T I E R E S

contenues dans le Texte & dans les Notes du
second Volume de cette nouvelle
Édition.

| | |
|---|---|
| <i>Ablations</i> , pourquoy ordonnées par les loix de l'Orient, 129 | <i>Adam</i> , sa salive, ce qu'en disent les Persans, 359 |
| <i>Abulgazi</i> , son Histoire des Tartares, comment découverte, 24 | <i>Adamites</i> , ce que c'est, 55 |
| <i>Abyssiniens</i> , sont circoncis & baptisés, 130 | <i>Ægipan</i> , animal mythologique, ce que l'Auteur en dit, 83 |
| <i>Accawans</i> (peuple), comment ils enveniment leurs flèches, 273 | <i>Æthiops animal</i> , examiné au microscope, 40 |
| <i>Accoucheuses</i> d'Italie, quelle opération elles font aux enfans mâles, 146 | <i>Ætius</i> , ce qu'il rapporte de l'excision des femmes, 135 |
| <i>Achem</i> , on y a des flèches empoisonnées, 291 | <i>Afrique</i> , les Princes y nourrissent des Negres blancs, 14 |
| <i>Acide</i> , le sang humain n'en contient pas, 277 | <i>Agapes</i> , les Turcs n'en ont pas, 310 |
| <i>Aconit</i> , il y en a plus de 40 especes, 293 | <i>Agate</i> employé à faire des haches, 396 |
| <i>Aconitum Cynoëctonum</i> , à quoi employé, 295 | <i>Agricola</i> , croyoit à l'existence des démons métalliques, 12 |
| <i>Acosta</i> , ce qu'il dit de la confession au Pérou, 313 | <i>Ahouai</i> , sa description, 280. Mal à propos transplanté en Europe, 282 |
| Tom. II. | <i>Albanie</i> , ce que Plin & Solin disent de ses habitans, 11 |

D d

TABLE DES MATIERES.

- Achinos*, nom donné par les Portugais aux Negres blancs, 5. Voyez *Negres blancs*.
- Albours*, volcan éteint, 375
- Alenes* de Macassar, 287
- Alexandre* veut attaquer les Orangs-Outangs, 73. Son caractère, 300. Contre à son fujer, inventé par ses adulateurs, 301. Détruit le culte des Ignicoles, 337
- Alkalins* (sels), arrêtent le venin des vipères & des serpents, 299
- Allemande* (la langue), ressemble à la Persane, 347
- Allongement* des paupières, la cause, 30
- Almanachs* à l'usage de ceux qui ne savent pas lire, 223
- Alonso Barba*, cité, 204
- Alonso Sanchès*, personnage imaginaire, 210
- Alphabet Thibétain*, supérieur à celui de la Chine, 343. De quels éléments il est composé, 343
- Amantas*, n'avoient pas imposé des noms aux planetes, 212
- Amazones* de l'Amérique, ce qu'en dit Mr. de la Condamine, 112. L'Auteur rejette leur existence, 118
- Ambassadeur* du Grand-Lama, ce qu'en conte Gerbillon, 350
- Américains*, sont incapables de penser, 169. Ceux qu'on a instruits en Europe, n'ont rien appris, 170. Prennent Charles IX pour un Indien, 175. Pourquoi on leur refuse les Sacrements, 176. Ne sauroient se confesser, *ibid.* Persistent dans la stupidité, 181. Avantages qu'ils auroient pu retirer de la découverte du nouveau Monde; *ibid.* Comment ils tirent la feve du Mancanillier, 270
- Amérique*, les Européens sont les seuls qui y naviguent, 211. Produit plus d'arbres venimeux que le reste du Monde, 280
- Amink*, 353
- Amilcar* défait les Lybiens avec des Mandragores, 268
- Amphion*, Voyez *Opium*.
- Anciens* (les) étendoient trop les facultés de l'Orang-Outang, 80
- Androgynes*, Voyez *Hermaphrodites*.
- Aneffes*, les Moines Turcs se mêlent avec elles, 158
- Animaux* mulâtres, en quoi ils diffèrent des hommes mulâtres, 27. A quelles especes animales on a assigné le premier rang, 66. Animaux châtés, symptômes qu'ils éprouvent, 96. S'attristent pendant les éclipses, 264
- Annates*, les Papes n'en tirent pas de l'Amérique, 316
- Année* solaire, exige des connoissances astronomiques, pour être réglée, 225
- Anti-diluvien* (monuments), il n'en existe pas, 395
- Antequera* (Don Joseph de), nommé visiteur du Paraguai, 399. Repoussé par les Jésuites, 400
- Antiochus*, trouve dans le Temple de Jerusalem un

TABLE DES MATIERES.

| | |
|---|--|
| <p>homme destiné à être mangé, 311</p> <p><i>Antiquité dévoilée par les usages</i>, ce que l'Auteur dit de cet Ouvrage, 261</p> <p><i>Antithora</i>, sa vertu est équivoque, 295</p> <p><i>Autociens</i>, font autant éclairés par le soleil que nous, 377</p> <p><i>Auville</i> (Mr. d'), ce qu'il dit du Grand-Lama, 353</p> <p><i>Apeunin</i>, a eu des volcans, 385</p> <p><i>Apion</i>, reproche qu'il fait aux Juifs, 311</p> <p><i>Arabes</i>, ne se servent plus si communément de flèches empoisonnées, 282</p> <p><i>Arbres fossiles</i>, comment couchés dans les marais, 374</p> <p><i>Arbres fossiles</i> de Lancastre, leur origine, 374</p> <p><i>Architecture</i> des Péruviens, grossière, 199</p> <p><i>Argentola</i>, réfuté, 287</p> <p><i>Aristocratie</i> des femmes, il n'y en a jamais eu, 116</p> <p><i>Aristote</i>, critique mal à propos Hérodore, 26</p> <p><i>Armes</i> Indiennes, comment on les empoisonne, 284</p> <p><i>Arsenal</i> des Jésuites à la Candelaria, 412</p> <p><i>Art</i> de maroquiner les cuirs, apporté par les Croisés, 358</p> <p><i>Afes</i>, leurs établissemens en Europe, 343</p> <p><i>Astronomie</i> des Péruviens, grossière, 213</p> <p><i>Atabaliba</i>, sa sœur maîtresse de François Pizarre, 201.</p> <p>réponse à un Moine Espagnol, 322</p> <p><i>Atlas</i> de la Chine, cité, 353</p> | <p><i>Atun-Canmar</i>, ses ruines décrites, 199</p> <p><i>Avocat</i> (l'Abbé), de qu'il dit de l'immaculée conception, 358</p> <p><i>Aurinia</i>, femme adorée chez les Germains, 335. Etymologie de son nom, 336</p> <p><i>Auvances</i> ou <i>Aufoniens</i> (peuples) fondateurs d'<i>Herculanum</i>, 386</p> <p><i>Auteurs</i> ceux de nos jours composent trop précipitamment, 45</p> <p><i>Axe</i> terrestre, on ignore sa longueur, 376</p> <p style="text-align: center;">B.</p> <p><i>Bajazet II</i>, ce qu'il demande au Pape, 138</p> <p><i>Balaban</i>, volcan de Sumatra, 384</p> <p><i>Balk</i>, fameuse école, fournit beaucoup d'Astronomes, 341</p> <p><i>Bancroft</i> (Mr.) ses expériences, sur les flèches empoisonnées, 274</p> <p><i>Barbe</i> a du rapport avec les parties sexuelles, 96</p> <p><i>Bardane</i> ou <i>Personata</i> (plante), ses propriétés, 301</p> <p><i>Bardes</i>, prêtres Gaulois, 309</p> <p><i>Barrés</i>, 57</p> <p><i>Baton Kan</i>, ce qu'en dit le Frere Ascelin, 361</p> <p><i>Battel</i>, combien de Nègres blancs il avoit vus, 14</p> <p><i>Bauhin</i>, en quoi se trompe, 294</p> <p><i>Baumgarten</i>, on cite son voyage d'Egypte sur un fait singulier, 151</p> <p><i>Béarnois</i>, avoient pris en Espagne l'usage de la couvée, 258</p> |
|---|--|

TABLE DES MATIERES

- Déaterie* du Paraguay, 412
- Beauce*, on y a tenu la grande
assemblée des Gaulois, 309
- Beausobre* (Mr. de), vengé con-
tre un Moine, 362
- Bengale*, comment on y brûle
les femmes, 242
- Benoît XIV*, excommunie les
Jésuites du Paraguay, 403
- Bergmenlin*, ce que c'est, 12
- Bernier* (Mr.), avoit connu un
Médecin du Thiber, 341
- Bernin* (le Chevalier) restaure
très-mal une statue antique,
102
- Bertha* (la ville de), prise avec
du *Solanum* dormitif, 268
- Beton*, cité par Pline, 11
- Bible*, ce qu'en dit Atabaliba,
322
- Bibliothèque* du Vatican, on y
conserve quelques fragments
de peintures du Mexique,
221
- Bipedes*, on ne connoît pour
tels que l'homme & l'Orang-
Outang, 52
- Bissao*, une Nègresse blanche
y accouche d'un enfant
noir, 33
- Bitume* à embaumer les corps,
étoit à bas prix en Judée,
252
- Blafards* (hommes), en quoi
différent des Negres blancs,
9. Ont le visage velu, *ibid.*
On les compare aux Cre-
tins, 17
- Blafards* du Darien, engendrent,
30. Il n'en naît en Améri-
que qu'à Panama & la Côte
Riche, 34. Ne sont pas en-
gendrés par des Singes, 36
- Blas* de Valéra, à quel temps
il fixe l'origine des Incas du
Pérou, 188
- Blessures* des flèches empoison-
nées, comment se guérissent,
268
- Boileau* (Mr. l'Abbé), propo-
soit d'abolir l'horrible usage
de la discipline dans les
cloîtres, 122. Réflexions à
ce sujet, *ibid.*
- Bonnets* jaunes & rouges,
(faction des) au Thiber,
352
- Bontius* est le premier qui don-
ne une figure de l'Orang-
Outang, 51. On l'accuse
d'avoir exagéré les symptô-
mes qu'entraînent les flèches
empoisonnées, 290
- Bonzes* de l'Occident, 367
- Boulangier* (Mr.), son senti-
ment peu probable, 261
- Brachmanes* tirent avec des flê-
ches empoisonnées sur les
Macédoniens, 299
- Bramines*, leur système con-
tredit leurs pratiques, &
vice versa, 241. Contrai-
gnent les femmes à se brû-
ler, 242. Ramassent les dé-
pouilles des femmes qu'on
brûle, 250
- Brokes* (Mr.), range les sin-
ges parmi les hommes, 68
- Brosse* (Mr. de la), ce qu'il
auroit dû rechercher en
Afrique, 57
- Brosses* (Mr. de), son senti-
ment sur le froid du Pôle

TABLE DES MATIERES.

- austral; est incompréhensible pour l'Auteur, 378
- Brouallius*, publie une Dissertation contre le système de la retraite de la mer, 379
- Brue* (le Sr.), on cite sa Relation, 33
- Bruin* (Corneille) voit une Kakerlake à Bantham, 15. En quoi il se trompe, *ibid.*
- Bücher*, interprétation de ce mot Allemand, 229
- Buchstab*, interprétation de ce mot, 229
- Buenos-Ayres*, on y embarque les productions du Paraguai, 411
- Buffon* (M. de), ce qu'il rapporte des actions d'un Orang-Outang, 61. L'Auteur trouve la définition de cet animal outrée, 63. Quelle longueur il donne à l'axe terrestre, 376
- C.
- Ca-a-pia*, spécifique contre les armées enduites du suc de l'Ahouai, 282
- Caamini*, est la même chose que l'herbe Paraguaise, 408
- Cadenats* des femmes, comment on les fait, 154
- Californiens*, pourquoi ils se coupent un doigt, 225
- Callo*, ruines qu'on y découvre, 199
- Calmouks* sont devenus redoutables, 349
- Calottes* enduites d'argille, pourquoi on en porte au Mexique, 187
- Caloyers* du Mont Athos ne peuvent nourrir des animaux femelles, 159
- Canonnet*, on en envoie aux mineurs pour les étouffer, 297
- Cambridge*, ce qu'on y remarque touchant les enfants Américains, 171
- Campagne* de sel, 375
- Cancu*, pain sacré des Péruviens, comment on le préparoit, 312
- Canjares*, poignards empoisonnés, 283
- Candelarin*, capitale des Missions du Paraguai, 412
- Capricorne* du Zodiaque, ce que c'est, 83. Noms qu'on a donnés à cet animal, *ibid.*
- Caprifiguier*, son suc caustique, 293
- Capul* (Isle), comment on y infibule les garçons, 163
- Carribes*, on éprouve leurs flèches sur des Chiens, 271
- Caveri*, ce qu'il dit des Mexicains, est absurde, 223
- Carthaginois* attaquent les Orangs-Outangs dans une isle de l'Afrique, 74
- Caspéenne* (la mer), sa figure est connue, 372
- Castel-fuerte* (le Marquis de) fait emprisonner le visiteur Antéquera, 400. Le fait pendre, 401
- Cat* (Mr. le) compare mal à propos les lapins blancs aux Negres blancs, 37
- Catoncha* des Calmouks, est le principal d'entre les Evêques Kutuktus, 335. Depuis quand il s'est rendu indé-

TABLE DES MATIÈRES.

| | |
|--|---|
| <p>pendant du Grand-Lama, 349. Pourquoi il persiste dans sa révolte, <i>id.</i></p> <p><i>Caveres</i> (peuple), comment ils empoisonnent leurs flèches, 273</p> <p><i>Caylus</i> (le Comte de), examine une hache de cuivre Péruvien, 202. Son sentiment sur le Pérou, 203. Ses Antiquités citées, 202</p> <p><i>Cébus</i>, espèce de Singe, révéral à Babylone, 87</p> <p><i>Cedre</i> (le grand), a moins de sectateurs que le Grand-Lama, 363</p> <p><i>Célibat</i> ecclésiastique, son origine, 120</p> <p><i>Celse</i> (le Médecin), ce qu'il dit de l'infibulation des garçons, 155. Ce qu'il dit de la manière de guérir les blessures empoisonnées, 268</p> <p><i>Cérémonies</i> funèbres, ce qu'elles peuvent expliquer, 251</p> <p><i>Cerfs</i>, ce qui arrive à ceux qu'on châtre, 96</p> <p><i>Chanson</i> des Gaulois, 309</p> <p><i>Chapetonude</i> ou vomito prieto, maladie, où elle est endémique, 34</p> <p><i>Chark</i>, propriété de cet arbruste, 283</p> <p><i>Chardin</i>, ce qu'il dit d'une maladie qui régné à l'Ouest de la mer Caspienne, 11. Ce qu'il rapporte du respect des Turcs pour la Vierge, 359</p> <p><i>Charles-Quint</i>, on lui envoie un livre du Mexique, 220</p> <p><i>Charlevoix</i>, ce qu'il dit des hommes habillés en femmes dans la Floride, 107</p> | <p><i>Châtreaux</i> ou <i>Origénistes</i>, Hérétiques dangereux au repos public, 101</p> <p><i>Chats blancs</i> d'Angora, l'Auteur observe qu'ils sont lourds, 32</p> <p><i>Chersonèse Cimbrique</i>, quand submergée, 374</p> <p><i>Chevaux blancs</i>, plus foibles que les autres, 38</p> <p><i>Cheveux</i>, leur couleur indique le degré de l'altération des Nègres blancs, 41</p> <p><i>Cheveux roux</i>, l'Auteur soupçonne que c'est une maladie, 29</p> <p><i>Chiens Alains</i>, employés par les Espagnols pour détruire les Indiens, 47</p> <p><i>Chine</i>, sa conduite envers le Grand-Lama, 352. On y détruit tous les livres, 393</p> <p><i>Chinois</i>, ont fait les mêmes découvertes que les Européens, 209. Ne veulent pas aller en Amérique, 211. Secourent le Grand-Lama, 346. Leur erreur sur le Dalai-Lama, 351. Ils prennent les premiers Missionnaires Catholiques pour des Turcs ou des Lamas, 367</p> <p><i>Chitoné</i> des <i>Ébyssins</i>, a moins de sectateurs, que le Grand-Lama, 366</p> <p><i>Chrétiens</i> des premiers siècles, croyoient que les dents de l'homme sont incorruptibles, 329</p> <p><i>Christophe Colomb</i> trompe un moine, 209. Les Espagnols cherchent à le priver de la</p> |
|--|---|

TABLE DES MATIERES.

- gloire de sa découverte, 210.
Fables qu'on a débitées à son sujet, *ibid.*
- Chronologie*, encore obscure après les Olympiades, 189
- Chronologistes*, leur erreur sur l'antiquité des Grecs, 193
- Chung-Tumba*, Evêque révolté contre le Grand-Lama, 350. Sa fin malheureuse, 351
- Chiquisaca* (l'Audience de) nomme un Visiteur au Paraguai, 399
- Circoncision* dangereuse dans le Nord, 91. Les Hébreux l'avoient prise en Egypte, 126. D'où elle est originaire, 127. N'a jamais été adoptée dans aucun pays Septentrional, *ibid.* Où elle est nécessaire, où elle est superflue, 130. L'Alkoran ne l'ordonne pas, 131. Si l'on peut en effacer la cicatrice, 142. De quels instruments les Juifs renégats se sont servis pour cela, 143. Dans quelles contrées du nouveau Monde la Circoncision avoit été adoptée, 148. Comment on la pratiquoit chez les Salivas & les Othamacos, 149
- Circoncision* des femmes, ou *Excision*, ce qu'en dit Belon, 134
- Clergé* des anciens Gaulois fort nombreux, 309. Celui de la Suede attaque les Naturalistes sur une découverte, 379
- Climats* contiennent des causes qui nous sont inconnues, 90. Dans quels climats l'espece humaine a le mieux réussi, 68
- Clitoris*, son énormité contrefait les parties sexuelles des mâles, 94. Ce que produit son allongement, *ibid.* On ne le coupe pas dans l'excision, 135
- Cobra de Capello*, serpent venimeux, 302
- Code noir*, ce que c'est, 63
- Colchides*, avoient un venin singulier pour froter les flèches, 296
- Colomb* (Barthélemi), étoit bon Géographe, 210. Aide son frere, *ibid.*
- Communion* des Mexicains, comment elle se pratiquoit, 310
- Communion* des anciens Gaulois, 310
- Conapy*, volcan célèbre de Banda, 383
- Condamine* (Mr. de la), ce qu'il dit de la stérilité des langues de l'Amérique. 205
- Conferva*, plante, ses propriétés, 282
- Confesseurs* du Pérou, différoient en pouvoir, 314. Comment ils donnoient l'absolution, *ibid.*
- Confession*, si elle étoit établie chez les Péruviens, 313. On propose de l'abolir en faveur des Indiens, 315
- Congo*, les personnes à cheveux roux y sont communes, 20

TABLE DES MATIERES.

| | |
|---|--|
| <p><i>Conseil</i> des Indes de Madrid, examine inutilement les plaintes des Indiens opprimés par les Jésuites, 408</p> <p><i>Copal</i>, on s'en sert dans la circoncision, 140</p> <p><i>Coquillages</i>, on n'en découvre pas dans plusieurs especes de pierres de roche, 389</p> <p><i>Corail</i> (poudre de), on s'en sert dans la Circoncision, 140</p> <p><i>Coréal</i>, cité sur la Floride, 109</p> <p><i>Cornaro</i>, sa sobriété, 354</p> <p><i>Cornes non emboîtées dans le crâne</i>, ne poussent pas après la castration de l'animal, 96</p> <p><i>Cornes creuses & permanentes</i>, poussent malgré la castration, 96</p> <p><i>Coromandel</i>, comment on y brûle les femmes veuves, 243</p> <p><i>Corps muqueux</i>, colorie l'épiderme, 29</p> <p><i>Cortex</i> (Fernand), les Scolastiques d'Espagne se moquent de lui, 6. On cite ses <i>las Cartas al Emperador</i>, 15. Faire bâtir une maison à Mexico, 226</p> <p><i>Côtes</i>, leur nombre varie quelquefois dans l'homme, 55. L'Orang-Outang en a deux plus que nous, <i>ibid.</i></p> <p><i>Corrage</i> artificiel des Orientaux, comment on se le procure, 291</p> <p><i>Costume</i> d'enterrer les vivants avec les morts, son origine, 236, 237</p> | <p><i>Cowade</i>, des Béarnois, 258</p> <p><i>Crenatius</i>, comment on détruit les annales, 220</p> <p><i>Créoles</i>, leur dégénération, 185. Ne sont point propres aux Sciences, <i>ibid.</i> N'ont jamais rien écrit, 186. Ce qu'en dit Coréal, 187. Différent des enfants des chaperons, 186</p> <p><i>Crétinage</i>, ce que Mr. de Maugeron dit de son origine, est incertain, 32</p> <p><i>Crétins</i> du Valais, description de ces créatures, 17. On les regarde comme des Saints, parcequ'ils sont foibles, 18. Il n'y en a que dans le Valais, 35</p> <p><i>Crics</i>, poignards empoisonnés, 283</p> <p><i>Cuir</i> du Paraguay, leur rapport, 411</p> <p><i>Cuire</i> durci, on l'a employé au lieu de fer, 203. Comment on le durcissoit au Pérou, 204</p> <p><i>Curave</i>, description de cette plante, 272. Ses propriétés, <i>ibid.</i> Son usage, 273</p> <p><i>Curcuma</i> ou <i>Safran di Tierra</i>, est le contrepoison des fleches des Javanois, 285</p> <p><i>Cusca</i> (la ville de), ne peut avoir été qu'une bourgade sous les Incas, 197. Les Espagnols l'ont entièrement rebâtie, 198. Si elle a eu une école publique sous les Incas, 205. Sa population, 214</p> |
|---|--|

TABLE DES MATIERES.

- Cynocéphales*, fables que les Prêtres Egyptiens en ont contées, 35. Explication de ces fables, *ibid.*
- Czar Pierre I*, découvre une Bibliothèque abandonnée en Sibérie, 340
- D.
- Dari* ou *Daira* des Japonnois, 363. Origine de leur Pontificat, *ibid.* L'un d'eux envoie deux filles vierges à l'Empereur du Japon, *ibid.* Quand ces Pontifes ont commencé à régner, 365. Quand ils ont commencé à perdre leur autorité, *ibid.*
- Dalaï-Lama*, fait le voyage de Peking, 336
- Dalaï-Lamas*, durée de leur culte, 333. Leur antiquité, *ibid.* Leur pays comment policé, 303. Fables contées à leur sujet, 343. Leur mort n'est pas tenue secrète, 344. Ne portent point de voile sur le visage, *ibid.* Leurs portraits sont exposés à la porte de leur temple, 337. Quand se montrent en public, *ibid.* Donnent audience aux Ambassadeurs, 336. Leur habillement & leur coëffure, *ibid.* Ne se mêlent jamais des affaires temporelles, 346. N'administrent pas leurs propres revenus, *ibid.* En quoi consiste leur politi-
- que, 351. Comment ils ménagent leurs intérêts, 352. Ne s'arrogent pas un cuivre de latrie, 346. Leur vie privée est inconnue, 353. Leur boisson, 354. Si les dévots du Thibet mangent leurs excréments, 356
- Dalin* (Mr. Olof), répond au Clergé de Suede, 379
- Danube*, pétrifications qu'on en a tirées, 394
- Dapper*, ce qu'il dit des *Dorados* blonds, 41
- David*, si l'on avoit mis de l'argent dans son tombeau, 252
- Défaillance* de la lumière n'incite pas les hommes à crier, 264
- Déification* des femmes en Allemagne, 335. Origine de cet usage, *ibid.*
- Déluges* paroissent périodiques, 381
- Démons* métalliques, êtres ridicules, 12
- Denys d'Halicarnasse*, ce qu'il dit des Romains, 100
- Despotisme*, accable l'Asie, & menace l'Europe, 233
- Destour-Destouran*, Pontife des Guebres, 363. Où il réside, 317
- Deutéronome*, ne parle point de la maniere d'ensevelir les morts, 251
- Devas*, Ministres du Grand-Lama, 348. Veulent se rendre indépendants, *ibid.*
- Diabes* de l'Amérique, conformes à ceux de l'Europe, 324

TABLE DES MATIÈRES.

| | |
|---|---|
| <p><i>Dictionnaire Encyclopédique</i>, ce qu'on y dit des Negres blancs, 36. Ce qu'on y trouve touchant la Circoncision des Mexicains, 147. Chaque Auteur y est responsable de ses propres articles, <i>ibid.</i></p> <p><i>Diète de Suede</i>, imposée silence au Clergé, 379</p> <p><i>Diodore de Sicile</i>, ce qu'il rapporte des Scythes, 357</p> <p><i>Discours Académique</i> prononcé à Samarkand, 358</p> <p><i>Divan (le Grand)</i>, Pontife des Sabis, a moins de sectateurs que le Lama, 363</p> <p><i>Dodonée</i>, décrit une espèce de <i>Thora Valdensis</i>, 295</p> <p><i>Donios</i>, signification de ce mot, 5. Voyez <i>Negres blancs</i>.</p> <p><i>Donati</i>, son sentiment sur la mer Méditerranée, 383</p> <p><i>Drogues</i> qui servent à envenimer les flèches, sont prises du règne végétal & animal, 269</p> <p><i>Druidesses</i>, prêtresses des Gaulois, faisoient vœu de chasteté, 119</p> <p><i>Druides</i>, 309</p> <p><i>Dracons ou Dufes</i>, lutins des Gaules, 12</p> <p><i>Du Halde (le Pere)</i>, ce qu'il dit du Grand-Lama, 344</p> | <p><i>Eau marine</i>, est nécessaire pour faire opérer les volcans, 385</p> <p><i>Eclipses</i>, ont toujours effrayé les superstitieux, 263. Cérémonie à laquelle elles ont donné lieu, <i>ibid.</i></p> <p><i>Ecriture Chinoise</i>, pourquoi compliquée, 231</p> <p><i>Edit attribué à Romulus</i>, 100</p> <p><i>Education des Orangs-Outangs</i>, n'a été confiée qu'à des Saltimbanques Moresques & à des Matelots, 60</p> <p><i>Edward (Mr.)</i>, on trouve dans ses <i>Glanures</i> une bonne figure de l'Orang-Outang, 88</p> <p><i>Eglise Romaine</i>, a perverti l'esprit des usages Judaïques, 261</p> <p><i>Egyptiens</i>, leurs différents caractères, 231. Ce qu'ils dirent au Philosophe Solon, 381</p> <p><i>Egyptiennes (femmes)</i>, ce qu'en dit Mr. Thévenot, 135</p> <p><i>Eleuths de Kokonor</i>, secoururent le Grand-Lama, 351</p> <p><i>Ellebore</i>, à quoi employé par les Gaulois, 292</p> <p><i>Elliot (Jean)</i>, traduit la Bible en Virginien, 179. Réflexions à ce sujet, <i>ibid.</i></p> <p><i>Empereur</i>, ce qu'il demande au Grand-Seigneur, 394</p> <p><i>Enfant sauvage</i>, enseigne en Amérique un remède aux Européens, 278</p> |
|---|---|

E.

TABLE DES MATIERES.

| | |
|---|--|
| <p><i>Enfants</i> d'un teint rougeâtre, engendrés par des Negres, 20</p> <p><i>Enfants noirs</i>, pourquoi il n'en naît pas de parents blancs, 41</p> <p><i>Enfants sauvages</i>, trouvés dans les bois de l'Europe, 79</p> <p><i>Enfants châtrés</i>, restent imberbes, 96</p> <p><i>Enfants Américains</i>, deviennent stupides vers l'âge de puberté, 170</p> <p><i>Enfants vivants</i>, enterrés avec le corps mort de la mere, 251. Origine de cette abomination, <i>ibid.</i></p> <p><i>Eus</i>, ce qu'il dit des peuples du Mexique, 314</p> <p><i>Euthoufiasme</i>, expliqué physiquement, 172</p> <p><i>Espagne</i> a soustrait le Pérou & le Mexique à la Chambre Apostolique, 316. Ce qu'elle payoit annuellement aux Missionnaires du Paraguai, 410. Deux de ses Provinces envahies au milieu de la paix, 409</p> <p><i>Espagnols</i> (les Créoles) se croient injuriés lorsqu'on les nomme Américains, 182</p> <p><i>Espagnols</i>, n'ont conté que des faussetés sur le Pérou, 188. La plupart de leurs Historiens sont menteurs, 225</p> <p><i>Esprit</i>, n'a pas été également parragé aux différentes nations, 168. L'usage des femmes n'est point contraire à son développement, 171</p> | <p><i>Esprit</i>, (St.), est inconnu aux Turcs, 352</p> <p><i>Essai sur le Commerce des Jésuites</i>, ce que l'Auteur de cet Ouvrage dit des profits qu'ils ont faits, 409</p> <p><i>Ethiopie</i>, comment on y insulte les femmes, 152</p> <p><i>Ethiopiens</i> paroissent avoir peuplé l'Egypte, 127</p> <p><i>Etna</i>, depuis quand il a brûlé 387</p> <p><i>Eubages</i>, prêtres des anciens Gaulois, 309</p> <p><i>Euphorbier</i>, comment on en extrait le suc, 270</p> <p><i>Evêquesses</i>, il y en a eu dans l'Eglise, 122</p> <p><i>Excision</i>, ce que c'est, 133. Comment pratiquée en Abyssinie, 135</p> <p><i>Excréments humains</i>, contre-poison des flèches de Macassar, 289</p> <p><i>Expériences</i> de Mr. Boile sur le sang humain, 277</p> <p><i>Expériences</i> faites à Leide avec des flèches empoisonnées, 278</p> <p><i>Expériences</i> de l'Auteur sur les végétaux lactescents, 281</p> <p style="text-align: center;">F.</p> <p><i>Faculté</i> de propager depuis les Poles jusqu'à la ligne, accordée à l'homme seul, 68</p> <p><i>Faquirs Faguis</i>, composent un antidote, 302</p> <p><i>Faunes</i>, leur culte originaire de l'Egypte, 84</p> <p><i>Faunorum Indibria</i>, 86</p> <p><i>Femmes blanches</i>, qui accouchent d'un enfant mulâtre, ont aimé des Negres, 41</p> |
|---|--|

TABLE DES MATIERES

| | |
|--|---|
| <i>Femmes délaissées</i> dans des is- les, ce qu'on en conte, est suspect, 76 | <i>Fleuves</i> de la Tartarie, leur énumération, 390 |
| <i>Femmes Croisées</i> , violées par les Sarrafins, 124 | <i>Floride</i> , ce que les anciennes Relations en disent, 89 |
| <i>Femmes Américaines</i> , leur sin- gulier attachement aux Espa- gnols, 201 | <i>Floridiennes</i> (femmes), on prétend qu'elles sont exci- tes, 111 |
| <i>Femmes Indiennes</i> se brûlent avec le corps mort de leurs maris, lors même qu'elles ont des enfants, 239 | <i>Fo</i> , le même Dieu que <i>La</i> , 365 |
| <i>Femmes Péruviennes</i> , s'entre- confessoient, 314 | <i>Fœtus</i> femelles, paroissent mâ- les jusqu'au troisième mois, 94 |
| <i>Fenêtres</i> , il n'y en avoit pas dans les bâtimens du Pé- rou, 199 | <i>Fogeda</i> (le Comte de) tué avec une flèche empoisonnée, 266 |
| <i>Fer</i> on ne savoit pas le forger au Pérou, 201 | <i>Fontaine</i> (Mr. de la), le Fa- buliste, pris pour le pré- dicateur de Louis XIV. 175 |
| <i>Ferrein</i> (Mr.), sur quoi con- sulté, 94 | <i>Forbin</i> (Mr. le Chevalier de), ce qu'il dit de la police des Singes, 49. Sauve le Royau- me de Siam, 290 |
| <i>Feyio</i> (le Pere) jugement sur son <i>Theatro critico</i> , 183. Ce qu'il dit des Créoles, réfu- té, 184 | <i>Fourmont</i> (Mr.) entreprend d'interpréter des livres trou- vés en Sibérie, 340 |
| <i>Fille</i> singuliere, née à la nou- velle Grenade, 22 | <i>Fous</i> , idée qu'on en a eue dans l'Antiquité, 19 |
| <i>Figuier</i> , son suc est un poison, 281 | <i>Freret</i> (Mr.), ce qu'il dit de ses confreres, 242 |
| <i>Fiscal</i> protecteur des Indiens, quel emploi c'est, 399 | <i>Fricatrices</i> , ce que c'est, 94 |
| <i>Flèches</i> empoisonnées, leur usa- ge est très-ancien, 266. Il y en a qui conservent leur force pendant 150 ans, 271. Comment on les éprouve chez les Caveres, 274 | <i>Froid</i> , fait blanchir le poil des animaux dans le Nord, 38. Il est plus rigoureux au Midi qu'au Septentrion, 377 |
| <i>Fleurs liliacées</i> , leurs stigma- tes sont un poison, 243 | <i>Fentex terribilis</i> , n'a pas été employé pour envenimer les flèches, 293 |

TABLE DES MATIERES.

G.

- Gage** (Thomas), ce qu'il dit des mysteres du Christianisme, 177
- Galland** (Mr.), on cite sa Relation de Chio, 43
- Galles** (Prêtres de Cybele), étoient châtrés, 107
- Gallinace** (Pierre de), ce que c'est, 204
- Garcilasso**, jugement sur ses Ouvrages, 168. N'étoit point un véritable Américain, *ibid.* Ce qu'il dit de la confession des anciens Péruviens, 320
- Gaubil** (le Pere) fait de grands progrès dans la langue Chinoise, 331. Entreprind des recherches sur le voyage des Lamas en Amérique, *ibid.*
- Gaulois**, ont envenimé leurs flèches, 293. N'ont pas été sujets à la lepre, 278. Peinture de leur grande assemblée près de Chartres, 309
- Gécho**, lézard, à quoi on employe son venin, 285
- Gelées** font blanchir les pétales des giroflées & des roses, 38
- Généraux** des Jésuites, ne vouloient que des Allemands en Amérique, 415
- Gengiskan**, les Tartares le croyent né d'une vierge, 357
- Georgi** (le Pere), l'Auteur rejette son sentiment, 362.
- Son canon des Rois du Thibet est fautif, 249. On le réfute, *ibid.*
- Gerbillon** (le Pere) sert l'Empereur Kang-hi, 342
- Germain**, ont plutôt connu l'usage des lettres qu'on ne le croit, 229. Passage de Taïte expliqué à cette occasion, *ibid.* Etoient une colonie des Tartares, 335
- Gesner**, sa figure de l'Orang-Outang ne lui ressemble pas, 88
- Gestation** des Orangs-Outangs, le terme en est inconnu, 76
- Getes**, leur langue avoit une espece de mètre, 207. Ce qu'étoit leur Grand-Pontife qui résidoit sur le mont Kogajon, 335
- Gibier** tué avec des flèches envenimées, est bon manger, 277
- Glaces**, ne fondent pas sous le 60ieme degré de lat. S. 378
- Gmelin** (Mr.), ses recherches sur la *Piestra-Florda* en Sibérie, 23. Contredit mal à propos Strahlenberg, 24
- Gnia-Tritzhengo**, premier Roi du Thibet, quand il régnoit, 340
- Gobali**, lutins d'Italie & d'Allemagne, 12
- Gobelins**, sarsfadets de France, 12
- Golfe Adriatique**, ce que l'Auteur dit de sa formation, 378

TABLE DES MATIERES.

- Golfe Perfique*, comme il a été produit, 372
- Grand-Jean*, Hermaphrodite marié comme homme, quoique femme, 95
- Grégoire* (le Pape) brûle les Ouvrages de Cicéton & de Tacite, 219
- Guaques*, tombeaux des Péruviens, les moines y fouillent, 204
- Guebres*, se confessent, 317
- Gueltes* (faction des), à quoi l'Auteur la compare, 352
- Gumilla*, ce qu'il rapport d'une fille née à la nouvelle Grenade, 22
- H.**
- Habib*, passé pour le fondateur des Espagnols, 193
- Haches de cuire*, on s'en est servi au Pérou, 202
- Haches de pierre*, communes à tous les peuples sauvages, 396. Ce que l'Auteur en dit, *ibid.*
- Hannibal*, défait les Pergames avec des vipères, 268
- Henri III* (Roi de France), on l'invite à être parrain d'un enfant du Grand-Seigneur, 138. Est attaqué du mal vénérien, & guéri, 301
- Herbe Paraguaise*, les Jésuites s'emparent de la traite de cette drogue, 407. La font détruire dans tous les endroits de l'Amérique, hors-
mis dans leurs Missions, *ibid.* La pulvérisent & la falsifient, 408. Combien on en consomme de livres annuellement, 409
- Herculannum*, on y trouve des laves dans les fondemens des maisons, 386. Epoque de la fondation, 387
- Hérissant* (Mr.), son sentiment sur la manière dont les flèches envenimées opèrent, 277
- Hermaphrodite* noyé à Rome, 98
- Hermaphrodite* déclaré homme à Touloufe, & femme à Paris, 95
- Hermaphrodites*, plus communs dans les pays chauds que dans les régions froides, 90. Portent des habits distinctifs au Mogol, *ibid.* Ils sont pour la plupart femmes, 93. Ont de la barbe hormis dans la Floride, 95. Sont des monstres, 97. S'il est vrai qu'on les noyoit à Rome, *ibid.* Cause de l'averfion qu'on a pour eux, 101. Quand on les a recherchés à Rome, 102
- Hermaphrodites* de la Floride, à quoi on les occupoit, 104
- Hermaphrodites vrais*, la Nature en a produit parmi les insectes & dans le règne végétal, 92
- Hermaphrodites plantes & insectes*, moins parfaits que ceux qui n'ont qu'un sexe, 92

TABLE DES MATIERES.

| | |
|---|---|
| <p><i>Hermaphroditisme</i>, dans quels animaux il est le plus fréquent, 97</p> <p><i>Hérodote</i>, ce qu'il dit de la couleur du sperme dans les Nègres, 26</p> <p><i>Hippocentaures</i>, ce que l'Auteur en pense, 80</p> <p><i>Hippomolques</i> (nations), où l'on en rencontre, 354</p> <p><i>Hippopotames</i>, ce qu'ils signifioient dans les Hiéroglyphes, 219</p> <p><i>Hippuris</i>, qualité de cette plante, 283. Erreur d'un écrivain sur le nombre de ses especes, <i>ibid.</i></p> <p><i>Histoire généalogique des Tartares</i>, l'Auteur des Notes sur cet Ouvrage contredit Strahlenberg, 22. En quoi il raisonne mal, 24</p> <p><i>Histoire générale des Voyages</i>, on y trouve une mauvaise figure de l'Orang-Outang, 88</p> <p><i>Histoire Naturelle</i>, a de grands vuides, 32. Celle de l'Amérique doit tous ses progrès aux Savants de l'Europe, 183</p> <p><i>Histoire des Rois du Mexique</i>, fabuleuse, 224</p> <p><i>Histoire des Cérémonies religieuses</i>, jugement que l'Auteur en porte, 330</p> <p><i>Hoang</i> (fleuve jaune), où il se jette dans la mer, 390</p> <p><i>Ho-Fo</i>, nom donné par les Chinois au Grand-Lama, 346</p> | <p><i>Hollandois</i>, dissuadent aux Cafres de se couper les doigts, 256</p> <p><i>Holwell</i> (Mr.), on le réfute sur ce qu'il dit des femmes brûlées aux Indes, 239</p> <p><i>Homere</i> n'a point été le premier Poëte Grec, 207</p> <p><i>Homme des bois</i>, est l'Orang-Outang, 57</p> <p><i>Homme</i> (un), ne sauroit vivre d'une once de nourriture par jour, 354</p> <p><i>Homme</i>, s'il étoit androgyne, il dégénéreroit, 92</p> <p><i>Hommes couleur de craye</i>, où l'on en trouve, 10</p> <p><i>Hommes tigres</i>, s'il y en a en Sibérie, 22</p> <p><i>Hommes habillés en femmes</i>, on en trouve en Amérique, 105. Ce que l'Auteur rapporte de ceux qu'on a vus dans la Scythie 112</p> <p><i>Hommes</i>, qui n'ont naturellement que trois doigts à chaque main, sont fabuleux, 254</p> <p><i>Hontan</i> (le Baron de la), ses controverses avec les Sauvages, 178</p> <p><i>Horde</i> bigarrée en Tartarie, fabuleuse, 24</p> <p><i>Hottentotes</i> (femmes), quelle excrescence elles ont aux parties naturelles, 136</p> <p><i>Hottentots</i>, ne procèdent pas à la copulation comme les Crapauds, 136. Pourquoi s'étoient jadis un testicule, <i>ibid.</i> Se coupoient anciennement un article des doigts, & pourquoi, 255</p> |
|---|---|

TABLE DES MATIÈRES.

- Huile de Tabac*, poison très-dangereux, 303
- Huile d'Olive*, seringuée dans les veines, tue les animaux sur le champ, 276
- Hyde*, (Mr.), publie une traduction du *Sadder*, 317
- Hydropisie noire*, maladie rare, 42
- Hydrosopes* des Egyptiens, comment ils étoient faits, 85. Fables sacerdotales auxquelles leur figure a donné lieu, *ibid.*
- I.
- Jacob* (le Rabbín), ce qu'il dit de l'embaumement des morts chez les Juifs, 252
- Japon*, ce que l'Auteur découvre dans l'Histoire de ce pays, 363
- Jaine*, est la couleur des Empereurs de la Chine, 352
- Java* (Empereur de), tenu en tutelle par les Hollandois, 16. Avoit en 1761 trois Kakerlakes à sa Cour, *ibid.* Ce qu'il demande au Gouverneur de Batavia, *ibid.*
- Javas*, prêtres de la Floride, 107
- Ictere âtre*, maladie singulière, 42
- Jérôme* (St.), ce qu'il dit d'un Satyre, 87
- Jésuites*, de quelle façon ils ont accommodé le culte extérieur au génie des Paraguais, 177. On en pend quelques-uns en Tartarie, 339. Comment ils traitent le Visireur du Paragui, 400. Depuis quand leur crédit a diminué au Pérou, 400. Pourquoi ils avoient réduit les Paraguais en esclavage, 403. Pourquoi ils défendoient l'entrée du Paragui aux étrangers, 404. Ce que leur a coûté l'entretien de leurs esclaves, 409. Combien ils en possédoient, *ibid.* Ceux du Haut & Bas-Rhin moins savants que les Cordeliers, 415
- Jésus-Christ*, pris par les Américains pour un Jongleur, 178. Par les Asiatiques pour un Médecin, 319. Les Moulahs disent qu'il a été en correspondance avec Galien, *ibid.* Ce que les Mahométans en rapportent, 358
- Ignicoles*, Voyez *Guebres*,
- Imagination* des meres sur l'embryon, l'Auteur en rejette la possibilité, 29
- Immaculée-conception* de la Vierge, on prétend que Mahomet est le premier qui en parle, 358. Apportée en Europe par les Croisés, *ibid.*
- Immortalité* des Dalai-Lamas, origine de cette fable, 345
- Incas*, on ne sait quand ils ont commencé à régner, 189. Leur histoire est toute fabuleuse, 194. Ils étoient despotes, *ibid.* Leur Empire étoit un pays inculte & barbare, 204. Comment ils se confessoient, 314
- Incubes & Succubes*, leur origine, 86
- Indiens Orientaux*, pourquoi ils payent un tribut au Grand-Mogol, 241. Leurs

TABLE DES MATIERES.

| | | | |
|---|--------------|--|-----|
| cérémonies pendant les éclipses, | 263 | <i>Isles</i> situées près de Java, fournissent plus de Kakerlakes que Java même, | 35 |
| <i>Indiens</i> - du Paraguai, leurs plaintes sur la manière dont on les dépouille, | 438 | <i>Isaïe</i> , la prophétie sur les Saguirs & les Sirenes, | 88 |
| <i>Insibulation</i> , étymologie de ce mot, 156. Quand elle a commencé à s'introduire en Italie, <i>ibid.</i> Comment on insibuloit les garçons chez les Romains, | 155 | <i>Juan</i> (Don), portrait qu'il fait des Américains, 173. Réflexion à ce sujet, <i>ibid.</i> Son opinion sur les flèches envenimées, rejetée, | 271 |
| <i>Insibulation</i> des hommes en Amérique, 159. Origine de cet usage, | 160 | <i>Jubilé</i> , si les Mexicains en célébroient un, | 223 |
| <i>Insalubrité</i> du climat, où est la plus grande au nouveau Monde, | 34 | <i>Juifs</i> , comment circoncisent les enfants, 139. Où ils auroient pu se former en corps de nation, 141. Ceux d'Espagne & de Portugal ne se circoncisent plus, 141. Pourquoi ils circoncisent les morts, 143. On a brûlé leurs livres, 220. Ils adhéroient au système des Egyptiens touchant la résurrection, 251. Embaumoient les morts, <i>ibid.</i> S'ils mettoient des piéces de monnoye dans les tombeaux, 252. On les accuse d'avoir mangé de la chair humaine, | 311 |
| <i>Inscriptions</i> Runiques, leur antiquité, | 231 | <i>Jura</i> (le mont), les hommes ne sauroient vivre sur son sommet, | 393 |
| <i>Inscription</i> trouvée en Laponie, ce que l'Auteur en pense, | 232 | <i>Justin</i> , le passage le plus intéressant qu'on trouve dans ses Histoires, | 392 |
| <i>Inscriptions</i> , on n'en a point découvert au nouveau Monde, | 332 | <i>Juvenal</i> , semble substituer le Cercopitheque au Cynocéphale sacré des Egyptiens, | 85 |
| <i>Instrument</i> de Pascal, comparé aux <i>Quipos</i> des Péruviens, | 190 | K. | |
| <i>Inventions</i> , ne sont pas dues uniquement au hazard, 208 | | <i>Kakerlakes</i> , signification de ce mot Malay. Voyez <i>Negres blancs & Blafards.</i> | E e |
| <i>Jonc</i> , creusé par les fourmis, à quoi employé en Amérique, | 275 | | |
| <i>Joritonno</i> , la conduite envers le Dari du Japon, 366. De quelle charge il étoit pourvu, <i>ibid.</i> Traître à son Souverain, | <i>ibid.</i> | | |
| <i>Josèphe</i> (Flavien), on examine son apologie en faveur des Juifs, | 311 | | |
| <i>Iris</i> rouge, preuve d'une vue foible, | 29 | | |

TABLE DES MATIERES.

| | |
|---|---|
| <p>Kaddi, confesseurs des Guebres, 318</p> <p>Kalmouks, Voyez <i>Calmouks</i>.</p> <p>Kang-Hy (l'Empereur), envoie un ambassadeur au Grand-Lama, 346</p> <p>Kanis, Tartares, retirés dans le territoire de l'église de Lassa, 353</p> <p>Kaïkrafs, lutins d'Allemagne, 12</p> <p>Kings des Chinois, les premiers étoient écrits avec des nœuds, 231</p> <p>Klabauters, êtres chimériques, 12</p> <p>Klein (Mr.), en quoi il se trompe, 62</p> <p>Kogajon (le mont), dans les Alpes Basses-tyroliques, le Grand-Pontife des Gètes y résidoit, 335</p> <p>Kolbe, ce qu'il dit de l'amputation d'un testicule chez les Hotentots, 137. Ce qu'il rapporte de leur deuil, 256</p> <p>Komorin (le cap de), il est tourné au Sud, ainsi que plusieurs autres grands promontoires, 372</p> <p>Krñys (le Vice-Amiral), est Auteur de l'Atlas du cours du Wolga, 272</p> <p>Kiches du Japon sont les mêmes que les <i>Cubo</i>, 362</p> <p>Kuin, boisson des Hippomolgues, 354</p> <p>Kyuktus, ce que c'est, 320. En quoi consistent leurs revenus, <i>ibid.</i> Il y en a qui résident à la Chine, 344. Reçoivent un courrier à la mort du Grand-Lama, <i>ibid.</i> Quelques-uns ont secoué le joug de leurs chefs, 349</p> | <p style="text-align: center;">L.</p> <p>La, Dieu des Lamas, 356</p> <p>Ladverie blanche, se transmettoit aux enfants dans le sein de la mère, 43. Description de cette maladie, <i>ibid.</i></p> <p>Laët (Jean-), ce qu'il dit de l'apparition des Esprits chez les Sauvages, est ridicule, 327</p> <p>Lafitequi (le P.), ses rêveries réfutées, 106</p> <p>Lahva, femme adorée chez les Germains, 335</p> <p>Lait (le) d'aucun animal n'est un poison, 281</p> <p>Lama, interprétation de ce mot, 348</p> <p>Lama (le Grand), Voyez <i>Dalair-Lama</i>.</p> <p>Lamas (les petits) composent beaucoup de livres, 340. Aident à lever une carte Géographique, 342</p> <p>Lamigue (la Religion) portée en Moldavie par les Gètes, 335. Quand elle s'est introduite à la Chine, 346. Dans quels pays elle est suivie, 363. Si elle est tirée du Néstorianisme, 360</p> <p>Lamoghinspal, vierge qu'on croit avoir été mère du Dieu <i>La</i>, 357</p> <p>Landittos, ne veulent pas épouser des femmes pucelles, 217</p> <p>Langallevie (le Marquis de), son projet de la réunion des Juifs, 121. Il manquoit de conduite, <i>ibid.</i> Est mort à Vienne dans la prison de St. Paul, <i>ibid.</i></p> <p>Langues de l'Amérique très-pauvres en mots, 179</p> |
|---|---|

TABLE DES MATIERES.

| | |
|--|---|
| <p><i>Langue</i> du Pérou, manque de mots abstraits, 205</p> <p><i>Langue</i> du Thibet ressemble au Jargon d'Irlande, 345</p> <p><i>Laokium</i>, pervertit le culte des des Chinois, 334</p> <p><i>Lapins blancs</i>, ont les yeux rouges, 29</p> <p><i>Lapins</i> ne sont pas hermaphrodites, 97</p> <p><i>Lassa</i>, signification de ce mot, 333</p> <p><i>Laves</i>, production des volcans, 385</p> <p><i>Législateurs</i>, sont plus anciens que les nations qu'ils ont civilisées, 193. Mal à propos confondues avec les fondateurs des nations, <i>ibid.</i></p> <p><i>Lepre</i> excite à la lubricité en Europe & en Amérique, 43</p> <p><i>Lepre écailleuse</i>, endémique au Paraguai, 410</p> <p><i>Lettres Caldâiques</i>, si l'on les a portées en Egypte, 232</p> <p><i>Liane</i> de l'Amérique, tous les caracteres n'en sont pas connus, 272</p> <p><i>Lèvres</i> ne sont point hermaphrodites, 97</p> <p><i>Ligne Equinoxiale</i>, presque tout l'espace compris sous ce cercle, est submergé, 376</p> <p><i>Lima</i>, à quelle occasion elle se révolte, 402</p> <p><i>Limaçons</i> sont hermaphrodites, 93</p> <p><i>Limentum</i> (plante), quel usage en faisoient les Gaulois, 292</p> <p><i>Limon</i> charié par les fleuves, est moindre qu'on ne le pense, 382</p> <p><i>Linnaeus</i> (Mr.), sa description de l'Orang-Outang, 69.</p> | <p>Confond le Negre blanc avec le Pongo, 71</p> <p><i>Liparines</i> (isles) ne communiquent pas avec l'Etna & le Vésuve par un conduit souterrain, 384</p> <p><i>Livres</i>, on ne sauroit véritablement traduire les nôtres en aucune langue Américaine, 279. Dans quel siècle on en a le plus détruit en Europe, 220</p> <p><i>Livres</i> du Thibet, sont écrits proprement, 341</p> <p><i>Locke</i> (Mr.), ce qu'il dit d'un saint Turc tombé en bestialité, 157</p> <p><i>Loi des Indes</i>, diversément interprétée, 238</p> <p><i>Loix</i>, il ne sauroit y en avoir de bonnes dans un pays despotique, 216</p> <p><i>Longueruë</i> (Mr. l'Abbé de), en quoi s'est mépris, 361</p> <p><i>Longueur</i> du prépuce, produite par l'épaisseur du corps muqueux, 30</p> <p><i>Lorette</i> (Chapelle de), pour quoi Langallerie proposée de la piller, 141</p> <p><i>Loubeve</i> (Mr la), ce qu'il rapporte sur une coutume des Hottentots, 255</p> <p><i>Louis XIII</i> fait des Ordonnances touchant le commerce des Negres, 63</p> <p><i>Luz</i>, ce que les Rabbins en disent, 330</p> |
| <p>M.</p> | |
| <p><i>Macassar</i>, comment on y empoisonne les armes, 287</p> <p><i>Madagascar</i>, les circonciseurs y avalent le prépuce, 140</p> | |

TABLE DES MATIERES.

| | |
|---|--|
| <p><i>Maillet</i> (Mr. de), l'Auteur croit qu'il s'est trompé dans ce qu'il dit de la grande Pyramide, 238</p> <p><i>Maladies</i> héréditaires, prouvent que le sperme peut se corrompre 25</p> <p><i>Mal vénérien</i>, n'est pas occasionné par le gibier tué avec des flèches empoisonnées, dont on se nourrit en Amérique, 280</p> <p><i>Mallet</i> (feu Mr) on réfute ce qu'il dit des oreilles coupées à 19 enfants du Mexique, 270</p> <p><i>Manca-Capac</i>, son histoire est incertaine, 193</p> <p><i>Mauet</i> (Mr. de), ses recherches en Afrique sur les Negres blancs, 14</p> <p><i>Manfredi</i>, ce qu'il dit de l'accroissement du fond de la Méditerranée, 382. On le réfute, <i>ibid.</i></p> <p><i>Manichéisme</i>, s'il a donné lieu à la Religion Lamique, 360</p> <p><i>Mans-Tegre</i>, le Singe le plus anthropomorphe de l'Amérique, 48</p> <p><i>Marc-Paul</i>, ce qu'il dit d'une coutume de la Tartarie, 259</p> <p><i>Mare salsum</i>, ce que c'est, 375</p> <p><i>Margraf</i>, voit une femme Africaine rouge, 28. Ce qu'il dit du génie des enfants Américains, 170</p> <p><i>Marie</i> (la Vierge) prise pour une Française par les Sauvages du Canada, 178. Sa conception immaculée, Mahomet en a parlé, 358</p> <p><i>Maris</i>, où ils se mettent au lit à l'occasion des couches de leurs femmes, 259</p> | <p><i>Martial</i>, on cite une de ses épi-grammes, 156-159</p> <p><i>Martin de Boheme</i>, n'a jamais été en Amérique, 211. Etoit disciple de Régiomontan, 213</p> <p><i>Martiniere</i> (Mr. de la), ce qu'il dit des hermaphrodites de la Floride, 109</p> <p><i>Mas</i> (Mr.), ce qu'il dit des Negres blancs, 31</p> <p><i>Matthiolo</i>, en quoi se trompe, 295</p> <p><i>Matrice</i>, fait le vrai caractère du sexe féminin, 95</p> <p><i>Mangiron</i> (le Comte de), on cite son Mémoire sur les Cretois, 18</p> <p><i>Mauves</i>, fameux dans l'antiquité par le venin de leurs armes, 268</p> <p><i>Mead</i> (Mr. de), en quoi l'Auteur rejette son sentiment, 269. Traité qu'il a écrit sur la vipere, est très-estimé, 298</p> <p><i>Meckel</i> (Mr), Lettre qu'il écrit à l'Auteur sur les Negres blancs, 44</p> <p><i>Méditerranée</i>, si elle diminue, 381</p> <p><i>Mélich-Shadyc</i>, rédacteur du <i>Sadder</i>, 318</p> <p><i>Membrane cliquotante</i>, l'Orang-Outang n'en a pas, non plus que les Negres blancs, 71</p> <p><i>Mémoire</i>, par quelles drogues on peut la rétablir, 170</p> <p><i>Menandré</i>, comment ses œuvres se sont perdues, 220</p> <p><i>Mer du Nord</i>, si elle se retire annuellement des côtes de la Suède, 379</p> <p><i>Messie des femmes</i>, fille fanatique de Venise, 314. Son</p> |
|---|--|

TABLE DES MATIERES.

| | |
|---|--|
| <p>opinion sur la confession, <i>ibid.</i></p> <p><i>Métempsychose</i>, adoptée sans réserve par les Tartares Lamas. 345</p> <p><i>Méthode</i> d'enfumer l'ennemi, n'est plus en usage, 297</p> <p><i>Métif</i> de l'homme & de l'Orang-Outang, seroit l'être le plus remarquable qu'on ait jamais vu, 76</p> <p><i>Mexicains</i>, leurs peintures n'étoient point des Hiéroglyphes, 218. On recherche leurs tableaux pour les brûler, 219. Quand leurs Rois avoient commencé à régner, 224. Ce qu'on dit de leur antiquité, 225</p> <p><i>Mexico</i>, sa population exagérée, 227</p> <p><i>Mexique</i>, comment on y circonciçoit les garçons, 147. On n'y a point découvert de vestiges d'anciennes villes. 227. Quel étoit l'état du palais des Empereurs, 226</p> <p><i>Mexique conquis</i>, poème métrique, 228</p> <p><i>Miel</i>, à quoi les Anciens l'employoient, 81</p> <p><i>Missionnaires</i>, on les accuse d'avoir brûlé beaucoup de livres au Malabar, 220. Empêchent les Sauvages de se couper les doigts, 254. Comment ils ont induit l'Europe en erreur, 302. Idée qu'on a d'eux en Asie, 319</p> <p><i>Missions du Paraguai</i>, Voyez Paraguai.</p> <p><i>Mogolistan</i>, les hermaphrodites y sont nombreux, 89</p> | <p><i>Mogols</i>, n'adoptent pas les armes des peuples conquis, 282</p> <p><i>Mohel</i>, suce les parties générales des enfants dans la Circocision, 140</p> <p><i>Moines</i>, se sont moins attachés à conserver les livres qu'on le dit, 220</p> <p><i>Moines Grecs</i>, il y en a qui sont infibulés, 157</p> <p><i>Moines Turcs</i> adonnés à la bestialité, 157</p> <p><i>Mokatab</i> (gebel ou mont), on y trouve des inscriptions, qui passent pour être en caractères Arabes, 231</p> <p><i>Meluques</i>, leurs habitants n'ont pu avec leurs armes empoisonnées se délivrer du joug étranger, 268</p> <p><i>Momies</i>, on leur trouve quelquefois une piece d'argent sous la langue ou une petite statue dans la poitrine, 239</p> <p><i>Mongales</i>, (Tartares), s'ils ont conquis le Japon, 363. Et vers quel temps, 365</p> <p><i>Monnoie</i>, les Américains n'en avoient pas, 205</p> <p><i>Monorchis</i>, ce que c'est, 137</p> <p><i>Mont</i> (Mr. du), ce qu'il rapporte des Hermaphrodites de la Louisiane, 109</p> <p><i>Montagnes</i>, les systèmes sur leur formation sont vains, 388. Ce qu'on dit de leur diminution, 391. Elles ne sauroient servir de retraite aux hommes pendant les déluges, 393</p> <p><i>Montesquieu</i> (Mr. de), n'a pas été instruit de l'état des Missions du Paraguai, 398</p> <p><i>Montézuma I</i>, avoit bâti Mexico, 226</p> |
|---|--|

TABLE DES MATIERES.

| | |
|--|--|
| <p><i>Montézuma II</i>, avoit des Blafards à la Cour, 15</p> <p><i>Monument</i> de la nouvelle Angierre est apocryphe, 332</p> <p><i>Moralistes</i>, quelles expériences ils condamnent, 50</p> <p><i>Moufti</i> (le Grand), a moins de féâateurs que le Grand-Lama, 366</p> <p><i>Montahs</i>, ce qu'ils disent de Jésus-Christ, 319</p> <p><i>Moutons sauvages</i>, il n'y en a pas en Irlande, 79</p> <p><i>Museum Wormianum</i>, on y trouve quelques fragments de peintures du Mexique, 221</p> <p><i>Musulmans</i>, comment ils circonscifent, 140</p> <p><i>Mysteres d'Eleufis</i>, portés d'Egypte en Grece, 300. Exigeoient une confession générale, <i>ibid.</i></p> | <p>aux bipedes, 51. Ne fait point de sauts, 62. Quand elle décide le sexe du fœtus, 94</p> <p><i>Navigateurs</i>, où ils ont été arrêtés par les glaces, 378</p> <p><i>Négresse</i>, qui accouche de quatre enfans blancs, 21</p> <p><i>Negres</i> blanchiffent pendant les maladies, 4. Ont les paumes des mains plus blanches que le reste du corps, 27. Ce qu'ils disent des Orangs-Outangs, 73</p> <p><i>Negres blancs</i>, nuance de leur teint, 6. N'ont ni barbe, ni poil aux parties génitales, <i>ibid.</i> Couleur de leur iris, <i>ibid.</i> N'ont point de membrane clignotante, 7. Leurs doigts font mal fornés, 8. Mangent fort difficilement, <i>ibid.</i> Meurent jeunes, 10. Ce qu'en ont dit quelques Naturalistes, 12. Idée qu'on a d'eux en Asie & en Afrique, 13. A quoi on les employe dans les Cours des Princes, 14. Sont incapables de travailler, 16. Leur origine, 20. Il y en a qui ont les cheveux roux, <i>ibid.</i> Sont inféconds, 30. On ne permet point à nos Chirurgiens de les anatomiser, 32. On les a confondus avec les Orangs-Outangs, 47</p> <p><i>Nerium</i>, arbre très-venimeux à Ceylon, 291. A quoi on en employe la sève, <i>ibid.</i></p> <p><i>Nestoriens</i>, jusqu'où ils ont pénétré en Asie, 360</p> <p><i>Neuhof</i>, voyageur bien instruit, 289. Ce qu'il dit des fleches des Macassars, <i>ibid.</i></p> <p><i>Newton</i> prédit la chute de la</p> |
| <p>N.</p> | |
| <p><i>Nains</i> du Sérail de Constantinople, moins respectés que les Negres blancs, 14</p> <p><i>Naiffances miraculeuses</i>, plaisent aux Afiatiques, 359</p> <p><i>Naffau</i> (Maurice Comte de), comment on le trompe avec un perroquet, 87</p> <p><i>Natalis Comes</i>, ou Noël le Comte, ne parle point des Égiptans dans sa Mythologie, 83</p> <p><i>Natchez</i> (peuples de la Louisiane), leur cruauté aux obseques d'un de leurs Caciques, 246. Description de cette cérémonie, 247</p> <p><i>Naturalistes</i> varient sur les qualités de l'Orang-Outang, 62. Comment ils doivent ranger les animaux en classes, 67</p> <p><i>Nature</i>, comment elle a passé des animaux quadrupedes</p> | |

TABLE DES MATIERES.

- grande comete, sur le disque du Soleil, 391
- Nil, expérience sur le limon qu'il charie, 383
- Noix Maldiviques, ce que c'est, 289. Ont perdu leur réputation en Médecine, *ibid.*
- O.
- Observateurs microscopiques*, font des expériences indécentes, 50
- Observateurs* en Afrique, ce qu'ils devroient rechercher, 76
- Odonat*, de quoi dépend la perfection, 60
- Ogilby*, ce qu'il dit des Negres blancs, 31
- Oiseaux*, en quoi différent des vrais bipedes, 51
- Opmeyer*, ce qu'il rapporte d'une table déterrée près du Capitole, 100
- Opium*, ses différents effets, suivant les différentes doses qu'on en prend, 291
- Orangs-Outangs*, n'existent pas en Amérique, 48. On n'en trouve que dans la Zone Torride de notre Continent, *ibid.* Sont peu nombreux, *ibid.* On en a rarement vu en Europe, 50. Ceux qu'on a amenés dans nos pays, n'étoient que des adolescents, 52. Parviennent à la taille de l'homme, 53. Leur description, *ibid.* Leurs femelles effuyent l'écoulement menstruel, 54. En quoi ils différent des Singes, *ibid.* Signification de leur nom, 57. Aiment autant les femelles que leurs propres femelles, 57. Enlevent une Négresse, & la retiennent pendant trois ans, *ibid.* Ne copient pas la lubricité du Pa-
- pion, 60. Sont intermédiaires entre l'Homme & le Singe, 61. Ne sauroient s'expatrier, 68. S'ils sont fous, comme le dit Mr. Linnæus, 72. S'ils sont aveugles pendant le jour, 73. Comment ils se défendirent contre les Carthaginois, 74. On envoie quelques-unes de leurs peaux conservées à Carthage, 75. Enlevent un Négrillon, 76. Sont les seuls animaux qui forcent l'homme à leur tenir compagnie, 77. Enlevent des enfans encore à la mamelle, *ibid.*
- Ordres Monastiques*, trop multipliés font nuisibles, 368
- Orellana* prétend avoir vu des Amazones en Amérique, 124
- Organes* de la génération ont du rapport avec la gorge & la tête, 96
- Orientaux* ont le tissu des paupieres plus long que les Septentrionaux, 132
- Origine* de la dégénération des hommes blasards, 39
- Orus Apollon*, ce qu'il dit des Cynocéphales de l'Egypte, 85
- Osbec* (Mr.) cité, 286
- Os*, comment disposés dans les Orangs-Outangs, 52
- Ovide* a composé un Poëme dans la langue des Getes, 207
- Ovipares*, sont les seuls animaux parmi lesquels il existe de vrais hermaphrodites, 93
- Ours* du Nord, ce qu'on en conte est fabuleux, 79
- P.
- Pachacamac*, Dieu des Péruviens, étoit le Soleil, 324
- Palafox* (Jean de), de quoi il se plaint au Pape, 406

TABLE DES MATIERES.

| | |
|---|--|
| <i>Page</i> (le Sr.), ce qu'il rapporte des Natchez de la Louisiane, | 246 |
| <i>Palissades</i> dont les pointes sont frottées avec du poison chez les Sauvages de l'Amérique, | 275 |
| <i>Papes</i> , ce qui a diminué leur crédit, | 352 |
| <i>Pâque</i> des Juifs, comment célébrée, | 310 |
| <i>Paraguay</i> , comment on y a créé un corps de nation, 193. Etat de ses Missions en 1610 & 1755, 406. Oppression de ses habitants, 402. Ses différents produits, 409. Quand on y exerçoit les Indiens, | 412 |
| <i>Parannacan</i> , volcan de Java, | 384 |
| <i>Parole</i> est impossible à ceux qui ont été élevés dans une solitude, | 63 |
| <i>Parties sexuelles</i> des femmes âgées, sont épanchées, | 96 |
| <i>Patane</i> , s'il est vrai que les hommes y sont infibulés, | 162 |
| <i>Pèlerins Indiens</i> , leur fanatisme, | 284 |
| <i>Pèlerins</i> qu'on voit dans le temple de Putola, d'où ils viennent, | 348 |
| <i>Pemo</i> , Médecin de Henri III, a une vision, | 301 |
| <i>Pemza</i> (Horatio della) dit avoir été en correspondance avec le Grand-Lama, 339. Est un imposteur, | <i>ibid.</i> |
| <i>Péoine</i> , sa racine bonne contre le cochemar, | 86 |
| <i>Pérou</i> , nom donné par les Espagnols au pays des Incas, 145. N'avoit qu'une seule ville au temps de la découverte, 197. Etoit plein de landes & de déserts, 215. La disette des vi- | |
| | vres y inquiète les Espagnols, 214. Il est dépeuplé & l'a toujours été, <i>ibid.</i> On y parloit une infinité de langues différentes, 116. Guana-Capac avoit voulu en introduire une seule, 115. Si l'on y contraignoit ceux qu'on enterroit vivants avec des Incas, ou s'ils venoient se présenter d'eux-mêmes; 245. Pourquoi se révolte contre son 33ième Vice-Roi, |
| <i>Perroquet</i> du Comte de Nassau, | 402 |
| | 87 |
| <i>Persans</i> , opinion qu'ils ont de la Vierge, | 353 |
| <i>Perse</i> , l'eau y manque, | 373 |
| <i>Persuasion</i> d'une vie à venir, effets qu'elle a produits, | 247 |
| <i>Péruviens</i> , n'ont pas eu des annales, 189. N'avoient aucune antiquité, 196. Etoient inférieurs en industrie aux peuples de notre Continent, 205. N'avoient eu aucune communication avec les Mexicains, 228. Faisoient du bruit aux Eclipses, 263. S'ils avoient une espèce de communion, | 309 |
| <i>Pétrifications</i> , si l'on peut con- | |
| ndître leur âge, | 395 |
| <i>Pétrifications artificielles</i> , il n'en existe point de véritables, | 395 |
| <i>Peuple</i> , il ne peut y en avoir de grand sans agriculture, | 215 |
| <i>Peuples sauvages</i> , occupent huit fois plus de place sur le Globe que les peuples policés, | 69 |
| <i>Peuples</i> , qui ne savent ni lire, ni écrire, ne sauroient être bien policés, 191. Ceux qui ont mis des monnoies, des ali- | |
| | ments, des ustenciles &c. |

TABLE DES MATIERES.

| | |
|---|---|
| <p>dans les tombeaux, ont cru la Résurrection, 251. Ceux qui se sont servis d'armes empoisonnées à la chasse & non à la guerre, 267</p> <p><i>Pharaons</i> d'Egypte, ce qu'on dit de leur sépulture, 237</p> <p><i>Pharmacie</i> des Jésuites à Rome, on y a contrefait les pierres des serpents à chaperon, 302</p> <p><i>Philon</i>, ce qu'il dit de la Circoucision, réfuté, 128</p> <p><i>Philosophes</i>, s'opposent au Despotisme, 233. Comment ils pourroient raisonner contre les Natchez de la Louisiane, 249</p> <p><i>Phylé</i>, on cite ses iambes sur les Cynocéphales, 80</p> <p><i>Phlégon</i>, cité sur les Hippocentâures, 81</p> <p><i>Pic de Ténérif</i>, formé par les éjections d'un volcan, 385</p> <p><i>Picard</i>, on cite sa <i>Stopédie</i>, 292</p> <p><i>Piegaga Horda</i>, ce que c'est, 22</p> <p><i>Pierre des Incas</i>, 204</p> <p><i>Pierre</i> de serpent à chaperon, 302</p> <p><i>Pierres</i> employées à faire des haches, 296</p> <p><i>Pierres figurées</i>, faciles à distinguer d'avec les artificielles, 397</p> <p><i>Piestra Orda</i>, 22</p> <p><i>Pison</i> dissequa un Negre blanc, 32. Ce qu'il dit d'une coutume du Bresil, 262</p> <p><i>Pizarre</i> (François) se fit bâtir une maison à <i>Los-Reys</i>, 200</p> <p><i>Pizarre</i> (Gonzale), son expédition de la <i>Canella</i>, 214. Conséquences que l'Auteur en tire, <i>ibid.</i></p> <p><i>Plânetes</i>, pourquoi prises pour des animaux, 264</p> | <p><i>Plantes</i>, dont on s'imagine que les vertus ont été révélées à des Rois, 301</p> <p><i>Platine de Cuivre</i>, il n'en existe pas, 204</p> <p><i>Platon</i>, on l'a cru né d'une vierge, 356</p> <p><i>Pline</i>, les contrepoisons, qu'il indique, sont inefficaces, 268</p> <p><i>Plutarque</i>, ce qu'il dit d'un jeune homme, 318</p> <p><i>Pococke</i> (Mr.), ce qu'il dit des coquillages qu'on voit dans les Pyramides de Saccara en Egypte, 395</p> <p><i>Poème</i>, on ne sauroit en composer un bon dans une langue qui n'a jamais servi à faire des vers, 207</p> <p><i>Poème</i> en prose, invention ridicule des Modernes, 228</p> <p><i>Polyandrie</i>, où on a cru qu'elle étoit en vogue, 347</p> <p><i>Poison</i> des flèches enduites du suc de <i>Curare</i>, comment opérere, 274</p> <p><i>Poissons</i>, les Prêtres de l'Egypte avoient toutes les especes en horreur; 83. Ils désignoient la haine dans les Hiéroglyphes, 219</p> <p><i>Pole Austral</i>, on n'a pu en approcher au-delà du 60ième degré, 377</p> <p><i>Police</i> des Singes de Siam, 49</p> <p><i>Ponce Pilate</i>, ce qu'en disent les Sauvages du Canada, 178</p> <p><i>Pongo</i>, Voyez <i>Orang-Outang</i>.</p> <p><i>Pontife</i> des Gaulois benéficoit du pain & de l'eau au nouvel an, 310</p> <p><i>Pontificat</i> des Grands-Lamas, son antiquité, 360</p> <p><i>Pontins</i> (Marais), comment se sont formés, 383</p> <p style="text-align: center;">Le 5</p> |
|---|---|

TABLE DES MATIERES.

- Postel* (Guillaume) approuve les rêves de la Messie des femmes, 314
- Potosi*, les Jésuites y bâtissent un Collège à côté de la mine, 406
- Ponces* des pieds, sont écartés du second orreil dans l'Orang-Outang, & dans quelques hommes de l'Asie, 56. Ce que produit à cet égard la manière dont on chauffe les enfants, *ibid.*
- Poudre* puante, ce que c'est, 296
- Pouls*; combien de fois il bat dans les différents âges de de l'homme, 172
- Prasimmo*, Grand-Lama, quand il régnoit, 333
- Prêle* (plante), ses especes, 283
- Prépuce*, il est sans frein dans les Orangs-Ourangs, 55. Dans quels pays il est fort allongé, 132. N'a point déchu par la circoncision, 141
- Prêtre* ou *Prêce-Jean*, origine de ce personnage, 366
- Prêtres Mexicains*, ce qu'ils disoient aux enfans en les circoncisant, 321
- Prêtres de Cérès*, ce qu'un jeune homme leur demande, 318
- Prêtresses* des Romains pouvoient abdiquer le sacerdoce, 121
- Prière* scandaleuse enseignée aux Indiens par les Jésuites, 406
- Princes*, leur règne l'un portant l'autre de combien d'années doit être, 196
- Progression alternative* des eaux vers les Poles, la cause en est inconnue à l'Auteur, 380
- Promontoires*, les plus grands sont tournés au Sud, 371
- Proto-Pope* ou Patriarche des Moscovites, a moins de sectateurs que le Grand-Lama, 363
- Prudence*, sa Satire contre les Vestales citée, 120
- Ptolémée*, blessé par une flèche empoisonnée, 300
- Purification* des femmes, origine de cette cérémonie, 260
- Putola*, Résidence des Grands-Lamas, 376. Etiquette qu'on y observe, *ibid.*
- Pyramide* (la grande) d'Egypte, ce qu'en dit Mr. Maillet, paroît un peu suspect, 237
- Pyramides* (de Saecara), on y trouve des coquillages, 395
- Pyrénées*, ont eu des Volcans, 385
- Pyrites*, aliment & cause de Volcans, 385
- Pythagore*, on l'a cru né d'une vierge, 358
- Q.
- Quadrupedes*, d'un poil blanc sont foibles, 38. Blanchissent par le froid dans le Nord, *ibid.* S'ils deviennent sourds pendant cette espece de métamorphose, 39
- Quato*, espece de Singe de l'Amérique, 48
- Quipos*, description & imperfection de cet instrument, 190. On ne pouvoit y imprimer un sens moral, *ibid.*
- Quito*, est la ville la plus élevée du Globe, 196
- Quojon-Vérou*, la figure qu'on en a donnée dans le *Système de la Nature* est fautive, 89
- R.
- Raleigh*, achete un livre Mexicain, 221
- Raymi*, fête des Péruviens, 312
- Recherches sur le Desputisme* O-

TABLE DES MATIERES.

- oriental*, jugement de l'Auteur sur cet Ouvrage, 261
- Rédi* (Mr.), éprouve des pierres de serpents, 303. Ne leur trouve aucune vertu, *ibid.*
- Résolution*, ce que c'est, 156
- Relations* du Paraguai, ne méritent aucune croyance, 49
- Religieuses* du Pérou, comment on châtoit leur incontinence, 123. Comment se déli vroient du supplice, *ibid.*
- Religion* Chrétienne, comment elle a traité les herimaphrodites & les eunuques, 101. N'a jamais été comprise par les Américains, 176. Ressemble extérieurement à la Religion Lamique, 367. Employée comme un instrument du despotisme, 403
- Réminiscence*, en quoi diffère de la mémoire, 174
- Renoncules doubles*, apportées de Tripoli en Syrie par les Croisés, 358
- Résurrection* des corps, erreurs qu'elle a produites, 248. A été plus répandue qu'on ne le pense, 251
- Rihan-Chund-Pundie*, la veuve se brûle vive à Cossimbara, 250
- Rhyadu*, quelle maladie c'est, 135
- Rodolphe II* (l'Empereur) marchande une noix Maldive pour 4000 florins, 289
- Romains* n'ont jamais infibulé, ni cadencé les femmes, 154. Coupoient quelquefois un doigt aux corps morts, 257. Leur cérémonie pendant les éclipses, 263. S'ils ont possédé une recette contre les flèches empoisonnées, 268.
- Mangeoient la chair des victimes, 310. Ne brûloient point le corps des enfants avant la pousse des dents, 329
- Romulus*, ce qu'on en dit, est fabuleux, 189
- Rones* séculaires des Mexicains, 223
- Rouge* est la couleur du Grand-Lama & du Clergé de la Mongalie, 352
- Rouffean* (Mr.), ce qu'il dit des Orangs-Outangs, 63
- Rudebeck*, cité sur les caractères runiques, 230
- Ruisch*, ce qu'il dit d'un fœtus femelle, 94
- Runes*, étymologie de ce mot, 230
- S.
- Sabatai-Zevi*, nouveau Messie, mis au petites maisons, 141
- Sabatzi-nos*, montagne de la Sibérie, 391
- Sadder*, est extrait du *Zend-pescen-vosta*, 317
- Safran*, à quoi on l'emploie dans les Indes Orientales, 243. Ses effets, *ibid.* Les Croisés en ont apporté les premiers oignons, 358
- Salles* (abajours), les Singes en ont; mais les Orangs-Outangs pas, 54
- Sang* se trouble par le poison des flèches envenimées des Cararbes, 277. On en verfoit sur le pain sacré des Péruviens, 313
- San Severo* prétend avoir retrouvé l'ancienne écriture des Péruviens, 190
- Saronides*, prêtres des Gaulois, 309
- Satyre*, étymologie de ce mot, 84

TABLE DES MATIERES.

| | |
|--|--|
| <p><i>Satyre</i>, animal montré sous ce nom à Madrid, 53</p> <p><i>Satyres</i>, leur origine, 82. On les a diversement dépeints, <i>ibid.</i></p> <p><i>Saumaise</i>, on le réfute, 11</p> <p><i>Sauvages</i>, on n'en a jamais trouvé qui ne scussent parler, 64.</p> <p>Pourquoi ils détruisent un de leurs enfans gemeaux, 137.</p> <p>Ne se rendent aux églises en Amérique que pour sonner les cloches, 176. N'ont jamais fait aucune découverte, 208. Leur religion est indéfinissable, 326</p> <p><i>Sauvages solitaires</i>, liste de ceux qu'on a trouvés dans les forêts de l'Europe, 78</p> <p><i>Scandinaviens</i>, leur écriture, 230</p> <p><i>Scepticisme historique</i>, doit avoir ses bornes, 236</p> <p><i>Scroton</i>, s'il représente dans l'homme la matrice, 95</p> <p><i>Scythes</i>, envenimoient leurs flèches, 297. Il y avoit parmi eux des hommes habillés en femmes, 112</p> <p><i>Sel</i>, on n'en mettoit pas dans la nourriture des Indiens du Paraguai, 409</p> <p><i>Sel de Vipere & de corne de Cerf</i>, est un contrepoison, 272</p> <p><i>Sel marin</i>, on a prétendu que c'est un contrepoison des flèches des Caraïbes, 271</p> <p><i>Selnago</i> (el), nom donné par les Portugais à l'Orang-Outang, 57</p> <p><i>Semence</i> des deux sexes concourt à la génération, 21</p> <p><i>Serpents</i>, leur chair recèle beaucoup de sel alkali, 5</p> <p><i>Serpent à chaperon</i>, n'a point de pierres dans le corps, 302</p> | <p><i>Serpent</i> pourrisseur, ce qu'en dit Lucain n'est pas exactement vrai, 290</p> <p><i>Serrao</i> (Francois), ses calculs sur les éjections du Vésuve, 387</p> <p><i>Sexes</i> ne diffèrent pas tant qu'on le pense, 94</p> <p><i>Siam</i> (le Royaume de), attaqué par les Macassars, 290</p> <p><i>Sibérie</i>, peu connue au Czar Pierre I. 24</p> <p><i>Sibyllins</i> (livres), consultés sur la naissance d'un Hermaphrodite, 99</p> <p><i>Singes</i> très-multipliés en Afrique, 49. Dégats qu'ils y commettent, <i>ibid.</i> Pourquoi ne sauroient se tenir longtems sur deux pieds, 52. En quoi ils diffèrent de l'Orang-Outang, 54. Dans quelles especes les Guenons essuyent l'écoulement périodique, <i>ibid.</i> Distinguent les femmes masquées en hommes, 59. Les mâles des Pitheques & des Cercopitheques aiment les femmes, & leurs femelles, aiment les hommes, 53. Explication de ce penchant, 59</p> <p><i>Sion</i> (Mere de), ce que c'est, 336</p> <p><i>Sionites</i>, de quoi accusés, 336</p> <p><i>Sociétés</i>, n'ont pas été formées par un seul homme, 192</p> <p><i>Soleil</i>, pris pour un être animé, 267</p> <p><i>Sommona - Codom</i>, Dieu des Siamois, 363</p> <p><i>Sperme</i> des Negres & des Balanés, est plus sujet à se rompre que celui des autres hommes, & pourquoi, 20</p> <p><i>Statue</i> représentant un Hermaphrodite, ce que l'Auteur en dit, 102</p> |
|--|--|

TABLE DES MATIERES.

| | |
|--|---|
| <p><i>Stilets Romains</i> faits en fourchettes, armes très-dangereuses, 284</p> <p><i>Strabon</i> semble confondre l'Orang-Outang avec le Cercopitheque, 74. Auteur judiciaire, 296. Ce qu'il rapporte des Soanes de la Colchide, <i>ib.</i></p> <p><i>Strahlenberg</i>, ce qu'il dit des hommes tigrés de la Sibérie, 22</p> <p><i>Sterns</i>, ce qu'il raconte des Ours, est fabuleux & pué- ril, 78</p> <p><i>Suc nerveux</i>, effets que son dérangement produit dans les Nègres, 5</p> <p><i>Suc lacteux</i> de toutes les plantes est plus ou moins vénémeux, 281</p> <p><i>Sucre de canne</i>, on a soutenu que c'étoit un contrepoison des flèches envenimées, 278</p> <p><i>Suez</i> (Isthme de), surmonté par la mer, 372</p> <p><i>Sumah</i>, sa leve est un poison, 281</p> <p><i>Sumbaco</i> (Roi de Macassar), éprouve les flèches sur un Anglois, 288</p> <p><i>Sumarica</i>, Evêque de Mexico, fait brûler les anciens livres des Mexicains, 219</p> <p><i>Surdité</i> commune aux Nègres blancs & aux Chiens blancs, 39</p> <p><i>Sylla</i>, on lui montre un Orang-Outang & on le trompe, 87. Etoit Monorchis, 137</p> <p><i>Symptômes</i>, qu'occasionnent les flèches empoisonnées avec le suc de curare, 275. Quels symptômes éprouverent les Macédoniens blessés par les flèches des Brahmanes, 300</p> <p><i>Syrie</i>, les femmes s'y entreconfessent, 314</p> | <p><i>Systèmes</i> sur la génération, sont multipliés, 21</p> <p style="text-align: center;">T.</p> <p><i>Tabac</i>, en fait avaler des boulettes à ceux qu'on sacrifie en Amérique aux funérailles des Caciques, 244. Les Espagnols crurent que c'étoit un contrepoison des flèches des Caraïbes, 271</p> <p><i>Tableaux Historiques</i> du Mexique, ce que c'est, 219</p> <p><i>Tablier</i> naturel des Hottentotes, 136. On pourroit faire disparaître cette difformité. <i>ibid.</i></p> <p><i>Tachard</i> (le Pere), ce qu'il dit du tablier naturel des Hottentotes, 136</p> <p><i>Tacite</i>, en quoi paroît s'être trompé, 229. Son opinion sur la Providence, 234</p> <p><i>Talons</i> artificiels, pourquoi l'homme s'en sert, 52</p> <p><i>Tamerlan</i> étoit né Monorchis, 137. Détruit le culte du Dieu Bra, 334. Fonde une Académie à Samarcand, 337. On le croit né d'une vierge, 338</p> <p><i>Tapuis</i>, se servent de flèches empoisonnées, 267</p> <p><i>Tartares</i> sont les plus anciens peuples de la Terre, 392. Détruisent les livres au Tibet, 393</p> <p><i>Tartarie</i> (Carte de la) par qui elle a été levée, 342</p> <p><i>Tartarie</i>, son élévation prodigieuse au-dessus du niveau de la mer, 389</p> <p><i>Tartre</i> dissous, caille le lait plus promptement que le tartre en poudre, 298</p> <p><i>Tavarcaré</i>, Voyez Noix Maldiviques.</p> |
|--|---|

TABLE DES MATIERES.

| | |
|--|--|
| <p><i>Tavernier</i> (Jean), ce qu'il dit de l'usage de manger les ordures du Grand-Lama, 355</p> <p><i>Taxile</i> (le Roi) tire Alexandre de son erreur sur les Orangs-Outangs, 74</p> <p><i>Tcharos</i> du Paraguay, se coupent un article des doigts à la mort de leurs parents, 253</p> <p><i>Temple</i> du Soleil au Pérou, sa description, 198</p> <p><i>Temples</i> de Mexico, combien il y en avoit sous Montézuma, 226</p> <p><i>Terre mérite</i>, remede contre la jaunisse & les flèches envenimées, 302</p> <p><i>Terres</i> à sec, il y en a plus dans notre latitude qu'au-delà de l'Equateur, 375</p> <p><i>Terres Australes</i>, ne peuvent avoir autant d'étendue qu'on le croit, 377</p> <p><i>Tertullien</i>, cité, 329</p> <p><i>Thalesfris</i>, ce qu'en conte Quinre-Curce, est absurde, 117</p> <p><i>Thé du Paraguay</i>, Voyez <i>Herbe Paraguaise</i>.</p> <p><i>Théocraties</i>, abus qu'elles entraînent, 368</p> <p><i>Théodose</i>, détruit l'ancienne religion de l'Egypte, 334</p> <p><i>Théon</i>, ce qu'il dit du Capricorne du Zodiaque, 83</p> <p><i>Thévenot</i> (Mr.) publie les Tableaux historiques du Mexique sauvés du bûcher & du naufrage, 221. En quoi il s'est trompé, 360</p> <p><i>Thibet</i>, ses différents noms, 333. Le Christianisme ne pourra jamais s'y établir & pourquoi, 339. Ses Rois dépouillent le Grand-Lama, 348. Origine de ses Souverains, 349</p> | <p><i>Thora Valdensis</i>, plante devenue rare, 294. Sa description, <i>ibid.</i> Ses qualités, 295</p> <p><i>Ticounas</i>, comment enveniment leurs flèches, 272</p> <p><i>Tipas</i>, Voyez <i>Devas</i>.</p> <p><i>Tityres</i>, leur origine, 82</p> <p><i>Toldos Jescut</i>, livre cru perdu; mais retrouvé, 210</p> <p><i>Tolopoin</i> ou <i>Talapoin</i> (le Grand) a moins de sectateurs que le Lama, 363</p> <p><i>Tombeaux Celtiques</i>, ce qu'on y découvre, 327</p> <p><i>Toxicaria</i>, plante, à quoi on l'employe à Java, 286</p> <p><i>Trajan</i>, son pont sur le Danube, quelle expérience il a procurée sur l'âge des pétrifications, 394</p> <p><i>Transactions Philosophiques</i>, ce qu'elles disent d'un enfant né bariolé, 22</p> <p><i>Transpiration</i>, abrège la vie dans les pays chauds, 9</p> <p><i>Tremblements de Terre</i>, moins destructifs que les inondations, 384. N'ont jamais renversé de ville dans le Nord de l'Allemagne, <i>ibid.</i></p> <p><i>Tribades</i>, ce que c'est, 94</p> <p><i>Trinpong</i>, enterré avec ses femmes vivantes, 237</p> <p><i>Triorchis</i>, ce que c'est, 137</p> <p><i>Troque Pompée</i>, quand il vivoit, 392</p> <p><i>Trools</i>, êtres chimériques, 12</p> <p><i>Tsé-Vang-Raptan</i> (Kan des Eleuths), grand ennemi du Dalai-Lama, 334. Pille son temple, <i>ibid.</i> Ce qu'il dit dans un manifeste, 369</p> <p><i>Tulpe</i> ou <i>Tulpins</i>, ce qu'il dit d'un jeune homme bélant, 79</p> |
|--|--|

TABLE DES MATIERES.

- Tunguses* ont le teint bazané, 24
Turcs, pourquoi ne s'informent pas de la religion de leurs parrains, 138
Tyson (le Docteur), ce qu'il dit des Orangs-Outangs, 54. Son Anatomie de l'Orang vaut mieux que son Essai sur les Cynocéphales, 55
- U.
- Université* de Cusco, l'Auteur ne croit pas quelle a existé, 206
Universités de l'Amérique, n'ont jamais produit aucun homme célèbre, 184
Usages bizarres communs aux deux Continents, 234. Il faut se défier de ce que disent quelques Auteurs à ce sujet, 255
Usage des maris de se mettre au lit à l'occasion des couches de leurs femmes, fort commun dans l'antiquité, 258
Usage de faire du bruit pendant les éclipses, 263
Usage de souffler les flèches envenimées par un tube, commun aux Américains & aux Asiatiques, 275. De se peindre en jaune ou en rouge avec le *Rocon* & le *Carcuma*, 285
- V.
- Vaches*, les Bramines en ont sanctifié la race, 67
Vaches rouges, on ne les estime pas en Hollande, 39
Vaches blanches, ont du rouge aux yeux, 39
Vacies, Prêtres ou Poètes des Gaulois, 309
- Vaiicra*, on n'y trouve pas des réglemens sur les funérailles, 251
Valais, ses habitans ne veulent pas laisser anatomiser un de leurs Crétins, 33. Voyez Crétins.
Valisca, attroupe des femmes en Boheme, 115
Valle viridi (le moine de la); ce qu'il dit à l'Empereur du Pérou, 322. Est assommé dans l'isle de Puna. 324
Valmont (Mr.), on cite son Dictionnaire d'Histoire Naturelle, 294
Van-Berkel, traduit le Périple d'Hannon, 75
Variétés des races croisées prouvent que le sperme est coloré, 26
Vases Etrusques, de quelle façon on y représente les Satyres, 83
Védam, défend l'homicide, 241
Végétaux, l'Auteur fait des observations & des calculs sur leurs sexes, 92
Végétaux lactescents, ont une forte transpiration, 270
Velleda, ce que Tacite rapporte d'elle, 336. Etymologie de son nom, 336
Venin pour les armes, a précédé l'invention du fer, 266
Vers formés sous le prépuce, ont fait recourir quelques peuples à la Circoncision, 129
Versions en Mixtéca & en Mexicain, ce que c'est, 180
Vestales, à quel âge pouvoient entrer & sortir du Collège de *Vesta*, 121. Combien on en a puni pour crime de lèze-chasteté, *ibid.*

TABLE DES MATIÈRES.

| | |
|--|---|
| <i>Vésuve</i> , depuis quand il a brûlé, 386. Quantité étonnante de matières qu'il a vomie, <i>ibid.</i> | <i>Winkelmann</i> (Mr. l'Abbé), on cite ses <i>Mouvements inédits</i> , sur l'insubulation & la résubulation, 156 |
| <i>Virgines blanches</i> , nom donné à de prétendus spectres, 119 | <i>Woorara</i> , plante venimeuse, 272 |
| <i>Virgines sacrées</i> , il y en a eu chez tous les Sauvages du Monde, 119 | <i>Worrans</i> , peuple de l'Amérique, comment il envenime ses flèches, 273 |
| <i>Vignes</i> , pourquoi on propose de les déraciner en Allemagne, 316 | X. |
| <i>Vipère</i> , son venin est un sel acide, 298 | <i>Xaca</i> (le Dieu) adoré au Japon & au Thibet, 364. On le dit né d'une vierge, 357 |
| <i>Vivipares</i> (animaux), il n'en existe pas qui soient de vrais Hermaphrodites, 93 | Y. |
| <i>Volcans</i> , la plupart situés dans des isles, 384. Pourquoi quelques-uns se sont éteints, tandis que d'autres ont continué à brûler, <i>ibid.</i> | <i>Yezel</i> , le Pontife des Guebres y réside, 318. Il y a un Collège où l'on enseigne le <i>Sadder</i> aux <i>Cadis</i> , |
| <i>Vossius</i> (le fils) et qu'il se trompe, 37 | <i>Yeux de Lune</i> , 10. Voyez <i>Blafards du Darien</i> . |
| W. | <i>Yschusires</i> , anciens confesseurs du Pérou, 313. Comment ils donnoient l'absolution, 318 |
| <i>Wasser</i> (Lionel), ce que les femmes du Darien lui dirent sur la naissance des enfants, blafards, 28 | Z. |
| | <i>Zamol</i> ou <i>Zamolxis</i> , quand il a vécu, 335. Son histoire est incertaine, <i>ibid.</i> |
| | <i>Zarate</i> , son <i>Histoire du Pérou</i> vaut mieux que celle de <i>Garcilasso</i> , 197 |

F I N.

A V I S.

Les fautes les plus considérables d'impression, qu'on prie le Lecteur de corriger, sont Pag. 66. du Tome I. où il y a *Afrique* au lieu d'*Amérique*, & Pag. 237. du même Tome où on lit *contredisent* au lieu de *contredirent*.

